





LES ŒVVRES

et Meslanges Poetiques

D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M.D.CCC.LXVIII

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

III

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et paraphés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,
2 — sur vélin.

N° 172.

LES ŒVVRES

et Meslanges Poetiques

D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M.D.CCC.LXVIII

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ESTIENNE IODELLE

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

(Cette Notice devra être placée au commencement du premier volume après l'AVERTISSEMENT.)



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M.D.CCC.LXXII







NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ESTIENNE JODELLE

ESTIENNE Jodelle, issu d'une famille noble, et seigneur de la terre de Lymodin, ainsi qu'il écrit lui-même, ou plutôt de Limodin, comme le portent les titres de propriété [1], est né à Paris en 1532.

A en croire son ami Ronsard, ce ne fut pas sans une volonté toute spéciale du Destin qu'il vit le jour dans cette ville :

Tu ne deuois, Iodelle, en autre ville naiſtre
Qu'en celle de Paris, & ne deuois auoir
Autre fleuue que Seine, ou des Dieux receuoir
Autre eſprit que le tien à toute choſe adeſtre [2].

1. Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XII, p. 167. — Baillet, *Jugements des savants*, augmentés par La Monnoye, tome IV, p 431, édition de 1722.
2. *Les Oeuures de P. de Ronſard.* Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 250.

Nous ne savons rien de ses premières années, ni de son éducation. Notons seulement que Pasquier, le comparant à Ronsard et à du Bellay, remarque qu'il n'a pas « mis l'œil aux bons liures comme les deux autres [1]. »

Néanmoins il s'adonna de fort bonne heure à la poésie. « Dés l'an 1549 — dit son biographe Charles de la Mothe (c'est-à-dire lorsqu'il n'avait encore que dix-sept ans) — lon a veu de luy plufieurs Sonnets, Odes, & Charontides [2]. »

Ce début n'avait rien de bien remarquable ; mais les amitiés littéraires que le jeune auteur avait déjà contractées, sa grande facilité de travail, l'ardeur singulière avec laquelle il embrassait toute opinion nouvelle, en faisaient d'avance un soldat de la *brigade* dont Ronsard allait devenir l'illustre chef.

Ce n'était pas au hasard, ni même uniquement d'après son inspiration personnelle, que chacun des poëtes de *la Pléiade* prenait possession d'une partie de ce vaste domaine de la littérature française qu'ils envahissaient en commun. Dès le début de leur importante campagne, Joachim du Bellay avait eu soin, dans son *Illustration de la langue françoife*, d'indiquer quels étaient les postes littéraires déjà glorieusement occupés et ceux qui restaient encore vacants. Parmi ces derniers se trouve le théâtre, dont il parle ainsi à la fin de son 4e chapitre, qui a pour titre : *Quelz genres de Poëmes doit elire le Poëte Francoys :* « Quand aux Comedies & Tragedies, fi les Roys & les Republiques les vouloint reftituer en leur ancienne dignité, qu'ont vfurpée les Farces & Moralitez, ie feroy' bien d'opinion que tu t'y employaffes, & fi tu le veux faire pour l'or-

1. Estienne Pasquier, *Les Recherches de la France*, Laurens Sonnius, 1621, in-fol., livre VII, p. 619

2. Voyez ci-après, page 5.

nement de ta Langue, tu ſcais ou tu en doibs trouuer les Archetypes [1]. »

A la vérité, Charles Fontaine, dans sa critique de l'*Illuſtration de la langue françoiſe*, qui a pour titre : *Le Quintil Horatian* [2], conteste l'exactitude des assertions de du Bellay : « De Comedies Françoyſes en Vers, certes ie n'en ſçay point ; mais des Tragedies aſſez, & de bonnes, ſi tu les ſceuſſes congnoiſtre, ſur leſquelles n'vſurpe rien la farce, ne la Moralité (comme tu eſtimes) ains ſont autres Poëmes à part [3]. »

Les reproches de Charles Fontaine sont loin d'être dénués de fondement : du Bellay, comme tous les novateurs, méprise un peu trop ce qui a été fait par ceux qui n'appartiennent pas à sa coterie. Il a tort de ne pas accorder au moins un souvenir aux traductions en vers de diverses tragédies grecques, par lesquelles Lazare de Baïf, père de Jean-Antoine, Thomas Sebilet et Guillaume Bouchetel [4] préludaient déjà à la restauration du théâtre antique; ajoutons que Charles Fontaine lui-même oublie la traduction en vers des six comédies de Térence, publiée vers 1500 [5], et la version poétique de l'*Andrienne*, par Bonaventure des Périers [6].

Ces ouvrages n'étaient au reste que des travaux d'érudition uniquement destinés aux lecteurs studieux, et que nul ne songeait à produire sur la scène. Ronsard le premier osa y porter un essai de ce genre.

Il terminait alors ses études, sous la direction de Do-

1. *Œuures françoiſes de Ioachim du Bellay*, t. I de notre édition, p. 40.

2. *Ibidem*, note 1, t. I, p. 475-476.

3. *Ibidem*, note 45, p. 483.

4. Le premier a traduit l'*Électre* de Sophocle et l'*Hécube* d'Euripide; le second, l'*Iphigénie* d'Euripide; le troisième, quelques pièces du même poëte.

5. *Terence en françois, proſe & rime.* A Paris, pour Antoine Verard, in-fol.

6. *Premiere comedie de Terence, appellee l'Andrie*, publiée à Lyon, 1537, in-8°, et, dans la même ville, en 1555.

rat, au collége Coqueret, rue des Sept-Voies. L'admiration que lui inspira le théâtre grec « l'incita encor, outre le conseil de son Precepteur, à tourner en François le *Plutus* d'Aristophane, & le faire representer en public au Theatre de Coqueret, qui fut la premiere Comedie Françoise iouée en France »[1].

Mais Ronsard, qui voulait diriger tous ses efforts vers l'épopée et la poésie lyrique, ne poussa pas cette tentative plus loin; et Jodelle, encouragé par un de ses amis, Simon l'Archer, put, sans avoir à craindre un si dangereux rival, se consacrer à la tâche importante de restaurer le théâtre antique.

Dans un sonnet *A M. Symon*[2], Jodelle constate d'abord de la sorte les obligations qu'il a contractées envers lui.

L'amitié qui me lie à toy dés ma ieunesse,
De ma Muse (ô Symon) *print son fatal lien :*
Quand premier des François, toy m'ouurant le moyen,
I'empruntay le Cothurne, & le Soc, à la Grece.

Et plus tard, après la mort de cet ami, il consacre *A l'ombre de M. Simon l'Archer*[3] une pièce où, faisant de faciles allusions au nom de famille de celui qu'il pleure, il précise ainsi la nature des services qu'il en a reçus :

Aux Muses par les vers de l'Ascrean Poëte,
Vn bel arc proprement se voit accommodé,
. . . .
Tu peus suiuant ton nom d'vn tel arc estre archer,
Mais tu n'eus tel plaisir à si bien décocher,
Comme à bien adextrer à tel arc la ieunesse :
Qui s'efforce à t'en rendre à ceste heure vn loyer.

1. *La vie de Pierre de Ronsard...*, par Claude Binet. Voyez *Les Oeuures...* Paris, N. Buon, M. DC. XXIII, in-fol., p. 1643.
2. T. II, page 178.
3. T. II, page 279.

Charles de la Mothe nous fait connaître la date de l'entreprise de *Jodelle :* « En 1552, mit en auant, & le premier de tous les François donna en ſa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne [1]. » Étienne Pasquier entre dans d'assez grands détails sur les premières représentations de deux des principaux ouvrages de notre poëte.

« Quant à la Comedie & Tragedie — dit-il — nous en deuons le premier plant à Eſtienne Iodelle.... Il fit deux Tragedies, la *Cleopatre*, & la *Didon*, & deux Comedies, *La Rencontre*, & l'*Eugene*. *La Rencontre* [2] ainſi appellee, parce qu'au gros de la meſlange, tous les perſonnages s'eſtoient trouuez peſle-meſle caſuellement dedans vne maiſon, fuzeau qui fut fort bien par luy demeſlé par la cloſture du ieu. Ceſte Comedie, & la *Cleopatre* furent repreſentees deuant le Roy Henry à Paris en l'Hoſtel de Reims, auec vn grand applaudiſſement de toute la compagnie : Et depuis encore au College de Boncour, où toutes les feneſtres eſtoient tapiſſees d'vne infinité de perſonnages d'honneur, & la Cour ſi pleine d'eſcoliers que les portes du College en regorgeoient. Ie le dis comme celuy qui y eſtois preſent, auec le grand Tornebus en vne meſme chambre. Et les entreparleurs eſtoient tous hommes de nom : Car meſme Remy Belleau, & Iean de la Peruſe, ioüoient les principaux roulets. Tant eſtoit lors en reputation Iodelle enuers eux [3]. »

Nous deuons joindre aux spectateurs de distinction que nous connaissons déjà Jean Vauquelin de la Fresnaye, qui nous apprend qu'il était au nombre des assistants et revendique pour Baïf l'honneur d'avoir choisi le premier le sujet tragique traité par notre poëte :

1. Voyez ci-après, page 5.

2. Sur cette comédie de *La Rencontre*, voyez ci-après, p. 311, la fin de la note 4.

3. *Les Recherches de la France*. Paris, Laurens Sonnius, 1621, in-folio, livre VII, p. 617-618.

Iodelle, moi preſent, ſit voir ſa Cleopatre
En France des premiers au tragique Theatre,
Encore que de Baif vn ſi braue argument
Entre nous eut eté choiſi premierement[1].

Les frères Parfait ont supposé, non sans vraisemblance, que le prologue adressé à Henri II fut récité par Jodelle lui-même[2]. Le souverain accueillit favorablement le compliment et l'ouvrage, et, d'après le témoignage de Brantôme, « donna à Iodelle, pour la tragedie qu'il fit de *Cleopatra*, cinq cens eſcus de ſon eſpargne, outre luy fit tout plein d'autres graces, d'autant que c'eſtoit choſe nouuelle & tres-belle & rare[3]. »

M. Philarète Chasles prétend, dans ses *Études sur le seizième siècle en France*[4], que Jodelle, après avoir récité le prologue, a joué le rôle de Cléopâtre, et que Ronsard était au nombre des acteurs; mais la source à laquelle ces renseignements ont été puisés n'est pas indiquée, et nous n'avons pu la découvrir.

Il est facile de juger, par les passages des auteurs contemporains de Jodelle que nous venons de rapporter, de l'étendue et de l'importance de la révolution littéraire que ce poëte venait d'entreprendre.

Aux mystères, dont les sujets étaient tirés de la religion chrétienne, il substituait la tragédie, fort admirée des savants, qui toutefois n'avaient jamais conçu l'espoir de la voir revivre devant eux sur le théâtre. Ce brusque changement ne satisfit du reste que la population instruite et aristocratique, c'est-à-dire une très-

1. *Art poëtique*, livre II, p. 76.
2. *Histoire du Théâtre françois,* tome III, p. 287.
3. Brantôme, *Œuvres*, tome III, p. 289, édition de M. L. Lalanne. Ce passage a été cité à tort par les frères Parfait comme étant de Pasquier. *Histoire du Théâtre françois*, tome III, p. 279.
4. Page 130.

faible minorité; les simples, qui n'étaient familiers ni avec ces héros de l'antiquité, ni avec leur langage fastueux, préféraient les personnages bibliques, auxquels les poëtes populaires prêtaient instinctivement une bonhomie et une naïveté qui les rendaient intéressants et intelligibles pour tous; bien plus, quelques auditeurs, animés d'un zèle qui nous paraît aujourd'hui fort irréfléchi, croyaient la religion intéressée à de semblables spectacles et regardaient l'introduction des sujets païens sur le théâtre comme une sorte d'impiété.

La comédie antique était peut-être plus difficile encore à faire accepter que la tragédie. Ici le poëte avait à la fois contre lui le peuple, habitué aux farces et aux moralités, et les savants, qui, pour la plupart séduits par la pompe de la tragédie, méprisaient la familiarité des pièces comiques.

Aucuns auſſi de fureur plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis,
Hercule au feu, Iphigene à l'autel,
Et Troye à ſac, que non pas vn ieu tel
Que celuy là qu'ores on vous apporte[1].

C'est dans le prologue de l'*Eugène* que Jodelle, venant ainsi au-devant des objections que quelques-uns de ses amis pourraient lui faire, proteste que

Ne dédaignant le plus bas populaire[2],

il veut renouveler le théâtre comique

Sans que brouillant auecques nos farceurs
Le ſainct ruiſſeau de nos plus ſainctes Sœurs,

1. Voyez ci-après, page 13.
2. *Ibidem.*

On moralise vn conseil, vn escrit,
Vn temps, vn tout, vne chair, vn esprit,
Et tels fatras, dont maint & maint folastre
Fait bien souuent l'honneur de son theatre[1].

Ces vers, assez obscurs, il faut l'avouer, sont à l'adresse des Confrères de la Passion, qui, depuis l'arrêt du parlement du 17 novembre 1548, ne pouvaient plus faire représenter ni les mystères sacrés, ni ceux des saints et des saintes, mais qui composaient, à leur défaut, des moralités avec personnages allégoriques, tels que *le Temps, la Chair, l'Esprit*, etc[2]. Plusieurs années après, le 5 février 1558, Jacques Grevin exprimait encore, mais beaucoup plus clairement, les mêmes idées dans l'« auant-ieu » de *La Treforiere*, qui explique et complète le prologue de *l'Eugène*, et que les frères Parfait en ont fort à propos rapproché[3] :

Non, ce n'est pas de nous qu'il fault,
Pour accomplir cest eschaffault,
Attendre les farces prisees
Qu'on a tousiours moralisees :
Car ce n'est nostre intention
De mesler la religion
Dans le subiect des choses feinctes.
Aussi iamais les lettres Sainctes
Ne furent donnees de Dieu,
Pour en faire apres quelque ieu.
. . . .
. . . .

1. Voyez ci-après, page 14.
2. *Le Temps* figure dans un dialogue moral à quatre personnages, de Guillaume des Autels; *l'Esprit* et *la Chair*, dans un autre dialogue moral à cinq personnages, du même auteur.
3. *Histoire du Théâtre françois*, p. 229, note *a*.

N'attendez donc en ce Theatre
Ne farce, ne moralité :
Mais seulement l'antiquité,
Qui d'vne face plus hardie,
Se represente en Comedie[1].

La hardiesse de l'essai littéraire de Jodelle l'avait obligé, comme nous venons de le voir, à veiller lui-même à tous les détails que comportait la représentation de son œuvre. Ne pouvant avoir recours aux Confrères de la Passion, dont il devenait l'adversaire, il s'était vu forcé de former avec ses compagnons une troupe de comédiens improvisés. De plus, il lui avait fallu trouver une scène. Il eût bien souhaité qu'elle fût semblable à celles de l'antiquité, ou que du moins elle en rappelât le souvenir par sa forme[2]:

Quant au theatre, encore qu'il ne soit
En demi-rond, comme on le compassoit,
Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte
Que lon faisoit, il faut qu'on le supporte.

Il dut se contenter, comme nous l'avons vu, des cours des hôtels ou des colléges, dont les fenêtres servaient de loges aux spectateurs de distinction. Il sentait bien aussi que la musique n'avait aucun caractère antique, et il s'en excusait du moins mal qu'il pouvait.

Mesme le son qui les actes separe,
Comme ie croy, vous eust semblé barbare,
Si lon eust eu la curiosité
De remouller du tout l'antiquité[3].

1. *Le Theatre de Iaques Grevin*. A Paris, pour Vincent Sertenas. M.D.LXI, in-8°, p. 47-50.
2. Voyez ci-après, page 15.
3. *Ibidem.*

Ces légers défauts de couleur locale ne nuisirent en rien au succès. Peu après l'éclatante réussite de *Cléopâtre,* les amis de Jodelle se réunirent pour célébrer son triomphe dans une fête que Baïf raconte ainsi :

Quand Iodelle bouillant en la fleur de ſon âge
Donnoit vn grand eſpoir d'vn tout diuin courage,
Apres auoir fait voir marchant ſur l'echaufaut
La Royne Cleopatre enfler vn ſtile haut,
Nous jeuneſſe d'alors deſirans faire croiſtre
Cet eſprit que voyons ſi gaillard aparoiſtre,
O SADE, *en imitant les vieux Grecs qui donnoyent*
Aux Tragiques vn bouc dont ils les guerdonnoyent,
Nous cherchâmes vn bouc : & ſans encourir vice
D'Idolatres damnez, ſans faire ſacrifice,
(Ainſi que des peruers ſcandaleux enuieux
Ont mis ſus contre nous pour nous rendre odieux)
Nous menâmes ce bouc à la barbe doree,
Ce bouc aux cors dorez, la beſte enlïerree,
En la ſale où le Poete auſſi enlïerré,
Portant ſon jeune front de lïerre entouré,
Atendoit la brigade. Et luy menans la beſte,
Peſle meſle courans en ſolennelle feſte,
Moy recitant ces vers, luy en fiſmes preſent [1].

Après ce récit commencent les dithyrambes, dont certains passages, le suivant par exemple, présentent un caractère païen assez déterminé. Tout le morceau est en l'honneur du « Dieu Bacchien », que Baïf célèbre en ces termes :

C'eſt ce doux Dieu qui nous pouſſe

1. *Dithyrambes à la pompe du bouc d'Eſtienne Iodelle.* 1553. Voyez *Euures en rime de Ian Antoine de Baïf, ſecretaire de la chambre du Roy.* A Paris, Pour Lucas Breyer.... M. D. LXXIII, in-8°, folio 123.

Efpris de fa fureur douce
A refufciter le joyeux myftere
De fes gayes Orgies
Par l'ignorance abolies,
Qui nous pouffe à contrefaire
(Crians iach ia ha
Euoé iach ia ha)
Ses Satyres antirfez[1].

Plus retenu, Claude Garnier, annotateur de Ronsard, ne songe qu'à atténuer les choses et à leur donner une apparence toute fortuite :

« Affez ont oüy parler du voyage d'Hercueil, ou de la promenade, & comme vne infinité de ieuneffe (addonnée à faire la Cour aux Mufes...) fe mit en desbauche honnefte... Ils firent là banquet par ordre, où l'eflite des beaux efprits d'alors eftoit; & principalement à fin de contribuer à l'efiouïffance qu'ils auoient de ce qu'Eftienne Iodelle natif de Paris, auoit gaigné l'honneur & le prix de la Tragedie, (car c'eftoit parauant que Garnier euft efcrit) & merité de leur main le Bouc d'argent... Ils firent mille gentilleffes, maints beaux vers, tels que la piece intitulée aux œuures de l'Autheur Le Voyage d'Hercueil, & les Dithyrambes du mefme, fi l'on veut, où pour mieux follaftrer ils enjoliuerent de barbeaux, de coquelicos, de coquelourdes vn Bouc rencontré dans le village par hazard, lequel les vns, au defceu des autres, menerent de force par la corne, & le prefenterent dans la fale, riant à gorge ouuerte, puis on le chaffa[2]. »

1. *Ibidem,* folio 124, verso.
2. *Les Oeuures de P. de Ronfard.* Paris, N. Buon, M. DC.XXIII, in-fol., p. 1384.

D'après cette note, *Le Voyage d'Hercueil* et les *Dithyrambes* n'auraient été composés qu'après les succès dramatiques de Jodelle; mais, bien que la publication du *Voyage* ait été faite dans les *Amours* de Ronsard en 1552[1], année de la représentation des premières œuvres dramatiques de Jodelle, il ne faut pas oublier que le titre complet de cette pièce est : *Les Bacchanales ou le folatriſſime voyage d'Hercueil, pres Paris, dedié à la ioyeuſe trouppe de ſes compaignons, fait l'an* 1549. Si nous essayons de faire remonter jusqu'à cette date son début au théâtre, le fondateur de notre scène classique se trouve n'avoir que dix-sept ans, ce qui semble peu vraisemblable; et d'ailleurs, les allusions aux événements militaires contemporains fixent l'*Eugène* en 1552[2].

Ne serait-il donc pas possible de supposer que le *Folatriſſime voyage d'Hercueil* n'est qu'une promenade antérieure au succès de Jodelle? Ce qui semble autoriser cette interprétation, c'est que le nom de Jodelle n'y est même pas prononcé, et que les excursions de Ronsard aux environs de Paris en compagnie de ses amis étaient un de ses plus fréquents divertissements. « Il ſe delectoit — dit Claude Binet[3] — ou à Meudon, tant à cauſe des bois, que du plaiſant regard de la riuiere de Seine, ou à Gentilly, Hercueil, Sainct Clou, & Vanues, pour l'agreable fraiſcheur du ruiſſeau de Biéure, & des fontaines que les Muſes ayment naturellement. »

Cette question du reste est assez peu importante pour nous en ce moment, car les *Dithyrambes*, publiés d'abord en 1553 dans le *Liuret de Folaſtries, à Ianot Pariſien* (c'est-à-dire à Jean-Antoine Baïf), *plus quel-*

1. A la page 214 de cette édition des *Amours*.

2. Voyez ci-après, p. 39 et p. 311, note 4.

3. *La Vie de Ronſard* ....Voyez *Les Oeuures*. Paris, N. Buon, M.DC.XXIII, in-fol., p. 1665.

ques Epigrammes grecz : & des Dithyrambes chantez au Bouc de E. Iodelle, poëte tragicq, à Paris, chez la veufue Maurice de la Porte, in-8°; réimprimés sous le même titre en 1584, in-12, sans nom de lieu, et reproduits parmi les *Gayetez* de Ronsard dans ses *Œuvres*, se rapportent seuls au sujet qui nous occupe. Ils fournissent un curieux supplément au récit de la fête et une liste probablement à peu près complète de ceux qui y assistaient :

Ie voy d'vn œil assez trouble
Vne couple
De Satyres cornus, cheurepiez, & mibestes,
Qui soustiennent de leurs testes
Les yures costez de Sylene.
. . . .
Mais qui sont ces enthyrsez,
Herissez
De cent feuilles de lierre
Qui font rebondir la terre
De leurs piés, & de la teste
A ce Bouc font si grand feste,
Chantant tout autour de luy
Ceste chanson bris'-ennuy,
Iach, ïach, Euoé,
Euoé, ïach, iach?

Tout forcené à leur bruit ie fremy ;
I'entreuoy Baïf & Remy,
Colet, Iannier, & Vergesse, & le Conte,
Paschal, Muret, & Ronsard qui monte
Dessus le Bouc qui de son gré
Marche, affin d'estre sacré
Aux pieds immortels de Iodelle,
Bouc le seul prix de sa gloire eternelle,

Pour auoir d'vne voix hardie
Renouuellé la Tragedie,
Et deterré ſon honneur le plus beau,
Qui vermoulu giſoit ſous le tombeau[1].

M. Prosper Blanchemain, invoquant le témoignage de Claude Binet[2], indique comme auteur de ces *Dithyrambes* Bertrand Bergier[3], que nous connaissons déjà par une ode de du Bellay[4]. Nous avons vu plus haut que Pierre Garnier les attribue à Ronsard. Il est certain du moins qu'il supporta seul toute la responsabilité de la fête. Jacques Grevin, y faisant allusion dans les vers suivants, transformait une plaisanterie sans importance en véritable impiété :

Là rendant à Bacchus le deu de ton office,
D'vn gros bouc tout barbu tu feras ſacrifice,
Où tu appelleras auec tes alliez
Tous tes beaus dieus bouquins & tes deus cheurepieds[5].

Cette attaque fournit au poëte l'occasion de revenir sur le récit de la prétendue cérémonie qu'on lui reprochait, d'en faire sentir le peu d'importance, d'en bien préciser le motif :

Tu dis, en vomiſſant deſur moy ta malice,
Que i'ay fait d'vn grand Bouc à Bacchus ſacrifice :

1. *Livret de folaſtries*, édition de 1584, p. 43 et suivantes.
2. *La Vie de P. de Ronsard*, Voyez *Les Oeuures*. Paris, N. Buon, M. DC. XXIII, in-fol., p. 1649.
3. *Œuvres complètes de P. de Ronsard*, tome VI, p. 377, note 1.
4. *Œuures françoiſes de Ioachim du Bellay*, t. I, p. 190, et t. II, p. 57, de notre édition.
5. *Seconde reſponſe de F. de La Baronie... Plus le Temple de Ronſard où la Legende de ſa vie eſt brieſuement deſcrite.* M. D. LIII, in-4°, fol. 32, verso.

Tu mens impudemment : cinquante gens de bien
Qui estoient au banquet, diront qu'il n'en est rien.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Iodelle ayant gaigné par vne voix hardie
L'honneur que l'homme Grec donne à la Tragedie,
Pour auoir en haussant le bas stile françois,
Contenté doctement les oreilles des Rois:
La brigade qui lors au Ciel leuoit la teste
(Quand le temps permettoit vne licence honneste)
Honorant son esprit gaillard & bien appris,
Luy fit present d'vn Bouc, des Tragiques le pris.
Ia la nappe estoit mise, & la table garnie
Se bordoit d'vne saincte & docte compagnie,
Quand deux ou trois ensemble en riant ont poussé
Le pere du troupeau à long poil herissé :
Il venoit à grands pas ayant la barbe peinte,
D'vn chapelet de fleurs la teste il auoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, & bien fier se sentoit
Dequoy telle ieunesse ainsi le presentoit:
Puis il fut reietté pour chose mesprisée,
Apres qu'il eut seruy d'vne longue risée[1].

Ces divers extraits nous donnent, je crois, une idée juste de cet innocent divertissement, que les ennemis de Ronsard, trop aveuglément suivis par la plupart des historiens de notre littérature, avaient bien à tort transformé en un véritable sacrifice païen.

Cet hommage à Jodelle fut comme le prélude du jugement unanime de ses contemporains, qui le décla-

1. *Les Oeuures de P. de Ronsard.* Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 906.

rèrent d'un commun accord le fondateur de notre théâtre.

Ronsard, qui, nous l'avons vu, avait fait représenter sa traduction du *Plutus* d'Aristophane quelques années avant l'apparition des premières pièces de son ami, n'hésite pas à dire, dans une épître *A Iean de la Peruſe*[1] où il vient de passer en revue les diverses œuvres érotiques contemporaines :

Apres Amour la France abandonna,
Et lors Iodelle heureuſement ſonna,
D'vne voix humble, & d'vne voix hardie,
La Comedie auec la Tragedie,
Et d'vn ton double, ore bas, ore haut,
Rempliſt premier le François eſchaufaut.

Et dans un *Diſcours à Iacques Greuin*[2] il renouvelle encore d'une manière tout aussi formelle la même déclaration :

Iodelle le premier d'vne plainte hardie,
Françoiſement chanta la Grecque Tragedie,
Puis en changeant de ton, chanta deuant nos Rois
La ieune Comedie en langage François,
Et ſi bien les ſonna que Sophocle & Menandre,
Tant fuſſent-ils ſçauans, y euſſent peu apprendre.

Pasquier, plaçant Jodelle de pair avec ses plus éminents rivaux, fait de lui cet éloge, qui aujourd'hui nous semble excessif, mais qui répond bien au sentiment général des contemporains :

« En luy y auoit vn naturel eſmerueillable : Et de

1. *Les Oeuures*. Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 762.
2. *Recueil des... pieces retranchées*... Paris, N. Buon, M. DC. XVII, in-12, p. 346.

faict ceux qui de ce temps là iugeoient des coups, disoient que Ronsard estoit le premier des Poëtes, mais que Iodelle en estoit le Daimon. Rien ne sembloit luy estre impossible, où il employoit son esprit. A cause dequoy Iacques Tahureau se ioüant sur l'Anagramme de son nom & surnom, fit vne Ode dont le refrain de chaque couplet estoit,

Io le Delien est né.

« Et du Bellay le loüant comme l'outrepasse des autres au subiect de la Tragedie, Comedie, & des Odes, luy addressa vn Sonnet en vers rapportez, dont les six derniers estoient :

Tant que bruyra d'vn cours impetueux,
Tant que fuyra d'vn pas non flustueux,
Tant que soudra d'vne veine immortelle
Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
Rauisse, coule, & viue le labeur
Du graue, doux, & copieux Iodelle[1].

« Telle estoit l'opinion commune, voire de ceux qui mettoient la main à la plume, comme vous voyez par ce Sonnet : Telle estoit celle mesme de Iodelle : Il me souuient que le gouuernant vn iour entre autres sur sa Poësie (ainsi vouloit-il estre chatoüillé) il luy aduint de me dire, que si vn Ronsard auoit le dessus d'vn Iodelle le matin, l'apres-disnée Iodelle l'emporteroit de Ronsard : & de fait il se pleut quelquesfois à le vouloir contrecarrer [2]. »

1. *Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, tome II, p. 142, de notre édition.
2. Estienne Pasquier, *Les Recherches de la France*. Paris, Laurens Sonnius, 1621, in-fol., livre VII, p. 619.

Comme exemple de ces luttes littéraires, Pasquier rappelle les chansons que Jodelle a faites en réponse à celles de Ronsard, et où il a finement combattu les opinions de son illustre rival [1].

Jodelle, comme on le voit par les passages qui précèdent, devint sur-le-champ aussi célèbre que des poëtes qui lui étaient en réalité fort supérieurs, et qui, par esprit de camaraderie, et aussi à cause du prestige qui s'attache toujours aux succès remportés au théâtre, chantèrent ses louanges d'un commun accord et vantèrent à l'égal d'une création véritable l'application à l'art dramatique en particulier du système général de restauration païenne que la Pléiade avait mis en honneur.

Apprécié dignement, et même au-dessus de sa valeur, par les gens de lettres, privilége assez rare, Jodelle fut favorablement accueilli à la cour, ce qui était certes plus aisé. « Charles Cardinal de Lorraine le fit premierement cognoiftre au Roy Henry : la Ducheffe de Sauoye fœur de ce Roy, & le duc de Nemours, fur tous le fauoriferent grandement. » — « Charles archeuefque de Dol, de l'illuftre maifon d'Efpinay..... a fait toufiours cas des Poëfies de cet autheur, iufqu'à faire quelquesfois reprefenter fomptueufement aucunes de ses Tragedies [2]. »

Les succès de 1552 lui valurent cette réputation et cette faveur, qui s'accrurent pendant de longues années, mais qui, en réalité, tirent de là leur origine.

Depuis 1552 iusqu'en 1558, notre poëte, en proie à la plus incurable vanité, dévoré d'ambition et gâté par les éloges de ses contemporains, ne rencontra plus d'occasions aussi favorables de mettre ses œuvres au jour; mais les termes mêmes dans lesquels il se plaint

1. Voyez tome II, p. 45 et 65 de notre édition.
2. Voyez ci-après, pages 6 et 8.

du sort font bien comprendre que son peu de persévérance, sa mollesse et surtout son caractère ombrageux, étaient les plus sérieux obstacles qui venaient contrarier ses desseins.

« Quand aus letres — écrit-il en 1558 —....... qu'eſt ce que i'ay iamais voulu faire voir de moy, qu'vn affaire, vne maladie, vne debauche d'amis, vn default ou vne perte d'occaſion, vne entrepriſe nouuelle, ou ce qui eſt le pire de tous, vne enuie n'ait empeſché d'eſtre veu[1]? »

Les circonstances politiques créaient alors à la littérature des difficultés plus réelles, et que Jodelle est beaucoup mieux fondé à déplorer :

« I'auois — dit-il à la même époque — & des Tragedies & des Comedies, les vnes acheuées, les autres pendues au croc, dont la plus part m'auoit eſté commandée par la Royne & par Madame ſeur du Roy, ſans que les troubles du tens euſſent encore permis d'en voir rien, & .....i'attendois touiours vne meilleure occaſion que n'eſt ce tens tumultueus & miſerable pour les faire metre ſur le theatre [2]. »

Du reste, sa vanité ne se bornait pas, comme celle de Ronsard ou de Joachim du Bellay, aux choses de sa profession. Il songeait à devenir un grand capitaine, à entreprendre de longs voyages, à remplir un rôle politique; mais on comprend que les hésitations et les défaillances qui s'opposaient au succès de ses entreprises littéraires aient redoublé lorsqu'il fut question d'exécuter des projets aventureux, mal concertés, et auxquels sa vie antérieure ne l'avait nullement préparé. Il en fait lui-même en ces termes l'aveu naïf :

« Quand aus armes ou i'ay touſiours ſenti ma nature

1. Voyez ci-après, page 257.
2. Voyez ci-après, page 240.

aſſés encline; en quel camp, en quel voiage n'ay-je voulu aller, & quels apreſts & quelles pourſuites n'ay-ie tâché de faire? Mais touſiours ou quelque autre maladie ou le deffaut preſent du moyen qui ne peut accorder auecque la grandeur d'vn bon cueur, ou le delay de iour en iour, ou quelques autres incommodités m'ont tellement retenu, qu'il ſemble que ces malheurs me ſeruans de fers, ma ville, qui m'eſt malheureuſe le poſſible, me doiue ſeruir d'eternelle priſon. Quand aus affaires, encores que ie n'i ſois ni fait ni nourri, auſquels pour le moins n'eſtois-ie point né? Mais tant ſ'en faut, comme me reprochent pluſieurs, que ie les fuye, qu'ils m'ont de tout tens fui, ſans qu'il y ait eu rien qui m'en ait rendu incapable que le trop de malheur, ou le trop de capacité, deſquels l'vn m'a peu apporter les haines & les enuies, & l'autre la preſumption & fiance de moymeſme, qui deplaiſent merueilleuſement aus grands [1]. »

Après nous avoir ainsi raconté en prose le motif de son peu de succès, Jodelle y revient en vers, presque dans les mêmes termes :

Tu ſçais que ſi ie veus embraſſer meſmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon merite tout ſeul me ſert d'empeſchement [2].

Ainsi, voilà qui est bien convenu, c'est « le trop de capacité » de Jodelle, c'est son « mérite » qui lui nuisent; n'oublions pas cependant ce à quoi il s'arrête le moins, sa « preſumption & fiance de luy meſme ».

Il est évident d'ailleurs qu'il ne savait pas bien exactement quel était le but réel de ses vagues aspirations. Il

1. Voyez ci-après, pages 257, 258.
2. Voyez ci-après, page 280.

désirait fort combattre dans un temps où les occasions ne manquaient certes pas, et cependant nous n'apprenons rien, ni par lui, ni par ses contemporains, au sujet de ses campagnes; il souhaitait voyager, et c'est à peine si l'on peut conjecturer, d'après un passage d'un de ses sonnets, que, dans sa jeunesse, il a traversé les Alpes [1]; il voulait prendre part aux affaires publiques, et il ne s'en est jamais mêlé qu'en donnant aux souverains, dans ses vers, quelques-uns de ces conseils généraux de sagesse et de prudence dont les poëtes n'ont en aucun temps laissé manquer les rois.

Là ne se bornaient pas les prétentions de Jodelle; il se sentait également propre à tout, et il était parvenu à faire partager son opinion à un bon nombre de ses contemporains. Charles de la Mothe nous le donne pour « grand Architecte, trefdocte en la Peinture, & Sculpture, trefeloquent en fon parler [2] ». Nous allons le voir cependant se tirer fort mal d'une tentative dans laquelle ces diverses qualités lui eussent été d'un fort grand secours.

En 1558, après la prise de Calais par le duc de Guise, qui avait causé le plus vif enthousiasme, après la réunion des États généraux, qui offrirent avec empressement à Henri II tout l'argent dont il pouvait avoir besoin, ce prince « s'auifa de mander au Preuoft des marchants & Efcheuins de Paris qu'il iroit fouper en leur maifon de Ville le Ieudi gras enfuiuant [3] », c'est-à-dire le 17 février.

Quatre jours seulement avant la date fixée, Jodelle fut prié de faire réciter devant le Roi quelque tragédie ou comédie; mais il refusa de le faire, « adiouftant — ainsi qu'il a pris grand soin de nous le raconter — ce petit mot affés poetiquement dit, que cefte année la

1. Voyez tome II, page 6 de notre édition.
2. Voyez ci-après, pages 7 et 8.
3. Page 238.

Fortune auoit trop tragiquement ioué dedans ce grand echaufaut de la Gaule ſans faire encor par les ſauls ſpectacles refeigner les veritables playes [1]. »

Peut-être est-ce tout simplement pour le plaisir de placer cette belle réponse que Jodelle ne consentit point à faire représenter un des ouvrages que, d'après son propre aveu[2], il avait alors en portefeuille ; mais, trouvant d'ailleurs l'occasion favorable pour mettre en lumière les talents si nombreux et si divers dont il s'enorgueillissait, il s'engagea peu à peu fort imprudemment à organiser la fête, et se faisant, comme il le dit, « quaſi de tous meſtiers [3] », il rédigea des inscriptions latines, dressa des arcs de triomphe, composa sur la conquête de la Toison d'or un beau divertissement, dans lequel « la nauire Argon » symbolisait le vaisseau de la ville de Paris, et où lui-même remplissait le rôle de Jason, fit exécuter des décorations et des costumes, choisit et conseilla des acteurs.

Jodelle, qui avait certes de l'imagination et de l'activité, semble n'avoir jamais connu l'ordre, la méthode ni l'art difficile de se faire obéir. L'exécution de la fête qu'il avait conçue fut d'autant plus défectueuse que le plan en était beaucoup trop compliqué, vu le peu de temps dont on pouvait disposer pour le mettre à exécution.

Le Roi arriva sur les quatre heures en la Maison de ville [4], dont les abords et le portail étaient ornés d'inscriptions et d'emblèmes préparés par Jodelle. L'entrée se passa fort bien, ainsi que le repas ; dès qu'il fut terminé, on appela à grands cris le malheureux poëte, qui n'était nullement prêt. Il avait composé le matin même les vers du rôle de Jason, qu'il allait se trouver

1. Voyez ci-après, page 241.
2. Voyez ci-après, page 240.
3. Voyez ci-après, page 241.
4. Voyez ci-après, page 242.

obligé de réciter [1], et n'avait pu faire répéter les autres acteurs qu'une heure avant le souper du roi [2]. Sa mascarade, assez nombreuse, se composait de quatorze personnes : Jodelle en Jason, Minerve, Argon, Mopsus et dix Argonautes muets, « tous habillés à la matelote antique de blanc & de noir [3] », parmi lesquels se trouvaient cinq ou six gentilshommes, amis de l'auteur [4]; en outre, il fallait introduire dans la salle deux longs rochers et de plus un grand navire, auquel Jodelle avait pris soin, à la vérité, d'adapter un mât mobile, afin d'en rendre l'entrée plus facile [5].

On lui avait promis d'ailleurs que les nappes une fois levées, les tables s'abattraient, et que près de la moitié de la salle resterait vide; mais lorsqu'il voulut entrer, aucune précaution n'avait été prise, et l'on pouvait à peine remuer. Excédé de fatigue, malade depuis plus d'une heure [6], voyant au dernier moment que les costumes étaient insuffisants [7], le malheureux poëte, renversé à l'entrée de la salle avec plusieurs de ses compagnons qu'il était obligé d'attendre un à un, accueilli par des rires à son arrivée, à cause d'une musique malencontreuse [8], vit ses acteurs « comme perdus dedans cefte multitude, & parlans iufques contre la face du Roy [9] », manquer de présence d'esprit et de mémoire.

Le divertissement commençait par un chant d'Orphée [10] attirant à lui les rochers, dont les divinités répondaient à ses accents; mais quels ne durent pas être

1. Voyez ci-après, page 267.
2. Voyez ci-après, page 269.
3. Voyez ci-après, page 273.
4. Voyez ci-après, page 270.
5. Voyez ci-après, page 270.
6. Voyez ci-après, page 271.
7. Voyez ci-après, page 269.
8. Voyez ci-après, page 271.
9. Voyez ci-après, page 270.
10. Voyez ci-après, page 259.

les rires de la Cour en voyant Orphée suivi, non de rochers, mais de clochers qu'une incroyable méprise du décorateur y avait substitués [1]. Quant à Jodelle, il exprime ainsi, avec l'emphase poétique qui lui est habituelle, la douloureuse stupéfaction dans laquelle le jetèrent de si tristes mésaventures : « Moymefme..... demeuray quafi tout tel (f'il faut qu'ainfi ie parle) que fi la Minerue qui marchoit deuant moy m'euft transformé en pierre par le regard de fa Medufe [2]. »

Quand cette mascarade eut été achevée, « tellement quellement [3] », suivant l'expression de Jodelle, il en fit entrer une autre qui ne parlait pas et dont les personnages étaient la Vertu, la Victoire et la déesse Mnémosyne.

Jodelle aurait voulu qu'elles fussent accompagnées de trois enfants nus, représentant les Amours ou les Jeux, et que la Vertu prît dans une corbeille portée par un de ces enfants des couronnes accompagnées chacune d'un distique en l'honneur de la personne à qui elle devait être offerte; mais là encore l'exécution répondit imparfaitement au projet : les Parisiens n'envoyèrent point leurs enfants tout nus à l'hôtel de ville, ainsi que les avait demandés Jodelle; ils étaient même à peine déguisés, et il devint impossible de leur adapter des ailes et de leur mettre les trousses et carquois préparés pour eux; de toutes les couronnes, une seule était prête : celle qui avait été destinée au Roi; aucune des autres personnes n'en eut, et la duchesse de Valentinois ne se vit pas couronner par la Vertu, ainsi qu'elle devait l'être suivant le programme de la fête.

Ce « defaftre [4] », encore exagéré par les adversaires de Jodelle, lui causa un chagrin si vif qu'à l'en croire,

1. Voyez ci-après, page 269.
2. Voyez ci-après, pages 241 et 242.
3. Voyez ci-après, page 273.
4. Voyez ci-après, page 231.

peu s'en fallut qu'il ne jetât pour jamais au feu livres, papiers et plumes; sa santé en fut altérée, et il demeura « quelques iours malade d'vne fieure tierce [1] ». Enfin, accablé de douleur, il quitta pour un certain temps la Cour, comme il nous le raconte dans une élégie où il compare son absence à l'exil d'Ovide [2].

Peu à peu cependant le poëte revint à ses occupations et à ses habitudes; si bien qu'après avoir été sur le point de ne plus écrire, il se mit en devoir de publier les inscriptions qu'il avait faites pour l'entrée du Roi, les vers de la mascarade des Argonautes et un récit apologétique de sa mésaventure; et les fit paraître en un petit *Recueil* [3] après les fêtes de Pâques, lorsque la Cour, qui avait été séjourner à Fontainebleau, fut de retour à Paris.

Bien que Jodelle nous affirme, dans cet ouvrage, qu'il se « commande la modeftie plus que iamais [4] », il ne songe pas un instant à s'accuser des torts très-réels qu'il avait eus et qui ressortent si bien de son récit même; d'après lui, le sort est cause de tout: « I'ay — dit-il — toufiours eu ce mefchant heur de faire les chofes auffi facilement & auffi bien, comme ie les fay malheureufement [5]. »

Cet opuscule, dédié par Jodelle *à fes amis*, devenus, dit-il, beaucoup moins nombreux à cause de sa mésaventure [6], est extrêmement précieux pour sa biographie : il y étale très-naïvement son caractère et s'y montre, sans en avoir conscience, sous des aspects qui sont loin parfois de lui être favorables; c'est là probablement ce qui a déterminé Charles de la Mothe,

1. Voyez ci-après, page 234.
2. Voyez ci-après, page 317.
3. Voyez ci-après, page 229-281.
4. Voyez ci-après, page 267.
5. Voyez ci-après, page 235.
6. Voyez ci-après, page 231.

premier éditeur des œuvres de Jodelle, fort jaloux de sa gloire, à retrancher toute cette apologie, pour ne laisser subsister que les vers de la mascarade des Argonautes. Quant à nous, dont le point de vue est naturellement tout autre, nous avons réimprimé ce livret dans notre édition; et, quoiqu'il nous ait fourni d'abondants matériaux pour la présente *notice*, nous ne saurions engager trop vivement ceux qui veulent bien connaître Jodelle et l'apprécier en pleine connaissance de cause, à lire en entier ce curieux morceau; c'est là que se révèle le mieux son caractère fantasque, à la fois intraitable et flatteur, altier et courtisan; on y voit paraître à plein sa vanité, son outrecuidance, indiquées trop sobrement et ainsi déguisées sous de spécieuses couleurs dans la bienveillante biographie que lui a consacrée Charles de la Mothe : « mefprifant philofophiquement toutes chofes externes, ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy [1]. » Jodelle n'était pas si sauvage : il souhaitait avec une grande bonne foi un prince qui le rétribuât grassement et qui, satisfait de recevoir en échange de ses bienfaits une immortalité assurée, consentît volontiers à supporter les conseils, les critiques, et même les reproches. Ronsard, qu'il avait fini par associer à ses plaintes continuelles sur le peu de générosité du Roi à son égard, disait en 1560 :

Vn feul bien ta vertu fi iuftement demande :
C'eft que noftre grand Prince ignorant ta grandeur,
Ne fe monftre affez grand à ta Mufe fi grande [2].

L'avénement de Charles IX lui fit espérer qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Sous ce règne il remplit avec une grande activité les fonctions de poëte of-

1. Page 8.
2. *Les Oeuures de P. de Ronfard.* Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 250.

ficiel, célébrant les victoires [1], faisant des divertissements pour les mariages [2], pleurant les morts [3], chantant les naissances [4], flattant les goûts du Roi, dans une *Ode de la chaſſe* extrêmement développée [5], et cherchant à utiliser ses talents d'architecte en discourant « d'un baſtiment [6] » avec Charles IX, ou en imaginant pour Catherine de Médicis quelque belle structure [7].

Il rédigea les inscriptions destinées à un petit monument connu sous le nom de *Croix de Gaſtines*, dont l'auteur des *Mémoires de l'Eſtat de la France ſous Charles neufieſme* nous raconte ainsi l'histoire [8] : « L'an mil cinq cens ſoixante neuf, pendant la plus grande fureur des troiſieſmes troubles, le Parlement de Paris fit pendre & eſtrangler Nicolas Croquet, Philippes & Richard de Gaſtines, marchans honorables : pour autant qu'ils eſtoyent de la Religion. Entre autres choſes contenues en leur arreſt, qui fut prononcé & executé le dernier de Iuin audit an 1569, ce qui ſ'enſuit doit eſtre noté pour le diſcours ſuyuant, Ladite Cour (de Parlement) a ordonné & ordonne, que la maiſon des cinq croix blanches appartenant auſdits de Gaſtines, aſſize en rue Sainct Denis, en laquelle les preſches aſſemblees & Cenes ont eſté faites, ſera rompue, demolie & raſée par les charpentiers maſſons, & gens à ce conoiſſans dont la Cour conuiendra. Et cependant a ladite Cour ordonné & ordonne que le bois & ferrures de fer qui prouiendront de la demolition de ladite maiſon, ſeront vendus, & les deniers qui en prouiendront

1. Tome II, p. 129-155.
2. Tome II, p. 111-129.
3. Tome II, p. 157-160.
4. Tome II, p. 165-170.
5. Tome II, p. 297-321.
6. Tome II, p. 129.
7. Tome II, p. 160, 161, et p. 363, note 39.
8. Fol. 63, recto.

feront conuertiz & employez à faire faire vne croix de pierre de taille : au-deffous de laquelle fera mis vn tableau de cuyure, auquel fera efcrit en lettres grauees, les caufes pour lefquelles ladite maifon a efté ainfi demolie & rafee .... A l'endroit d'icelle les Parifiens auoyent fait efleuer vne haute pyramide de pierre, ayant vn crucefix au fommet, doree & diapree, auec vn recit en lettre d'or fur le milieu, de ce que deffus, & des vers Latins, le tout fi confufement & obliquement deduit, que plufieurs eftimoyent que le compofeur de ces vers & infcriptions (on dit que c'eftoit Eftienne Iodelle, Poëte François, homme fans religion, & qui n'eut onc autre Dieu que le ventre) s'eftoit mocqué des Catholiques & des Huguenots. »

D'après l'Estoile [1], « Iodelle prefenta au Roy les deffeins pour la croix de Gaftine, de l'inuention dudit Eft. Iodelle, qui n'eurent point d'effect; d'autant que par la paix faite l'an d'aprés, 1570, il fut dit que ladite croix feroit oftée. » Mais le témoignage de l'auteur des *Mémoires de l'Eftat de la France* semble prouver qu'avant l'enlèvement de la croix les inscriptions avaient été placées.

Voici la pièce française destinée à ce monument par Jodelle. Elle a été publiée par M. Tricotel, depuis l'achèvement de notre édition :

AVX PASSANTS

Chrift, l'aigneau, le Lion, par humbleffe & victoire
Victime au lieu d'Ifaac, & de Iuda la gloire,
Doux & fort, du mefpris de fes Loix & du tort
Fait à fes lieux facrez, nous doit punir plus fort

1. *Mémoires et Journal de Pierre de l'Eftoile*, collection Michaud et Poujoulat, 2e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 23.

Que ceux qu'ici naurez de ferpens on contemple,
Que ceux qui profanoyent les faints vaiffeaux du temple,
Que ceux que pour blafpheme vn peuple lapidoit,
Que ceux fur qui le Ciel fes feux vengeurs dardoit,
Car l'ire & l'effect fuit la doulceur & l'exemple[1].

L'auteur des *Mémoires de l'Eftat de la France*, protestant fort zélé, maltraite d'autant plus Jodelle qu'il le regarde comme un apostat.

Après avoir poursuivi de ses invectives plusieurs poëtes de la Pléiade qui avaient approuvé le massacre de la Saint-Barthélemy, il mentionne [2] :

« Eftienne Iodelle Parifien, auffi poëte François (qui a autresfois demeuré à Geneue, faifant profeffion de la Religion, où il fit en vne nuict entre autres, cent vers latins, efquels il defchifroit la meffe, auec des brocards conuenables [3]) publia trente fix fonnets contre les Miniftres [4], aufquels il impute la caufe de tous les maux. On dit que pour ces fonnets il eut bonne fomme d'efcus.»

L'Estoile semble lui attribuer aussi d'autres écrits,

1. *Vers inédits de Jodelle.* (*Bulletin du Bibliophile,* septembre-octobre 1870–1871, pages 424-432.) Cet article contient, outre la pièce que nous reproduisons, diverses poésies attribuées à Jodelle : 1° *L'Ombre au Paffant, fur le tumbeau de Iean Brinon.* 2° Une *Épigramme* et un *Sonnet* dirigés contre Théodore de Bèze. 3° Trois *Sonnets affichez en plufieurs endroicts de Paris le ieudi* 28e *aouft* 1572, à la fin desquels on lit : « Eft. Iodelle, tenu pour aucteur. » Nous reviendrons sur ces opuscules dans notre *Supplément* général. Quant aux vers que nous donnons, M. Tricotel les a tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (n° 10304, fonds français, p. 211), sur lequel nous les avons collationnés de nouveau.

2. Fol. 278, verso.

3. Voyez t. II, p. 339, de la présente édition, un sonnet du même genre, également attribué à Jodelle par un réformé.

4. Voyez t. II, p 133-151, et les *Sonnets* publiés par M. Tricotel, et indiqués dans la note 1 ci-dessus.

où les mêmes opinions étaient exprimées avec encore plus de violence :

« A la Saint-Barthelemy, il fut corrompu par argent pour efcrire contre le feu admiral & ceux de la religion : en quoy il fe comporta en homme qui n'en auoit point, defchirant la memoire de ces poures morts de toutes fortes d'iniures & menteries [1]. Finablement, il fut employé par le feu roy Charles, comme le poëte le plus vilain & lafcif de tous, à efcrire l'arriere hilme que le feu Roy appeloit la Sodomie de fon preuoft de Nantouillet, & mourut fur ce beau fait qu'il a laiffé imparfait [2]. » Cette dernière accusation est mal fondée. Elle ne peut se rapporter qu'à *la Riere Venus*, qu'effectivement, comme nous le dit Charles de la Mothe, « l'autheur pour fa maladie ne peut parfaire [3] ». Or il suffit de jeter les yeux sur cet ouvrage [4] pour se convaincre que Jodelle y flétrit avec énergie les désordres qu'on semble l'accuser d'avoir approuvés.

Un préambule de plus de deux cents vers, adressés à Charles IX et placés en tête du très-long morceau, cependant inachevé, intitulé : *Les Difcours de Iules Cefar auant le paffage du Rubicon* [5], contient pour ainsi dire l'acte par lequel le poëte se déclare attaché à la personne du Roi et les conditions mutuelles de cette convention.

Jodelle établit d'abord que si « le seruice & la fuite » d'un prince doit être le but des « mieux nés », la Cour des tyrans doit être soigneusement évitée, et il vante les philosophes austères qui s'en sont écartés :

1. Tome II, p. 133-151, 339-340.

2. *Mémoires et Journal de Pierre de l'Eftoile*, collection Michaud et Poujoulat, 2e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

3. Voyez ci-après, p. 6.

4. Tome II, p. 95-102.

5. T. II, p. 215-277.

Tant que ces gens viuoyent en leur pauure sageſſe
Plus contens, que ces Rois en leur pauure richeſſe.

Si au contraire les princes sont vertueux, « leur vertu les vertueux attire »; mais il faut qu'ils laissent une grande liberté à ceux qui se donnent à eux, et Jodelle convient que c'est le défaut d'indépendance qui a dégoûté de la Cour son esprit absolu et entier ; puis il fait tout à la fois le procès au poëte servile et au prince qui abuse de cette servilité, dans un passage qui se termine ainsi :

Tous deux tels, que ſouuent au bout de leur attente,
Rien n'y a qui leur maiſtre, ou les autres contente,
Ny meſme eux, ou leur race, en leur fin faiſans voir
Qu'vn deſeſpoir occit ceux qui viuent d'eſpoir.

Ce dernier vers prouve que la chute du sonnet d'Oronte[1], qui passe d'ordinaire pour un type de la littérature précieuse, n'eût pas été désavouée par Jodelle.

Son poëte officiel idéal ne s'astreint pas à suivre la Cour, et sert son prince de loin,

tout preſt
D'eſtre vrayment preſent, quand beſoin il en eſt,

il veille sur la gloire du souverain, s'efforce d'éterniser sa renommée tout en lui préparant des divertissements, et surtout en ne lui ménageant pas les con seils :

L'encourageant, ſ'il peut, aux choſes les plus hautes,
Des plus grands anciens luy propoſant les fautes,

1. Molière, *Le Misanthrope*, acte I, scène II.

Vertus, rufes, difcours, & ce dont la grandeur
Peut renuerfer, ou croiftre, ou fauuer fon grand heur,
Prenant fans fin le foin des chofes qui luy viennent,
Veillant pour empefcher tous troubles qui retiennent
Son eftat empeftré.

C'est ce rôle que Jodelle aspire à jouer, mais il n'entend pas le remplir pour rien; et, tout en affectant un entier désintéressement, il a soin de rappeler qu'il est

... pauure, & qui pis eft, defaftreux gentilhomme.

Bien que l'abbé Lebeuf nous dise : « Le poëte Jodelle, mort en 1573, avait sa maison sur cette paroisse (Saint-Germain-l'Auxerrois), rue Champfleury[1] » ce qui semblerait indiquer que lorsqu'il mourut il était propriétaire, sa situation n'en était pas alors plus heureuse, et peut-être eût-il été bien difficile de l'améliorer. Ses prodigalités, son désordre, ne permettaient pas de l'enrichir, mais du moins le Souverain ne manqua jamais de l'assister dans sa détresse.

On en trouve une preuve authentique dans les registres de l'Épargne du Roi Charles IX de l'année 1572.

« A Eftienne Iaudelle, fieur de Limodyn, lung des poettes dudict feigneur, la fomme de cinq cens liures tournois.... dont Sa Maiefté luy a faict don, en confideration des feruices qu'il luy a cy deuant & de longtemps faitz en fondict eftat, & mefme pour luy donner moyen de fe faire penfer & guarir d'vne malladie de laquelle il eft à prefent detenu, & fupporter les frais & defpens qu'il eft contraint faire en cefte occafion, & ce

1. *Histoire du Diocèse de Paris*, t. I, p. 51-52.

oultre & par deſſus les autres dons & bienffaitz qu'il a cy deuant euz dudiƈt ſieur.... Le vingtneufieſme Iour doƈtobre [1].»

Jodelle mourut neuf mois après avoir reçu du Roy cette libéralité, qui ne fut probablement pas la dernière, car, bien qu'il ait composé « en ſon extreme foibleſſe » un sonnet destiné à Charles IX, et dont la chute était le mot d'Anaxagore à Périclès :

Qui ſe ſert de la lampe aumoins de l'huile y met,

ces vers, récités par lui, « de voix baſſe & mourante », ne furent pas envoyés au Roi, « pour n'auoir eu beſoin — dit Charles de la Mothe, dont le témoignage n'est pas suspect, — de ce que plus par cholere, que par neceſſité il ſembloit requerir par iceluy [2] ».

Ce passage des *Vers funebres de Th. A. D'Aubigné, Gentil-homme Xantongois, ſur la mort d'Eſtienne Iodelle Pariſien Prince des Poëtes Tragiques* [3], est donc évidemment empreint d'une assez grande exagération :

Iodelle eſt mort de pauureté ;
La pauureté a eu puiſſance
Sur la richeſſe de la France.
O dieux ! quel traiƈt de cruauté !

1. L'original de cette pièce, publiée dans les *Archives curieuses de l'histoire de France....* par L. Cimber et F. Danjou, 1re série, t. VII, p. 359 et 360, et dans le *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, par Jal, se trouve aux Archives de France, KK. 133, fol. 2,550.

2. Voyez ci-après, p. 8.

3. A Paris, par Lucas Breyer, 1574, in-4° de 6 feuillets.

Le Ciel auoit mis en Iodelle
Vn eſprit tout autre qu'humain ;
La France luy nia le pain,
Tant elle fut mere cruelle.

Mais il serait difficile aujourd'hui de détruire une opinion si répandue [1] ; et, suivant toute apparence, Jodelle conservera longtemps encore une place honorable dans la liste, un peu enflée par les biographes, des poëtes que la misère a fait périr.

« Il mourut l'an mil cinq cens ſeptante trois, en Iuillet, aagé de quarante & vn ans », nous dit Charles de la Mothe [2].

Pierre de l'Estoile, qui, comme nous l'avons vu, est assez injuste à son égard, raconte ainsi ses derniers moments [3] : « Le prouerbe qui dit : telle vie, telle fin, fut verifié dans Eſtienne Iodelle, poëte parisien, qui mourut ceſte année, à Paris, comme il auoit veſcu, [duquel la vie ayant eſté ſans Dieu, la fin fut auſſy ſans luy, c'eſt-à-dire tres-miſerable & eſpouuantable, car il mourut ſans donner aucun ſigne de recognoiſtre Dieu, & en ſa maladie, comme il fut preſſé de grandes douleurs, eſtant exhorté d'auoir recours à Dieu, il reſpondoit que c'eſtoit

1. L'auteur de l'*Anti-Machiavel*, chap. I de la 2e partie, dit que Jodelle, après les débauches d'une vie tout épicurienne, mourut de faim. — Épigramme grecque de Jean Antoine de Baïf, sur le genre de mort de Jodelle par rapport au nom de sa terre :

Ὅς σφέτερον θρέψαι τὸν κύριον ἀγρὸς ὄφειλεν,
Αἴ, λιμὸς δεινὸς κτεῖνεν ἰωδέλιον.

Jugements des savants de Baillet, augmentés par La Monnaye (notes), t. IV, p. 431, édit. de 1722.

2. Voyez ci-après, p. 8.

3. *Mémoires et journal de Pierre de l'Estoile.* Collection Michaud et Poujoulat, 2e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

vn chaux Dieu[1], & qu'il n'auoit garde de le prier ni recognoiſtre iamais tant qu'il luy feroit tant de mal, & mouruſt de ceſte façon deſpitant & maugreant ſon createur auec blaſphêmes & hurlemens eſpouuantables.»

Un autre récit, plus vraisemblable, nous montre Jodelle mourant en sceptique, mais non en athée, ni surtout en furieux, et s'écriant, comme plus tard Goëthe : « De la lumière [1] ! », soit à cause de l'impression toute physique causée par l'approche du trépas, soit par suite de ce désir immense de science et de vérité qui n'est jamais satisfait en ce monde.

La nouvelle de sa mort, accueillie par les invectives des protestants [2], inspira peu de regrets à ceux qui le connaissaient. Son caractère hautain et orgueilleux fut sans doute la cause principale du peu de sympathie qu'il excita. D'Aubigné, dans les *Vers funèbres* qu'il lui adresse, cherche à tourner ses défauts à sa gloire, sans essayer de les dissimuler.

Si on reproche la grandeur
A Iodelle, & qui fut trop graue,
Puis que l'eſprit eſtoit ſi braue,
Pouuoit il auoir autre cœur?
Quelque abatu de conſcience
Euſt deſguiſé ce qu'il ſcauoit

1. Du Verdier. Bibliothèque française. *L'Intermédiaire*, août et septembre 1867, colonnes 317 et 318.

2. On trouve la mention suivante, sous la date de 1574 (p. 50), dans les *Mémoires de l'Estoile :* « Vn ſonnet fait ſur la mort d'Eſtienne Iodele, poëte pariſien, par les huguenos, leſquels ledit Iodel apeloit rebelles, hæretiques; qui me fuſt donné par vng mien ami en ceſt an 1574, auec vn petit memoire & apoſtile de la vie, religion & mort dudit Iodele, qui aduinſt en iuillet 1573. » M. Tricotel a retrouvé ce sonnet, qui étoit perdu, et il l'a publié dans le *Bulletin du Bibliophile*, septembre-octobre 1870-1871, page 426.

Mais Iodelle ne le pouuoit
Aualer d'vn poltron ſilence.

Cela ne debuoit point oſter
Aux doctes eſpritz de la France
La pitoiable ſouuenance
De celuy qui debuoient chanter :
Si peu iamais ne debuoit faire
Le moindre de tous commencer :
Mais i'ay mieux aymé m'auancer,
Pour garder quelqu'vn de ſe taire.

Lors que les petiotz enfans
Crient au tombeau de leur pere,
Ceſte douleur eſt plus amere,
Que le deſeſpoir des plus grandz,
Bien qui ne logent dans leur cœur
Vn ſi grand amas de triſteſſe.
Peult eſtre que ma petiteſſe
Seruira de telle couleur.

Le poëte se dédommage en préparant dans l'autre monde à celui qu'il pleure un accueil tout différent de celui qu'il avait reçu dans celui-ci :

Quand Iodelle arriua ſouflant encor ſa peine
Le front plein de ſueur des reſtes de la mort,
Quand, dis-ie, il eut attaint l'Acherontide bord
Attendant le bateau, il reprint ſon haleine.
Il trouua l'Acheron plus plaiſant que la Seine
L'enfer plus que Paris.
. . . .
. . . .
Tous les Rois qui auoient fauoriſé les vers
Enuironnoient ſon front de mille rameaux vers,

De mirthe, de Cipres, de Lierre & d'Esrable :
Heureux qui le pouuoit couronner de ses doits,
Voyez donc comme il est honoré des grands Rois,
Il n'eust osé viuant approcher de leur table.

Les pièces de Jodelle continuèrent à être représentées, ou du moins lues en public, quelque temps après sa mort. Nous en avons une preuve dans ce titre d'un argument en vers tiré de Dion Cassius, et rédigé par Guy Le Fevre de la Boderie : *Prologue auant le recit de la Tragedie de Cleopatre, faicte par feu Estienne Iodelle* [1].

Il est suivi d'un autre prologue du même genre, destiné à une tragédie de *Penthée*, récitée, comme l'indiquent les premiers vers, le lendemain du jour où l'on entendit *Cléopâtre*, mais sans que rien nous fasse savoir dans quel lieu, à quelle époque, ni dans quelle circonstance.

Jodelle avait pris lui-même le soin de faire imprimer le *Recueil des inscriptions... ordonnées en l'hostel de ville à Paris, le Ieudi* 17 *de Feurier* 1558, recueil principalement consacré à sa justification, et analysé en détail dans la présente notice.

Quant à ses autres *œuvres*, elles restèrent à sa mort inédites et dispersées. D'Aubigné le déplore ainsi dans les *Vers funèbres* que nous avons déjà cités :

Riche est il mort, mais quoy? où est ceste richesse?
Qui en est heritier? i'ay peur qu'auecques luy
Son tresor se pourrit, ie ne voy auiourd'huy

1. *Diuerses meslanges poetiques*, par Guy Le Feure de la Boderie, Secretaire de monseigneur frere du Roy. — A Paris pour Robert Le Mangnier... 1582, in-16, f° 92 recto. Nous devons ce renseignement, et beaucoup d'autres, à M. Tricotel, que nous ne remercierons jamais assez de ses précieuses communications.

Aucun qui les poſſede, aucun qui les careſſe.
L'vn en tient vn lopin dont il baue ſans ceſſe,
L'autre en tient vn cayer enfermé dans l'eſtuy,
Vn autre à qui l'argent ne feroit tant d'ennuy,
Le vent à beaux teſtons pour mettre ſur la preſſe.

Pauures vers orphelins voſtre pere eut grand tort,
Ne vous laiſſant au moins nourrir apres ſa mort
A quelque bon tuteur, mais quand bien ie regarde
Il vouloit que ſon temps & le voſtre fuſt vn ;
Pource qui ne voyoit autour de luy aucun,
Qui meritaſt l'honneur d'vne ſi chere garde.

Ces divers ouvrages ne furent publiés que vers la fin de 1574, par Charles de la Mothe, en un gros in-4°, portant la mention de *premier volume* [1]. « Nous eſperons — dit l'éditeur dans sa préface — faire mettre en lumiere encore quatre ou cinq auſſi gros volumes que ceſtuy cy [2]. »

Cette publication n'eut pas tout le succès qu'on en attendait, ce qui dissuada sans doute de la continuer. Pierre de l'Estoile s'exprime ainsi à ce sujet [3] :

« Pour le regard de ſes œuures, P. Ronſard a dit ſouuent qu'il eut deſiré, pour la memoire de Iodelle, qu'elles euſſent eſté donnees au feu au lieu d'eſtre miſes ſur la preſſe, n'ayant rien de ſi bien fait en ſa vie que ce qu'il a voulu ſupprimer, eſtant d'vn eſprit prompt & inuentif, mais paillard, yurongne & ſans aucune

1. Voyez ci-après, p. 309 et 310, la note 1.
2. Voyez ci-après, p. 7.
3. *Mémoires et journal de Pierre de l'Estoile.* Collection Michaud et Poujoulat, 2e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

crainte de Dieu, auquel il ne croyoit que par benefice d'inuentaire. »

Colletet, si passionné pour nos poëtes du XVIe siècle, n'est pas beaucoup plus favorable à celui-ci dans la biographie qu'il lui a consacrée :

« Je diray que de tous les Poëtes de cette fameuse pleyade qui du tems de Henry second mit presque la Poesie francoise au comble de ses honneurs, Il n'y en a point de qui les œuvres me plaisent moins que celles de Iodelle, sans excepter mesmes celles de Baïf & de Ponthus de Thiart [1]. »

A cette impression personnelle il joint le jugement plus sévère encore de Nicolas Bourbon, contre lequel, pour notre part, nous n'osons réclamer. Cet érudit avait demandé à Colletet les œuvres de Jodelle. « Je fus estonné, dit l'auteur des *Vies des Poëtes françois*, que cet excellent homme me les renvoya des le lendemain mesme, auec vn billet qui, entre les autres choses, contenoit ce mot : *Minuit præsentia famam* [2]. »

1. *Manuscrit des Vies des poëtes françois*, détruit par l'incendie de la Bibliothèque du Louvre.
2. *Ibidem.*







DE LA POESIE FRANÇOISE

ET DES

ŒVVRES D'ESTIENNE IODELLE,

SIEVR DV LYMODIN[1].

Nos vieux Gaulois faisoyent grand cas de la Poësie : & entretenoyent les Poëtes, non pour la volupté, mais pour la police, & pour l'erudition, les estimans les vrais & premiers Philosophes. Ceux qu'ils appelloyent Bards, loüoyent, ou blasmoyent en vers Gaulois les personnages illustres, viuans ou trespassez (ainsi que Diodore, Strabon, & Lucain tesmoignent cela auoir duré en Gaule iusques en leur temps) & les Semnothees mettoyent en vers les cantiques de leur Religion, & les Druides leurs loix. Pource l'histoire de Louhier, & de Betit (que les Romains appeloyent Roys des Auvergnats) n'est remerquee par Strabon, & Athenee (qui l'ont extraite de Possidoine) que pour le grand accueil, & pour l'honneur qu'ils faisoyent au Poëte, suruenant en leurs festins tant renommez. Et non seulement Diodore fait cas (pour le

plaiſir) de la melodie inuentee dés lors par ces Bards, de chanter leurs poëmes auec l'inſtrument (que le fragment que nous auons d'vn des liures des Origines & des Temps, lequel on attribue à Caton & à vn Archiloch, dit auoir eſté imitee par les Romains long temps depuis en leurs jeux & banquets) mais auſſi, pour la police, il aſſeure que quand vn Poëte Gaulois furuenoit au milieu de deux armees aduerſaires, & au fort du combat, il auoit bien ceſte authorité de faire arreſter les vns & les autres, & de iuger leurs querelles. Tant (dit-il) le Mars Gaulois reſpectoit les Muſes. Comme auſſi, pour l'erudition, les hiſtoriens ont noté que tous les enfans des Gaulois, principalement les nobles, eſtoyent premierement inſtituez à la Poëſie, & par icelle aux autres ſciences. Or puis que la renommee de ces Bards, & Semnothees, a precedé l'aage des plus vieux Poëtes Grecs, & par conſequent auſſi des Latins : meſme que les autheurs Latins n'ont peu taire que Stace Cecile Poëte Gaulois, precepteur d'Ennius, porta premierement la Comedie à Rome, & que luy, & Valere Caton auſſi Gaulois, firent les premiers Poëtes que Rome a euz : On peut donc preſumer que les Grecs, & les Latins ont appris des Gaulois (domteurs alors des vns, & des autres) ce qu'ils ont ſceu de Poëſie : auſſi bien que de la Philoſophie, que les Grecs receurent des Semnothees, comme Ariſtote a confeſſé au Magiq, ainſi que Laërce a bien noté. Mais l'ancienne haine, & l'enuie des Romains contre les Gaulois furent ſi extremes, que rauageans les Gaules ils ſupprimerent les liures, & quaſi toute la memoire de ces Semnothees, Bards, & Druides. Et Tibere ſous feintiſe de deffendre les ſacrifices des Druides, & pour abolir le reſte de l'honneur Gaulois, voulut chaſſer tous ces Poëtes, qu'il appelloit Deuineurs, & ſorciers. Toutesfois pour cela, luy ny les autres Empereurs ſuiuans, ne peurent en venir à bout, voire ne peurent oſter les Colleges rentez, qui eſtoyent de l'ancien eſtabliſſement des Bards, en aucunes principales villes de Gaule, c'eſt à ſçauoir, à Treues, Authun, Beſançon, Tholoſe, Marſeille, & Lyon l'ancienne :

ſeulement ils les adapterent à leurs louanges, principalement les Ieux-Meſlez de Lyon, qu'Auguſte premierement, & Caligule apres, auoyent tournez en leur adoration. Si eſt-ce que tant par la continuelle oppreſſion Romaine, que par le changement de la Religion, ayans eſté la langue & les mœurs des François latiniſez, ſe perdit quaſi l'vſage de Poëtiſer en Gaulois : & les Colleges tomberent en ruine : comme lon en voit vne plainte en vne oraiſon dicte par le Rheteur Eumene, à vn gouuerneur de la Gaule, ſous l'empereur Conſtance, pour le College d'Authun (que Rhenan par erreur a expliqué de celuy de Treues, liſant *Auguſtocliuienſium*, pour *Auguſtodunenſium.*) Auſſi les Gaulois eſtoyent tant addonnez à leur grand ligue de la Franchiſe, pour ſ'affranchir du ioug Romain, qu'ils laiſſerent quaſi tous les Muſes, pour les armes : exceptez quelques Eueſques, comme ſainct Hilaire, qui eſt remerqué le premier entre les Catholiques d'auoir compoſé en vers, des Cantiques, & des Hymnes de l'Egliſe : Proſper auſſi, & pluſieurs autres, qui affectans la façon de la Poëſie Gauloiſe, rimoyent la plus part leurs vers Latins : meſme noſtre ſainct Remy (à qui les François doiuent tant) en ſon teſtament recueilli par l'hiſtorien Floard, faict mention de ſes Epigrammes. Et dés lors reuindrent encor en vſage les vers rymez, tant en Latin qu'en François (que les autres nations voyſines ont long temps depuis appris d'eux) principalement lors que les François furent paiſibles de leur Monarchie : car la Poëſie retourna en ſi grand credit, que les Rois & les Princes ſ'y eſtudioyent, & employoyent. Haudry troiſieme du nom, Roy de France (que par corruption lon appelle Childeric) compoſa pluſieurs liures en vers, qui ne plaiſoyent gueres à Gregoire Archeueſque de Tours, par ce qu'ils n'eſtoyent meſurez par pieds à la Latine, mais rymez à la Françoiſe. Fortunatus en louë auſſi le Roy Cherbert, ou Herbert : Charles le grand ſ'y adonnoit beaucoup, & y auoit fait inſtruire aucunes de ſes filles : & fit faire à Alcuin vn liure de vers Morauls rymez, dont Loup Abbé de Ferrieres fait

mention en vne de ses Epistres. Son fils l'Empereur Loys, s'en delectoit tant, qu'il pardonna à Angers à l'euesque d'Orleans Thiedouil, vne offense irremissible, seulement pour l'auoir ouy chanter des vers Latins rymez, qu'il auoit composez, ores que ce Loys fust d'vn naturel tres cruel, quelque tiltre de Debonnaire ou de Pieteux, que faulsement Guetard, historien de son fils Charles, & son cousin germain, luy aye le premier donné : car le liuret d'Eghinard a esté corrompu par les Alemans, si du tout il n'a esté supposé. Pareillement le Roy Robert se plaisoit fort en cette science, comme en toutes autres esquelles il auoit bien estudié, ainsi que ses Chroniqueurs Glaber & Odoran ont escrit. Thiebaut quatrieme Roy de Navarre, & Comte de Champaigne, estoit tresbon Poëte François : & de luy, pour vne Duchesse de Lorraine, & de Gilles Chastelain de Coucy, pour la dame du Fayet, se treuue encor vn gros volume de diuers poëmes François. Geoffroy Plantegenet Comte d'Aniou pardonna à plusieurs seigneurs Poicteuins qu'il auoit prins en la bataille de Chef-boutonne, & les deliura de prison à Tours, pour vn seul present de vers François rymez qu'ils luy enuoyerent. Philippe Auguste fit mettre en vers François & Latins, sa victoire de Bouuines, par maistre Guillaume le Breton precepteur de son fils Charles, Euesque de Noyon. Et depuis ce temps là eurent grand bruit Guy de Lorris, Iean Clopinel de Meun, Pierre d'Auuergne, Geraud, Floquet, Raimbaud, Geoffroy Rudel, Emery, Bernard, Hugues, Anseaume, & plusieurs autres Poëtes de siecle en siecle, tant qu'aucun aage ne s'est passé depourueu de Poëtes François, qui tousiours de mieux en mieux ont enrichi nostre langue de maints bons escrits. Mais depuis que la chiquanerie Italienne eut abusé les François par la curiosité de la Comtesse Mahaut, & de son Ernier, ou Garnier, les bons esprits se corrompirent, & les bonnes sciences, mesme nostre Poësie Françoise, tomberent en abiection, n'osans les doctes plus escrire qu'en Latin : & n'estant decent à aucun (fors qu'aux farceurs du peuple) de rymer en François : Si voyoit-on

toutesfois entre les Nobles cet amour de la Poësie Françoise tousiours durer. Car il y auoit bien peu de seigneurs aisez qui n'eust vn Clerc, qui mettoit en ryme Françoise la plus part de leurs Romans, desquels on en voit encore plusieurs escrits de ce temps là en aucunes maisons de France. Certainement cet abus nuisit plus à la Poësie, que n'auoyent fait les oppressions des Romains, & le changement de la Religion : Et en France elle eust esté du tout abolie, si en cet aage dernier le Roy François premier, restablissant les bonnes lettres, n'eust incité plusieurs esprits excellents qui sourdirent en la fin de son regne & au commencement de celuy de son fils Henry : lesquels reprenans ceste ancienne vigueur Françoise, remirent sus la docte Poësie en leur langue. De ceux là le premier & le plus hardy fut Pierre de Ronsard, gentilhomme Vandomois, qui se fit autheur & chef de ceste braue entreprise, contre l'ignorance & rudesse de ne sçay quels Chartiers, Villons, Cretins, Ceues, Bouchets, & Marots, qui auoyent escrit aux regnes precedens : & a tracé le chemin aux autres qui l'ont suiuy. Le premier qui apres Ronsard se fit cognoistre en ceste nouuelle façon d'escrire, ce fut Estienne Iodelle, noble Parisien : car dés l'an 1549. lon a veu de luy plusieurs Sonnets, Odes, & Charontides : & en 1552. mit en auant, & le premier de tous les François donna en sa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne. En ce temps là aussi apparurent Baïf, & du Bellay, tresdoctes Poëtes, & autres en grand nombre, lesquels ont de leur viuant publié leurs escrits, ce que Iodelle ne voulut oncq faire : mais apres sa mort, ses amis plus soucieux de sa memoire que luy-mesme, & pour l'honneur de la France, ont recueilly ce qu'ils ont peu de ses œuures égarees, & de partie d'icelles ils ont fait imprimer ce premier volume de Meslanges, pendant que l'on preparera autres volumes de choses mieux choisies & ordonnees. Car expressément lon a meslé en ce volume plusieurs pieces faites par l'autheur aux plus tendres ans de sa ieunesse, comme la Tragedie de la *Cleopatre*, & la

Comedie d'*Eugene*, & quelques Chanfons, Sonnets, & Odes que lon pourra difcerner plus foibles que plufieurs autres faites depuis, afin que lon cognoiffe quel a efté l'autheur en fes efcrits, & en fon adolefcence, & en la fuite de fon aage plus viril. On y a mis auffi aucuns poëmes imparfaicts, par ce que lon n'en a encore peu recouurer le refte : Et a lon penfé (quelques imparfaits qu'ils foyent) que ce qui y eft ne laiffera de plaire, & proffiter aux Lecteurs : De ceux-là font les *Contr'Amours*, qui doiuent contenir plus de trois cens Sonnets : les *Difcours de Cefar* au paffage du Rubicon, qui fe doiuent monter à dix mille vers pour le moins, *la Chaffe* qui n'eft ici à moitié, & *Contre la Riere Venus*, que l'autheur pour fa maladie ne peut parfaire. Au recueil de fes œuures nous ont aidé Meffire Charles Archeuefque de Dol, de l'illuftre maifon d'Efpinay, qui eftant en Bretagne comme vn Phare éclairant par fes vertus cefte cofte de la France, a fait toufiours cas des Poëfies de cet autheur, iufqu'à faire quelquesfois reprefenter fomptueufement aucunes de fes Tragedies : Meffire Philippes de Boulainuillier Comte de Dampmartin, feigneur tref-vertueux : & l'ancien ami de Iodelle, Henry Simon : Auffi le fieur de Brunel, qui par la felicité de fa memoire & de fon efprit, y a reftitué quelques vers oubliez. Iouiffe donc le Lecteur de ceci ce pendant : Et auant que iuger de cefte Poëfie, ie le prie de noter deux chofes: l'vne, que ores que par icelle lon peut bien aperceuoir que l'autheur auoit bien leu, & entendu les anciens, toutesfois par vne fuperbe affeurance ne f'eft oncques voulu affuiettir à eux, ains a toufiours fuiui fes propres inuentions, fuyant curieufement les imitations, finon quand expreffément il a voulu traduire en quelque Tragedie : tellement que fi lon trouuoit aucun trait que lon peut recognoiftre aux anciens, ou autres precedens luy, ç'a efté par rencontre, non par imitation, comme il fera aifé à iuger en y regardant de pres. L'autre, que qui remarquera la proprieté des mots bien obferuee, les phrafes, & figures bien accommodees, l'elegance &

maiesté du langage, les ſubtiles inuentions, les hautes conceptions, la parfaite ſuite & liaiſon des Diſcours, & la braue ſtructure & grauité des vers, où il n'y a rien de cheuillé : ſe trouuera ſi affriandé en ce ſtyle d'eſcrire ſingulier, & poſſible encore non accouſtumé entre les François, que ſi apres il prend les œuures de pluſieurs autres, il ſ'en degouſtera tant qu'il ne voudra plus lire ny eſtimer autres eſcrits que de Iodelle. Mais outre cela qui par la lecture de ſes œuures ſe peut recueillir, nous ne pouuons celer aux Lecteurs vne choſe quaſi incroyable, c'eſt que tout ce que lon voit, & que lon verra compoſé par Iodelle, n'a iamais eſté faict que promptement, ſans eſtude, & ſans labeur : & pouuons auecques pluſieurs perſonnages de ce temps, teſmoigner, que la plus longue & difficile Tragedie ou Comedie, ne l'a iamais occupé à la compoſer & eſcrire plus de dix matinees : meſmes la Comedie d'*Eugene* fut faite en quatre traittes. Nous luy auons veu en ſa premiere adoleſcence compoſer & eſcrire en vne ſeule nuict, par gageure, cinq cens bons vers Latins, ſur le ſuiet que promptement on luy bailloit. Tous ſes Sonnets, meſmes ceux qui ſont par rencontres, il les a tous faicts en ſe promenant, & ſ'amuſant par fois à autres choſes, ſi ſoudainement, que quand il nous les diſoit, nous penſions qu'il ne les eut encore commencez. Bref, nous ne croirons iamais qu'aucune autre nation, de tout le temps paſſé ait eu vn eſprit naturellement ſi prompt & adextre en cette ſcience. Il a beaucoup eſcrit en l'une & l'autre langue & plus qu'autre Poëte Grec ou Latin, moderne ou ancien, que nous ayons : car nous eſperons faire mettre en lumiere encore quatre ou cinq auſſi gros volumes que ceſtuy cy : Et outre cela, pluſieurs auec nous, certifieront que nous auons veu perdre de ſes œuures non recueillies, plus que ſix tels volumes que ceſtuy cy ne pourroyent contenir : Il a eſcrit auſſi pluſieurs oraiſons Françoiſes. Et certainement Iodelle n'excelloit pas ſeulement en l'art de la Poëſie, mais quaſi en tous les autres : Il eſtoit rand Architecte, treſdocte en la Peinture, & Sculpture,

treſeloquent en ſon parler, & de tout il diſcouroit auec tel iugement, comme ſ'il euſt eſté accompli de toutes cognoiſſances. Il eſtoit vaillant & adextre aux armes, dont il faiſoit profeſſion. Et ſi en ſes mœurs particulieres[2] il ſe fuſt autant aimé, comme il faiſoit en tous ces exercices de ſon eſprit, ſa memoire euſt eſté plus celebre pendant ſa vie, & il euſt plus veſcu pour ſon païs, & pour ſes amis qu'il n'a fait : Mais meſpriſant philoſophiquement toutes choſes externes, ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy : & ſe fia trop en ſa diſpoſition, & en ſa ieuneſſe. Si eſt-ce que les Roys Henry deuxieme, & Charles neufieme, l'aimerent & eſtimerent. Charles Cardinal de Lorraine le fit premierement cognoiſtre au Roy Henry : la Ducheſſe de Sauoye ſœur de ce Roy, & le duc de Nemours, ſur tous le fauoriſerent grandement. Or il mourut l'an mil cinq cens ſeptante trois, en Iuillet, aagé de quarante & vn an[3], ayant encor en ſon extreme foibleſſe faict ce ſonnet (qui eſt la derniere choſe par luy compoſee) qu'il nous recita de voix baſſe & mourante, nous priant de l'enuoyer au Roy, ce qui ne fut pas fait, pour n'auoir eu beſoin de ce que plus par cholere, que par neceſſité il ſembloit requerir par iceluy.

Alors qu'vn Roy Pericle Athenes gouuerna,
Il aima fort le ſage & docte Anaxagore,
A qui (comme vn grand cœur ſoymeſme ſe deuore)
La liberalité l'indigence amena.

Le Sort, non la grandeur ce cœur abandonna,
Qui preſſé ſe hauſſa, cherchant ce qui honore
La vie, non la vie, & repreſſé encore
Pluſtoſt qu'à ſ'abaiſſer, à mourir ſ'obſtina :

Voulant finir par faim, voilla ſon chef funeſte.
Pericle oyant ceci accourt, crie, & deteſte
Son long oubli, qu'en tout reparer il promet :

L'autre tout refolu luy dit (ce qu'à toy, Sire,
Delaiffé, demi-mort, prefque ie puis bien dire)
Qui fe fert de la lampe aumoins de l'huile y met.

Facent les mefprifeurs de la Poëfie, & les enuieux de Iodelle, tel iugement de luy & fes efcrits qu'ils voudront, fi auront fes vers de foi affez de force & de valeur, pour emporter le los qu'ils meritent, & en ce fiecle, & aux autres qui nous fuiuent. Et quant à luy, tant que les François fe fouuiendront de leur vieil honneur, & merite vers les Mufes (defquelles ils ont efté de tout temps nourriffiers) ils ne deuront eftre ingrats à la memoire de ceftuy leur nourriffon, poffible le plus agreable qu'elles ayent eu depuis les Bards, & qui toufiours fes œuures n'a dreffé qu'à la gloire de France.

Charles de la Mothe.



L'EVGENE

COMEDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARISIEN[1].

PERSONNAGES DE LA COMEDIE

D'*EVGENE.*

Eugene, *Abbé.*

Meſſire Iean, *Chappelain.*

Guillaume.

Alix.

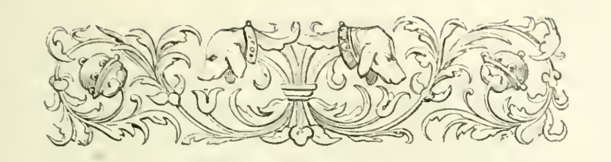
Florimond, *Gentilhomme.*

Arnault, *Homme de Florimond.*

Pierre, *Laquais*[5].

Helene, *Sœur de l'Abbé.*

Matthieu, *Creancier.*



L'EVGENE

COMEDIE.

PROLOGVE.

Aſſez aſſez le Poëte a peu voir
L'humble argument, le comicque deuoir,
Les vers demis, les perſonnages bas,
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas :
Pource qu'aucuns de face ſourcilleuſe
Ne cherchent point que choſe ſerieuſe :
Aucuns auſſi de fureur plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis,
Hercule au feu, Iphigene à l'autel,
Et Troye à ſac, que non pas vn ieu tel
Que celuy là qu'ores on vous apporte.
Ceux là ſont bons, & la memoire morte
De la fureur tant bien repreſentee
Ne ſera point : mais tant ne ſoit vantee
Des vieilles mains l'eſcriture tant braue,
Que ce Poëte en vn poëme graue,
S'il euſt voulu, n'ait peu repreſenter
Ce qui pourroit telles gens contenter.
Or pourautant qu'il veut à chacun plaire,
Ne dédaignant le plus bas populaire,

Et pource auſſi que moindre on ne voit eſtre
Le vieil honneur de l'eſcriuain adextre,
Qui bruſquement traçoit les Comedies,
Que celuy-là qu'ont eu les Tragedies:
Voyant auſſi que ce genre d'eſcrire
Des yeux François ſi long temps ſe retire,
Sans que quelqu'vn ait encore eſprouué
Ce que tant bon iadis on a trouué,
A bien voulu dépendre ceſte peine
Pour vous donner ſa Comedie Eugene *:*
A qui ce nom pour ceſte cauſe il donne,
Eugene en eſt principale perſonne.
L'inuention n'eſt point d'vn vieil Menandre,
Rien d'eſtranger on ne vous fait entendre,
Le ſtyle eſt noſtre, & chacun perſonnage
Se dit auſſi eſtre de ce langage :
Sans que brouillant auecques nos farceurs
Le ſainct ruiſſeau de nos plus ſainctes Sœurs,
On moraliſe vn conſeil, vn eſcrit,
Vn temps, vn tout, vne chair, vn eſprit,
Et tels fatras, dont maint & maint folaſtre
Fait bien ſouuent l'honneur de ſon theatre.
Mais retraçant la voye des plus vieux,
Vainqueurs encor' du port obliuieux,
Ceſtuy-ci donne à la France courage
De plus en plus ozer bien d'auantage :
Bien que ſouuent en ceſte Comedie
Chaque perſonne ait la voix plus hardie,
Plus graue auſſi qu'on ne permettroit pas,
Si lon ſuyuoit le Latin pas à pas,
Iuger ne doit quelque ſeuere en ſoy,
Qu'on ait franchi du Comicque la loy.
La langue encor foiblette de ſoymeſme
Ne peut porter vne foibleſſe extreme :
Et puis ceux ci dont on verra l'audace,
Sont vn peu plus qu'vn rude populace :
Au reſte tels qu'on les voit entre nous.
Mais dites moy, que recueilleriez vous,

Quels vers, quels ris, quel honneur, & quels mots,
S'on ne voyoit ici que des ſabots?
Outre, penſez que les Comicques vieux
Plus haut encore ont[6] fait bruire des Dieux.
Quant au theatre, encore qu'il ne ſoit
En demi-rond, comme on le compaſſoit,
Et qu'on ne l'ait ordonné de la ſorte
Que lon faiſoit, il faut qu'on le ſupporte :
Veu que l'exquis de ce vieil ornement
Ore ſe voüe aux Princes ſeulement :
Meſme le ſon qui les actes ſepare,
Comme ie croy, vous euſt ſemblé barbare,
Si lon euſt eu la curioſité
De remouller du tout l'antiquité.
Mais qu'eſt-ce ci? dont vient l'eſtonnement
Que vous monſtrez? eſt-ce que l'argument
De ceſte fable encore n'auez ſceu?
Toſt il ſera de vous tous apperceu,
Quand vous orrez ceſte premiere Scene.
Ie m'en tairay, l'Abbé me tient la rene,
Qui là dedans deuiſe auec ſon preſtre
De ſon eſtat qui meilleur ne peut eſtre.
Ia ia marchant, enrage de ſortir,
Pour de ſon heur vn chacun aduertir :
Et ſe vantant, ſi ſa voix il deboûche,
De vous brider deſire par la bouche :
Et qui plus eſt ſous la gaye merueille
De derober voſtre eſprit par l'aureille.

ACTE I.

SCENE I.

EVGENE, ABBÉ, MESSIRE IEAN, CHAPPELAIN.

Eugene.

La vie aux humains ordonnee
Pour eſtre ſi toſt terminee
Ainſi que meſme tu as dit,
Doit elle, pour croire à credit,
Se charger de tant de trauaux?

Meſſire Iean.

Le ſeul ſouuenir de nos maux,
Qui ia vers nous ont fait leur tour,
Ou de ceux qui viendront vn iour
L'apprehenſion incertaine
Empoiſonne la vie humaine :
Et d'autant qu'ils la font plus grieue,
Ils la font auſſi bien plus brieue.
Mais qui ſçait mieux en ce bas ci
Que vous, Monſieur, qu'il eſt ainſi?

Eugene.

Il ne faut donc que du paſſé
Il ſoit apres iamais penſé.
Il faut ſe contenter du bien
Qui nous eſt preſent, & en rien
N'eſtre du futur ſoucieux.

Messire Iean.

O grand Dieu, qui dist onques mieux!

Eugene.

Comment donc ne consent on point
De s'aimer soymesme en ce poinct,
De se flater en son bon heur,
De s'aueugler en son malheur,
Sans donner entree au souci?

Messire Iean.

C'est abus, il faut faire ainsi.

Eugene.

En tout ce beau rond spacieux,
Qui est enuironné des Cieux,
Nul ne garde si bien en soy
Ce bon heur comme moy en moy:
Tant que soit que le vent s'emeuue,
Ou bien qu'il gresle, ou bien qu'il pleuue,
Ou que le Ciel de son tonnerre
Face paour à la pauure terre,
Tousiours Monsieur moy ie seray,
Et tous mes ennuis chasseray.
Car serois-ie point malheureux
D'estre à mon souhait plantureux,
Et me tourmenter en mon bien?
Ie ne voûray iamais à rien,
Sinon au plaisir, mon estude.

Messire Iean.

Ce seroit vne ingratitude

Enuers la fortune autrement,
Qui vous pouruoit tant richement :
Car qui eſt mal content de ſoy
Il faut qu'il ſoit, comme ie croy,
Mal content de fortune enſemble.

Eugene.

Fortune aſſez d'heur me raſſemble
Pour me plaire en ce monde ici,
Eſclauant en tout mon ſouci :
Sans trauail les biens à foiſon
Sont apportez en ma maiſon,
Biens, ie dy, que iamais n'acquirent
Les parens qui naiſtre me feirent,
Et qui ainſi donnez me ſont
Qu'à mes heritiers ne reuont,
Ains pour rendre ma ſeule vie
En ſes delices aſſouuie,
Ce que nous pratiquons aſſez ,
Tant qu'il ſemble que ramaſſez
Tous les plaiſirs ſe ſoyent pour moy.
Les Rois ſont ſuiets à l'eſmoy
Pour le gouuernement des terres :
Les Nobles ſont ſuiets aux guerres :
Quant a Iuſtice, en ſon endroit
Chacun eſt ſerf de faire droit.
Le marchant eſt ſerf du danger
Qu'on trouue au païs eſtranger :
Le laboureur auecque peine
Preſſe ſes bœufs parmi la plaine :
L'artiſan ſans fin moleſté,
A peine fuit ſa pauureté.
Mais la gorge des gens d'Egliſe
N'eſt point à autre ioug ſubmiſe,
Sinon qu'à mignarder ſoymeſmes,
N'auoir horreur de ces extrémes
Entre leſquels ſont les vertus :

Eſtre bien nourris & veſtus,
Eſtre curez, prieurs, chanoines,
Abbez, ſans auoir tant de moynes
Comme on a de chiens & d'oiſeaux,
Auoir les bois, auoir les eaux
De fleuues ou bien de fontaines,
Auoir les prez, auoir les plaines,
Ne recognoiſtre aucuns ſeigneurs,
Fuſſent ils de tout gouuerneurs :
Bref, rendre tout homme ialoux
Des plaiſirs nourriciers de nous.
Mais que ſeruiroit t'expliquer [7]
Ce que tu vois tant pratiquer,
N'eſtoit que ie me plais ainſi
En la memoire de ceci,
Voulant les plaiſirs faire dire
Ou d'heure en heure ie me mire?
Au matin, quoy?

Meſſire Iean.

Le feu leger,
De peur que le froid outrager
Ne vienne la peau tendrelette,
Le linge blanc, la chauſſe nette,
Le mignard pignoir d'Italie,
La veſture à l'enui iolie,
Les parfums, les eaux de ſenteurs,
La court de tous vos ſeruiteurs,
Le perdreau [8] *en ſa ſaiſon,*
Le meilleur vin de la maiſon,
Afin de mettre à val vos flumes :
Les liures, le papier, les plumes,
Et les breuiaires ce pendant
Seroyent mille ans en attendant
Auant qu'on y touchaſt iamais,
De peur de ſe morfondre : mais
Au lieu de ces ſots exercices,

De la musique les delices
Auant que monter à cheual,
Et puis & par mont & par val
Voler l'oiseau, se mettre en queste
Bien souuent de la rousse beste :
Ou bien par les plaines errant
Suiure le lieure bien courant,
Pendant que moy Messire Iean
Ie suë aupres le feu d'ahan,
De taster les molles viandes,
Pour vous les rendre plus friandes :
Vous arriuez tous affamez,
Les chaudeaux sont soudain humez,
De peur de vicier nature :
On fait aux tables couuerture,
On rit, on boit, chacun fait rage
De babiller du tricotage.
On est saoul, on se met en ieu,
Et puis s'on sent venir le feu
De la chatouillarde amourette,
Soudain en la queste on se iette,
Tant qu'on reuienne tous taris
Par ces pisseuses de Paris.

Eugene.

Tout beau Messire Iean, tout beau,
Demoure là, d'vn cas nouueau,
Puis qu'à l'amour tu es venu,
M'est à ceste heure souuenu,
Pour lequel appelé t'auois.

Messire Iean.

Quoy? comment? d'où vient telle voix?
Auez vous receu quelque offense?

Eugene.

Non, non, tout beau, ſeulement penſe
De me preſter ici tes ſens.
Tu ſçais bien que depuis le temps
Que Henry magnanime Roy,
A mené ſes gens auec ſoy
Iuſques aux bornes d'Allemagne,
Amour qui ſe meiſt en campagne
Pour faire queſte de mon cœur,
S'eſt rendu deſſus moy vainqueur,
Me venant d'vn trait enflammer,
Pour me faire ardemment aimer
Ceſte Alix, mignarde & iolie,
Bague fort bonne & bien polie,
Pour qui, ô ſeruiteur fidelle,
Tu me vaux vne maquerelle.

Meſſire Iean.

O que ie me tiens en repos,
Pour voir où cherra ce propos.

Eugene.

Iuſqu'ici tant bien m'as ſerui,
Que du tout en elle ie vi :
Et pour eſtre bon guerdonneur
Luy voulant couurir ſon honneur,
Comme tu es bien aduerti,
Luy ay trouué le bon parti
De Guillaume le bon lourdaut,
Qui eſt tout tel qui[9] *nous le faut,*
Et les ay mariez enſemble.

Meſſire Iean.

O fort bien fait.

Eugene.

Mais que[10] te ſemble?
I'ay feint que c'eſtoit ma couſine.

Meſſire Iean.

La parenté eſt bien voiſine,
Il n'y falloit eſpargner rien,
Ce ſont trois cens eſcus : & bien
Qu'eſt-ce pour voſtre dignité,
Sinon qu'œuure de charité.

Eugene.

Mais maintenant i'ay ſi grand' peur,
Que Guillaume ſente mon cœur
Auec les cornes de ſa teſte.

Meſſire Iean.

Ha ventrebieu il eſt trop beſte,
Son front n'a point de ſentiment,
Ny ſon cœur de bon mouuement :
Ho ho, quoy? craignez vous en rien
En cela vn Pariſien?
Le bon Guillaume ſans malice
Vous eſt couuerture propice,
Pour ſeurement brider l'amour.
Si fuſſiez allé chacun iour
Ce pendant qu'Alix eſtoit fille,
Planter en ſon iardin la quille,
A l'enui chacun euſt crié :
Mais depuis qu'on eſt marié,
Si cent fois le iour on ſ'y rend,
Le mary eſt touſiours garend :
On n'en murmure point ainſi.
Et puis en ceſte ville ci

On voit ce commun badinage,
De ſouffrir mieux vn cocuage,
Que quelque amitié vertueuſe.

Eugene.

Apres, mon amour eſt douteuſe :
Et ie crains que ceſte mignarde
D'aller autre part ſe haſarde.
Car ces femmes ainſi friandes,
Suiuent les nouuelles viandes.
Et puis qui ne ſeroit ialoux
D'vn entretien qui m'eſt tant doux?
Dés lors que i'ay chez elle entree,
Ie la trouue exprés appreſtee,
Ce ſemble, pour me recueillir :
Elle me vient au col ſaillir,
Elle me lace doucement,
Et puis m'eſtreint plus fortement,
I'entens ſi Guillaume eſt dehors,
Bon iour mon Tout, dit elle alors :
Mais ſi quand elle entend ma voix,
Elle ſent le cocu au bois,
Ou bien en quelque lieu voiſin,
Bon iour (dit-elle) mon Couſin.

Meſſire Iean.

Et quoy plus?

Eugene.

Nous entrons dedans,
Et ia d'vn deſir tous ardens
Nous mirons nos affections
Au miroir de nos paſſions,
Qui ſont les faces de nous deux :
Souuent mollement ie me deulx

Du temps, & elle se complaint
Que l'amour assez ne m'attaint.

Messire Iean.

O dueil heureux !

Eugene.

Elle s'appaise,
Elle accourt, & plus fort me baise :
Puis s'arrestant elle se mire
Dedans mes yeux.

Messire Iean.

O doux martyre !

Eugene.

Et folastrant elle rempoigne
Mes leures, qui font vne trongne,
Afin que d'elle elles soyent morses :
Et quant est des autres amorces,
Pense que peut en cela faire
Celle qui se plaist en l'affaire.

Messire Iean.

Qui pourroit estre homme tant froid,
Qui ne s'émeust en cest endroit ?

Eugene.

Mais où me suis-ie promené ?
Où l'amour m'a il ia trainé ?
Or donc sçaches en cest affaire
Comment il te faut me complaire

Au long difcours de cefte chofe.
Deux poincts tous feuls ie te propofe :
La peur que i'ay que ce fottard
Decœuure la braife qui m'ard :
Et la peur que i'ay qu'en ma Dame
Ne f'allume quelque autre flamme.
Au premier tu remediras,
Quand ce lourdaut gouuerneras,
L'affeurant que i'ay bonne enuie
De luy aider toute fa vie :
Quand tu le meneras au ieu,
Quand l'amadoüant peu à peu,
Tu le rendras ami de toy,
Autant que fa femme eft de moy,
Afin qu'ayez l'entree feure.
Quand eft du fecond, ie t'affeure
Qu'il te faudra prendre cent yeux,
Afin de me la garder mieux :
Qu'on efpie, que lon regarde,
Qu'on f'enquiere, qu'on prenne garde
De n'eftre en embufche trouué,
Apres auoir bien efprouué.
Pour le loyer de ton office
Ie te voüe vn bon benefice.

Meffire Iean.

Grand mercy, Monfieur, c'eft de grace :
Ne vous fouciez que ie face,
N'ayez de ces deux poincts efmoy,
Dés ores ie pren tout fur moy.

SCENE II.

Meffire Iean.

Ainfi, Dieu m'aime, on voit ici

Maints aueuglez, qui ſont ainſi
Que les flots enflez de la mer,
Qu'on voit leuer, puis ſ'abyſmer
Iuſques au plus profond de l'eau.
Ceux-ci ſe fichans au cerueau
Vn contentement qu'ils ſe donnent,
Deſſus lequel ils ſe façonnent
Le pourtrait d'vne heureuſe vie,
Voyent ſoudain ſuiure l'enuie
Du ſort bien ſouuent irrité,
Rabbaiſſant leur felicité.
Songez à celuy qu'auez veu,
Ce braue Abbé tant bien pourueu
Moins en l'Egliſe qu'en follie :
Songez dis-ie au mal qui le lie,
Ains l'eſtrangle tant doucement
D'vn follaſtre contentement :
Il ſe fait ſeul heureux, en tout
Il n'imagine point de bout,
Il ne preuoit, & ne preuient
Au malheur qui ſouuent aduient :
Et qui pis eſt, voir il n'a ſceu
Qu'il eſt iournellement deceu.
L'aueuglement eſt le moyen
De tourner vn beaucoup en rien.
Il eſt ſi fol, comme ie voy,
De penſer, Alix eſt à moy,
Et me tient ſeul ami certain :
Alix dy-ie plus grand putain
Qu'on puiſſe voir en aucun lieu,
Et qui veut ſans crainte de Dieu
Se baſtir aux cieux vne porte,
Par l'amour qu'à tous elle porte,
Exerçant ſans fin charité.
Aſſez long temps elle a eſté
A vn Florimond, homme d'armes,
Qui parauant ſous les alarmes,
Par qui ſon amour l'aſſeruit,

Long temps à Helene seruit,
Sœur de ce bel Abbé mon maistre,
Sans par son pourchas iamais estre
Receu au dernier poinct de grace.
Tant qu'estant vaincu de l'audace
De sa maistresse impitoyable,
Pour passer l'amour indomtable,
Et amortir sa fantaisie,
Fust par luy ceste Alix choisie,
Laquelle il entretint tousiours,
Non pas seul maistre des amours,
Iusques à ce camp d'Allemagne,
Pour lequel se mist en campagne :
Mesmes on m'a dit qu'vn grand zele
Florimond auoit enuers elle.
Mais qui veut bien aimer, ne face
Aux Parisiennes la chasse :
Et puis nostre Abbé, nostre braue
Fol masqué d'vn visage graue,
Ce sot, ce messer coyon pense
Auoir eu seul la iouïssance,
Et l'a mise en son mariage
Afin qu'il feist vn cocuage
De mary & d'amy ensemble.
Mais ie vous prie, que vous semble
Des morgues, que ie tiens vers luy?
S'il dit ouy, ie dis ouy :
S'il dit non, ie dis aussi non :
S'il veut exalter son renom,
Ie le poufferay par ma voix
Plus haut que tous les cieux trois fois.
Ainsi ie fais vn ameçon
Pour attraper quelque poisson
En la grand' mer des benefices,
Sont mes estats, sont mes offices,
Et qui n'en sçait bien sa pratique,
Voise ailleurs ouurir sa boutique.

SCENE III.

GVILLAVME, ALIX, MESSIRE IEAN.

Guillaume.

Hé Dieu quelle heureuſe fortune
M'euſt eſté plus heureuſe qu'vne,
Ou quelle plus douce rencontre
En toute la terre ſe monſtre,
Que celle là qu'ores i'ay faite
De ceſte femme tant parfaite,
A qui Dieu m'a ioint pour ma vie?
Hé mon Dieu que i'ay bonne enuie
De t'en rendre grace à iamais!
Ah! ie t'en iray deſormais
Souuent preſenter des chandelles,
Et à la Roine des pucelles,
Qui m'a donné ſi chaſte femme.
Sa beauté tout le monde enflamme :
Car ie voy bien ſouuent paſſer
Maints amourets que treſpaſſer
Elle fait en les regardant :
Mais aucun n'y va pretendant,
Accablé deſſous ſa vertu :
Moymeſme ie ſuis abbatu
Bien ſouuent de ſa chaſteté.
Car alors que ſuis excité
De faire le droit du meſnage,
Elle me dit d'vn ſainct courage,
Eſcoute, mon mignon, contemple
Du bon Ioſeph la ſaincte exemple,
Qui ne toucha ſa ſaincte Dame.
Noſtre chair eſt vile & infame :
Ces actes ſont vilains & ords.
Et qui nous damne, que le corps?

Alors ie me mets en priere,
Et luy tourne le cul arriere :
Car helas (bon Dieu) tu ne veux
Que lon bleſſe les chaſtes vœus.

Alix.

Qui eſt celuy que i'oy compter,
Et tellement ſe contenter?
Ha mananda, c'eſt mon badault :
Eſcouter ici me le faut,
Pour ſçauoir qu'il dira de moy.

Guillaume.

Bon Dieu, ie ſuis tenu à toy!
Outre cela elle eſt tant douce,
Iamais ſes amis ne repouſſe :
Elle eſt à chacun charitable,
Et enuers moy tant amiable
Que le monde en eſt eſtonné.
Quantesfois m'a t'elle donné,
De l'argent pour m'aller ioüer?
Cil qui veut à Dieu ſe voüer
Ne ſera iamais indigent.
Alix a touſiours de l'argent,
Elle eſt ſaincte dés ce bas lieu :
Car c'eſt de la grace de Dieu,
Que ceſt argent luy vient ainſi.

Alix.

Ie ſuis en paradis auſſi,
D'auoir vn mary tel que i'ay :
Par ainſi ſaincte ie ſeray.

Guillaume.

Meſme quand ie me vais eſbatre,

Si i'y estois trois iours ou quatre,
Elle n'en dit rien au retour
Non plus que d'vn seul demi iour :
Et quand ie me veux excuser
Et de tels mots vers elle vser
Pardon ie vous suppli, ma femme,
Vrayment ce m'est vn grand diffame
D'auoir demouré iusqu'à ores :
Ie voudrois qu'y fussiez encores,
Mon ami, c'est vostre santé.

Alix.

Hé benest, que c'est bien chanté.

Guillaume.

Et quand ie me treuue en mal-aise,
Ie sens que sa priere appaise
La maladie que ie sens :
Elle s'en court par ces conuents
De sainct François, sainct Augustin,
De l'abbaye sainct Martin,
De sainct Victor, de sainct Magloire,
Pour faire prier.

Alix.

Voire voire,
On y prie à deux beaux genoux.

Guillaume.

Elle m'apporte à tous les coups
De ces saincts conuents quelques choses :
Ou bien de quelque pain de roses,
Ou bien des eaux, ou bien du flanc.
Aucunesfois de leur pain blanc,

Et me dit que par les merites
Du bon ſainct, ces choſes petites
Ont pouuoir de guarir la fieure.

Alix.

Seroit perte ſ'il eſtoit lieure,
Les cornes luy ſéent fort bien[11].

Guillaume.

Elle ne me moleſte en rien,
Meſme quand malade ie ſuis
Ell' ferme tout ſoudain mon huis,
Et de crainte de me faſcher
En autre lieu ſ'en va coucher :
Mais bien ſouuent ie ſens de peur
Dedans moy debatre mon cœur,
Quand ma partie me deffaut,
Car i'entendy vn iour d'enhaut
Vn eſprit qui fort rabaſtoit,
Lors qu'en mon lict elle n'eſtoit.

Alix.

Ie retien d'vn ſermon ces mots,
Qu'vn eſprit n'a ny chair ny os.

Guillaume.

Puis quand elle eſt malade auſſi,
Vrayment ie luy fay tout ainſi,
Et me couche en quelque chambrette :
Mais helas! elle eſt tant floüette,
Qu'elle eſt bien ſouuent en malaiſe,
Ou elle feint, ne luy deplaiſe,
Pour accomplir en ſaincteté,
Quelque beau vœu de chaſteté :

Non fait non, elle ſouffre peine :
Car la nuict bien fort ſe demeine.

Alix.

O que ie ſens vn doux martyre!
Ie creue ici quaſi de rire,
Ie ne ſçaurois m'y arreſter :
Mais ie vois ore l'accoſter.

Guillaume.

Mon Dieu que ie ſerois marry...

Alix.

De quoy parlez-vous, mon mary?

Guillaume.

Ha noſtre femme, Dieu vous gard.
Ie meure ſi voſtre regard
Ne m'a ſerui d'allegement
Contre mon facheux penſement.

Alix.

Quel penſement?

Guillaume.

Le creancier
M'a faict ore ſignifier
Qu'il veut que ie paye auiourd'huy.

Alix.

Auiourd'huy : c'eſt vn grand ennuy,
C'eſt donné bien peu de reſpit,

Il n'en faut point eſtre deſpit,
Il faut prendre patiemment
Ce que noſtre Dieu iuſtement
Pour nos commiſes nous enuoye.

Guillaume.

Il eſt vray, c'eſt la droite voye.
Patience eſt d'Honneur la porte.

Alix.

Patience eſt touſiours plus forte.

Guillaume.

Ses dons ſont à tous bien ſeans.
Mais comment? qui entre ceans?
Auez vous laiſſé l'huis ouuert?

Alix.

Tout beau tout beau, i'ay découuert
Vn des plus grands de nos amis,
C'eſt le Chappelain, le commis,
Le fac totum de mon couſin.

Meſſire Iean.

Et puis quoy? comment? voſtre vin
Eſt-il ia là bas mis en broche?

Alix.

Il eſt trouble, car on le hoche
Trois ou quatre fois tous les iours.

Guillaume.

Monſieur faites deux ou trois tours
Par le iardin en attendant :
M'amie enuoye ce pendant
Au meilleur ſans craindre les frais.

Meſſire Iean.

Ie vay donc là prendre le frais.

ACTE II.

SCENE I.

FLORIMOND, GENTILHOMME, PIERRE, LAQVAIS.

Florimond.

Ores que ie ſuis de retour,
I'ay conſumé quaſi ce iour
A contempler en ceſte ville
De pluſieurs la pompe inutile :
Ceux qui n'agueres en la guerre
Faiſoyent leur cheuet d'vne pierre,
Et qui du long chemin greuez
Auoient leurs harnois engrauez
A longues traces ſur le dos,
A qui preſque on voyoit les os,
Ayans vne face deſpite,
Du Soleil quaſi demi cuitte,
Meſlee en ſueur & poudriere,
Oublians leur face guerriere
Se ſont parez ſi mollement,

Qu'ils femblent venir proprement
Des nopces, & non de la guerre :
Mefmes aucuns vendent leur terre,
Les autres engaigent leur bien,
Les autres trouuent le moyen
De recouurer quelques deniers
Pour enrichir les vfuriers :
Les autres vendent l'equipage,
Harnois, cheuaux, & attelage,
Et tout pour defpendre en delices :
Et au lieu des bons exercices
Pour toufiours affeurer leur main,
Le palais muguet en eft plein,
Où leurs parfums, & leurs ciuettes,
Chofe propre à leurs amourettes,
Tirent les dames aux deuis
Qui prefque y courent aux enuis,
Au velours, au fatin, à l'or,
Et aux broderies encor,
Nonobftant tout edict donné,
Il eft autant peu pardonné
Qu'il feroit mefme entre les Princes
En pleine paix de leurs prouinces.
Mais quoy? comment? où eft l'enfeigne,
Où eft la bataille qui faigne
De tous coftez en fa fureur?
Où font les coups, où eft l'horreur,
Où font les gros canons qui tonnent,
Où font les ennemis qui donnent
Iufques aux tentes de nos gens?
Ha nous deuiendrons negligens,
Et chafferons hors de memoire
Le defir qu'auons de la gloire.
Ie confere cefte Cité
A ce que lon m'a recité
Iadis de l'antique Capuë,
Car fa friandife nous tuë,
Comme les foldats d'Hannibal.

Quittons l'amour, laiſſons le bal,
Oublions ces molles rencontres,
Faiſons tournois, faiſons des monſtres,
Et pendons encores les prix
Pour guerdonner les mieux apris.
Eſtimez-vous l'ennemi mort ?
Sçachez que pour vn temps il dort,
Pour veiller plus long temps apres :
Meſmes de iour en iour plus pres
Tache ſ'approcher de nos forces :
Et apres les douces amorces,
Penſeriez-vous les maux ſouffrir
Qui ſe viendront à nous offrir?
Endureriez-vous ſeulement
Les maux qu'euſmes dernierement,
Par trois iours le deffaut de pain,
Maint facheux mont, aſpre & hautain ,
Ces gros brouillars, ceſte gelee,
Et puis ceſte pluye eſcoulee
Qui ſouuent ſeruoit de breuuage,
Ce flux de ſang qui feiſt outrage
Sans eſpargner ſoldat ne Prince?
Ie trepigne, & les dents ie grince,
Quand ie voy l'exceſſif & braue
D'auoir vn bel habit & graue ,
Bien decouppé : ne paſſons pas
Des Gentilſhommes les eſtats.
Pour veoir quelque dame cogneuë
Qu'on a deuant la guerre veuë :
C'eſt raiſon de ſe refraichir.
Mais depuis qu'on vient à franchir,
Fy fy de ſuperfluité.
Mais ia trop me ſuis excité :
Puis ie voy mon homme venir,
A luy veoir ſes geſtes tenir
Il querelle en ſoy quelque choſe,
Au fond de ſa ceruelle encloſe.
Ici le vay guetter de loing,

Attendant que i'aye besoin
D'aller auec ma bonne Alix
Esprouver le bransle des licts.
Laquais, vois tu pas bien les mines?

Pierre.

Ouy Monsieur, sont des plus fines.

SCENE II.

ARNAVLT, HOMME DE FLORIMOND, FLORIMOND.

Arnault.

Combien que mille fois & mille,
I'aye veu & reueu la ville
De Paris, où suis à ceste heure :
Si est-ce qu'apres la demeure
Que i'ay faite au camp d'Allemagne,
Apres mainte & mainte montagne,
Dont le souuenir maintesfois
Me fait souffler dedans mes doigts,
Apres la soif, apres la faim
Qui vint par le deffaut du pain :
Et apres m'estre veu moymesme
Bien deffiré, bien maigre, & blesme,
Paris ville mignarde & belle
Me semble vne chose nouuelle :
Aussi lon dit qui veut choisir
Le plus doux du plus doux plaisir,
Il faut auoir premier esté
Au mal auant qu'il soit gousté.
Puis-ie bien laisser la maison,
Sans que ie voye grand foison
De choses braues & pompeuses?

Et mesmement tant de pisseuses,
Qui se font rembourrer leur bas,
Promettent que ie n'auray pas
Le deffaut que i'auois au camp :
Mais au fort, en si grand ahan
Ie n'en auois pas grand enuie.
Mais que fais-ie, maugré ma vie?
En babillant trop ie demeure,
Monsieur m'a chargé qu'à ceste heure
Ie ne faillisse à le trouuer,
Il s'en veut aller releuer
Contre son Alix les discors,
Pour veoir si luitter corps à corps
Vaut mieux que de combatre aux armes.
O les doux pleurs, helas! les larmes,
Desquelles Alix parlera
Quand son amant elle verra.
Mais, ô fort heureuse rencontre!
Ie le voy, ie vais à l'encontre,
Peine n'auray de le chercher.

Florimond.

I'auois beau ma face cacher,
Mon Arnault me cognoist trop bien.
Et bien Arnault, de nouueau?

Arnault.

Rien
Que ne sçachiez, comme ie croy.

Florimond.

As tu entendu que le Roy
Nous rappellera bien soudain?

Arnault.

Le bruit est tel.

Florimond.

Mais quel desdain :
Les plaisirs qu'Alix ma mignonne,
Quand ie suis à Paris me donne,
A ceste fois me seront cours.
Et bien apres fay moy discours
De ce que tu as ouy dire?

Arnault.

L'Empereur remasche son ire,
Et grinçant les dents s'encourage,
Tant qu'on diroit voyant sa rage,
Et son appetit de vengeance,
Qu'il est tousiours en celle dance
Qu'il fait à l'enuers sus vn lict.

Florimond.

Où est-il ore?

Arnault.

A ce qu'on dit
Il a desia le Rhin passé.

Florimond.

Seroit-il bien tant insensé
De venir mettre siege à Mets?

Arnault.

On luy seruiroit de bons mets,
Et si n'y feroit pas grand tort.
Car outre le nouueau renfort,
Les braues gens qui sont dedans,

Le feront mieux grincer les dents
Que iamais il ne feiſt encor.

Florimond.

Pour le moins il ne tient à l'or,
Qui eſt le nerf de toute guerre,
Qu'il ne prenne toute la terre
Que ceſte annee auons fait noſtre.

Arnault.

Il attendra fort bien à l'autre,
Et à l'autre an encor aprés :
Ie penſe qu'il vient tout exprés
Pour Thionuille enuitailler.
Mais vous ne faites que railler,
Vous ſçauez le tout mieux que moy.

Florimond.

Ie m'enquiers ſeulement à toy,
Pour voir ſi ce qu'on dit de luy
Accorde à cela qu'auiourd'huy
On m'a par miſſiues mandé :
Et tu l'as fort bien accordé.
Puis donc que ce peu de loiſir
Se donne ainſi à mon plaiſir,
Ie veux recompenſer le peu
Par l'accroiſſement de mon feu,
Qui ia me rend mort en viuant.
Mais Arnault compte moy deuant
Que vers ma mignonne ie voiſe,
Quelle eſtoit ceſte forte noiſe
Que tu mouuois tantoſt en toy :
Ie te voyois mouuoir le doy,
Et marmonner en tes deux leures,
Comme vn qui friſſonne des fieures.

Songeois tu ainſi ſeul à part
A l'outrageuſe Amour qui m'ard?

Arnault.

Rien moins, Monſieur.

Florimond.

Et à quoy donc,
Dy moy.

Arnault.

Ie me plaiſoye adonc
Aux gentilles delicateſſes,
A l'heur, aux eſbats, aux careſſes
Que lon reçoit ici, au prix
Des maux où nous eſtions appris.

Florimond.

Ie meure, c'eſt choſe terrible
Qu'il eſt preſque au monde impoſſible
De trouuer vn, qui ne peut eſtre
Contraire au penſer de ſon maiſtre :
En cela ie me deplaiſois
Où te plaire tu t'amuſois.

Arnault.

Pourquoy Monſieur?

Florimond.

Car ceſte pompe
Et brauade mollement trompe
Les plus enflammez de courage :
Et nos Gentilſhommes ſont rage
D'exceder meſme l'exceſſif.

C'eſt ce qui me rendoit penſif,
Et en moymeſme me plaignant,
Quand tu t'en venois trepignant
Pour me trouuer.

Arnault.

Pourtant Monſieur,
Sauf touſiours voſtre aduis meilleur,
Il me ſemble que c'eſt à ceux
Qui n'ont point eſté pareſſeux
De maintenir le droit de France,
Oppoſant leur vie à l'outrance
De ces aiglons Imperiaux,
Apres tant & tant de trauaux,
D'auoir pour refraichiſſement
En volupté contentement :
Non pas à ces pourceaux nourris
Dedans ce grand tect de Paris,
Qui n'oſeroyent d'vn iect de pierre
Eſlongner les yeux de leur terre :
Non à pluſieurs larrons honneſtes,
Qui n'eſtans faits que pour des beſtes
D'vn viſage humain emmaſquees,
Par pratiques mal pratiquees
Deſpendent encor auiourd'huy
Et le leur & celuy d'autruy,
En banquets, pompes, & delices,
Pour ſouuent eſtre appuy des vices.
Ce pendant meſme que le Roy
Ayant ſes Princes auec ſoy,
Souffre maintes & maintes choſes
Pour garder ces beſtes encloſes.
Non à ces petits mugueteaux,
Ces baboüins aduocaſſeaux,
Qui pour deux ou trois loix rouillees
De ie ne ſçay quoy embrouillees,
Cheuauchent les aſnes leurs freres,

Auec leurs contenances fieres
Meslans la morgue Italienne,
Afin qu'vn gros sourcil s'en vienne
Les demander en mariage.
Ha ventrebieu quel badinage!
Non pas, dy-ie, à ces mercadins,
Ces petits muguets citadins,
Ces petits brouilleurs de finances,
Qui en banquets, & ris, & danses,
En toutes superfluitez
Surmontent les principautez.
Mais quant est de nos Gentilshommes
Qui est le propos où nous sommes,
Bien qu'on croye toutes brauades
Rendre les courages plus fades,
Si celuy-là qui est plus braue
Entendoit le battement graue
D'vn tabourin quasi tonnant,
Ou bien d'vn clairon estonnant,
Il seroit mieux encouragé,
Et plus tost en ordre rengé.

Florimond.

Ainsi le Ciel me soit ami,
Si tu ne m'as mis à demi
Par ta parole hors de moy.
Quoy? comment? qu'est-ce que de toy
Quand tu vas ainsi contestant?
Vn docteur n'en diroit pas tant :
As tu tant l'eschole suiuie?

Arnault.

La meilleure part de ma vie,
Et si estois des mieux appris :
Mais ores les meilleurs esprits
Aiment mieux soldats deuenir

Qu'au rang des badauts ſe tenir.
Mais comment eſt-ce que la choſe
Qu'en venant ie tenois encloſe,
Dont vous m'auez interrogué,
Nous a ſi fort pouſſez au gué?
Où ſommes nous venus ainſi?

Florimond.

Nous nous ſommes tous deux ici
Oubliez de noſtre entrepriſe,
Toutesfois ceſt oubli ie priſe :
Car l'vne eſt bien plus recouurable,
Que l'autre touſiours n'eſt comptable.
Mais tournant bride à tous les dits
Reuiendrons nous à noſtre Alix,
Que mon cœur folement adore?
Faut-il que i'y voiſe des-ore,
Ou bien ſ'il vaut mieux que par toy
Soit faite l'entree auant moy,
Pour veoir ſi tu ſurprendras point
Quelque muguet, qui ſe ſoit ioint
A mon Alix par mon abſence?

Arnault.

Elle eſt fidele, que ie penſe.

Florimond.

Et quand aucun n'y trouueras,
Au meſnage regarderas,
Pour veoir ſ'elle n'a rien acquis,
Si ſes habits ſont plus exquis
Que n'eſtoient quand ie departy.

Arnault.

Sont teſmoings du nouueau party.

Florimond.

Tu noteras bien le viſage,
Le froid, ou le chaud du courage,
Le parler, la ioye, ou le dueil,
Les careſſes, & le recueil
Qu'elle monſtrera.

Arnault.

Laiſſez faire,
Repoſez vous de ceſte affaire,
I'eſpere encor de faire mieux.

Florimond.

Et ores que ſuis ocieux
A noſtre Dame m'en iray,
Où pendant me pourmeneray,
Faiſant la court à mes penſees.

Arnault.

Qu'elles ſoyent bien là careſſees :
Car c'eſt le lieu où ſe retire
L'amant, qui ſerf de ſon martyre
Fait maint regret, comme maint tour.

Florimond.

Va va.

Arnault.

Ie ſuis ia de retour.

SCENE III.

HELENE, SŒVR DE L'ABBÉ.

Si l'œil trompé ne me deçoit,
Par la rue au matin paſſoit
Florimond, ainſi qu'il me ſemble :
Dont ainſi Dieu m'aime, ie tremble,
Ayant peur que quelque fortune
Soit à quelques vns importune :
Car ie cognois bien ſon courage,
Impatient de quelque outrage.
Il m'auoit par long temps ſeruie,
Et me voüoit quaſi ſa vie,
Mais vaincu par mon chaſte cœur
De ſon amour ſ'eſt fait vainqueur.
Combien qu'outre le dernier poinct
Florimond ne me deſpleuſt point :
Et me laiſſant, comme i'ay ſceu,
D'vne Alix a eſté deceu,
Fille qu'il penſoit auoir ſeul,
Qui faiſoit de pluſieurs recueil :
Meſmes auant qu'il euſt eſté
Deux iours hors de ceſte cité,
Picquant à la guerre d'Almagne,
Ceſte maraude, ceſte caigne,
Enamoura l'Abbé mon frere,
Si bien qu'elle trouua maniere
D'arracher de luy mariage.
O quel horreur, quel cocuage!
Vn ſeul mot iamais n'en parlay
A mon frere, & touſiours celay
Qu'il me ſembloit de l'entrepriſe.
Car ie n'eſtois tant mal appriſe,
Qu'il ne me deuſt bien faire part

De ce qu'il brouilloit à l'efcart,
Pour luy compter la fable toute :
Mais ores ie fuis en grand doubte
Que de cefte badinerie
Se naiffe aucune fafcherie,
Et ie vous iure en bonne foy,
I'aime mon frere mieux que moy.
Ore ne luy faut celer rien.
Ho ho anda, ie le voy bien :
La rencontre eft tout à propos.

SCENE IIII.

EVGENE, HELENE.

Eugene.

Iay toufiours cherché le repos :
Mais puis que l'amour eft paffible,
De l'auoir il m'eft impoffible,
Car de mon amour m'abfenter
Ce me feroit la vie ofter.

Helene.

Mon frere, Dieu vous doint bon iour,
Vous eftes toufiours fus l'amour[12] *:*
Amour vous court par les boyaux,
Amour occupe maints cerueaux,
Que bien aueuglément demeine.

Eugene.

Ho ho, Ma feur, qui vous ameine?

Helene.

Puis que ſus l'amour eſtions ores,
L'amour que i'ay vers vous, encores
Que n'ayez en ce merité,
Que mon cœur ſoit ſollicité
De ſuruenir à vos dangers :
Car ſi nous eſtions eſtrangers,
Vous ne m'euſſiez celé vos choſes,
Tant que les auez tenu cloſes.

Eugene.

Qu'y a il donc?

Helene.

N'aimez-vous pas?

Eugene.

Et que vous allez pas à pas :
Me voulez vous prendre au filé?

Helene.

Vous me l'auiez touſiours celé,
Mais ie l'ay bien ſceu nonobſtant :
N'aimez-vous pas Alix pourtant?
Sauuez-vous du prochain danger.

Eugene.

Qu'eſt-ce donc? faut-il tant ſonger?

Helene.

Florimond, que bien cognoiſſez,

Qui mes amours a pourchassez
L'auoit aimee deuant vous,
Mais elle se change à tous coups :
Car dés lors qu'il fut departi
Elle choisit vostre parti.
Maintenant il est retourné,
Il luy auoit beaucoup donné
Pour à luy seul la maintenir.
Regardez qu'il pourra venir
Des amours qu'auez assopis
Pour les vostres, & qui est pis
Du mariage qu'auez fait.

Eugene.

O grand ciel, que t'ay-ie forfait?
Veux tu faire si braue cœur
Esclaue de quelque malheur?

Helene.

Ce que ie vous dis est certain.

Eugene.

Ha maugrébieu de la putain.

Helene.

Ne crions point tant en ce lieu,
Il faut supplier au grand Dieu
Que par luy soit remedié.

Eugene.

Aa vertu bieu c'est bien chié.

Helene.

Comment? qu'eſt ce ci? quelle guiſe?
Voila vn braue homme d'Egliſe.

Eugene.

L'amour & la douleur extréme
Me font abſenter de moymeſme.

Helene.

Voyez comme il ſerre les dents:
Tout beau, tout beau, entrons dedans,
On y pourra remedier:
Que gaignez-vous d'ainſi crier,
Sinon faire vn ſimple mal double?
Ceci n'eſt pas vn ſi grand trouble:
Florimond ſ'appaiſera bien,
Quand il verra qu'il n'y a rien
De conſtance en ceſte femelle:
Il mettra ſon amour hors d'elle,
Ou il en prendra comme vn autre[13]
Pour l'argent: quant à l'amour voſtre
Voudriez-vous aimer deſormais
Celle là qui n'aima iamais?
Prenez qu'ayez au ieu perdu
Ce que vous auez deſpendu,
Ne ſoyez pour ſi peu marry:
Quant à Guillaume ſon mary
Il eſt ſi treſhomme de bien,
Qu'il ne ſe ſoucira de rien.

Eugene.

Quelque peu ſoulagé me ſens.

Helene.

Entrons.

Eugene.

Entrons, entrons, le temps
Nous offrira quelque remede.

Helene.

Celuy vainq' qui au mal ne cede.

Eugene.

Si eſt-ce que le cœur en moy
Me predit quelque grand eſmoy.

ACTE III.

SCENE I.

ARNAVLT, FLORIMOND.

Arnault.

Aa Dieux, qui de noſtre entrepriſe
Par celle que mon maiſtre priſe,
Sommes ores bien deſtournez!
Nous pourroit on plus eſtonnez
Rendre iamais tous deux enſemble?
O Ciel, ô terre, que te ſemble
De choſe tant mal ordonnee?
Toymeſme maudit Hymenee,
Conducteur de trois cocuages
Au lieu de tes ſaincts mariages,
N'as tu rougi d'authoriſer
Ces nopces tant à meſpriſer?

O vous, quelconques ſoyez vous,
Dieux celeſtes, qui entre tous
L'ardeur des pauures embraſez
De voſtre ciel fauoriſez,
Voulez-vous ores vous garder
De voſtre foudre en bas darder,
Veu que meurdrir il conuiendroit
Ces tranſgreſſeurs de voſtre droit,
Ces mocqueurs de voſtre maiſtriſe,
Laiſſans la femme mal appriſe,
Laiſſans ceſte infidelle dame?
Dame, mort bieu, veu tel diffame
Le nom de dame n'y conuient,
Laiſſans la pute qui ne tient
Compte de l'amant tant aimable,
Lequel d'vn vouloir immuable
Luy auoit dedié ſa vie :
Mais, peut eſtre, auez ceſte enuie,
Faiſans tort au premier lien,
Faire tort à l'aiſe & au bien
De ce mien maiſtre gracieux.
Mais i'en renie tous les cieux,
Si ie ne fais tomber en bas
Tant de iambes & tant de bras,
Que Paris en ſera paué.
En deſpecte, ie ſuis creué
De deſpit : qui ne le feroit
Quand ſon maiſtre on offenſeroit?
Ladre Abbé, meurdrier[14] *de vertu,*
Si ie m'y mets... Mais quoy? veux tu
Pauure Arnault, ſans ton maiſtre faire
Ce qui luy pourroit bien deſplaire?
En te faſchant tu es venu
Iuſqu'au lieu où il ſ'eſt tenu.
Pendant ce malheureux voyage
Ie gage que nulle autre image,
Eſtant meſme en ce deuôt temple,
Que celle d'Alix ne contemple :

Mais quand il ſçaura la nouuelle,
Ha charbieu qu'il la fera belle,
Il m'eſpouuentera des yeux.

Florimond.

Ie voy entrer tout furieux
Mon Arnault. Oy oy, que ſeroit-ce?
On luy a fait peu de careſſe,
Il en hennit comme vn cheual.
Et bien Arnault?

Arnault.

Et bien, mais mal.

Florimond.

Comment mal?

Arnault.

Le plus mal du monde.

Florimond.

Si faut-il que ce mal ie ſonde,
Pour veoir ſ'il eſt ainſi profond.

Arnault.

Aſſez pour vous noyer au fond,
Si vous ne prenez patience :
Mais faites au mal reſiſtence,
Et me laiſſez vanger du tout.

Florimond.

Mort bieu qu'eſt-ce?

Arnault.

De bout en bout
Ie vous compteray le malheur,
Moyennant que voſtre douleur
Prenne le frein de la raiſon.
Ie ſuis allé à la maiſon
De voſtre Alix, où l'ay trouuee
Dés l'heure aſſez bien abbreuuee :
Car i'ay bien cogneu au reſpondre
Que de crainte de ſe morfondre
Elle auoit coiffé ſon heaume,
Elle eſtoit auec vn Guillaume,
Ainſi là dedans on l'appelle,
Et autrement le mary d'elle.

Florimond.

Mary, ſang bieu.

Arnault.

Laiſſez moy dire :
Si de tout ne bridez voſtre ire,
Contenez vn peu pour le moins :
Ils eſtoyent aſſis aux deux coins
De la table, & au bout d'enhaut
Vn gros marouſle, vn gros briſſaut,
Dont meſſire Iean eſt le nom.

Florimond.

Dieu me perde, i'y vois.

Arnault.

Non non.
Laiſſez moy de tout ſouuenir :

A ce que i'ay peu retenir,
C'eſt cet Abbé, ce braue Eugene.

Florimond.

Qui? le frere de mon Helene,
Que i'ay ſi long temps pourmenee?

Arnault.

C'eſt celuy meſme, il l'a donnee
A ce Guillaume en mariage.

Florimond.

Ha Dieu, ha grand Dieu, quel outrage!
Qui me pourra faire enrager,
Afin que ie puiſſe vanger
Ceſte iniure de ſorte telle,
Qu'il en ſoit memoire immortelle?
Aa faux amour trop incertain,
Aa faulſe & trop faulſe putain,
Aa traiſtre Abbé, Abbé meſchant,
Moyne punais, ladre, marchant
De tes refrippez benefices,
Aa puant ſac tout plein de vices,
M'as tu oſé faire ce tort?
T'auois-ie fait aucun effort?
Ne m'auoit pas ſa ſœur Helene
Aſſez tourmenté, ſans qu'Eugene
Son frere, ains ſon paillard, ie croy,
Me vint redoubler ce deſroy,
Seduiſant vn pauure cocu,
Pour auoir touſiours part au cu
Sous vne honneſte couuerture?
Hou que la fin en ſera dure.
Auquel dois-ie premier aller?
Il faut aller deſetaller

De la maiſon ce qui eſt mien.
Par le grand ciel i'auray mon bien,
Et ſi ſerez bien frotez ores,
Si bien pis vous n'auez encores :
Si ie deuois fendre la porte
I'iray i'iray de telle ſorte
Que le mur tremblera d'horreur.

Arnault.

Aa que ie conçoy de fureur,
Ie ſuis gros de donner des coups,
Si ie ne les eſchine tous
Ie veux eſtre frotté pour eux.
Allez Monſieur.

Florimond.

Allons tous deux.

SCENE II.

MESSIRE IEAN, EVGENE, HELENE.

Meſſire Iean.

Tu Dieu ie l'ay rechappé belle!
Sentit on iamais frayeur telle
Que ce braue nous la donnoit?
Par ſes parolles il tonnoit,
Et meſlant ſon Gaſcon parmi
Nous faiſoit paſmer à demi.
Encore tant eſmeu i'en ſuis,
Que preſque parler ie ne puis,
Tant qu'il me faudroit emprunter
Vne autre voix pour racompter
A noſtre Abbé telle vaillance.

Mais encore en moy ie balance
Si ie dois faire ce meſſage :
Florimond fera beau meſnage,
Si vers l'Abbé vient vne fois.
I'aimerois mieux tenir ma voix
A tout iamais en moy rencloſe,
Que de derobber quelque choſe :
Ie ſuis aux coups trop mal appris.
Et ceux-ci ſeront tous épris,
Qu'ils ne pourront eſtre qu'à peine
Deſenuenimez de leur haine,
Que par l'eſpee vengereſſe.
O eſperance trompereſſe !
Pourquoy m'auois tu iuſque ici
Allaicté de ton laict ainſi,
Pour tout ſoudain t'euanouïr?
Pourquoy me faiſois-tu iouïr
De tes promeſſes ſi long temps,
Pour me mettre apres hors du ſens,
Et me faire au deſeſpoir proye,
M'eſtranglant d'vn cordon de ſoye?
Aa pauure & deux fois pauure preſtre,
N'euſſes-tu pas trouué bon maiſtre,
Qui t'euſt nourri, qui t'euſt veſtu,
Qui t'euſt fait ami de vertu,
Sans le pattelin contrefaire,
Et en plaiſant à Dieu deſplaire,
Pour tourner en fin en ma chance
Si pauure & maigre recompenſe?
Adieu les complots & fineſſes,
Adieu adieu larges promeſſes,
Adieu adieu gras benefices,
Adieu douces meres nourrices,
En l'Abbé ie n'ay plus d'eſpoir.
Mais que tardés-ie à l'aller voir?
« Qui ſe fait compagnon de l'heur,
« Se le face auſſi du malheur.
Mais quoy? comment? d'où vient cela?

Qui a il de noueau? voila
Noſtre malheureux maiſtre Eugene
Qui ſort auec ſa ſœur Helene.
Ie penſe que ſi les hauts cieux
S'appaiſoyent des larmes des yeux,
Qu'Helene plus en iettera
Qu'il n'en faut, quand ell' le ſçaura.

Eugene.

Mon cœur ſ'eſt pris à treſſaillir,
Ie ſens quaſi ma voix faillir,
Ma face eſt ia toute bleſmie,
Helene, ſœur & bonne amie,
Quand i'ay regardé contre val,
Voici l'ambaſſadeur du mal,
Voici mon Chappelain qui vient :
A veoir la face qu'il nous tient
Le malheur iure contre nous.

Helene.

Las mon frere que ferez vous?
Mais las que feray-ie ô flouette?
Que deuiendray-ie moy pauurette?
Reſteray-ie en ce monde ici,
Voyant mon frere en tel ſouci?
Mon eſprit fuira comme vent :
Mais ie vais courir au deuant,
Ie veux l'infortune ſçauoir.
Meſſire Iean, ie puis bien voir
Que quelque choſe eſt ſuruenuë.

Meſſire Iean.

Les Dieux ont promeſſe tenuë :
Apres l'heur on ſent le malheur,
Apres la ioye la douleur,
Et la pluye apres le beau temps

Helene.

O Dieu retien en moy mes ſens,
Ou ie cherray en paſmoiſon.

Eugene.

Que la douleur eſt grand' priſon,
Ie me ſens preſque auſſi faillir.

Meſſire Iean.

Et vous ſouliez ſi bien ſaillir
En voſtre aiſe contre les cieux,
Et diſiez qu'eſtre ſoucieux
En rien ne conuenoit à vous.

Eugene.

O Iupiter que ſommes nous!
Pouuons nous rien de nous promettre?

Meſſire Iean.

Et vous ſouliez ſous le pied mettre
Toute inconſtance & changement,
Vous vantant qu'eternellement
Non autre que vous vous ſeriez,
Et tous les ennuis chaſſeriez?
Mais il vaut mieux vn repentir,
Bien qu'il ſoit tard, que d'amortir
La cognoiſſance que Dieu donne
Par le malheur de la perſonne.

Eugene.

Mais encores laiſſons nos pleurs,
Retenons vn peu nos douleurs,

Ne donnons point tant à la bouche
Que les oreilles on ne touche.
Qui a-il, dy?

Meſſire Iean.

Tantoſt i'eſtois
Chez Alix où ie banquetois
Auec Guillaume, pour vous plaire,
Comme me commandiez de faire,
Quand à vn inſtant eſt entré
Vn ſoldat fort bien accouſtré
D'equippage requis en guerre,
Qui vouloit mettre tout par terre,
Blaſphemant tous les cieux, marry
D'ouïr nommer ce mot mary.

Helene.

Elle qu'at elle reſpondu?

Meſſire Iean.

Toute tremblante elle a rendu
Ces reſponces, Et bien Arnault
La plus ſaincte plus ſouuent fault:
Mais on appaiſe de Dieu l'ire
Quand du deffaut on ſe retire:
L'Abbé mon couſin me voyant
En paillardiſe foruoyant[15],
M'a miſe auec cet homme ci,
Auec lequel ie vis ainſi
Que doibt faire femme de bien.
Pute (dit-il) ie n'en croy rien,
Il n'y a point de couſinage,
Il t'a mis en ce mariage
Pour ſeurement courir ſon vice:
Mais nous donnerons tel ſupplice

A toy, à ton Abbé Eugene,
Et à ſa pute ſœur Helene,
Qui ſe vange ainſi de mon maiſtre,
Que la memoire pourra eſtre
Iuſqu'à la bouche des neueux.
Il faiſoit dreſſer les cheueux
A moy & à Guillaume auſſi.

Helene.

Et Guillaume quoy?

Meſſire Iean.

Tout tranſi,
Eſtonné de ce cas nouueau
Ne ſonnoit mot non plus qu'vn veau :
Et l'autre branſlant ſa main dextre,
Enragé va querir ſon maiſtre.
Et puis voſtre Alix de crier,
Et Guillaume de ſupplier :
Alix detranche ſes cheueux,
Et Guillaume fait de beaux vœux
A tous les ſaincts de paradis.
Ie ſuis ſeur que les eſtourdis
Vous donneront apres l'aſſaut.

Helene.

Las mon frere, le cœur me faut!

Eugene.

Las ie ne puis rien dire auſſi!
Penſons vn peu à tout ceci.

Helene.

Mais que penſer?

Meſſire Iean.

Il ne faut pas,
Meſme prochain de ſon treſpas,
Abandonner du tout l'eſpoir.

Helene.

Mais quel eſpoir?

Meſſire Iean.

On peut bien voir
Que voſtre cœur n'eſt point viril.

Helene.

Quel cœur aurois-ie?

Meſſire Iean.

Quel? faut il
Tant obeïr à la douleur,
Qu'on ſe laiſſe vaincre au malheur?
Penſons : peut eſtre que les Dieux
Nous conſeilleront.

Eugene.

Il vaut mieux,
Puis qu'ainſi le mal nous affole,
Qui bleſſe & l'ame & la parole,
Dedans la maiſon nous retraire
Pour mieux eſplucher ceſt affaire.

SCENE III.

ALIX, FLORIMOND, GVILLAVME, ARNAVLT, PIERRE.

Alix.

A l'aide.

Florimond.

Ie ſuis au ſecours.

Guillaume.

Tout beau, bellement ie m'encours,
I'en arracherois bien autant.

Florimond.

Ie periſſe, tu feras tant
Et tant & tant de moy battue.
Qui me tient que ie ne te tue,
Pute, m'as tu fait tel outrage?
Me fais tu forcener de rage?

Alix.

Helas Monſieur, pour Dieu merci!

Florimond.

Tu n'es pas quitte pour ceci,
Touſiours ſe renouuellera
La playe, & en moy ſaignera:
Mais laiſſons ici la vilaine,
Arnault ceſte maiſon eſt pleine
De mes biens, qu'il faut emporter.

Alix.

Monſieur voulez-vous tout oſter?

Arnault.

Il auroit meſme bonne enuie
De t'oſter ta meſchante vie,
S'il y pouuoit auoir honneur.

Florimond.

Sus en haut.

Arnault.

Sus donc, Monſeigneur.

Florimond.

Laquais, trouue des crocheteurs.

Pierre.

I'y vois Monſieur, & quant à eux
Ils voleront bien toſt ici,
N'ont ils pas des ailes auſſi?

Alix.

O que ie ſuis au monde nee
Pour eſtre au malheur deſtinee!
Quel malheur auroit bien enuie
Sur le grand malheur de ma vie?
Aa faulſe maratre nature,
Pourquoy m'ouurois tu ta cloſture?
Pourquoy vn cercueil eternel
Ne fis-ie au ventre maternel?
Mais, las! il faut que chacun penſe
Que touſiours telle recompenſe

Suit chacun des forfaits, qui traine
Pour s'acquerre sa propre peine.
Sus donc Esprit, sois soucieux :
Sus donc, sus donc pleurez mes yeux,
Ostez le pouuoir à la bouche
De dire le mal qui me touche.

ACTE IIII.

SCENE I.

Guillaume.

S'il y a eu personne aucune
Plus enuié de la fortune
Et du bon heur, que ie suis ores,
Ie veux estre plus mal encores.
Helas, qui eust ceci pensé!
Ie ne le croy pas : offensé
M'ont en cela ces gens de guerre,
Et pendant deçà delà i'erre,
Que lon bat ma pauure Innocente.
Suis-ie tant sot que ie ne sente
Quand ie suis tousiours auec elle
Si elle m'est tant infidelle?
Mais quoy? elle a ia confessé
Que Dieu elle auoit offensé
Auec Monsieur le gentilhomme :
C'estoit de grand' peur, ainsi comme
Ceux-là que lon gesne au palais,
Confessent des forfaits non faits.
Ie ne sçay, ie n'en sçay que dire,
Sinon que rendre mon mal pire,
D'autant plus que i'y penseray :
Par deuant l'Abbé passeray,

Qui ſera, peut eſtre, à ſa porte,
A celle fin qu'il me conforte,
Encore qu'il ſoit auiourdhuy
La cauſe de tout mon ennuy.

SCENE II.

MATTHIEV, CREANCIER, EVGENE, GVILLAVME, HELENE, MESSIRE IEAN.

Matthieu.

On m'a maintenant rapporté
Qu'on auoit à Guillaume oſté
Tous les meubles de ſa maiſon :
Depuis que l'on prend la toiſon
Il conuient au mouton ſe prendre.
Mais où eſt il? il luy faut rendre
Auiourd'huy ce que i'ay preſté
S'il ne vouloit eſtre arreſté
Dedans l'enfer du Chaſtellet [16].
Eſt-il rien au monde ſi laid
Que de frauder ſes crediteurs?
Ie ſuis troublé, ces tranſporteurs
Ore m'ont rendu eſtonné.
Auroit il bien tout façonné
Craignant vne execution :
Auroit-il fait vendition?
Où le troueray-ie à ceſte heure,
Puis qu'il n'eſt pas où il demeure?
Chez ſon Abbé, comme ie croy.
I'y vois, i'y vois.

Eugene.

Mais reſpons moy,

Ont ils dit qu'ils viendront chez nous
Incontinent?

Guillaume.

Deſſendez-vous :
Car ie ſuis ſeur qu'ils le feront,
Et ſ'ils peuuent outrageront.

Eugene.

Las que diray-ie!

Helene.

Et que feray-ie!

Meſſire Iean.

Le malheur prend bien toſt ſon ſiege
Dedans ceux qui n'y penſent point.

Guillaume.

Ils me mettront en piteux poinct,
Si lors m'y rencontrent auſſi.

Eugene.

Les Sergens ſont ils prés d'ici?

Helene.

Quoy Sergens? laiſſons ce moyen.

Matthieu.

A la bonne heure ie voy bien
Mon Guillaume deuant la porte

De ſon Abbé, qui le conforte,
Peut eſtre, des biens emportez.
Ie m'approche.

Guillaume.

De tous coſtez
Le malheur eſt mon deuancier :
Helas! voici mon creancier.

Helene.

Hé! qu'il vient à heure opportune
Pour ſoulager voſtre fortune.

Matthieu.

Et bien Guillaume de l'argent?

Helene.

Pourſuiuez-vous vn indigent,
Eſtes vous forclus d'amitié?

Matthieu.

La raiſon chaſſe la pitié.
Il faut payer.

Helene.

Et ſ'il n'a rien
Dequoy payer?

Matthieu.

Il payra bien :
Le corps eſt de l'argent le pleige.

Helene.

Mais ſ'il n'a rien?

Guillaume.

Comme auſſi n'ay-ie.

Helene.

Son cercueil eſt-ce la priſon?

Eugene.

Bien bien, entrons en la maiſon,
On pourra faire quelque choſe :
Ou bien ſi rien ne ſe compoſe
Soyons tous en tout malheureux.

Matthieu.

Ie ne ſuis pas tant rigoureux
Que ie n'entre bien auec luy,
Pour l'attendre tout auiourdhuy.

SCENE III.

FLORIMOND, ARNAVLT.

Florimond.

O Ciel gouuerneur, quel edict
Dreſſes tu au pauure interdit
De ſa lieſſe couſtumiere !
Ou quelle ordonnance meurdriere,

Quelle bourelle destinee
A ce iour pour moy ramenee!
Le haut Soleil, qui pour couronne
Son chef de mille feux couronne,
M'apportoit-il ia cest edict,
Lors que laissant le iaune lict
A par la grand' lice ordonnee
Commencé sa seiche trainee?
Mais quoy? la fureur me transporte,
Mes ennuis m'ouurent vne porte
Incogneuë à tous mes esprits:
Tant que ie suis du dueil épris.
Ie suis mort, ie peri, c'est fait,
Ma vie auec tout son effet
Dependoit de ceste amour mienne:
Et faut-il ore que ie vienne
Perdre ce qui me faisoit viure?
Puis apres si ie veux poursuiure
Et vanger telle cruauté,
La iustice est d'autre costé,
Qui ia, ce me semble, me chasse,
Et mes biens & mon chef menasse.
Si i'assopi ceste vengeance,
Ie viendray sentir telle outrance
Que despit me fera creuer.

Arnault.

Ne vous vueillez ainsi greuer,
Tous ces maux[11] auront guarison.
Premier quant est de la poison,
Qui tellement vous a deceu,
Que, comme dites, n'auez sceu
En ce monde viure sans elle,
La contrepoison infidelle
A ceste poison hors poussee:
Quant à la iustice offensee,
Qui contre vous se leueroit,

Quand le faux tour on vengeroit :
De cela n'ayez peur aucune.
Ie me hasarde à la fortune.
Tout seul demain ie m'en iray,
Et nostre Abbé ie meurdriray.
Si ie fuy ignorez le cas :
Si ie suis pris, dites que pas
N'estiez de ce faict consentant.
I'aime mieux seul mourir que tant
En vous voyant souffrir, souffrir.

Florimond.

Vrayment c'est brauement s'offrir.

Arnault.

Ainsi l'ire n'assopirez,
Et de despit ne creuerez.

Florimond.

Baste baste, laissons ceci,
Le mal tousiours croist du souci,
Face la iustice du pire,
Il me faut dégorger mon ire,
Il faut que ce braue mastin
I'occie demain au matin,
Me faisant au mal qui me mine
Par son sang vne medecine.

SCENE IIII.

EVGENE, MESSIRE IEAN.

Eugene.

Eſt-il poſſible que ma bouche
Pour me complaindre ſe deboûche?
Eſt-il poſſible que ma langue
Tire du cœur vne harangue,
Pour deuant le ciel mettre en veuë
Le mal de l'ame deſpourueuë?
Non non, la douleur qui m'atteint
Toutes mes puiſſances eſteint,
Et l'air ne veut point ſ'entonner,
De crainte de ſ'empoiſonner
Du dueil en ma poitrine enclos.

Meſſire Iean.

O vray Dieu quels horribles mots!

Eugene.

Pource qu'il ſemble que malheur
Ait remis toute la douleur
De chacun des autres ſur moy:
Ie porte de ma ſœur l'eſmoy,
Tant pour ſa petite portee,
Que pource que deſconfortee
Elle eſt à tort: car ce monſieur
La nomme cauſe du malheur.
De Guillaume non ſeulement
Il me faut porter le tourment,
Mais à ce que ie voy ſa debte.
Et combien qu'Alix ſoit ſubiete

A tromper ainſi ſes amis,
Mon cœur n'eſt pas hors d'elle mis :
Ie ſouſtien encor ces trauaux,
Et puis ie porte tous mes maux,
Dont l'vn eſt tel que le guarir
N'en ſera que le ſeul mourir :
Ie cognois trop bien Florimond.

Meſſire Iean.

Premierement eſtonné m'ont
Auec leurs mots, comme eſtocades[18],
Caps de dious, ou eſtaphilades,
Ou autres brauades de guerre :
Sont de ceux, dont l'vn vend ſa terre,
L'autre vn moulin à vent cheuauche,
Et l'autre tous ſes bois eſbauche
Pour faire vne lance guerriere :
L'autre porte en ſa gibbeciere
Tous ſes prez, de peur qu'au beſoing
Son cheual n'ait faute de foin :
L'autre ſes bleds en verd emporte
Craignant la faim, ô quelle ſorte
Pour brauer le reſte de l'an !
Vous faſchez vous des mots de camp ?
Il faudra pourtant eſprouuer
Tous les moyens pour paix trouuer.

Eugene.

Il le faudra c'eſt choſe ſeure,
Ou bien de la mort ie m'aſſeure,
Ie le ſçay bien.

Meſſire Iean.

Pouruoyez y.

Eugene.

Mais laiſſe moy tout ſeul ici
Pour quelque peu, i'y reſueray,
Retourne apres.

Meſſire Iean.

Ie le feray.

ACTE V.

SCENE I.

MESSIRE IEAN, EVGENE.

Meſſire Iean.

Deſia trop ici ie ſeiourne,
Vers Monſieur ores ie retourne,
Qu'à ſon vueil i'ay tantoſt laiſſé
A demi, ce ſemble, inſenſé,
En ſi triſte & malheureux ſoing :
Il ne le faut laiſſer de loing,
De peur que dueil ſe tourne en rage.

Eugene.

O fortune à double viſage,
Proſpere à ce que i'ay penſé !

Meſſire Iean.

Auez-vous en vous compaſſé
Moyen de ces maux amortir ?

Eugene.

Fort bien, fort bien, ſi conſentir

A son presque mourant Eugene
Ne refuse ma sœur Helene.

Messire Iean.

D'elle ie m'asseure si fort
Que iusqu'à l'autel de sa mort
S'estend l'amitié fraternelle.

Eugene.

Tout cest accord ne gist qu'en elle,
S'ell' le fait, tant qu'elle viura
Sa vie à elle se deura,
Et si ie luy deuray ma vie.

Messire Iean.

Desia ie brusle tout d'enuie
De sçauoir ce que voulez dire.

Eugene.

Il faut secrettement conduire
Ceste chose, à fin que l'honneur
Offensé, n'offense mon heur :
Et n'estoit que bien ie m'asseure
Que ton oreille sera seure,
Ie ne decelerois la chose
Que d'executer ie propose.

Messire Iean.

Vne chose à moy recitee
C'est comme vne pierre iettee
Au plus creux de la mer plus creuse.

Eugene.

O que ma penſee eſt heureuſe,
Si ma ſœur eſbranler ie puis!

Meſſire Iean.

En cela ſon pleige ie ſuis.

Eugene.

C'eſt que comme tu ſçais aſſez,
Deux ans ſe ſont deſia paſſez,
Depuis que Florimond quitta
L'amour qui tant le tourmenta,
A l'obiet de ma ſœur Helene,
Et le quitta à ſi grand' peine,
Qu'il euſt voulu que ſa ſanté
Euſt en la ſeule mort eſté.
Mais il auoit eſté confus
D'vn & d'vn renfort de refus :
Puis l'amour qui tant le preſſa,
A l'égarade ſe paſſa,
Las, comme en mon damp i'ay bien ſçeu,
Auec Alix qui l'a deceu.
Mais ore ſi on luy parloit
De ma ſœur, dont tant il bruſloit,
Ie ſuis ſeur que non ſeulement
Enſeueliroit ce tourment,
Mais qu'il rendroit toute ſa vie
A mon commander aſſeruie.
Parquoy ie veux prier ma ſœur,
Que ſans offenſe de l'honneur,
Elle le reçoiue en ſa grace,
Et iouïſſant elle le face.
Son honneur ne ſera foulé
Quand l'affaire ſera celé
Entre quatre ou cinq ſeulement,

Et quand ſon honneur meſmement
Pourroit receuoir quelque tache,
Ne faut il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel ie ſuis,
Et qu'elle meſme ſes ennuis
Elle tourne en double plaiſir?

Meſſire Iean.

Sçauroit elle mieux choiſir?
O que chacun euſt ce bon heur,
De faire touſiours ſon honneur
Vn bouclier pour ſauuer ſa vie.

Eugene.

Elle ſera bien eſbahie,
Quand de ce la viendray prier.

Meſſire Iean.

Point, laiſſez la moy manier.
Mais quant au creancier, comment?

Eugene.

Ce m'eſtoit tourment ſur tourment:
Mais ceſtuy eſt bien plus facile.
Si n'ay-ie pourtant croix ny pile.

Meſſire Iean.

Quoy donc? il ne faut delayer,
C'eſt cas raclé, il faut payer,
Ou que Guillaume entre en priſon.

Eugene.

Vne Cure en fera raiſon,
On trouuera bien acheptant.

Meſſire Iean.

Que trop, que trop, il en eſt tant,
Par ci par là dans ceſte ville,
Qu'il faudroit mille fouëts & mille
Pour chaſſer les marchans du temple.

Eugene.

Le marché de Romme eſt bien ample.

Meſſire Iean.

Meſmes il pourroit eſtre ainſi,
Que ſi ce bon Creancier ci
Auoit enfans, il la voudroit,
Mieux qu'vne terre elle vaudroit :
Et ne luy couſteroit ſi cher.

Eugene.

Or ſus donc, il faut depeſcher
Le premier poinct : ie vais deuant.

Meſſire Iean.

Allez donc, ie vous vais ſuiuant.

SCENE II.

GVILLAVME, MATTHIEV, HELENE, EVGENE, MESSIRE IEAN.

Guillaume.

Encores que les maux ſoufferts,
Et ceux qui ſont encore offerts

Me ſoyent griefs, Sire mon ami,
Si eſt-ce que preſque à demi
Ie ſuis en ce lieu ſoulagé.
Aa que ie ſuis bien allegé
D'eſtre ſous la tutelle & garde
D'vn homme tant ſainct qui me garde.
Sire, vous ne pourriez pas croire
De quel amour il m'aime, voire
Iuſques à prendre tant d'eſmoy
De venir meſme au ſoir chez moy
Pour veoir ſi ie me porte bien :
Il ne ſouffriroit pas en rien
Qu'on nous feiſt ou tort ou diffame :
Il aime ſi tres tant ma femme,
Que plus en plus la prend ſous ſoy.

Matthieu.

Sus donc, courage, eſueille toy
Mon bon ami, & ne te faſche,
Ie te ferois quelque relaſche,
S'il eſtoit en moy, volontiers :
Mais i'ay affaire de deniers.

Guillaume.

Payer faut, ou tenir priſon.

Matthieu.

C'eſt bien entendu la raiſon :
I'aime ces gens qui quand ils doibuent,
Volontiers le quitte reçoiuent.

Helene.

Vos raiſons ont tant de pouuoir
Sur ce mien debile ſçauoir,

Que reſpondre ie ne ſçaurois :
Et quand encore ie pourrois,
Que gaigne t'on de conteſter
Quand on ſ'y voit neceſſiter?
L'amour, Frere, que ie vous porte,
A ma honte ferme la porte,
Voulant contregarder ce iour
Nos deux vies par fol amour :
Et quand malheur m'en aduiendra,
Et que tout le monde entendra
Que par deux hommes, voire deux,
Que chacun eſtime de ceux
Qui ſont deſia ſaincts en la terre,
Contre ma renommee i'erre,
On me tiendra pour excuſee,
Comme ayant eſté abuſee,
Ainſi que femme y eſt ſubiette :
Et puis lon dira, la pauurette
N'oſoit pas ſon frere eſconduire.

Eugene.

Voſtre honneur n'en ſera point pire.
Ceci reuelé ne ſera :
Et au pis quand on le ſçaura,
Laiſſez le vulgaire eſtimer.
Eſt-ce deſhonneur que d'aimer?

Helene.

Non, comme i'eſtime, en tel lieu :
Meſmement ainſi m'aide Dieu,
Si Florimond ne m'euſt laiſſee,
Et qu'il n'euſt Alix pourchaſſee,
La courſe du temps euſt gaigné
Sur ce mien courage indigné,
Et tout ce trouble euſt eſté hors.

Messire Iean.

Il vaut mieux maintenant qu'alors :
Car apres vne longue attente
Vne amour en est plus contente :
Et, peut estre, il aura courage
De faire apres le mariage :
Ce vous est vn parti heureux.

Eugene.

Puis qu'il en est tant amoureux,
Quand nous serons amis ensemble,
I'en feray moyen, ce me semble.

Helene.

Mais dequoy seruent tant de coups
Pour gaigner ce qui est à vous?
Faut-il que gayement ie die,
Ie suis en mesme maladie :
Il n'y a rien qui plus me plaise,
Ore ie me sens à mon aise.

Eugene.

O amour que tu m'as aidé!
Aueugle tu m'as bien guidé,
D'aise extreme mon cœur tressaut.

Messire Iean.

Par bieu i'en vois faire ce sault.
Que reste plus?

Eugene.

Rien qu'à ceste heure
Te transporter en la demeure

De Florimond, & l'aduertir
De cet amour ſe diuertir,
Qu'il laiſſe enuers nous toute haine,
Qu'il laiſſe Alix, & qu'on rameine
Chez elle ce qu'on luy a pris,
Et que ſ'il a gaigné le pris
Sus vne amante damoyſelle,
Qu'au moins ſon auenture il cele.
Apres chez Alix t'en iras,
Et la foiblette aduertiras,
Que ſommes enſemble reioints,
Sans luy declarer par quels poincts.
Car quand femme a l'oreille pleine,
Sa langue le retient à peine.

Helene.

Voy, voy.

Eugene.

Tu n'oubliras auſſi
Qu'elle vienne ſouper ici,
I'y feray pourueoir à ceſt' heure.

Meſſire Iean.

Ie feray bien courte demeure.
Ie vous pry' notez la maniere.
Mais ne voila pas vn bon frere!
O Dieu qu'on ſe frottera bien!
Si eſt-ce que ie me retien
Quelque lopin à ceſte feſte.
Il faudra que ie mette en teſte
A mon Abbé, de me ranger
A quelque oſſelet pour ronger.

SCENE III.

EVGENE, MATTHIEV, GVILLAVME.

Eugene.

Si les prisonniers des enfers
Auoyent tous debrisé leurs fers,
Si Sisyphe estoit deschargé,
Ou si Tantale auoit mangé
Ce qu'en vain poursuit son desir,
Ils n'auroyent point tant de plaisir
Qu'a maintenant Monsieur Eugene.
Ha voila, voila, bonne Helene,
La fraternité se ressemble.
Si faut-il que i'assemble ensemble
Guillaume & son Anglois Matthieu,
Pour les accorder en ce lieu.
Guillaume & vous, Sire, venez,
Vous estes vous point demenez
D'auoir esté tous seuls autant?

Matthieu.

Nenny.

Eugene.

Vous voulez du content,
Ie l'entens bien.

Matthieu.

C'est la raison.

Eugene.

Auez-vous en vostre maison
Grand nombre de fils?

Matthieu.

Trois.

Eugene.

Ie prise
Ce nombre qui est sainct : l'Eglise
En aura elle quelqu'vn d'eux ?

Matthieu.

I'en feray de l'Eglise deux :
Car ie veux tendre aux benefices.

Eugene.

Toutes choses me sont propices.
Or ça, si i'auois d'auenture
Quelque belle petite cure
Valant six vingts liures de rente?

Matthieu.

Dites le mot, mettez en vente,
Ie mettray dessus mon denier.

Guillaume.

Comment, Monsieur, il est banquier,
Il en fait tous les iours traffique.

Eugene.

Il en entend mieux la pratique.
Que me voulez vous donner or'?

Matthieu.

Deux beaux petits cent escus d'or,
Sus lesquels ie me payeray.

Eugene.

Allez les querir, ie feray
Tandis au soupper donner ordre.
Mon ami Guillaume il faut mordre,
Et mon argent estoit failli.
Or ça, tu estois assailli
Ce iour de tous costez sans moy,
Ie t'ay mis hors de tout esmoy :
Tes meubles rendus te seront,
Tes crediteurs se payeront,
Ta femme fera paix aussi
A Florimond.

Guillaume.

Hé, grand merci,
Monsieur, ie suis du tout à vous.

Eugene.

Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penser ie te decele :
I'aime ta femme, & auec elle
Ie me couche le plus souuent.
Or ie veux que d'oresnauant
I'y puisse sans souci coucher.

Guillaume.

Ie ne vous y veux empescher,
Monsieur, ie ne suis point ialoux,
Et principalement de vous :
Ie meure si i'y nuy en rien.

Eugene.

Va, va, tu es homme de bien.

SCENE IIII.

FLORIMOND, ARNAVLT.

Florimond.

O Dieux, quel aſtre en ma naiſſance
Me receut deſſous ſa puiſſance !
Mais aſtre le plus gracieux
Qu'il ſoit (ô Dieux) en tous vos cieux !
De quel lieu prendray-ie la voix
Pour louër mon heur ceſte fois !
N'ay-ie peur que mon cœur ſe noye
En l'abondance de ma ioye ?
Rien plus au monde ne me fault.
Mais las ! voici mon bon Arnault :
O Dieux, quelle chere il fera,
O Dieux, comment il vous louëra.
Arnault, ho ! Arnault.

Arnault.

Qui eſt l'homme ?

Florimond.

Arnault viença, vien voir la ſomme
De tous mes malheurs miſe au bas.

Arnault.

Monſieur ie ne vous voyois pas,
Qui a-il de nouueau ?

Florimond.

Tout bien.

Tu petilleras de l'heur mien
Quand tu le ſçauras vne fois.

Arnault.

Ie petille ia.

Florimond.

De ma voix
Il ne pourroit eſtre exprimé.

Arnault.

Mais taſchez y.

Florimond.

Ie ſuis aimé.

Arnault.

De qui?

Florimond.

D'Helene ma maiſtreſſe.

Arnault.

O Idalienne Deeſſe,
Sainctement ie t'adoreray.

Florimond.

Auec elle ie ſouperay :
Nous coucherons tous deux enſemble.

Arnault.

De crainte & de ioye ie tremble :
De ioye, pour ce bonheur ci :
De crainte, qu'il ne ſoit ainſi.

Florimond.

Si eſt : l'Abbé m'a fait ce tour.

Arnault.

Iamais n'ait vn ſeul mauuais iour.
Le diſcord ſ'eſt bien toſt tourné
A l'amour d'enhaut deſtiné.

Florimond.

Aa que ne ſuis-ie mort ! diſoye.
Hé que n'ay-ie ſerui de proye
A d'Anuilliers ou à Iuoy,
Comme deux ſeruiteurs du Roy,
D'Eſtauge & ſon frere d'Angluſe !
Plus en tels mots ie ne m'abuſe :
Ains ſans fin viure ie voudrois
(O Amour) deſſous tes ſaincts droits.
Mais quoy? deſia la nuict ſ'approche,
Le ſouper ſe met hors de broche :
Allons, ne faiſons point attendre.

SCENE V.

ALIX, MESSIRE IEAN, FLORIMOND, ARNAVLT,
EVGENE, HELENE,
GVILLAVME, MATTHIEV.

Alix.

Tout ce que me faites entendre
Meſſire Iean, eſt-il certain ?

Messire Iean.

Rien n'est plus seur.

Alix.

O Dieu hautain,
Tu m'as bien tost mieux fortunee,
Que ie ne me disois mal nee !
Mais puis que chose tant heureuse
Suruient à moy peu vertueuse,
A iamais ma foy ie tiendray.
A nul autre ne me rendray,
Sinon qu'à l'Abbé vostre maistre.

Messire Iean.

Vous ferez bien, & foy de prestre
Vers vous quasi serf il se rend,
Son propre vouloir enserrant
Prisonnier pour le vostre suiure :
Mais marchez d'vn pied plus deliure.

Florimond.

Voila l'Abbé & mon Helene
Deuant la porte, mais à peine
Ay-ie peu mon Helene voir
Sans m'absenter de mon pouuoir.
Saluons les, bon soir, Monsieur.

Arnault.

Bon soir à tous.

Florimond.

Et vous mon heur.

Si fort ie me ſens embraſer,
Que ie voudrois que ce baiſer
Me deuſt durer iuſqu'à demain.

Eugene.

Ca, ma ſœur, baillez moy la main,
Et vous, Monſieur, auecques elle,
Iurans vne amour eternelle
A qui le temps ne fera rien.

Florimond.

Aa Monſieur ie le veux trop bien.

Helene.

Le voila donc tout arreſté.

Eugene.

Ie voy venir de ce coſté
Noſtre Alix.

Guillaume.

O qu'elle eſt ioyeuſe.

Helene.

Elle rit de ſa paix heureuſe
Auec meſſire Iean.

Eugene.

Voici
Matthieu qui vient de ceſtuy-ci

Helene.

Haſtez-les.

Eugene.

Venez, ho, venez.
Que lachement vous pourmenez !

Alix.

Dieu vous doint le bon ſoir à tous.

Meſſire Iean.

Bon ſoir, Meſſieurs.

Matthieu.

Bon ſoir.

Eugene.

A vous.
Voici vne gentille bande.

Alix.

Monſieur, quelle faueur trop grande
Vous m'auez fait en ce pardon.

Florimond.

Merciez Monſieur de ce don,
Et luy voüez pour deſormais
Vn fidelle amour à iamais.

Guillaume.

Monſieur pour elle grand merci,
M'amie faites bien ainſi.

Eugene.

Sus entrons, on couure la table,

Suiuons ce plaisir souhaitable
De n'estre iamais soucieux :
Tellement mesme que les Dieux
A l'enui de ce bien volage,
Doublent au Ciel leur sainct breuuage.

Adieu, & applaudissez.

FIN DE LA COMEDIE D'EVGENE.



CLEOPATRE
CAPTIVE

TRAGEDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARISIEN[12].

PERSONNAGES DE LA TRAGEDIE

DE *CLEOPATRE.*

L'Ombre d'Antoine.

Cleopatre.

Eras.

Charmium.

Octauian Cesar.

Agrippe.

Proculee.

Le chœur des femmes Alexandrines.

Seleuque.



CLÉOPATRE

CAPTIVE

TRAGEDIE.

PROLOGVE.

Puis que la terre (ô Roy des Rois la crainte)
Qui ne refuſe eſtre à tes loix eſtrainte,
De la grandeur de ton ſainct nom ſ'eſtonne[20],
Qu'elle a graué dans ſa double colonne :
Puis que la mer qui te fait ſon Neptune,
Bruit en ſes flots ton heureuſe fortune,
Et que le Ciel riant à ta victoire
Se voit mirer au parfait de ta gloire :
Pourroyent vers toy les Muſes telles eſtre,
De n'adorer & leur pere & leur maiſtre?
Pourroyent les tiens nous celer tes loüanges,
Qu'on oit tonner par les peuples eſtranges?
Nul ne ſçauroit tellement enuers toy
Se rendre ingrat, qu'il ne chante ſon Roy.
Les bons eſprits que ton pere forma,
Qui les neuf Sœurs en France ranima,

Du pere & fils se pourroient ils bien taire,
Quand à tous deux telle chose a peu plaire?
Lors que le temps nous aura presenté
Ce qui sera digne d'estre chanté
D'vn si grand Prince, ains d'vn Dieu dont la place
Se voit au Ciel ia monstrer son espace.
Et si ce temps qui toute chose enfante,
Nous eust offert ta gloire triomphante,
Pour assez tost de nous estre chantee,
Et maintenant à tes yeux presentee,
Tu n'orrois point de nos bouches sinon
Du grand HENRY *le triomphe & le nom.*
Mais pour autant que ta gloire entendue
En peu de temps ne peut estre rendue :
Que dis-ie en peu? mais en cent mille annees
Ne feroyent pas tes loüanges bornees,
Nous t'apportons (ô bien petit hommage)
Ce bien peu d'œuure ouuré de ton langage,
Mais tel pourtant que ce langage tien
N'auoit iamais dérobbé ce grand bien
Des autheurs vieux : C'est vne Tragedie,
Qui d'vne voix & plaintiue & hardie
Te represente vn Romain Marc Antoine,
Et Cleopatre Egyptienne Roine :
Laquelle apres qu'Antoine son ami
Estant desia vaincu par l'ennemi,
Se fust tué, ia se sentant captiue,
Et qu'on vouloit la porter toute viue
En vn triomphe auecques ses deux femmes,
S'occit. Ici les desirs & les flammes
Des deux amans : d'Octauian aussi
L'orgueil, l'audace & le iournel souci
De son trophee emprains tu sonderas,
Et plus qu'à luy le tien egaleras :
Veu qu'il faudra que ses successeurs mesmes
Cedent pour toy aux volontez suprémes,
Qui ia le monde à ta couronne voüent,
Et le commis de tous les Dieux t'auoüent.

Reçoy donc (Sire) & d'vn visage humain
Prens ce deuoir de ceux qui sous ta main,
Tant les esprits que les corps entretiennent,
Et deuant toy agenouiller se viennent :
En attendant que mieux nous te chantions,
Et qu'à tes yeux sainctement presentions
Ce que ia chante à toy le fils des Dieux,
La terre toute, & la mer, & les Cieux.

ACTE I.

L'OMBRE D'ANTOINE.

Dans le val tenebreux, où les nuicts eternelles
Font eternelle peine aux ombres criminelles,
Cedant à mon destin ie suis volé n'aguere,
Ia ia fait compagnon de la troupe legere,
Moy (dy-ie) Marc Antoine horreur de la grand' Romme,
Mais en ma triste fin cent fois miserable homme.
Car vn ardent amour, bourreau de mes mouëlles,
Me deuorant sans fin sous ses flames cruelles,
Auoit esté commis par quelque destinee
Des Dieux ialoux de moy, à fin que terminee
Fust en peine & malheur ma pitoyable vie,
D'heur, de ioye & de biens parauant assouuie.
O moy deslors chetif, que mon œil trop folastre
S'égara dans les yeux de ceste Cleopatre!
Depuis ce seul moment ie senti bien ma playe
Descendre par l'œil traistre en l'ame encore gaye,
Ne songeant point alors quelle poison extreme
I'auois ce iour receu au plus creux de moymesme :
Mais helas! en mon dam, las! en mon dam & perte

Ceste playe cachee en fin fut découuerte,
Me rendant odieux, foulant ma renommee
D'auoir enragément ma Cleopatre aimee :
Et forcené aprés comme si cent furies
Exerçans dedans moy toutes bourrelleries,
Embrouillans mon cerueau, empestrans mes entrailles,
M'eussent fait le gibier des mordantes tenailles :
Dedans moy condamné, faisans sans fin renaistre
Mes tourmens iournaliers, ainsi qu'on voit repaistre
Sur le Caucase froid la poitrine empietee,
Et sans fin renaissante à son vieil Promethee.
Car combien qu'elle fust Royne & race royale,
Comme tout aueuglé sous ceste ardeur fatale
Ie luy fis les presens qui chacun estonnerent,
Et qui ia contre moy ma Romme eguillonnerent :
Mesme le fier Cesar ne taschant qu'à deffaire
Celuy qui à Cesar Compagnon ne peult plaire,
S'embrasant pour vn crime indigne d'vn Antoine,
Qui tramoit le malheur encouru pour ma Roine ,
Et qui encor au val des durables tenebres
Me va renouuellant mille plaintes funebres,
Eschauffant les serpens des sœurs echeuelees,
Qui ont au plus chetif mes peines egalees :
C'est que ia ia charmé, enseueli des flames,
Ma femme Octauienne honneur des autres Dames,
Et mes mollets enfans ie vins chasser arriere,
Nourrissant en mon sein ma serpente meurdriere,
Qui m'entortillonnant, trompant l'ame rauie,
Versa dans ma poitrine vn venin de ma vie,
Me transformant ainsi sous ses poisons infuses,
Qu'on seroit du regard de cent mille Meduses.
Or pour punir ce crime horriblement infame,
D'auoir banni les miens, & reietté ma femme,
Les Dieux ont à mon chef la vengeance auancee,
Et dessus moy l'horreur de leurs bras élancee :
Dont la saincte equité, bien qu'elle soit tardiue,
Ayant les pieds de laine, elle n'est point oisiue,
Ains dessus les humains d'heure en heure regarde,

Et d'vne main de fer ſon trait enflammé darde.
Car toſt apres Ceſar iure contre ma teſte,
Et mon piteux exil de ce monde m'appreſte.
Me voila ia croyant ma Roine, ains ma ruine,
Me voila bataillant en la plaine marine,
Lors que plus fort i'eſtois ſur la ſolide terre :
Me voila ia fuyant oublieux de la guerre,
Pour ſuiure Cleopatre, en faiſant l'heur des armes
Ceder à ce malheur des amoureux alarmes.
Me voila dans ſa ville où i'yurongne & putace,
Me paiſſant de plaiſirs, pendant que Ceſar trace
Son chemin deuers nous, pendant qu'il a l'armee
Que ſus terre i'auois, d'vne gueule affamee,
Ainſi que le Lyon vagabond à la queſte,
Me voulant deuorer, & pendant qu'il appreſte
Son camp deuant la ville, où bien toſt il refuſe
De me faire vn parti, tant que malheureux i'vſe
Du malheureux remede, & pouſſant mon eſpee
Au trauers des boyaux en mon ſang l'ay trempee,
Me donnant guariſon par l'outrageuſe playe.
Mais auant que mourir, auant que du tout i'aye
Sangloté mes eſprits, las las ! quel ſi dur homme
Euſt peu voir ſans pleurer vn tel honneur de Romme,
Vn tel dominateur, vn Empereur Antoine,
Que ia frappé à mort ſa miſerable Roine
De deux femmes aidee angoiſſeuſement palle
Tiroit par la feneſtre en ſa chambre royale !
Ceſar meſme n'euſt peu regarder Cleopatre
Couper ſur moy ſon poil, ſe deſchirer & battre,
Et moi la conſoler auecques ma parole,
Ma pauure ame ſoufflant qui tout ſoudain ſ'en vole,
Pour aux ſombres enfers endurer plus de rage
Que celuy qui a ſoif au milieu du breuuage,
Ou que celuy qui rouë vne peine eternelle,
Ou que les palles Sœurs, dont la dextre cruelle
Egorgea les maris : Ou que celuy qui vire
Sa pierre ſans porter ſon faix où il aſpire.
Encore en mon tourment tout ſeul ie ne puis eſtre :

Auant que ce Soleil qui vient ores de naiſtre,
Ayant tracé ſon iour chez ſa tante ſe plonge,
Cleopatre mourra : ie me ſuis ore en ſonge
A ſes yeux preſenté, luy commandant de faire
L'honneur à mon ſepulchre, & apres ſe deffaire,
Pluſtoſt qu'eſtre dans Romme en triomphe portee,
L'ayant par le deſir de la mort confortee,
L'appellant auec moy qui ia ia la demande
Pour venir endurer en noſtre palle bande :
Or' ſe faiſant compagne en ma peine & triſteſſe,
Qui ſ'eſt faite long temps compagne en ma lieſſe.

CLEOPATRE, ERAS, CHARMIVM.

Cleopatre.

Que gaignez-vous helas! en la parole vaine?

Eras.

Que gaignez-vous helas! de vous eſtre inhumaine?

Cleopatre.

Mais pourquoy perdez-vous vos peines ocieuſes?

Charmium.

Mais pourquoy perdez-vous tant de larmes piteuſes?

Cleopatre.

Qu'eſt-ce qui aduiendroit plus horrible à la veuë?

Eras.

Qu'eſt-ce qui pourroit voir vne tant deſpourueuë?

Cleopatre.

Permettez mes sanglots mesme aux fiers Dieux se prendre.

Charmium.

Permettez à nous deux de constante vous rendre.

Cleopatre.

Il ne faut que ma mort pour bannir ma complainte.

Eras.

Il ne faut point mourir auant sa vie esteinte.

Cleopatre.

Antoine ia m'appelle, Antoine il me faut suiure.

Charmium.

Antoine ne veut pas que vous viuiez sans viure.

Cleopatre.

O vision estrange! ô pitoyable songe!

Eras.

O pitoyable Roine, ô quel tourment te ronge?

Cleopatre.

O Dieux à quel malheur m'auez-vous allechee?

Charmium.

O Dieux ne sera point vostre plainte estanchee?

Cleopatre.

Mais (ô Dieux) à quel bien, ſi ce iour ie deuie!

Eras.

Mais ne plaignez donc point & ſuiuez voſtre enuie.

Cleopatre.

Ha pourrois-ie donc bien moy la plus malheureuſe,
Que puiſſe regarder la voûte radieuſe,
Pourrois-ie bien tenir la bride à mes complaintes,
Quand ſans fin mon malheur redouble ſes attaintes?
Quand ie remaſche en moy que ie ſuis la meurdriere
Par mes trompeurs apaſts, d'vn qui ſous ſa main fiere
Faiſoit croûler la terre? Ha Dieux pourrois-ie traire
Hors de mon cœur le tort qu'alors ie luy peu faire,
Qu'il me donna Syrie, & Cypres, & Phenice,
La Iudee embaſmee, Arabie & Cilice,
Encourant par cela de ſon peuple la haine?
Ha pourrois-ie oublier ma gloire & pompe vaine,
Qui l'apaſtoit ainſi au mal, qui nous talonne,
Et malheureuſement les malheureux guerdonne,
Que la troupe des eaux en l'apaſt eſt trompée?
Ha l'orgueil, & les ris, la perle deſtrempee,
La delicate vie effeminant ſes forces,
Eſtoyent de nos malheurs les ſubtiles amorces!
Quoy? pourrois-ie oublier que par roide ſecouſſe
Pour moy ſeule il ſouffrit des Parthes la repouſſe,
Qu'il euſt bien ſubiuguez & rendus à ſa Romme,
Si les ſongears amours n'occupoient tout vn homme,
Et ſ'il n'euſt eu deſir d'abandonner ſa guerre
Pour reuenir ſoudain hyuerner en ma terre?
Ou pourrois-ie oublier que pour ma plus grand' gloire,
Il traina en triomphe & loyer de victoire,
Dedans Alexandrie vn puiſſant Artauade
Roy des Armeniens, veu que telle brauade

N'appartenoit ſinon qu'à ſa ville orgueilleuſe,
Qui ſe rendit alors d'auantage haineuſe?
Pourrois-ie oublier mille & mille & mille choſes,
En qui l'amour pour moy a ſes paupieres cloſes,
En cela meſmement que pour ceſte amour mienne
On luy veit delaiſſer l'Octauienne ſienne?
En cela que pour moy il voulut faire guerre
Par la fatale mer, eſtant plus fort par terre?
En cela qu'il ſuiuit ma nef au vent donnee
Ayant en ſon beſoin ſa troupe abandonnee?
En cela qu'il prenoit doucement mes amorces,
Alors que ſon Ceſar prenoit toutes ſes forces?
En cela que feignant eſtre preſte à m'occire,
Ce pitoyable mot ſoudain ie luy feis dire?
O Ciel faudra-il donc que Cleopatre morte
Antoine viue encor? ſus ſus, Page, conforte
Mes douleurs par ma mort. Et lors voyant ſon page
Soymeſme ſe tuer, Tu donnes teſmoignage,
O Eunuque (dit-il) comme il faut que ie meure!
Et vomiſſant vn cri il ſ'enferra ſur l'heure.
Ha Dames, aa faut-il que ce malheur ie taiſe?
Ho ho retenez moy, ie... ie...

Charmium.

Mais quel mal-aiſe
Pourroit eſtre plus grand?

Eras.

Soulagez voſtre peine,
Efforcez vos eſprits.

Cleopatre.

Las las!

Charmium.

Tenez la resne
Au dueil empoisonnant.

Cleopatre.

A grand Ciel, que i'endure!
Encore l'auoir veu ceste nuict en figure!
Hé!

Eras.

Hé, rien que la mort ne ferme au dueil la porte.

Cleopatre.

Hé hé Antoine estoit...

Charmium.

Mais comment?

Cleopatre.

En la sorte...

Eras.

En quelle sorte donc?

Cleopatre.

Comme alors que sa playe...

Charmium.

Mais leuez-vous vn peu, que gesner on essaye
Ce qui gesne la voix.

Eras.

O plaisir, que tu meines
Vn horrible troupeau de deplaisirs & peines!

Cleopatre.

Comme alors que ſa playe auoit ce corps tractable
Enſanglanté par tout.

Charmium.

O ſonge eſpouuentable !
Mais que demandoit il?

Cleopatre.

Qu'à ſa tumbe ie face
L'honneur qui luy eſt deu.

Charmium.

Quoy encor?

Cleopatre.

Que ie trace
Par ma mort vn chemin pour rencontrer ſon ombre.
Me racontant encor...

Charmium.

La baſſe porte ſombre
Eſt à l'aller ouuerte, & au retour fermee.

Cleopatre.

Vne eternelle nuict doit de ceux eſtre aimee,
Qui ſouffrent en ce iour vne peine eternelle.
Oſtez-vous le deſir de ſ'efforcer à celle
Qui libre veut mourir pour ne viure captiue?

Eras.

Sera donc celle là de la Parque craintiue,
Qui au deffaut de mort verra mourir ſa gloire?

Cleopatre.

Non non, mourons mourons, arrachons la victoire,
Encore que soyons par Cesar surmontees.

Eras.

Pourrions nous bien estre en triomphe portees?

Cleopatre.

Que plus tost ceste terre au fond de ses entrailles
M'engloutisse à present, que toutes les tenailles
De ces bourrelles Sœurs horreur de l'onde basse,
M'arrachent les boyaux, que la teste on me casse
D'vn foudre inusité, qu'ainsi ie me conseille,
Et que la peur de mort entre dans mon oreille!

CHŒVR DES FEMMES ALEXANDRINES.

Quand l'Aurore vermeille
Se voit au lict laisser
Son Titon qui sommeille,
Et l'ami caresser:
On voit à l'heure mesme
Ce pays coloré,
Sous le flambeau supréme
Du Dieu au Char doré:
Et semble que la face
De ce Dieu variant,
De ceste ville face
L'honneur de l'Orient,
Et qu'il se mire en elle
Plus tost qu'en autre part,
La prisant comme celle
Dont plus d'honneur depart

De pompes & delices
Attrayans doucement
Sous leurs gayes blandices,
L'humain entendement.
Car veit on iamais ville
En plaisir, en honneur,
En banquets plus fertile,
Si durable estoit l'heur?
Mais ainsi que la force
Du celeste flambeau,
Tirer à soy s'efforce
Le plus leger de l'eau:
Ainsi que l'aimant tire
Son acier, & les sons
De la marine Lyre
Attiroyent les poissons:
Tout ainsi nos delices,
La mignardise & l'heur,
Allechemens des vices,
Tirent nostre malheur.
Pourquoy, fatale Troye
Honneur des siecles vieux,
Fus tu donnee en proye
Sous le destin des Dieux?
Pourquoy n'eus tu, Medee,
Ton Iason? & pourquoy,
Ariadne, guidee
Fus tu sous telle foy?
Des delices le vice
A ce vous conduisoit:
Puis apres sa malice
Soymesme destruisoit.
Tant n'estoit variable
Vn Prothee en son temps,
Et tant n'est point muable
La course de nos vents:
Tant de fois ne se change
Thetis, & tant de fois

L'inconſtant ne ſe range
Sous ſes diuerſes loix,
Que noſtre heur, en peu d'heure
En malheur retourné,
Sans que rien nous demeure,
Proye au vent eſt donné.
La roſe iournaliere,
Quand du diuin flambeau
Nous darde la lumiere
Le rauiſſeur taureau,
Fait naiſtre en ſa naiſſance
Son premier dernier iour :
Du bien la iouiſſance
Eſt ainſi ſans ſeiour.
Le fruict vangeur du pere,
S'eſt bien eſuertué
De tuer ſa vipere,
Pour eſtre apres tué.
Ioye, qui dueil enfante,
Se meurdriſt, puis la mort
Par la ioye plaiſante
Fait au dueil meſme tort.
Le bien qui eſt durable
C'eſt vn monſtre du Ciel,
Quand ſon vueil fauorable
Change le fiel en miel.
Si la ſaincte ordonnance
Des immuables Dieux,
Forcluſe d'inconſtance
Seule incogneuë à eux,
En ce bas hemiſphere
Veut ſon homme garder,
Lors le ſort improſpere
Ne le peut retarder,
Que maugré ſa menace
Ne vienne tenir rang,
Maugré le fer qui braſſe
La poudre auec le ſang.

On doit ſeurement dire
L'homme qu'on doit priſer,
Quand le Ciel vient l'eſlire
Pour le fauoriſer,
Ne deuoir iamais craindre
L'Ocean furieux,
Lors que mieux ſemble atteindre
Le marche-pied des Dieux :
Plongé dans la marine
Il doit vaincre en la fin,
Et ſ'attend à l'eſpine
De l'attendant Daulphin.
La guerre impitoyable
Moiſſonnant les humains,
Craint l'heur eſpouuentable
De ſes celeſtes mains.
Tous les arts de Medee,
Le venin, la poiſon,
Les beſtes dont gardee
Fut la riche toiſon :
Ny par le bois eſtrange
Le Lyon outrageux,
Qui ſous ſa patte range
Tous les plus courageux :
Ny la loy qu'on reuere,
Non tant comme on la craint,
Ny le bourreau ſeuere,
Qui l'homme bleſme eſtraint :
Ny les feux qui ſaccagent
Le haut pin moleſtans,
Sa fortune n'outragent,
Rendans les dieux conſtans.
Mais ainſi qu'autre choſe
Contraint ſous ſon effort,
Tient ſous ſa force encloſe
La force de la mort :
Et maugré ceſte bande
Touſiours en bas filant,

Tant que le Ciel commande
En bas n'eſt deuallant :
Et quand il y deualle,
Sans aucun mal ſouffrir
D'vn ſommeil qu'il aualle
A mieux il va ſ'offrir.
Mais ſi la deſtinee
Arbitre d'vn chacun,
A ſa chance tournee
Contre l'heur de quelqu'vn,
Le ſceptre ſous qui ploye
Tout vn peuple ſubmis,
Eſt force qu'il foudroye
Ses mutins ennemis.
La volage richeſſe,
Appuy de l'heur mondain,
L'honneur & la hauteſſe
Refuyant tout ſoudain :
Bref, fortune obſtinee,
Ny le temps tout fauchant,
Sa rude deſtinee
Ne vont point empeſchant.
Des hauts Dieux la puiſſance
Teſmoigne aſſez ici,
Que noſtre heureuſe chance
Se precipite ainſi.
Quel eſtoit Marc Antoine?
Et quel eſtoit l'honneur
De noſtre braue Roine
Digne d'vn tel donneur?
Des deux l'vn miſerable
Cedant à ſon deſtin,
D'vne mort pitoyable
Vint auancer ſa fin :
L'autre encore craintiue
Taſchant ſ'éuertuer,
Veut pour n'eſtre captiue
Librement ſe tuer.

Ceste terre honnorable,
Ce pays fortuné,
Helas! voit peu durable
Son heur importuné.
Telle est la destinee
Des immuables Cieux,
Telle nous est donnee
La defaueur des Dieux.

ACTE II.

OCTAVIEN, AGRIPPE, PROCVLEE.

Octauien.

En la rondeur du Ciel enuironnee
A nul, ie croy, telle faueur donnee
Des Dieux fauteurs ne peult estre qu'à moy :
Car outre encor que ie suis maistre & Roy
De tant de biens, qu'il semble qu'en la terre
Le Ciel qui tout sous son empire enserre,
M'ait tout exprés de sa voûte transmis
Pour estre ici son general commis :
Outre l'espoir de l'arriere memoire
Qui aux neueux rechantera ma gloire,
D'auoir d'Antoine, Antoine, dis-ie, horreur
De tout ce monde, accablé la fureur :
Outre l'honneur que ma Romme m'appreste
Pour le guerdon de l'heureuse conqueste,
Il semble ia que le Ciel vienne tendre
Ses bras courbez pour en soy me reprendre,
Et que la boule entre ses ronds enclose,
Pour vn Cesar ne soit que peu de chose :
Or' ie desire, or' ie desire mieux,
C'est de me ioindre au sainct nombre des Dieux.

Iamais la terre en tout aduantureuſe,
N'a ſa perſonne entierement heureuſe :
Mais le malheur par l'heur eſt acquitté,
Et l'heur ſe paye en l'infelicité.

Agrippe.

Mais de quel lieu ces maux[22] *?*

Octauien.

Qui euſt peu croire
Qu'apres l'honneur d'vne telle victoire,
Le dueil, le pleur, le ſouci, la complainte,
Meſme à Ceſar euſt donné telle atteinte?
Mais ie me voy ſouuent en lieu ſecret
Pour Marc Antoine eſtre en plainte & regret,
Qui aux honneurs receus en noſtre terre,
Et compagnon m'auoit eſté en guerre,
Mon allié, mon beaufrere, mon ſang,
Et qui tenoit ici le meſme rang
Auec Ceſar : Nonobſtant par rancune
De la muable & traiſtreſſe fortune,
On veit ſon corps en ſa playe moüillé
Auoir ce lieu piteuſement ſoüillé.
Ha cher ami !

Proculee.

L'orgueil & la brauade
Ont fait Antoine ainſi qu'vn Ancelade,
Qui ſe voulant encore prendre aux Dieux,
D'vn trait horrible & non lancé des Cieux,
Mais de ta main à la vengence adextre,
Sentit combien peut d'vn grand Dieu la dextre.
Que plaignez-vous ſi l'orgueil iuſtement
A l'orgueilleux donne ſon payement?

Agrippe.

L'orgueil eſt tel, qui d'vn malheur guerdonne
La malheureuſe & ſuperbe perſonne.
Meſmes ainſi que d'vn onde le branle,
Lors que le Nord dedans la mer l'ébranle,
Ne ceſſe point de courir & gliſſer,
Vireuolter, rouler, & ſe dreſſer,
Tant qu'à la fin dépiteux il arriue,
Bruyant ſa mort, à l'ecumeuſe riue :
Ainſi ceux la que l'orgueil trompe ici,
Ne ceſſent point de ſe dreſſer ainſi,
Courir, tourner, tant qu'ils ſoyent agitez
Contre les bords de leurs felicitez.
C'eſtoit aſſez que l'orgueil pour Antoine
Precipiter auec ſa pauure Roine,
Si les amours laſcifs & les delices
N'euſſent aidé à rouër leurs ſupplices :
Tant qu'on ne ſçait comment ces dereiglez
D'vn noir bandeau ſe ſont tant aueuglez
Qu'ils n'ont ſceu voir & cent & cent augures,
Prognoſtiqueurs des miſeres futures.
Ne veit on pas Piſaure l'ancienne
Prognoſtiquer la perte Antonienne,
Qui de ſoldats Antoniens armee
Fuſt engloutie & dans terre abyſmee?
Ne veit on pas dedans Albe vne image
Suer long temps? Ne veit on pas l'orage
Qui de Patras la ville enuironnoit,
Alors qu'Antoine en Patras ſeiournoit,
Et que le feu qui par l'air ſ'eclata
Heraclion en pieces eſcarta?
Ne veit on pas, alors que dans Athenes
En vn theatre on luy monſtroit les peines,
Ou pour neant les ſerpen-piés ſe mirent,
Quant aux rochers les rochers ils ioignirent,
Du Dieu Bacchus l'image en bas pouſſee

Des vents, qui l'ont comm' à l'enui caſſee,
Veu que Bacchus vn conducteur eſtoit,
Pour qui Antoine vn meſme nom portoit?
Ne veit on pas d'vne flame fatale
Rompre l'image & d'Eumene & d'Atale,
A Marc Antoine en ce lieu dediees?
Puis maintes voix fatalement criees,
Tant de geſiers, & tant d'autre merueilles,
Tant de corbeaux, & feneſtres corneilles,
Tant de ſommets rompus & mis en poudre.
Que monſtroyent ils que ta future foudre,
Qui ce rocher deuoit ainſi combattre?
Qu'admonneſtoit la nef de Cleopatre,
Et qui d'Antoine auoit le nom par elle,
Ou l'hirondelle exila l'hirondelle:
Et toutesfois en ſillant leur lumiere
N'y voyoyent point ce qui ſuiuoit derriere?
Vante toy donc les ayans pourchaſſez,
Comme vengeur des grands Dieux offenſez:
Eſiouy toy en leur ſang & te baigne,
De leurs enfans fais rougir la campagne,
Racle leur nom, efface leur memoire:
Pourſuy pourſuy iuſqu'au bout ta victoire.

Octauien.

Ne veux-ie donc ma victoire pourſuiure,
Et mon trophee au monde faire viure?
Pluſtoſt, pluſtoſt le fleuue impetueux
Ne ſe rengorge au grand ſein flucteux.
C'eſt le ſouci qui auecq la complainte
Que ie faiſois de l'autre vie eſteinte,
Me ronge auſſi: mais plus grand teſmoignage
De mes honneurs ſ'obſtinans contre l'aage,
Ne ſ'eſt point veu, ſinon que ceſte Dame
Qui conſomma Marc Antoine en ſa flame,
Fut dans ma ville en triomphe menee.

Proculee.

Mais pourroit-elle à Romme eſtre trainee,
Veu qu'elle n'a ſans fin autre deſir,
Que par ſa mort ſa liberté choiſir?
Sçauez-vous pas lors que nous échellaſmes,
Et que par ruſe en ſa court nous allaſmes,
Que tout ſoudain qu'en la court on me veit,
En ſ'écriant vne des femmes dit :
O pauure Roine! es tu donc priſe viue?
Vis tu encor pour treſpaſſer captiue?
Et qu'elle ainſi ſous telle voix rauie
Vouloit trencher le filet de ſa vie,
Du cimeterre à ſon coſté pendu,
Si ſaiſiſſant ie n'euſſe deffendu
Son eſtomach ia deſia menaſſé
Du bras meurdrier à l'encontre hauſſé ?
Sçauez-vous pas que depuis ce iour meſme
Elle eſt tombee en maladie extreme,
Et qu'elle a feint de ne pouuoir manger,
Pour par la faim à la fin ſe renger?
Penſez-vous pas qu'outre telle fineſſe
Elle ne trouue à la mort quelque addreſſe?

Agrippe.

Il vaudroit mieux deſſus elle veiller,
Sonder, courir, eſpier, trauailler,
Que du berger la veuë gardienne
Ne ſ'arreſtoit ſus ſon Inachienne.
Que nous nuira ſi nous la confortons,
Si doucement ſa foibleſſe portons?
Par tels moyens ſ'enuolera l'enuie
De faire change à ſa mort de ſa vie :
Ainſi ſa vie heureuſement traitee
Ne pourra voir ſa quenouille arreſtee:
Ainſi ainſi iuſqu'à Romme elle ira,

Ainsi ainsi ton souci finira.
Et quand aux plains, veux tu plaindre celuy
Qui de tout temps te brassa tout ennuy,
Qui n'estoit né sans ta dextre diuine,
Que pour la tienne & la nostre ruine?
Te souuient il que pour dresser ta guerre
Tu fus hay de toute nostre terre,
Qui se piquoit mutinant contre toy,
Et refusoit se courber sous ta loy,
Lors que tu prins pour guerroyer Antoine
Des hommes francs le quart du patrimoine,
Des seruiteurs la huictiesme partie
De leur vaillant : tant que ia diuertie
Presque s'estoit l'Italie troublee?
Mais quelle estoit sa peine redoublee,
Dont il taschoit embraser les Rommains,
Pour ce Lepide exilé par tes mains?
Te souuient-il de ceste horrible armee
Que contre nous il auoit animee?
Tant de Rois donc qui voulurent le suiure,
Y venoyent ils pour nous y faire viure?
Pensoyent-ils bien nous foudroyer exprés,
Pour deplorer nostre ruine aprés?
Le Roy Bocchus, le Roy Cilicien,
Archelaus Roy Capadocien,
Et Philadelphe, & Adalle de Thrace,
Et Mithridate vsoyent ils de menace
Moindre sus nous, que de porter en ioye
Nostre despoüille & leur guerriere proye,
Pour à leurs Dieux ioyeusement les pendre,
Et maint & maint sacrifice leur rendre?
Voila les pleurs que doit vn aduersaire
Apres la mort de son ennemy faire.

Octauien.

O gent Agrippe, ou pour te nommer mieux,
Fidelle Achate, estoit donc de mes yeux

Digne le pleur? Celuy donc s'effemine
Qui ia du tout l'effeminé ruine?
Non non les plains cederont aux rigueurs,
Baignons en sang les armes & les cœurs,
Et souhaitons à l'ennemi cent vies,
Qui luy seroient plus durement rauies :
Quant à la Roine, appaiser la faudra
Si doucement que sa main se tiendra
De forbannir l'ame seditieuse
Outre les eaux de la riue oublieuse.
Ie vois desor en cela m'efforcer,
Et son desir de la mort effacer :
Souuent l'effort est forcé par la ruse.
Pendant, Agrippe, aux affaires t'amuse.
Et toy loyal messager Proculee,
Sonde par tout ce que la fame aislee
Fait s'acouster dedans Alexandrie
Qu'elle circuit, & tantost bruit & crie,
Tantost plus bas marmote son murmure,
N'estant iamais loing de telle auenture.

Proculee.

Si bien par tout mon deuoir se fera,
Que mon Cesar de moy se vantera.
O! s'il me faut ores vn peu dresser
L'esprit plus haut & seul en moy penser :
Cent & cent fois miserable est celuy
Qui en ce monde a mis aucun appuy :
Et tant s'en faut qu'il ne fasche de viure
A ceux qu'on voit par fortune poursuiure,
Que moy qui suis du sort assez contant
Ie suis fasché de me voir viure tant.
Où es tu, Mort, si la prosperité
N'est sous les cieux qu'vne infelicité[23]*?*
Voyons les grands, & ceux qui de leur teste
Semblent desia deffier la tempeste :
Quel heur ont ils pour vne fresle gloire?

Mille ſerpens rongears en leur memoire,
Mille ſoucis meſlez d'effroyement,
Sans fin deſir, iamais contentement :
Dés que le Ciel ſon foudre pirouëtte,
Il ſemble ia que ſur eux il ſe iette :
Dés lors que Mars pres de leur terre tonne,
Il ſemble ia leur rauir la couronne :
Dés que la peſte en leur regne tracaſſe,
Il ſemble ia que leur chef on menaſſe :
Bref, à la mort ils ne peuuent penſer
Sans ſouſpirer, bleſmir, & ſ'offenſer,
Voyant qu'il faut par mort quitter leur gloire,
Et bien ſouuent enterrer la memoire,
Ou celuy-la qui ſolitairement,
En peu de biens cherche contentement,
Ne pallit pas ſi la fatale Parque
Le fait penſer à la derniere barque :
Ne pallit pas, non ſi le Ciel & l'onde
Se rebrouilloyent au vieil Chaos du monde.
Telle eſt telle eſt la mediocrité
Où giſt le but de la felicité :
Mais qui me fait en ce diſcours me plaire,
Quand il conuient exploiter mon affaire?
Trop toſt trop toſt ſe fera mon meſſage,
Et touſiours tard vn homme ſe fait ſage.

LE CHŒVR.

Strophe.

De la terre humble & baſſe,
Eſclaue de ſes cieux,
Le peu puiſſant eſpace
N'a rien plus vicieux
Que l'orgueil, qu'on voit eſtre
Hay du Ciel ſon maiſtre.

Antiſtrophe.

Orgueil qui met en poudre
Le rocher trop hautain :
Orgueil pour qui le foudre
Arma des Dieux la main,
Et qui vient pour ſalaire
Luymeſme ſe deffaire.

Strophe.

A qui ne ſont cogneuës
Les races du Soleil
Qui affrontoyent aux nuës
Vn ſuperbe appareil,
Et montagnes portees
L'vne ſus l'autre entees ?

Antiſtrophe.

La tombante tempeſte
Aduerſaire à l'orgueil,
Eſcarbouilla leur teſte,
Qui trouua ſon recueil
Apres la mort amere
Au ventre de ſa mere.

Strophe.

Qui ne cognoiſt le ſage
Qui trop audacieux,
Pilla du feu l'vſage
Au chariot des cieux,
Cherchant par arrogance
Sa propre repentance ?

Antiſtrophe.

Qu'on le voiſe voir ore

Sur le mont Scythien
Où ſon vautour deuore
Son geſier ancien :
Que ſa poitrine on voye
Eſtre eternelle proye.

Strophe.

Qui ne cognoiſt Icare
Le nommeur d'vne mer,
Et du Dieu de Pathare
L'enfant, qui enflammer
Vint ſous ſon char le monde,
Tant qu'il tombaſt en l'onde ?

Antiſtrophe.

De ceux là les ruines
Teſmoignent la fureur
Des ſainctes mains diuines,
Qui doiuent faire horreur
A l'orgueil, digne d'eſtre
Puni de telle dextre.

Strophe.

A t'on pas veu la vague
Au giron fluctueux,
Alors qu'Aquilon vague
Se fait tempeſtueux,
Preſque dreſſer ſes creſtes
Iuſqu'au lieu des tempeſtes?

Antiſtrophe.

Qu'on voye de l'audace
Phebus ſe courrouſſant,
Eſclarciſſant la trace

Qui ſon char va froiſſant,
Deſſous ſes fleches blondes
Preſque abyſmer les ondes.

Strophe.

A t'on pas veu d'vn arbre
Le couppeau cheuelu,
Ou la maiſon de marbre
Qui ſemble auoir voulu
Dépriſer trop hautaine
L'autre maiſon prochaine?

Antiſtrophe.

Qu'on voye vn feu celeſte
Ceſte ſime arrachant,
Et par mine moleſte
Le palais treſbuchant,
La plante au chef punie,
L'autre au pied demunie.

Strophe.

Mais Dieux (ô *Dieux*) *qu'il vienne*
Voir la plainte & le dueil
De ceſte Roine mienne,
Rabaiſſant ſon orgueil :
Roine, qui pour ſon vice
Reçoit plus grand ſupplice.

Antiſtrophe.

Il verra la Deeſſe
A genoux ſe ietter :
Et l'eſclaue Maiſtreſſe
Las, ſon mal regretter!
Sa voix à demi morte
Requiert qu'on la ſupporte.

Strophe.

Elle qui orgueilleuſe
Le nom d'Iſis portoit,
Qui de blancheur pompeuſe
Richement ſe veſtoit,
Comme Iſis l'ancienne,
Deeſſe Egyptienne.

Antiſtrophe.

Ore preſque en chemiſe
Qu'elle va dechirant,
Pleurant aux pieds ſ'eſt miſe
De ſon Ceſar, tirant
De l'eſtomach debile
Sa requeſte inutile.

Strophe.

Quel cœur, quelle penſee,
Quelle rigueur pourroit
N'eſtre point offenſee,
Quand ainſi lon verroit
Le retour miſerable
De la chance muable?

Antiſtrophe.

Ceſar en quelle ſorte,
La voyant ſans vertu,
La voyant demi-morte,
Maintenant ſouſtiens-tu
Les aſſauts que te donne
La pitié qui t'eſtonne?

Strophe.

Tu vois qu'vne grand' Roine,

Celle là qui guidoit
Ton compagnon Antoine,
Et par tout commandoit,
Heureuſe ſe vient dire,
Si tu voulois l'occire.

Antiſtrophe.

Las, helas! Cleopatre,
Las, helas! quel malheur
Vient tes plaiſirs abbattre,
Les changeant en douleur?
Las las, helas! (ô Dame)
Peux tu ſouffrir ton ame?

Strophe.

Pourquoy pourquoy, fortune,
O fortune aux yeux clos,
Es tu tant importune?
Pourquoy n'a point repos
Du temps le vol eſtrange,
Qui ſes faits broüille & change?

Antiſtrophe.

Qui en volant ſacage
Les chaſteaux ſourcilleux,
Qui les princes outrage,
Qui les plus orgueilleux,
Roüant ſa faulx ſuperbe,
Fauche ainſi comme l'herbe?

Strophe.

A nul il ne pardonne,
Il ſe fait & deffait,
Luy meſmes il ſ'eſtonne,

Il ſe flatte en ſon fait,
Puis il blaſme ſa peine,
Et contre elle forcene.

Antiſtrophe.

Vertu ſeule à l'encontre
Fait l'acier reboucher :
Outre telle rencontre
Le temps peult tout faucher :
L'orgueil qui nous amorce
Donne à ſa faulx ſa force.

ACTE III.

OCTAVIEN, CLEOPATRE, LE CHŒVR, SELEVQVE.

Octauien.

Voulez-vous donc votre fait excuſer?
Mais dequoy ſert à ces mots ſ'amuſer?
N'eſt-il pas clair que vous tachiez de faire
Par tous moyens Ceſar voſtre aduerſaire,
Et que vous ſeule attirant voſtre ami,
Me l'auez fait capital ennemi,
Braſſant ſans fin vne horrible tempeſte
Dont vous penſiez écerueler ma teſte?
Qu'en dites vous?

Cleopatre.

O quels piteux alarmes!
Las, que dirois-ie! hé, ia pour moy mes larmes
Parlent aſſez, qui non pas la iuſtice,
Mais de pitié cherchent le benefice.

Pourtant, Cefar, f'il eft à moy poffible
De tirer hors d'vne ame tant paffible
Cefte voix rauque à mes foufpirs meflee,
Efcoute encor l'efclaue defolee,
Las! qui ne met tant d'efpoir aux paroles
Qu'en ta pitié, dont ia tu me confoles.
Songe, Cefar, combien peult la puiffance
D'vn traiftre amour, mefme en fa iouyffance :
Et penfe encor que mon foible courage
N'euft pas fouffert fans l'amoureufe rage,
Entre vous deux ces batailles tonantes,
Deffus mon chef à la fin retournantes.
Mais mon amour me forçoit de permettre
Ces fiers debats, & toute aide promettre,
Veu qu'il falloit rompre paix, & combattre,
Ou feparer Antoine ou Cleopatre.
Separer, las! ce mot me fait faillir,
Ce mot me fait par la Parque affaillir.
Aa aa Cefar, aa.

Octauien.

Si ie n'eftois ore
Affez bening, vous pourriez feindre encore
Plus de douleurs, pour plus bening me rendre :
Mais quoy, ne veux-ie à mon merci vous prendre?

Cleopatre.

Feindre helas! ô.

Octauien.

Ou tellement fe plaindre
N'eft que mourir, ou bien ce n'eft que feindre.

LE CHŒVR.

La douleur
Qu'vn malheur

Nous raſſemble,
Tel ennuy
A celuy
Pas ne ſemble,
Qui exempt
Ne la ſent :
Mais la plainte
Mieux bondit,
Quand on dit
Que c'eſt feinte.

Cleopatre.

Si la douleur en ce cœur priſonniere
Ne ſurmontoit ceſte plainte derniere,
Tu n'aurois pas ta pauure eſclaue ainſi ;
Mais ie ne peux égaler au ſouci,
Qui petillant m'écorche le dedans,
Mes pleurs, mes plaints, & mes ſouſpirs ardens.
T'eſbahis tu ſi ce mot ſeparer,
A fait ainſi mes forces retirer?
Separer (Dieux!) ſeparer ie l'ay veu,
Et ſi n'ay point à ces debats pourueu!
Mieux il te fuſt (ô captiue rauie)
Te ſeparer meſme durant ſa vie!
I'euſſe la guerre & ſa mort empeſchee,
Et à mon heur quelque atteinte laſchee,
Veu que i'euſſe eu le moyen & l'eſpace
D'eſperer voir ſecrettement ſa face :
Mais mais cent fois, cent cent fois malheureuſe,
I'ay ia ſouffert ceſte guerre odieuſe :
I'ay i'ay perdu par ceſte eſtrange guerre,
I'ay perdu tout & mes biens & ma terre :
Et ſi ay veu ma vie & mon ſupport,
Mon heur, mon tout, ſe donner à la mort,
Que tout ſanglant ia tout froid & tout bleſme,
Ie rechauffois des larmes de moymeſme,
Me ſeparant de moymeſme à demi

Voyant par mort ſeparer mon ami.
Ha Dieux, grands Dieux! Ha grands Dieux!

Octauien.

Qu'eſt-ce ci?
Quoy? la conſtance eſtre hors de ſouci?

Cleopatre.

Conſtante ſuis, ſeparer ie me ſens,
Mais ſeparer on ne me peult long temps :
La palle mort m'en fera la raiſon,
Bien toſt Pluton m'ouurira ſa maiſon :
Où meſme encor l'éguillon qui me touche
Feroit reioindre & ma bouche & ſa bouche :
S'on me tuoit, le dueil qui creueroit
Parmi le coup plus de bien me feroit,
Que ie n'aurois de mal à voir ſortir
Mon ſang pourpré & mon ame partir.
Mais vous m'oſtez l'occaſion de mort,
Et pour mourir me deffaut mon effort,
Qui ſ'allentit d'heure en heure dans moy,
Tant qu'il faudra viure maugré l'eſmoy :
Viure il me faut, ne crains que ie me tue :
Pour me tuer trop peu ie m'eſuertue.
Mais puis qu'il faut que i'allonge ma vie,
Et que de viure en moy reuient l'enuie,
Au moins, Ceſar, voy la pauure foiblette,
Qui à tes pieds, & de recheffe iette :
Au moins, Ceſar, des gouttes de mes yeux
Amolli toy, pour me pardonner mieux :
De ceſte humeur la pierre on caue bien,
Et ſus ton cœur ne pourront elles rien?
Ne t'ont donc peu les lettres eſmouuoir
Qu'à tes deux yeux i'auois tantoſt fait voir,
Lettres ie dy de ton pere receues,
Certain teſmoin de nos amours conceuës?
N'ay-ie donc peu deſtourner ton courage,

Te descouurant & maint & maint image
De ce tien pere à celle-la loyal,
Qui de son fils receura tout son mal?
Celuy souuent trop tost borne sa gloire
Qui iusqu'au bout se vange en sa victoire.
Prens donc pitié, tes glaiues triomphans
D'Antoine & moy pardonnent aux enfans.
Pourrois-tu voir les horreurs maternelles,
S'on meurdrissoit ceux qui ces deux mammelles,
Qu'ores tu vois maigres & dechirees,
Et qui seroient de cent coups empirees,
Ont allaicté? Orrois tu mesmement
Des deux costez le dur gemissement?
Non non, Cesar, contente toy du pere,
Laisse durer les enfans & la mere
En ce malheur, où les Dieux nous ont mis.
Mais fusmes nous iamais tes ennemis
Tant acharnez que n'eussions pardonné,
Si le trophee à nous se fust donné?
Quant est de moy, en mes fautes commises
Antoine estoit chef de mes entreprises,
Las, qui venoit à tel malheur m'induire,
Eussé-ie peu mon Antoine esconduire?

Octauien.

Tel bien souuent son fait pense amender
Qu'on voit d'vn gouffre en vn gouffre guider :
Vous excusant, bien que vostre aduantage
Vous y mettiez, vous nuisez d'auantage,
En me rendant par l'excuse irrité,
Qui ne suis point qu'ami de verité.
Et si conuient qu'en ce lieu ie m'amuse
A repousser ceste inutile excuse :
Pourriez-vous bien de ce vous garentir,
Qui fit ma sœur hors d'Athenes sortir,
Lors que craignant qu'Antoine son espoux
Plus se donnast à sa femme qu'à vous.

Vous le paiſſiez de ruſe & de fineſſes,
De mille & mille & dix mille careſſes?
Tantoſt au lict exprés emmaigriſſiez,
Tantoſt par feinte exprés vous palliſſiez,
Tantoſt voſtre œil voſtre face baignoit
Dés qu'vn iect d'arc de luy vous eſloignoit,
Entretenant la feinte & ſorcelage,
Ou par couſtume, ou par quelque breuuage :
Meſme attiltrant vos amis & flatteurs
Pour du venin d'Antoine eſtre fauteurs,
Qui l'abuſoyent ſous les plaintes friuoles,
Faiſant ceder ſon proffit aux paroles.
Quoy? diſoient-ils, eſtes vous l'homicide
D'vn pauure eſprit, qui vous prend pour ſa guide?
Faut-il qu'en vous la Nobleſſe ſ'offenſe,
Dont la rigueur à celle la ne penſe,
Qui fait de vous le but de ſes penſees?
O qu'ils ſont mal enuers vous addreſſees!
Octauienne a le nom de l'eſpouſe,
Et ceſte ci, dont la flame ialouſe
Empeſche aſſez la viſte renommee,
Sera l'amie en ſon pays nommee :
Ceſte diuine, à qui rendent hommage
Tant de pays ioints à ſon heritage.
Tant peuent donc vos mines & addreſſes,
Et de ceux la les plaintes flattereſſes,
Qu'Octauienne & ſa femme & ma ſœur,
Fut dechaſſee, & dechaſſa voſtre heur.
Vous taiſez-vous, auez-vous plus deſir
Pour m'appaiſer d'autre excuſe choiſir?
Que diriez-vous du tort fait aux Rommains,
Qui ſ'enfuyoient ſecrettement des mains
De voſtre Antoine, alors que voſtre rage
Leur redoubloit l'outrage ſus l'outrage?
Que diriez vous de ce beau teſtament
Qu'Antoine auoit remis ſecrettement
Dedans les mains des pucelles Veſtales?
Ces maux eſtoyent les conduites fatales

De vos malheurs : & ores peu rusee
Vous voudriez bien encore estre excusee.
Contentez-vous, Cleopatre, & pensez
Que c'est assez de pardon, & assez
D'entretenir le fuseau de vos vies,
Qui ne seront à vos enfans rauies.

Cleopatre.

Ore, Cesar, chetiue ie m'accuse,
En m'excusant de ma premiere excuse,
Recognoissant que ta seule pitié
Peut donner bride à ton inimitié :
Que ia pour moy tellement se commande,
Que tu ne veux de moy faire vne offrande
Aux Dieux ombreux, ny des enfans aussi
Que i'ai tourné en ces entrailles ci.
De ce peu donc de mon pouuoir resté
Ie rens ie rends grace à ta maiesté :
Et pour donner à Cesar tesmoignage,
Que ie suis sienne & le suis de courage,
Ie veux, Cesar, te deceler tout l'or,
L'argent, les biens, que ie tiens en thresor.

LE CHŒVR.

Quand la seruitude
Le col enchesnant
Dessous le ioug rude
Va l'homme gesnant :
Sans que lon menasse
D'vn sourcil plié,
Sans qu'effort on face
Au pauure lié,
Assez il confesse,
Assez se contraint,
Assez il se presse

Par la crainte eſtraint.
Telle eſt la nature
Des ſerfs déconfits,
Tant de mal n'endure
De Iapet le fils.

Octauien.

L'ample threſor, l'ancienne richeſſe
Que vous nommez, teſmoigne la hauteſſe
De voſtre race : & n'eſtoit le bon heur
D'eſtre du tout en la terre ſeigneur,
Ie me plaindrois qu'il faudra que ſoudain
Ces biens royaux changent ainſi de main.

Seleuque.

Comment, Ceſar, ſi l'humble petiteſſe
Oſe addreſſer ſa voix à ta hauteſſe,
Comment peux tu ce threſor eſtimer
Que ma Princeſſe a voulu te nommer?
Cuides tu bien, ſi accuſer ie l'oſe,
Que ſon threſor tienne ſi peu de choſe?
La moindre Roine à ta loy flechiſſante
Eſt en threſor autant riche & puiſſante,
Qui autant peu ma Cleopatre égale,
Que par les champs vne caſe rurale
Au fier chaſteau ne peult eſtre egalee,
Ou bien la motte à la roche gelee.
Celle ſous qui tout l'Egypte flechit,
Et qui du Nil l'eau fertile franchit,
A qui le Iuif, & le Phenicien,
L'Arabien, & le Cilicien,
Auant ton foudre ore tombé ſur nous,
Souloyent courber les hommagers genoux :
Qui aux threſors d'Antoine commandoit,
Qui tout ce monde en pompes excedoit,
Ne pourroit elle auoir que ce threſor?

Croy, Cesar, croy qu'elle a de tout son or,
Et autres biens tout le meilleur caché.

Cleopatre.

A faux meurdrier! a faux traistre, arraché
Sera le poil de ta teste cruelle.
Que pleust aux Dieux que ce fust ta ceruelle!
Tien traistre, tien.

Seleuque.

O Dieux!

Cleopatre.

O chose detestable[24]*!*
Vn serf vn serf!

Octauien.

Mais chose esmerueillable
D'vn cœur terrible!

Cleopatre.

Et quoy, m'accuses tu?
Me pensois tu veufue de ma vertu
Comme d'Antoine? aa traistre!

Seleuque.

Retiens la,
Puissant Cesar, retiens la doncq.

Cleopatre.

Voila
Tous mes biensfaits. Hou! le dueil qui m'efforce,
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que ie pourrois, ce me semble, froisser
Du poing tes os, & tes flancs creuasser
A coups de pied.

Octauien.

O quel grinſant courage!
Mais rien n'eſt plus furieux que la rage
D'vn cœur de femme. Et bien, quoy, Cleopatre?
Eſtes vous point ia ſaoule de le battre!
Fuy t'en, ami, fuy t'en.

Cleopatre.

Mais quoy, mais quoy?
Mon Empereur, eſt-il vn tel eſmoy
Au monde encor que ce paillard me donne?
Sa lacheté ton eſprit meſme eſtonne,
Comme ie croy, quand moy Roine d'ici,
De mon vaſſal ſuis accuſee ainſi,
Que toy, Ceſar, as daigné viſiter,
Et par ta voix à repos inciter.
Hé ſi i'auois retenu des ioyaux,
Et quelque part de mes habits royaux,
L'aurois-ie fait pour moy, las, malheureuſe!
Moy, qui de moy ne ſuis plus curieuſe?
Mais telle eſtoit ceſte eſperance mienne,
Qu'à ta Liuie & ton Octauienne
De ces ioyaux le preſent ie feroy,
Et leurs [25] *pitiez ainſi pourchaſſeroy,*
Pour (n'eſtant point de mes preſens ingrates)
Enuers Ceſar eſtre mes aduocates.

Octauien.

Ne craignez point, ie veux que ce threſor
Demeure voſtre : encouragez-vous or',
Viuez ainſi en la captiuité
Comm' au plus haut de la proſperité.
Adieu : ſongez qu'on ne peut receuoir
Des maux, ſinon quand on penſe en auoir.
Ie m'en retourne.

Cleopatre.

Ainſi vous ſoit ami
Tout le Deſtin, comm' il m'eſt ennemi.

Le Chœur.

Où courez-vous, Seleuque, où courez-vous?

Seleuque.

Ie cours, fuyant l'enuenimé courroux.

Le Chœur.

Mais quel courroux? hé Dieu, ſi nous en ſommes!

Seleuque.

Ie ne fuy pas ny Ceſar ny ſes hommes.

Le Chœur.

Qu'y a t'il donc que peut plus la fortune?

Seleuque.

Il n'y a rien, ſinon l'offenſe d'vne.

Le Chœur.

Auroit on bien noſtre Roine bleſſee?

Seleuque.

Non non, mais i'ay noſtre Roine offenſee.

Le Chœur.

Quel malheur donc a cauſé ton offenſe?

Seleuque.

Que ſert ma faute, ou bien mon innocence?

Le Chœur.

Mais dy le nous, dy, il ne nuira rien[26].

Seleuque.

Dit, il n'apporte à la ville aucun bien.

Le Chœur.

Mais tant y a que tu as gaigné l'huis.

Seleuque.

Mais tant y a que ia puni i'en ſuis.

Le Chœur.

Eſtant puni en es tu du tout quitte?

Seleuque.

Eſtant puni plus fort ie me dépite,
Et ia dans moy ie ſens vne furie,
Me menaſſant que telle faſcherie
Poindra ſans fin mon ame furieuſe,
Lors que la Roine & triſte & courageuſe
Deuant Ceſar aux cheueux m'a tiré,
Et de ſon poing mon viſage empiré :
S'elle m'euſt fait mort en terre geſir,
Elle euſt preueu à mon preſent deſir,
Veu que la mort n'euſt point eſté tant dure
Que l'eternelle & mordante pointure,
Qui ia deſia iuſques au fond me bleſſe
D'auoir bleſſé ma Roine & ma maiſtreſſe.

LE CHŒVR.

O quel heur à la perſonne
Le Ciel gouuerneur ordonne,
Qui contente de ſon ſort,
Par conuoitiſe ne ſort
Hors de l'heureuſe franchiſe,
Et n'a ſa gorge ſubmiſe
Au ioug & trop dur lien
De ce pourchas terrien,
Mais bien les antres ſauuages,
Les beaux tapis des herbages,
Les reiettans arbriſſeaux,
Les murmures des ruiſſeaux,
Et la gorge babillarde
De Philomele iaſarde,
Et l'attente du Printemps
Sont ſes biens & paſſetemps.
Sans que l'ame haut volante,
De plus grand deſir bruſlante
Suiue les pompeux arrois :
Et puis offenſant ſes Rois,
Ait pour maigre recompenſe
Le feu, le glaiue, ou potance,
Ou pluſtoſt mille remors,
Conferez à mille morts.
Si l'inconſtante fortune
Au matin eſt opportune,
Elle eſt importune au ſoir.
Le temps ne ſe peut raſſoir,
A la fortune il accorde,
Portant à celuy la corde
Qu'il auoit parauant mis
Au rang des meilleurs amis.
Quoy que ſoit, ſoit mort ou peine
Que le Soleil nous rameine
En nous ramenant ſon iour :

Soit qu'elle face ſeiour,
Ou bien que par la mort griefuë
Elle ſe face plus briefue :
Celuy qui ard de deſir
S'eſt touſiours ſenti ſaiſir.
Arius de ceſte ville,
Que ceſte ardeur inutile
N'auoit iamais retenu :
Ce Philoſophe chenu,
Qui dépriſoit toute pompe,
Dont ceſte ville ſe trompe,
Durant noſtre grand' douleur
A receu le bien & l'heur :
Ceſar faiſant ſon entree,
A la ſageſſe monſtree
L'heur & la felicité,
La raiſon, la verité,
Qu'auoit en ſoy ce bon maiſtre,
Le faiſant meſme à ſa dextre
Coſtoyer, pour eſtre à nous
Comme vn miracle entre tous.
Seleuque, qui de la Roine
Receuoit le patrimoine
En partie, & qui dreſſoit
Le gouuernement, reçoit,
Et outre ceſte fortune
Qui nous eſt à tous commune,
Plus griefue infelicité
Que noſtre captiuité.
Mais or' ce dernier courage
De ma Roine eſt vn preſage,
S'il faut changer de propos,
Que la meurdriere Atropos
Ne ſouffrira pas qu'on porte
A Romme ma Roine forte,
Qui veut de ſes propres mains
S'arracher des fiers Rommains[21].
Celle la dont la conſtance

A pris ſoudain la vengeance
Du ſerf, & dont la fureur
N'a point craint ſon Empereur :
Croyez que pluſtoſt l'eſpee
En ſon ſang ſera trempee,
Que pour vn peu moins ſouffrir
A ſon deſhonneur ſ'offrir.

Seleuque.

O ſainct propos, ô verité certaine !
Pareille aux dez eſt noſtre chance humaine.

ACTE IIII.

CLEOPATRE, CHARMIVM, ERAS, LE CHŒVR.

Cleopatre.

Penſeroit doncq Ceſar eſtre du tout vainqueur?
Penſeroit doncq Ceſar abaſtardir ce cœur,
Veu que des tiges vieux ceſte vigueur i'herite,
De ne pouuoir ceder qu'à la Parque dépite?
La Parque & non Ceſar aura ſus moy le pris,
La Parque & non Ceſar ſoulage mes eſprits,
La Parque & non Ceſar triomphera de moy,
La Parque & non Ceſar finira mon eſmoy :
Et ſi i'ay ce iourdhuy vſé de quelque feinte,
Afin que ma portee en ſon ſang ne fuſt teinte.
Quoy? Ceſar penſoit-il que ce que dit i'auois
Peuſt bien aller enſemble & de cœur & de voix?
Ceſar, Ceſar, Ceſar, il te ſeroit facile
De ſubiuguer ce cœur aux liens indocile :
Mais la pitié que i'ay du ſang de mes enfans,
Rendoyent ſus mon vouloir mes propos triomphans,

Non la pitié que i'ay ſi par moy miſerable
Eſt rompu le filet à moy ia trop durable.
Courage donc, courage (ô compagnes fatales)
Iadis ſerues à moy, mais en la mort égales,
Vous auez recogneu Cleopatre princeſſe,
Or' ne recognoiſſez que la Parque maiſtreſſe.

Charmium.

Encore que les maux par ma Roine endurez,
Encore que les cieux contre nous coniurez,
Encore que la terre enuers nous courroucee,
Encore que Fortune enuers nous inſenſee,
Encore que d'Antoine vne mort miſerable,
Encore que la pompe à Ceſar deſirable,
Encore que l'arreſt que nous fiſmes enſemble
Qu'il faut qu'vn meſme iour aux enfers nous aſſemble,
Eguillonnaſt aſſez mon eſprit courageux
D'eſtre contre ſoymeſme vn vainqueur outrageux,
Ce remede de mort, contrepoiſon de dueil,
S'eſt tantoſt preſenté d'auantage à mon œil :
Car ce bon Dolabelle, ami de noſtre affaire,
Combien que pour Ceſar il ſoit noſtre aduerſaire,
T'a fait ſçauoir (ô Roine) apres que l'Empereur
Eſt parti d'auec toy, & apres ta fureur
Tant equitablement à Seleuque monſtree,
Que dans trois iours prefix ceſte douce contree
Il nous faudra laiſſer, pour à Romme menees
Donner vn beau ſpectacle à leurs effeminees.

Eras.

Ha mort, ô douce mort, mort ſeule guariſon
Des eſprits oppreſſez d'vne eſtrange priſon,
Pourquoy ſouffres tu tant à tes droits faire tort?
T'auons nous fait offenſe, ô douce & douce mort?
Pourquoy n'approches tu, ô Parque trop tardiue?
Pourquoy veux tu ſouffrir ceſte bande captiue,

Qui n'aura pas pluſtoſt le don de liberté,
Que ceſt eſprit ne ſoit par ton dard écarté?
Haſte doncq haſte toy, vanter tu te pourras
Que meſme ſus Ceſar vne deſpouille auras :
Ne permets point alors que Phebus qui nous luit
En deuallant[28] *ſera chez ſon oncle conduit,*
Que ta ſœur pitoyable, helas! à nous cruelle,
Tire encore le fil dont elle nous bourrelle :
Ne permets que des peurs la palliſſante bande
Empeſche ce iourdhuy de te faire vne offrande.
L'occaſion eſt ſeure, & nul à ce courage
Ce iour nuire ne peult, qu'on ne te face hommage.
Ceſar cuide pour vray que ia nous ſoyons preſtes
D'aller, & de donner teſmoignage des queſtes.

Cleopatre.

Mourons donc, cheres ſœurs, ayons pluſtoſt ce cœur
De ſeruir à Pluton qu'à Ceſar mon vainqueur :
Mais auant que mourir faire il nous conuiendra
Les obſeques d'Antoine, & puis mourir faudra.
Ie l'ay tantoſt mandé à Ceſar, qui veult bien
Que Monſeigneur i'honore, helas! & l'ami mien.
Abbaiſſe toy donc ciel, & auant que ie meure
Viens voir le dernier dueil qu'il faut faire à ceſte heure
Peut eſtre tu ſeras marry de m'eſtre tel,
Te faſchant de mon dueil eſtrangement mortel.
Allons donc cheres ſœurs : de pleurs, de cris, de larmes,
Venons nous affoiblir, à fin qu'en ſes alarmes
Noſtre voiſine mort nous ſoit ores moins dure,
Quand aurons demi fait aux eſprits ouuerture.

Le Chœur.

Mais où va, dites moy, dites moy damoyſelles,
Où va ma Roine ainſi? quelles plaintes mortelles,
Quel ſoucy meurdriſſant ont terni ſon beau teint?
Ne l'auoit pas aſſez la ſeiche fiebure atteint?

Charmium.

Trifte elle f'en va voir des fepulchres le clos,
Où la mort a caché de fon ami les os.

Le Chœur.

Que feiournons nous donc? fuiuons noftre maiftreffe.

Eras.

Suiure vous ne pouuez, fans fuiure la deftreffe.

LE CHŒVR.

La grefle petillante
Deffus les toits,
Et qui mefme eft nuifante
Au verd des bois,
Contre les vins forcene
En fa fureur,
Et trompe auffi la peine
Du laboureur :
N'eftant alors contente
De fon effort,
Ne met toute l'attente
Des fruits à mort.
Quand la douleur nous iette
Ce qui nous poind,
Pour vn feul fa fagette
Ne bleffe point.
Si noftre Roine pleure,
Lequel de nous
Ne pleure point à l'heure?
Pas vn de tous.
Mille traits nous affolent,
Et feulement

De l'enuieux consolent
L'entendement.
Faisons ceder aux larmes
La triste voix,
Et souffrons les alarmes
Tels que ces trois.
Ia la Roine se couche
Pres du tombeau,
Elle ouure ia sa bouche :
Sus donc tout beau.

Cleopatre.

Antoine, ô cher Antoine, Antoine ma moitié,
Si Antoine n'eust eu des cieux l'inimitié,
Antoine, Antoine, helas! dont le malheur me priue,
Entens la foible voix d'vne foible captiue,
Qui de ses propres mains auoit la cendre mise
Au clos de ce tombeau n'estant encore prise :
Mais qui prise & captiue à son malheur guidee,
Suiette & prisonniere en sa ville gardee,
Ore te sacrifie, & non sans quelque crainte
De faire trop durer en ce lieu ma complainte,
Veu qu'on a l'œil sus moy, de peur que la douleur
Ne face par la mort la fin de mon malheur :
Et à fin que mon corps de sa douleur priué
Soit au Rommain triomphe en la fin reserué :
Triomphe, dy-ie, las! qu'on veult orner de moy,
Triomphe, dy-ie, las! que lon fera de toy.
Il ne faut plus desor de moy que tu attendes
Quelques autres honneurs, quelques autres offrandes :
L'honneur que ie te fais, l'honneur dernier sera
Qu'à son Antoine mort Cleopatre fera.
Et bien que toy viuant la force & violence
Ne nous ait point forcé d'écarter l'alliance,
Et de nous separer : toutesfois ie crains fort
Que nous nous separions l'vn de l'autre à la mort,
Et qu'Antoine Rommain en Egypte demeure,

Et moy Egyptienne dedans Romme ie meure.
Mais ſi les puiſſans Dieux ont pouuoir en ce lieu
Où maintenant tu es, fais fais que quelque Dieu
Ne permette iamais qu'en m'entrainant d'ici
On triomphe de toy en ma perſonne ainſi :
Ains que ce tien cercueil, ô ſpectacle piteux
De deux pauures amans, nous racouple tous deux,
Cercueil qu'encore vn iour l'Egypte honorera,
Et peut eſtre à nous deux l'epitaphe ſera :
Icy ſont deux amans qui heureux en leur vie,
D'heur, d'honneur, de lieſſe, ont leur ame aſſouuie :
Mais en fin tel malheur on les vit encourir,
Que le bon heur des deux fut de bien toſt mourir.
Reçoy reçoy moy donc auant que Ceſar parte,
Que pluſtoſt mon eſprit que mon honneur ſ'écarte :
Car entre tout le mal, peine, douleur, encombre,
Souſpirs, regrets, ſoucis, que i'ay ſouffert ſans nombre,
I'eſtime le plus grief ce bien petit de temps
Que de toy, ô Antoine, eſloigner ie me ſens.

Le Chœur.

Voila pleurant elle entre en ce clos des tombeaux.
Rien ne voyent de tel les tournoyans flambeaux.

Eras.

Eſt-il ſi ferme eſprit, qui preſque ne ſ'enuole
Au piteux eſcouter de ſi triſte parole?

Charmium.

O cendre bien heureuſe eſtant hors de la terre!
L'homme n'eſt point heureux tant qu'un cercueil l'enſerre.

Le Chœur.

Auroit donc bien quelqu'vn de viure telle enuie,
Qui ne vouluſt ici meſpriſer ceſte vie?

Cleopatre.

Allons donc cheres sœurs, & prenons doucement
De nos triftes malheurs l'heureux allegement.

LE CHŒVR.

Strophe.

Plus grande eft la peine
Que l'outrageux fort
Aux amis ameine,
Que de l'ami mort
N'eft la ioye grande,
Alors qu'en la bande
Des efprits heurez,
Efprits affeurez
Contre toute dextre,
Quitte fe voit eftre
Des maux endurez.

Antiftrophe.

Chacune Charite
Au tour de Cypris,
Quant la dent dépite
Du fanglier épris
Occit en la chaffe
De Myrrhe la race,
Ne pleuroit fi fort,
Qu'on a fait la mort
D'Antoine, que l'ire
Tranfmit au nauire
De l'oublieux port.

Epode.

Les cris, les plains

Des Phrygiennes
Eſtans aux mains
Myceniennes,
N'eſtoyent pas tels,
Que les mortels
Que pour Antoine
Fait noſtre Roine.

Strophe.

Mais ore i'ay crainte,
Qu'il faudra pleurer
Noſtre Roine eſteinte,
Qui ne peut durer
Au mal de ce monde,
Mal qui ſe feconde,
Touſiours enfantant
Nouueau mal ſortant :
On la voit deliure
Du deſir de viure,
Mille morts portant.

Antiſtrophe.

Tantoſt gaye & verte
La foreſt eſtoit,
La terre couuerte
Sa Cerés portoit :
Flore auoit la pree
De fleurs diapree,
Quand pour tout ceci
Tout ſoudain voici
Cela qui les pille,
L'hyuer, la faucille,
Et la faulx auſſi.

Epode.

Ia la douleur

Rompt la lieſſe,
La ioye & l'heur
A ma Princeſſe,
Reſte le teint
Qui n'eſt eſteint :
Mais la mort bleſme
L'oſtera meſme.

Strophe.

Elle vient de faire
L'honneur au cercueil :
O! quelle a peu plaire
Et deplaire à l'œil :
Plaire quand les roſes
Ont eſté decloſes,
Auec le Cyprés,
Mille fois aprés
Baiſotant la lame,
Qui ſemble à ſon ame
Faire les apreſts.

Antiſtrophe.

Verſant la roſee
Du fond de ſon cœur,
Par les yeux puiſee,
Et puis la liqueur
Que requiert la cendre :
Et faiſant entendre
Quelques mots lachez,
Baſſement machez,
Pour fin de la feſte
Meſlant de ſa teſte
Les poils arrachez.

Epode.

Elle a deſpleu,

Pource qu'il ſemble
Qu'elle n'a peu
Que viure enſemble :
Et que ſoudain
De noſtre main
Luy faudra faire
Vn meſme affaire.

ACTE V.

PROCVLEE, LE CHŒVR.

Proculee.

O iuſte Ciel, ſi ce grief malefice
Ne t'accuſoit iuſtement d'iniuſtice,
Par quel deſtin de tes Dieux coniuré,
Ou par quel cours des aſtres meſuré,
A le malheur pillé telle victoire,
Qu'en la voyant on ne la pourroit croire?
O vous les Dieux des bas enfers & ſombres,
Qui retirez fatalement les ombres
Hors de nos corps, quelle palle Megere
Eſtoit commiſe en ſi rare miſere?
O fiere Terre à toute heure ſouillee
Des corps des tiens, & en leur ſang touillee,
As tu iamais ſouſtenu ſous les flancs
Quelque fureur de courages plus grands?
Non, quand tes fils Iupiter eſchellerent,
Et contre luy ſerpentins ſe meſlerent.
Car eux pour eſtre exemps du droit des cieux,
Voulurent meſme embuſcher les grands Dieux,
Deſquels en fin fierement aſſaillis,
Furent aux creus de leurs monts recueillis.
Mais ces trois ci, dont le caché courage

N'euſt point eſté meſcreu de telle rage,
Qui n'eſtoient point geantes ſerpentines,
En redoublant leurs rages feminines,
Pour au vouloir de Ceſar n'obeir,
Leur propre vie ont bien voulu trahir.
O Iupiter! ô Dieux! quelles rigueurs
Permets tu donc à ces ſuperbes cœurs?
Quelles horreurs as tu fait ores naiſtre,
Qui des nepueux pourront aux bouches eſtre,
Tant que le tour de la machine tienne
Par contrepois balancé ſe maintienne?
Dictes moy donc vous brandons flamboyans,
Brandons du Ciel toutes choſes voyans,
Auez-vous peu dans ce val tant inſtable
Découurir rien de plus eſpouuentable?
Accuſez-vous maintenant, ô Deſtins,
Accuſez-vous, ô flambeaux argentins :
Et toy, Egypte, à l'enui matinee,
Maudi cent fois l'iniuſte deſtinee :
Et toy Ceſar, & vous autres Romains
Contriſtez vous, la Parque de vos mains
A Cleopatre à ceſte heure arrachee,
Et maugré vous voſtre attente empeſchee.

Le Chœur.

O dure, helas! & trop dure auanture,
Mille fois dure & mille fois trop dure.

Proculee.

Ha ie ne puis à ce crime penſer,
Si ie ne veux en penſant m'offenſer :
Et ſi mon cœur à ce malheur ne penſe,
En le fermant ie luy fais plus d'offenſe.
Eſcoutez donc, Citoyens, eſcoutez,
Et m'eſcoutant voſtre mal lamentez.
I'eſtois venu pour le mal ſupporter

De Cleopatre, & la reconforter,
Quand i'ay trouué ces gardes qui frappoyent
Contre ſa chambre, & ſa porte rompoyent :
Et qu'en entrant en ceſte chambre cloſe,
I'ay veu (ô rare & miſerable choſe!)
Ma Cleopatre en ſon royal habit
Et ſa couronne, au long d'vn riche lict
Peint & doré, bleſme & morte couchee,
Sans qu'elle fuſt d'aucun glaiue touchee,
Auecq' Eras ſa femme, à ſes pieds morte,
Et Charmium viue, qu'en telle ſorte
I'ay lors blaſmee : A a Charmium, eſt-ce
Noblement faict? Ouy ouy c'eſt de nobleſſe
De tant de Rois Egyptiens venue
Vn teſmoignage. Et lors peu ſouſtenue
En chancelant, & ſ'accrochant en vain,
Tombe à l'enuers, reſtant vn tronc humain.
Voila des trois la fin eſpouuentable,
Voila des trois le deſtin lamentable :
L'amour ne veut ſeparer les deux corps,
Qu'il auoit ioints par longs & longs accords :
Le Ciel ne veut permettre toute choſe,
Que bien ſouuent le courageux propoſe.
Ceſar verra perdant ce qu'il attent,
Que nul ne peut au monde eſtre contant :
L'Egypte aura renfort de ſa deſtreſſe,
Perdant apres ſon bon heur, ſa maiſtreſſe :
Meſmement moy qui ſuis ſon ennemi,
En y penſant, ie me paſme à demi,
Ma voix ſ'infirme, & mon penſer defaut :
O! qu'incertain eſt l'ordre de là haut!

LE CHŒVR.

Peut on encores entendre
De toy, troupe, quelque voix?
Peux tu ceſte ſeule fois

De ton dueil la plainte rendre,
Veu que helas! tant douloureuſe[29]*,*
De ton ſupport le plus fort
Tu ne remets qu'en la mort,
Mort helas! à nous heureuſe?
Mais prens prens donc ceſte enuie
Sur le plus blanc des oiſeaux,
Qui ſonne au bord de ſes eaux
La retraite de ſa vie.
Et en te débordant meſme,
Deſpite moy tous les cieux,
Deſpite moy tous leurs Dieux,
Autheurs de ton mal extreme.
Non non, ta douleur amere,
Quand i'y penſe, on ne peut voir
Si grande, que quelque eſpoir
Ne te reſte en ta miſere.
Ta Cleopatre ainſi morte
Au monde ne perira :
Le temps la garantira,
Qui deſia ſa gloire porte,
Depuis la vermeille entree
Que fait ici le Soleil,
Iuſqu'aux lieux de ſon ſommeil
Oppoſez à ma contree,
Pour auoir pluſtoſt qu'en Romme
Se ſouffrir porter ainſi,
Aimé mieux ſ'occire ici,
Ayant vn cœur plus que d'homme.

Proculee.

Mais que diray-ie à Ceſar? ô l'horreur
Qui ſortira de l'eſtrange fureur!
Que dira-il de mourir ſans bleſſure
En telle ſorte? Eſt-ce point par morſure
De quelque Aſpic? Auroit-ce point eſté
Quelque venin ſecrettement porté?

Mais tant y a qu'il faut que l'eſperance
Que nous auions, cede à ceſte conſtance.

Le Chœur.

Mais tant y a qu'il nous faudra renger
Deſſous les loix d'vn vainqueur eſtranger,
Et deſormais en noſtre ville apprendre
De n'oſer plus contre Ceſar méprendre.
Souuent nos maux font nos morts deſirables,
Vous le voyez en ces trois miſerables.

FIN DE LA TRAGEDIE DE CLEOPATRE.



DIDON

SE SACRIFIANT

TRAGEDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARISIEN[30].

PERSONNAGES DE LA TRAGEDIE
DE *DIDON*.

Achate.

Afcaigne.

Palinure.

Enee.

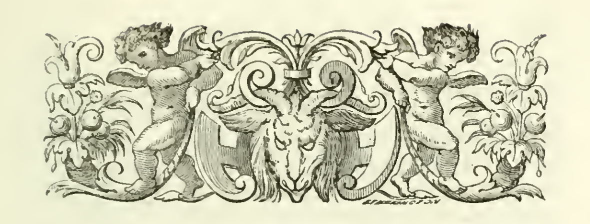
Le Chœur des Troyens.

Didon.

Le Chœur des Pheniciennes.

Anne.

Barce.



DIDON

SE SACRIFIANT

TRAGEDIE.

ACTE I.

ACHATE, ASCAIGNE, PALINVRE.

Achate.

Quel iour ſombre, quel trouble, auec ce iour te roulent
Tes deſtins, ô Carthage? & pourquoy ne ſe ſoullent
Les grands Dieux, qui leur veuë & leurs oreilles ſainctes
Aueuglent en nos maux, eſſourdent en nos plaintes?
Pourquoy donques, ialoux, ne ſe ſoullent de faire,
Ce qui fait aux mortels leur puiſſance deſplaire?
Race des Dieux, Aſcaigne, & toy qui l'auanture
Des Troyens lis au ciel, aſſeuré Palinure,
Encor que noſtre Enee au haure nous enuoye
Appreſter au depart les reſtes de la Troye :
Encor que nous ſuiuions ſes redoutez oracles,

Ses ſonges ambigus, ſes monſtrueux miracles :
Encor que, comme il dit, du grand Atlas la race,
Mercure, ſoit venu ſe planter à ſa face,
Afin que hors d'Afrique en mer il nous remeine,
Pour faire auſſi toſt fin à nos ans qu'à la peine :
Ne iettez-vous point l'œil (las! ſe pourroit il faire
Que telle pitié peuſt à quelqu'vn ne déplaire?)
Iettez-vous point donc l'œil ſur l'amante animee?
Sur Didon, qui d'amour & de dueil renflammee,
(Ia deſia ie la voy forcener, ce me ſemble,)
Perdra ſon ſens, ſon heur, & ſon Enee enſemble?
Et dont peut eſtre (ha Dieux!) la miſerable vie
Auec nos fiers vaiſſeaux aux vents ſera rauie :
Tant que l'iniuſte mort retombant ſur nos teſtes
Armera contre nous les meurtrieres tempeſtes.
Sa peine fut horrible alors que la nuict ſombre
De ſon eſpoux Sichee offrit à ſes yeux l'ombre,
L'ombre hideuſe & palle, & qu'à ſes yeux Sichee
Découurant vne playe, vne playe bouchee
De la poudre & du ſang, monſtroit à la deſerte
De ſon frere meurtrier la cruauté couuerte,
D'vn ſon greſle enſeignant ſa richeſſe enterree :
Dont elle auecq' les ſiens par l'Afrique alteree
Fuyant de ce cruel Pygmalion la rage,
Marchanda pour baſtir ſur ce bruyant riuage,
Ce que les ſiens pourroyent enuironner de place
De la peau d'vn Taureau, & dont elle menace,
Ayant dreſſé Carthage, horreur meſme des guerres,
Les voiſins ennemis, & les eſtranges terres.
L'autre mal la troubla, lors que Iarbe le prince
Des noirs Getuliens, luy offroit ſa prouince,
Et ſon ſceptre & ſa gent, ſi par les torches ſainctes
Du mariage eſtoyent leurs deux ames eſtreintes,
Sans qu'elle au vieil amour de Sichee obſtinee,
Se peuſt faire flechir ſous le ioug d'Hymenee :
Tant que ce Roy luy couue au fons de l'ame, pleine
D'vn immortel courroux, vne implacable haine.
Plus eſtrange malheur encor la vint ſurprendre,

Quand le pardon des flots appaisez fit descendre
Nostre troupe en Afrique : & que les yeux d'Enee
De cent traits venimeux blesserent l'effrenee,
Lors que son hoste Amour de ses flammes mordantes,
Peu à peu deuoroit ses entrailles ardentes,
Braisillant dans son cœur, comme on voit hors la braise
Les charbons s'allumans saillir dans la fournaise :
Ou comme l'ardant corps dont se fait le tonnerre,
Lors qu'à son element il s'eleue de terre
Dans le millieu de l'air, clos d'vne froide nuë,
Double de cent esclairs la longue pointe aiguë.
Mais las! quand des Dieux l'ire à nostre aise s'oppose,
Nous nous sentons trainer de pire en pire chose.
Didon, qui nostre Enee (arraché de l'horrible
Massacre des Gregeois, de la fureur terrible
De Iunon aduersaire, & des hurlans abysmes)
Deslors mesme qu'vn pié dans Carthage nous mismes,
Dedans sa court receut, receuant dans son ame
Par le regard coupable, & l'image, & la flame,
Pourroit elle égaller tout le mal que luy brasse
Si long temps la Fortune, au dueil qui la menace
En nostre iniuste fuite? Ainsi que l'indiscrette
Qui perdoit son Iason, ou que celle de Crete
Qui rappelloit en vain son Thesee au riuage,
Remplira l'œil de pleurs, son ame d'vne rage,
Et d'vne horreur sa ville.

Ascaigne.

En memoire me tombe
Ce qu'vn iour nous disoit mon pere sur la tumbe
D'Anchise mon ayeul : Que l'amour & la haine
Des Dieux vont bigarrant la fresle vie humaine :
Tant qu'à peine vne ioye aux mortels se rapporte,
Qui n'ait pour sa compagne vne douleur plus forte :
Mais il conseille aussi qu'aux choses douloureuses
On s'aueugle, pour voir & gouster les heureuses.

Palinure.

Il vaut mieux que les Dieux leurs ordonnances gardent,
Que pour ſe deſmentir, aux dangers ils regardent :
Et lon ne doit ſon fiel contre les Dieux eſpoindre,
Quand on reçoit des Dieux de deux malheurs le moindre.
Quel malheur ſi Didon dans ſa poitrine ardente,
Euſt peu d'vn grand Enee enſeuelir l'attente?
Tant qu'vne meſme ardeur rauiſſant leur memoire,
Peuſt rauir des Troyens & de leur chef la gloire :
Et qu'ici ſ'attachant la fatale campaigne
Que le Tybre entortille, euſt pour neant d'Aſcaigne
Attendu les efforts, voire & l'horrible race,
Qui doit forcer ſous ſoy ce que Neptune embraſſe?
Vn mal paſſe le mal.

Aſcaigne.

Bien qu'vne douce amorce
Deſrobe bien ſouuent au ieune cœur ſa force,
Si m'aueuglé-ie au bien que i'auois, & au trouble
D'vne amante inſenſee. Il faut que lon redouble
L'ame pour vaincre vn dueil. Donc ceſte Afrique douce
En la laiſſant nous charme? Où le deſtin nous pouſſe
Suiuon, ſuiuon touſiours. Toute troupe eſt ſuiette
Au trauail : le trauail enduré nous rachette
Vn glorieux repos.

Achate.

La ieuneſſe bouillante
Qui contre le ſouci ſe rend touſiours nuiſante,
Deffend à ton eſprit, Aſcaigne, qu'il ne ronge
La crainte des dangers, où plus agé ie ſonge :
La haine fait le dol. Iunon par les enuies
Que ſans fin irritee acharne ſur nos vies,
(Elle qui du Tonant eſt la ſœur & l'eſpouſe)
Renuerſe les deſtins : & de tout heur ialouſe,

Veut monſtrer que celuy touſiours ſon malheur traine,
Pour qui les cœurs felons ont enſielé leur haine.
N'auroit elle pas bien pourchaſſé par menee
Que hors d'ici les Dieux exilaſſent Enee?
Elle qui à ſon vueil Deeſſe ſe transforme,
Auroit elle point pris de Mercure la forme,
Pour nous oſter (feignant du grand Dieu le meſſage)
Vne Troye deſia redreſſee en Carthage?
Qui plus eſt par l'horreur de l'hyuer, & la rage
Des cruels Aquilons, & par le ſeul naufrage
S'appaiſent leur courroux : Iupiter nous commande
De faire deſmarer la Phrygienne bande,
Demeurant des Gregeois : car depuis que la Troye
Fut par l'arreſt celeſte aux Atrides la proye,
Ce pauure nom nous reſte, & ſemble qu'à ceſt heure
Le Ciel vueille que rien de Troye ne demeure.
Car veu qu'en nulle terre on ne nous ſouffre prendre
Le ſiege & le repos, & qu'ores de la cendre
Des funebres tombeaux les tremblantes voix ſortent,
Qui touſiours nouueau vol à noſtre fuite apportent :
Et qu'ores par les cris de quelque orde Harpye
Nous ſommes rechaſſez : & or' de la Libye
Par le fils de Maia, qui fait changer ſur l'heure
A la traiſtreſſe mer noſtre ſeure demeure.
Quelle belle Italie, ou quel autre heritage
Nous promet-on, ſinon l'eternel nauigage,
Et le fons de la mer, qui par la deſtinee
Veut pour vn Dieu marin receuoir ſon Enee,
Enee ſon neueu, & de luy ſeul contente,
Noyer auecques nous nos Dieux & noſtre attente?

Palinure.

Iamais aux bas mortels les Immortels ne rendent
Vne aſſeurance entiere : & touſiours ceux qui tendent
A la gloire plus haute, ont leurs ames eſtreintes
Aux ſoucis, aux trauaux, aux ſonges, & aux craintes.
Mais en vain celuy-là ſe tourmente & ſoucie,

Qui soit heur, soit malheur, dessus les Dieux appuye
Le hasart de ses faits : car bien qu'au ciel ie veisse
Les astres ennemis, & que ie me predisse
De mes voisins dangers l'euenement moleste,
Il vaudroit mieux, suiuant vn message celeste
(Quand mesme il seroit faux) mettre aux Dieux ma fiance,
Que suiure pour guidon ma fresle cognoissance :
Aimant mieux en m'armant d'vne volonté pure
Perdre tout, que d'auoir vouloir de faire iniure
Au mandement d'vn Dieu, qui veut que pour vn vice
Executé, vouloir de faillir se punisse.

Ascaigne.

Encor oublions nous, qu'outre l'ailé Mercure,
Plus seurs encor nous doit rendre vn celeste augure.
Alors qu'au sac piteux nostre Troye estoit pleine
Du feu, de pleurs, de meurdre, vne flame soudaine
Vint embraser mon chef, qui comme nostre Anchise
L'expliqua, nous chassoit hors de la Troye prise.
Ie iure par l'honneur de ceste mesme teste,
Par celle de mon pere, & par la neufue feste
Que le tombeau d'Anchise adiouste à nostre annee,
Qu'vn mesme embrasement m'a ceste matinee
Donné le mesme signe : & qu'on nous tient promesse
De reuenger bien tost la Troye de la Grece.

Achate.

Sus sus doncques haston : l'entreprise est heureuse
Qu'on n'execute point d'vne main paresseuse.
Haston sans aucun bruit au labeur nostre troupe :
Que tout se trousse au port, que les rameaux on coupe
Pour couronner les masts : qu'aux vents on prenne garde,
Aux fustes, aux esquifs : qu'aux armes on regarde :
Qu'il n'y ait mast, antene, ancre, voile, ou hune[31]*,*
Qui ne soit pour souffrir les hasards de Neptune.
Mais tourne l'œil, Ascaigne, & voy l'estrange peine

Où ton pere tout morne à l'écart se pourmene.
Las, faut-il qu'en amour l'audace la plus prompte
Pour vne peur, qui tient tousiours le frein, se domte?

Enee.

Du fer, du sang, du feu, des flots, & de l'orage
Ie n'ay point eu d'effroy, & ie l'ay d'vn visage,
D'vn visage de femme, & faut qu'vn grand Enee
Sente plus que Didon sa force effeminee:
Non pas tant pour l'amour qui ait en moy pris place
Que pour ne pouuoir pas comment souffrir sa face.
Ie ne m'effroyay point quand la Grece outragee
Fit ramer ses vaisseaux iusques au bord Sigee,
Où des Atrides fiers, où Achille inuincible,
Où Aiax, où Vlysse, entre tous eux nuisible
Par ses trompeurs efforts, d'vne voix enflammee
Encourageoit au sac leur bien conduite armee:
Et que de la muraille, on les vit sur la riue
Menacer de trainer nostre Troye captiue
Parmi les flots marins: à fin d'orner Mycenes
De ce riche butin, sallaire de leurs peines:
Ie r'asseuray soudain ma raison eslancee,
Lors que ma mere on vit fatalement blessee
D'vn trait de Diomede: & ne m'estonnay gueres
Du destin accompli, quand les dextres meurtrieres
De deux hardis Gregeois, dans le sang se souillerent
De Dolon, & de Reze: & vainqueurs emmenerent
Les cheuaux Thraciens, auant qu'on les vist boire
Dans le Xanthe, duquel viuroit encor la gloire,
S'ils en eussent gousté. Moins encor fut troublee
Ma raison dedans moy, lors que Panthasilee,
Roine Amazonienne, en son camp déconfite,
Le reste de son ost fit sauuer à la fuite.
Mesmes la mort d'Hector (Hector seule deffense
De nos murs & de nous) ne força ma constance:
Ny mesme de Pallas l'image gardienne
Prise de l'ennemi, ny ceste nuict Troyenne,

Ceste effroyable nuict, où les Dieux nous monstrerent
Que pour neant dix ans les Troyens resisterent :
Rien qui peust telle nuict s'offrir deuant ma veuë,
Ne trouua de son sens mon ame despourueuë.
Bien que du grand Hector l'effroyable figure,
Ayant les cheueux pris & de sang & d'ordure,
S'apparust deuant moy, pour lors aussi hideuse
Qu'estoit le corps d'Hector, par la trace poudreuse
Qu'il empourpra de sang tout autour de la ville,
Trainé par les cheuaux de son meurtrier Achille :
Bien (dy-ie) que sortant de la maison mienne,
Ie veisse en mon chemin la prophete Troyenne
Entre les mains des Grecs miserablement serue,
Tirer par les cheueux du temple de Minerue :
Et bien qu'à tant d'amis par le fer & les flames
Ie veisse saccager les maisons & les ames :
Bien (dy-ie) qu'en entrant dans la maison royalle
Auecq' les Grecs, ie veisse Hecube froide & palle
De femmes entouree, & de cris & de rages,
Dessous vn vieil laurier embrasser les images
Des pauures Dieux vaincus, & comme condamnee
Tendre le pauure col à toute destinee,
Voire son Roy vieillart, qui d'vne main dépite
Tachoit vanger le sang de son enfant Polite,
Frappé de mesme main, tout petillant & blesme
Deuant l'autel sacré respandre son sang mesme.
Mais quand aurois-ie dit les troubles qui m'auindrent
Ceste effroyante nuict, qui pourtant ne me tindrent
Esperdu que bien peu? Tant de fois voir ma mere
Se planter tout soudain deuant moy : voir mon pere
Pesant de la vieillesse, & mon enfant debile,
Qu'il falloit nonobstant arracher de la ville :
Voir en chemin ma femme amoindrir nostre nombre,
Et se perdre de moy, puis tout soudain son ombre
Reuenant, se ficher deuant mes yeux, me dire
L'adieu qu'elle deuoit. Hé qui pourroit suffire
A compter tous ces maux, & encor les affaires
Que m'ont fait rencontrer les destins aduersaires

Depuis ce cruel ſac, ſans que le Ciel m'eſtonne
Des cas auantureux que pour nous il ordonne?
La voix de Polidore au taillis entendue,
Rendit elle ma voix autrement eſperdue,
Que ie n'ay de couſtume? Et lors que tous malades
Du tourment de la mer, dans les iſles Strophades
Nous priſmes noſtre port, & que par la Harpye
(Monſtre horrible & puant) fut ma troupe aduertie
Du malheur qui nous ſuit, vit on que ie changeaſſe
De beaucoup mon viſage, & mes ſens ie troublaſſe
De ſi rares hideurs? L'horrible prophetie
Des trauaux qu'Helenus predit ſur noſtre vie :
Le monſtrueux Cyclope, à qui nous arrachaſmes
Le pauure Achemenide, & au port le menaſmes :
Le treſpas de mon pere, à qui la ſepulture
Nous fiſmes à Drepan, bien qu'encor i'en endure,
M'ont ils fait monſtrer autre? Et meſmes quand nos teſtes
Ie vey quaſi couurir des dernieres tempeſtes
Que nous euſmes en mer, de quelle contenance
Me peut on voir monſtrer vn deffaut d'aſſeurance?
Toutesfois maintenant hors quaſi de tout trouble,
Ie palli, ie me pers, ie me trouble & retrouble :
Ie croy ce que i'ay veu n'eſtre rien fors qu'vn ſonge,
Duquel ie veux piper la Roine en mon menſonge :
Et bien que ie la ſçache entre tous eſtre humaine,
Ie me la feins en moy de rage toute pleine.
Il me ſemble deſia que les ſœurs Eumenides
Pour tantoſt m'effroyer, ſeront les ſeules guides
De ces cris effrenez, me faiſant miſerable
Moymeſme eſtre enuers moy de trahiſon coulpable :
Ou bien ſi ſa douceur à l'œil ie me preſente,
Plus encor ſa douceur de moymeſme m'abſente :
Veu que i'aurois vne ame eſtrangement cruelle,
Si la iuſte pitié qu'il me faut auoir d'elle,
Ne me faiſoit creuer & rompre l'entrepriſe,
Qui la loy de l'amour infidellement briſe.
Si ne le faut-il pas : il faut que ma fortune
S'obſtine contre tout, & faut que toy, Neptune,

Portes deſſus ton dos, quoy qu'ores il aduienne,
Du royaume promis la troupe Phrygienne :
Le conſeil en eſt pris, à rien ie ne regarde.
« *Vne neceſſité à tout mal ſe haſarde.*

LE CHŒVR DES TROYENS.

Les Dieux des humains ſe ſoucient,
Et leurs yeux ſur nous arreſtez,
Font que nos fortunes varient,
Sans varier leurs volontez.
Le tour du Ciel qui nous rameine
Apres vn repos vne peine,
Vn repos apres vn tourment,
Va touſiours d'vne meſme ſorte :
Mais tout cela qu'il nous rapporte
Ne vient iamais qu'inconſtamment.
Les Dieux touſiours à ſoy reſſemblent :
Quant à ſoy les Dieux ſont parfaits :
Mais leurs effects ſont imparfaits,
Et iamais en tout ne ſe ſemblent.
Les deux peuples diuers, qu'enſemble
L'immuable fatalité
Pour ce ſeul iour encore aſſemble
Dans les murs de ceſte cité :
Les Troyens ſous le fils d'Anchiſe,
Tes Tyriens deſſous Elyſe,
Monſtrent aſſez à tous viuans,
Qu'il n'y a que l'audace humaine
Qui face, que le Ciel attraine
L'heur & le malheur ſe ſuiuans.
Noſtre heur auroit vne conſtance,
Si voulans touſiours hault monter,
Nous ne taſchions meſme d'oſter
Aux grands Dieux noſtre obeïſſance.
Mais eux qui toutes choſes voyent,
Exempts d'ignorer iamais rien,

Ont veu comme il faut qu'ils enuoyent
Aux mortels le mal & le bien.
Et d'vn tel ordre ils entrelacent
L'heur au malheur, & se compassent
Si bien en leur iuste equité,
Que l'homme au lieu d'vne asseurance,
Ne peult auoir que l'esperance
De plus grande felicité.
Pendant que chetif il espere,
(Chacun en sa condition)
La Mort oste l'occasion
D'esperer rien de plus prospere.
Ainsi les hauts Dieux se reseruent
Ce poinct, d'estre tous seuls contens :
Pendant que les bas mortels seruent
Aux inconstances de leur temps.
Des euenemens l'inconstance
Engendre en eux vne ignorance :
Tant qu'aueuglez par le desir
Auquel trop ils s'assuiettissent,
Pour l'heur le malheur ils choisissent,
L'ombre du plaisir pour plaisir.
Mais quoy? veu telle incertitude,
L'homme sage sans s'esmouuoir
Reçoit ce qu'il faut receuoir,
Mocqueur de la vicissitude.
Car si toutes choses qui viennent,
Auoyent parauant à venir,
Si les douleurs qui en prouiennent,
Par vn malheureux souuenir,
Ou bien la crainte qui deuance
L'euenement de telle chance,
Ne nous peuuent apporter mieux :
Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire
Plus malheureux en nostre affaire,
Que mesme ne nous font les Cieux?
Heureux les esprits qui ne sentent
Les inutiles passions,

Filles des apprehenſions,
Qui ſeules quaſi nous tourmentent.
Tout n'eſt qu'vn ſonge, vne riſee,
Vn fantoſme, vne fable, vn rien,
Qui tient noſtre vie amuſee
En ce qu'on ne peut dire ſien.
Mais ceſte maratre Nature,
Qui ſe monſtre beaucoup plus dure
A nous, qu'aux autres animaux,
Nous donne vn diſcours dommageable,
Qui rend vn homme miſerable,
Et auant & apres ſes maux.
Et plus les bourrelles Furies
Voyent que nous ſommes en heur,
Et plus apres noſtre malheur
Monſtre ſur nous leurs ſeigneuries.
Ceſte ineuitable Fortune,
Qui renuerſa noſtre cité,
N'euſt point eſté tant importune
Contre noſtre felicité,
Si auant que les triſtes flames
Euſſent raui les cheres ames
De nos ſuperbes Citoyens,
Ceſte vangereſſe muable,
N'euſt point eſté tant fauorable
Aux murs, & au nom des Troyens.
Mais qui euſt peu brider ſa rage,
Voyant que le Ciel gouuerneur
Souffroit qu'on ſaccageaſt l'honneur
Des villes, & des Dieux l'ouurage ?
Ainſi n'euſt pas eſté ſaiſie
Par les trois infernales ſœurs,
L'ame de ce grand Roy d'Aſie,
Voyant les Grecs eſtre vainqueurs :
Si ce grand Priam noſtre prince
N'euſt apparu dans ſa prouince,
Comme Roy de tous autres Rois.
L'Ire n'eſt point en la puiſſance

Des princes : & l'Impatience
Contraint leur cœur deſſous ſes loix.
Quel horreur, quand la gloire haute
Treſbuche, & que les royautez
Se tournent en captiuitez,
Soit par haſart, ſoit par leur faute?
Toymeſme Hecube infortunee,
Qui cruellement des Gregeois
Pour eſclaue fus entrainee,
Comment maintenant tu dirois.
Quels brandons & quelles tenailles
S'acharnent deſſus les entrailles
De ceux, qui deuant triomphans,
Voyent ſoudain choir les orages,
Et enſanglanter leurs viſages
Du ſang meſme de leurs enfans?
Nous meſmes qui deſſous Enee
Cherchons noſtre bien par nos maux,
Diſons qu'auecq' les cœurs plus hauts
La plus grande miſere eſt nee.
Mais qui veut voir vn autre exemple,
Soit du deſtin, ou ſoit du mal,
Que l'homme en ſouffre, qu'il contemple
En ce departement fatal,
Comment la Fortune ſe iouë
D'vne grand' Roine ſur ſa rouë.
I'ay grand' peur qu'aucune raiſon
Voyant le ſort tant variable,
(O pauure Didon pitoyable !)
Ne demeure dans ta maiſon.
Vne impatience eſt plus grande
Que tout mal que lon puiſſe auoir :
Mais la mort a ſouuent fait voir,
Qu'impatience au mal commande.

ACTE II.

DIDON, CHŒVR DES PHENICIENNES, ANNE, ENEE.

Didon.

Dieux, qu'ay-ie ſoupçonné? Dieux, grands Dieux qu'ay-ie ſceu?
Mais qu'ay-ie de mes yeux moymeſmes apperceu?
Veut donc ce deſloyal auec ſes mains traiſtreſſes
Mon honneur, mes bienfaits, ſon honneur, ſes promeſſes,
Donner pour proye aux vents? Ie ſens, ie ſens glacer
Mon ſang, mon cœur, ma voix, ma force, & mon penſer.
Las! Amour, que deuien ie? & quelle aſpre furie
Se vient planter au but de ma trompeuſe vie?
Trompeuſe, qui flattoit mon aueugle raiſon,
Pour en fin l'eſtouffer d'vne eſtrange poiſon?
Eſt-ce ainſi que le Ciel nos fortunes balance?
Eſt-ce ainſi qu'vn bienfait le bienfait recompenſe?
Eſt-ce ainſi que la foy tient l'amour arreſté?
Plus de grace a l'amour, moins il a de ſeurté.
O trop freſle eſperance! ô cruelle iournee!
O trop legere Eliſe! ô trop pariure Enee!
Mais ne le voici pas? ſus ſus eſcartez-vous,
Troupe Phenicienne : il faut que mon courroux
Retenant ce fuitif, deſor' ſe deſaigriſſe :
Ou que plus grand' fureur mes fureurs amoindriſſe.
Toymeſme (ô chere ſœur) laiſſe moy faire eſſay,
Ou d'arreſter ſes naus, ou bien les maux que i'ay.
Il n'aura pas, ie croy, le cœur de roche : & celle
Qu'il dit ſa mere, eſt bien des Dieux la moins cruelle.
Il faut que la pitié l'arreſte encor ici,
Ou que ma ſeule mort arreſte mon ſouci.
La mort eſt vn grand bien : la mort ſeule contente

L'esprit, qui en mourant voit perdre toute attente
De pouuoir viure heureux.

Le Chœur.

Qui ne verroit comment
L'amour croist son pouuoir de son empeschement?
Mais souuent d'autant plus qu'au fait on remedie,
Et plus en vain dans nous s'ancre la maladie.

Didon.

Quoy t'esmerueilles-tu, si ma iuste fureur,
O pariure cruel, remplit mes mots d'horreur?
Et qu'outre mon deuoir, deçà delà courante
Il semble que ie face à Thebes la Bacchante,
Qui sentant arriuer les iours Trieteriques,
Fait forcener ses sens sous les erreurs Bacchiques?
T'en esbahis-tu donc, veu qu'assez tu sçauois,
Las! que tu rendois telle & mon ame & ma voix?
Car bien que ton depart tu me dissimulasses,
Bien qu'à la desrobee aux vents sacrifiasses,
Et au pere Ocean : bien que sans te changer
Tu m'eusses fait fier du tout à l'estranger,
Sans que iamais on t'eust mescreu de telle faute :
Esperois tu pourtant, ô ingrat, ingrat hoste,
Aueugler tous nos yeux en telle lacheté?
Les cieux sont ennemis de la mechanceté.
La terre maugré soy soustient vn homme lasche :
Et contre le meschant la mer mesme se fasche.
Quand mesme ton dessein ce iour ie n'eusse veu,
Ny entendu des miens, le Ciel ne l'eust pas teu :
Ma terre en eust tremblé, & iusques à Carthage
La mer le fust venu sonner à mon riuage.
Mais qui te meut, Cruel? pourquoy trop inhumain
Laisses tu celle la qui t'a mis tout en main?
Nostre amour donc, helas! ne te retient-il point,
Ny la main à la main, le cœur au cœur conioint

Par vne foy ſi bien iuree en tes delices?
Que ſi les iuſtes Dieux vangent les iniuſtices,
Tes beaux ſermens rompus rompront auſſi ton heur.
Fais tu ſi peu de compte encor de mon honneur,
Las! qui t'enrichiſſant d'vn ſuperbe trophee,
Tiendra ma plus grand' gloire en moymeſme eſtouffee?
Ne te meut point encor vn horrible treſpas,
Dont ta Didon mourra, qui auſſi toſt ſes pas
Bouillante haſtera dedans la nuict profonde,
Que les vents haſteront tes vaiſſeaux parmi l'onde?
Or ſi tu n'es (helas!) de mon mal ſoucieux,
Sois pour le moins (Ingrat) de ton bien curieux.
En quel temps ſommes nous? n'as tu pas veu la greſle
Et la neige & les vents, tous ces iours peſle-meſle
Noircir toute la mer, & tant qu'on euſt cuidé
Que le plus grand Neptune aux eaux n'euſt commandé,
Tant les vents maiſtriſoyent les grand's vagues enflees,
Qui iuſqu'au Ciel eſtoyent horriblement ſoufflees?
Celuy ne ſ'aime pas, qui au cœur de l'hyuer,
Haſardant ſes vaiſſeaux & ſa troupe en la mer,
Prodigue de ſa vie, attend qu'vn noir orage
Dans l'eau d'Oubli luy dreſſe vn autre nauigage.
Sans crainte de la mort on ſuiuroit tout eſpoir,
S'on pouuoit pluſieurs fois la lumiere reuoir.
Prens encor que les eaux ſe rendiſſent bonaces
En ton departement, crains tu point les menaces
Du Dieu porte-trident irrité contre toy,
Infidelle à celuy qui n'aura plus de foy?
Toutes les fois qu'en mer les flots tu ſentiras
Contre-luter aux flots, palliſſant tu diras:
C'eſt à ce coup, ô ciel, ô mer, que la tempeſte
Doit iuſtement vanger ma foy contre ma teſte.
Et ſi tu attens lors, que de Troye les Dieux
Portez dans ton nauire, appaiſent & les cieux,
Et l'onde courroucee, il te viendra ſoudain
Dans l'eſprit, que tout Dieu laiſſe l'homme inhumain.
Vn Dieu meſme perdroit l'Ambroſie immortelle,
Priué de deïté, ſ'il eſtoit infidelle.

Tu gaignas leur ſecours par vne pieté,
Leur ſecours tu perdrois par vne cruauté.
Songes tu point encor, que meſme en la marine
L'Amour voit honorer ſa puiſſance diuine?
Neptune ſçait il pas, que c'eſt que de ſentir
Le brandon que ſes eaux ne peuuent amortir?
Glaucque le fier Triton, & la troupe menuë
De ces Dieux, ont ils pas la force en ſoy cogneuë
Dont Amour leur commande? & ſon diuin flambeau
Ard-il pas les poiſſons iuſques au creus de l'eau?
Meſmement quant aux vens : le fier vent de Scythie
Se vit il pas flechir ſous l'amour d'Orithie?
Voyant donc maintenant tous ces Dieux obeïr
Aux loix d'Amour, voyant qu'ores tu veux haïr
De celle là la vie, à qui meſmes la tienne
A iamais ſera deuë, à ceſte heure te vienne,
Qu'il te vienne vn remors de t'eſtre en l'eſprit mis
De vouloir dans la mer à tous tes ennemis
Te fier de ta vie, en irritant ton frere,
Ton puiſſant frere Amour, en irritant ta mere,
Qui tous deux te feront ſçauoir à tous les coups,
Qu'en pechant contre Amour nous pechons contre nous.
Si encores ta Troye & les grands tours cogneuës
De ton Priam, dreſſoient le chef iuſques aux nuës :
Si des murs que baſtit Apollon, tout le clos
N'eſtoit point couuert d'herbe, & de pierres, & d'os,
Qu'entreprendrois-tu plus des païs eſtrangers?
Chercherois-tu le tien parmi plus de dangers?
Lairrois-tu quelque terre heureuſe & bien aimee,
Pour voir par cent perils de Troye la fumee?
Craindrois tu point l'hyuer, ny meſme Cupidon,
Pour la foy pariuree à quelque autre Didon?
Et maintenant (bons Dieux!) qu'en toy tu deliberes,
Cruel, de faire voile aux terres eſtrangeres,
Laiſſant ſi douce terre, & ſi doux traictement,
Pour ſuyure pour ton but vn hazard ſeulement,
Que faut-il que ie ſonge? helas doy-ie pas croire
Que deſſus vn amour la haine aura victoire?

Veu que tu me fuis tant, qu'à fin de t'eſtranger
De Didon, tu ne crains de ſuiure aucun danger.
Me fuis tu? me fuis tu? ô les cruels alarmes
Que me donne l'Amour, par ces piteuſes larmes
Qu'ores deuant ta face eſpandre tu me vois!
Larmes, las! qui ſe font maiſtreſſes de ma voix,
Qui hors de moy ne peut ne peut...

Anne.

Quand l'innocente
Flechit ſous le coulpable, & plus forte lamente
Deuant le foible, helas! le Ciel aueuglément
Donnant à l'vn le crime, à l'autre le tourment,
Fait-il pas voir qu'il faut ſ'accompagner du vice,
Qui traine inceſſamment l'innocence au ſupplice?

Didon.

Par ces larmes ie dy, que te monſtrant à l'œil
Combien l'amour eſt grand, quand ſi grand eſt le dueil :
Et par ta dextre auſſi, puis que moy miſerable
Ne me ſuis laiſſé rien qui me [32] ſoit ſecourable :
Par les feux, par les traits, dont ton frere ſi bien
A vaincu ma raiſon qu'il ne m'en reſte rien :
Par noſtre mariage, & par nos Hymenees
Qu'auoient bien commencé mes rudes deſtinees :
Par les Dieux, que deuôt tu portes auec toy,
Compagnons de ta peine, & teſmoins de ta foy :
Par l'honneur du tiers Ciel que gouuerne ta mere :
Par l'honneur que tu dois aux cendres de ton pere,
Si iamais rien de bon i'ay de toy merité,
Si iamais rien de moy à plaiſir t'a eſté,
Ie te pry prens pitié d'vne pauure famille,
Que tu perdras, au lieu d'acheuer vne ville,
Comme nous eſperions, & d'aſſembler en vn
Deux peuples aſſeruis deſſous vn ioug commun.
L'eſpoir flatte la vie, & doucement la pouſſe,
L'eſtranglant à la fin d'vne corde moins douce.

Nostre espoir est il tel? pourrois-tu faire voir
Qu'entre tous les malheurs il n'y a que l'espoir,
Qui engendre à la fin luy mesme son contraire?
Vn cœur se doit flechir, & l'homme est aduersaire
Des hommes, & des Dieux, lors que d'vn mechant cœur
Fuit plus tost la pitié que son propre malheur.
T'es tu changé si tost? oste oste moy desores,
(Si quelque lieu me reste aux prieres encores)
Le cœur enuenimé, qui te deguise ainsi.
Las! ie ne te cogneu iamais pour tel ici :
Ie t'ay cogneu pour tel, que iustement surprise
I'ay mesprisé l'amour en tous autres éprise :
L'amour trop mise en vn, comme ie l'ay dans toy,
Est la haine de tous, & la haine de soy.
I'ay pour t'auoir aimé la haine rencontree
Des peuples & des Rois de toute la contree :
Mesmes les Tyriens de ton heur offensez
Couuent dessous leurs cœurs leurs desdains amassez.
La Princesse aime bien, qui beaucoup plus regarde
A vn seul, qu'à tous ceux qu'elle a pris en sa garde.
Qui plus est, pour toymesme (ô Soleil me peux tu
Voir veufue de Sichee, & veufue de vertu?)
Pour toymesme (ô Enee) éprise de tes feux,
I'ay mon honneur esteint, ma chasteté, mes vœus:
Pour toy (dy-ie) ô Enee, on verra tost esteindre
Ma renommee aussi, qui se vantoit d'atteindre
D'vn chef braue & royal la grand' voûte, où les Dieux
D'vn ordre balancé font tournoyer les cieux :
Qui, peut estre, m'ostant du nombre des Princesses,
M'eust mise apres ma mort au nombre des Deesses.
A qui (ô trop cher hoste) à qui, ô seul support
De ma Carthage, à qui prochaine de la mort
Laisses tu ta Didon? Il faut que ma mort oste
Mes haines d'entour moy, si ie pers vn tel hoste,
Hoste, puis que ce nom me reste seulement
En celuy, qui m'estoit mari premierement.
Qu'atten-ie plus sinon que mes murs de Carthage,
Sentent de mon cruel Pygmalion la rage?

Ou que hors de ce lieu que tu auras quitté,
Mon dur malheur me iette en la captiuité
Du Roy Getulien? Rien n'efpargne l'enuie :
Et iamais vn malheur ne vient fans compagnie.
Aumoins fi i'auois eu quelque race de toy,
Auant que de te voir arracher d'auec moy :
Et fi dedans ma court, du pere abandonnee
Ie pouuois voir iouër quelque petit Enee,
Qui feulement les traits de ta face gardaft,
Et m'amufant à luy mes foucis retardaft :
Ie ne penferois point ny du tout eftre prife,
Ny du tout delaiffee. Alors que l'ame éprife
Ne peut auoir celuy qui toute à foy l'attrait,
Elle fe paift aumoins quelquefois du pourtrait :
Et bien qu'vn fouuenir m'embrafaft d'auantage,
I'affeurerois au moins ma debte fur ton gage.
Mais ores que feray-ie? ay-ie vn autre confort,
Sinon que d'oublier Enee par ma mort?
Et fans m'attendre au temps, qui fouuent defenflame,
Me defpeftrer d'efpoir, de l'amour, & de l'ame?
L'amour fait que lon doit du Soleil f'ennuier,
Si la feule eau d'oubli peut fes flames noyer.
Mais pourquoy tant de mots? doy-ie donc fatisfaire
A celuy qui fe doit pluftoft qu'à moy complaire?
L'amour, l'amour me force, & furieufement
M'apprend, Que qui bien aime, aime impatiemment.
Qu'en dis-tu?

Enee.

Ie ne puis (ô Roine, qui propofes
Parlant d'vn tel courage, & mille & mille chofes)
Faire que ton parler ne me puiffe efmouuoir,
Ny faire que ie n'aye efgard à mon deuoir :
Ces deux efforts en moy l'vn contre l'autre battent,
Et chacun à fon tour coup deffus coup abbattent :
Mais lors que l'efprit fent deux contraires, il doit
Choifir celuy qu'alors plus raifonnable il croit.
Or la raifon par qui enfans des Dieux nous fommes

Suit pluſtoſt le parti des grands Dieux que des hommes.
Tu veux me retenir : mais des Dieux le grand Dieu
N'a pas voulu borner mes deſtins en ce lieu.
Le Ciel qui moyennant mon courage & ma peine,
Promet vn doux repos à ma race, me meine
De deſtin en deſtin, & monſtre que ſouuent
La celeſte faueur bien cherement ſe vend.
Ainſi qu'ores à moy, que le deſtin repouſſe
Hors d'vn repos acquis, hors d'vne terre douce,
Hors du ſein de Didon, pour encores ramer
Les boüillons eſcumeus des gouffres de la mer,
Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes
En ſeroient mis encor par morceaux en leurs fuites.
Mais ſoit que ceſte terre, où ie conduy les miens,
Semble eſtre ſeul manoir des plaiſirs & des biens :
Soit que l'onde irritee, & mes voiles trop pleines
Repouſſent mes vaiſſeaux aux terres plus loingtaines :
Soit encor que Clothon renouë par trois fois
Le filet de ma vie, ainſi qu'au vieil Gregeois :
Soit qu'apres mon treſpas ma mere me rauiſſe,
Ou qu'aux loix de Minos ma pauure ombre flechiſſe,
Iamais ne m'aduiendra, tant que dans moy i'auray
Memoire de moymeſme, & tant que ie ſeray
Enee, ou bien d'Enee vne image bleſmie,
De nier que Didon & de Roine, & d'amie
N'ait paſſé le merite, & iamais ne ſera
Que ton nom, qui ſans fin de moy ſe redira,
Ne m'arrache les pleurs, pour certain teſmoignage
Que maugré moy le Ciel m'arrache de Carthage.
Mais quant à ce depart dont ie ſuis accuſé,
Ie te reſpons en bref : Ie n'ay iamais vſé
De feintiſe, ou de ruſe en rien diſſimulee,
A fin que l'entrepriſe à tes yeux fuſt celee.
L'amour ne ſe peut feindre : & mon cœur, dont teſmoins
Sont les Dieux, me forçoit au congé pour le moins.
Celuy n'eſt pas mechant qui point ne recompenſe :
Mais mechant eſt celuy qui aux bienfaits ne penſe.
Ie n'ay iamais auſſi pretendu dedans moy,

Que les torches d'Hymen me ioignissent à toy.
Si tu nommes l'amour entre nous deux passee,
Mariage arresté, c'est contre ma pensee.
Souuent le faux nous plaist, soit que nous desirions
Que la chose soit vraye, ou soit que nous couurions
Sous vn honneste mot[33]*, & la honte, & la crainte :*
Mais dedans nous le temps ne doit pas d'vne feinte
Faire vne verité : la persuasion
Gesne, esclaue, en l'amour, la prompte affection.
Ce n'estoit, ce n'estoit dedans ta court royale,
Où les Troyens cherchoient l'alliance fatale :
Si les arrests du Ciel vouloient qu'à mon plaisir
Ie filasse ma vie, & me laissoient choisir
Telle qu'il me plairoit au moins vne demeure
Qui gardast que du tout le nom Troyen ne meure :
Si ie tenois moymesme à mon souci le frain,
Ie ne choisirois pas ce riuage lointain :
Ie bastirois encor sur les restes de Troye,
I'habiterois encor ce que les Dieux en proye
Donnerent à Vulcan, & de nom & de biens
Ie tascherois vanger les ruines des miens :
Les temples, les maisons, & les palais superbes
De Priam & des siens, se vangeroyent des herbes
Qui les couurent desia : nos fleuues qui tant d'os
Heurtent dedans leur fons, s'enfleroient de mon los :
Moymesme d'vn tel art que Phebus & Neptune,
De Pergames nouueaux i'enclorrois ma fortune.
Le païs nous oblige : & sans fin nous deuons
Aux parens, au païs tout ce que nous pouuons.
Et qu'eussé-ie plus fait pour moy ne pour ma terre,
Qu'en me vengeant venger son nom de telle guerre?
Mais les oracles saincts d'Apollon Cynthien,
Et les sorts de Lycie, & le Saturnien,
Qui d'vn destin de fer nostre fortune lie,
Me commande de suiure vne seule Italie.
En ce lieu mon amour, en ce lieu mon païs,
Là les Troyens vainqueurs ne se verront haïs
Des Dieux, comme deuant : là la saincte alliance

Sortira des combats : là l'heureuſe vaillance
De neueus en neueus iuſqu'à mil ans & mil
Aſſeruiront ſous ſoy tout ce païs fertil :
Et le monde au païs. Si toy Phenicienne
Tu te plais d'habiter ta ville Lybienne,
Quelle ennie te prend, ſi ce peuple Troyen
S'en va chercher ſon ſiege au port Auſonien ?
N'as tu pas bien cherché ceſte terre en ta fuite :
Et pourquoy, comme à toy, ne nous eſt-il licite
De chercher vn Royaume eſtranger, quand les Dieux
Preſque bon gré, maugré, nous chaſſent en tels lieux ?

Anne.

Que la malice peut ingenieux nous rendre,
Quand elle veut ſon tort contre le droit deffendre :
Plus le vainqueur Thebain ſur l'Hydre ſ'efforçoit,
Et plus de ſes efforts l'Hydre ſe renforçoit :
Si noſtre conſcience enuers nous ne ſurmonte,
Iamais par la raiſon la malice on ne donte :
Voudroit-on engluer le Griffon rauiſſeur,
L'Aigle, ou le Gerfaut ? l'homme mechant eſt ſeur [34]
Qu'il n'eſt né que pour prendre, helas ! mais quelle proye ?
Que ne prens tu, Troyen, ſur ceux qui ont pris Troye ?

Enee.

Quant à la foy que tant on reproche : iamais
T'ay-ie donné la foy, que ce lieu deſormais
Emmurant ma fortune, ainſi que tu t'emmures,
Finiroit des Troyens les longues auantures ?
Lors que tu me faiſois les troubles raconter
De ceſte nuict, qui peut par vn dol emporter
La ville, à qui dix ans, à qui des grands Dieux l'ire,
A qui l'effort des Grecs n'auoit encor ſceu nuire :
Te dy-ie pas qu'auant que les Dieux euſſent mis
Telle fin au trauail des vainqueurs ennemis,
Souuentesfois Caſſandre en changeant de viſage,

Toute pleine d'vn Dieu, qui mesloit son langage
De mots entrerompus, & dont les saincts efforts
La faisoient forcener pour les pousser dehors,
Nous auoit dit, qu'apres la Troyenne ruine,
Apres les longs trauaux soufferts en la marine,
Ie viendrois replanter nostre regne, & mon los,
En la terre qui tient Saturne encore enclos?
Te dy-ie pas qu'ainsi les effroyans oracles,
Les songes, les boyaus, & les soudains miracles
Des cheueux de mon fils, mesmement le discours
Que le bon Helenus me fit sus tous mes iours,
Voire iusqu'à la voix de la salle Harpye,
Appelloient à ce but ma trauaillante vie?
As tu donc oublié, que quand nous abordasmes
Et qu'humbles deuant toy long temps nous harangasmes
De ce qui nous menoit, & quel estrange sort
Nous auoit faict alors ancrer dedans ton port,
Nous dismes dessus tout, que desia sept annees
Nous auoient veu cherchans la fin des destinees,
Qui l'heureuse Italie à ma race donnoient,
Et qui là les labeurs des Phrygiens bornoient?
Tu ne peux ignorer que toute humaine attente
Ne soit tousiours au lieu, qui tout seul la contente :
Et que ie n'eusse sceu, voyant deuant mes yeux
Sans fin, sans fin, ce but où me tiroient les Dieux,
Par vn nouueau serment autre promesse faire
Que i'eusse veu du tout à mon esprit contraire.
Car qui est celuy-là, qui sçachant vrayement
Qu'il faulsera la foy de son traistre serment,
Aura plustost en soy de refuser la crainte,
Que l'eternel remors d'auoir sa foy contrainte
Outre son esperance? Il ne faut donc penser
Que i'aye iamais sceu la promesse auancer,
Qui pourroit (ie suis tel) si telle elle estoit faite,
Bon gré maugré les Dieux empescher ma retraite.
Ie ne dy pas qu'en tout incoulpable ie sois:
Vn seul deffaut me mord, c'est que ie ne deuois
Arrestant si long temps dans ceste estrange terre,

Te laiſſer lentement prendre au laqs qui te ſerre :
Mais prens t'en à l'Amour, l'Amour t'a peu lier :
Et l'Amour m'a peu faire en ta terre oublier.
Amour, non à ſon faict, mais à ſon feu regarde :
Et le danger le prend quand moins il y prend garde.
Si tel amour tu ſens, ie le ſens tel auſſi,
Qu'encores volontiers ie m'oublirois ici :
Teſmoins me ſont nos Dieux, que iamais les nuictsſombres
Ne nous cachent le ciel de leurs eſpeſſes ombres
Que de mon pere Anchiſe en ſurſaut ie ne voye
L'image blemiſſante, & qu'elle ne m'effroye,
Souuent m'effroye auſſi Aſcaigne, dont le chef
Ie voy comme dans Troye embraſer de rechef.
Tout cela nonobſtant n'a point eu tant de force
Qu'a eu ce iour le Dieu, qui au depart me force.
Ie iure par ton chef, & par le mien auſſi,
Que manifeſtement i'ay veu de ces yeux-ci
Mercure des grands Dieux le meſſager fidelle,
Entrant dans la cité, m'apporter la nouuelle,
Enuoyé du grand Dieu, qui fait ſous ſoy mouuoir
Et la terre & le ciel, pour me tancer d'auoir
Seiourné dans Carthage, oublieux de l'iniure
Que ie fais à Aſcaigne, & à ſa geniture.
Or ceſſe ceſſe donc de tes plaintes vſer,
Et meſme en t'embraſant taſcher de m'embraſer.
La plainte ſert autant aux peines douloureuſes,
Que l'huile dans vn feu : les rages amoureuſes
S'apprehendent au vif lors que nous nous plaignons,
Et les deſeſpoirs ſont des regrets compagnons.
Ce n'eſt pas de mon gré que ie ſuy l'Italie :
Mais la loy des grands Dieux les loix humaines lie.
Ne me remets donc rien en vain deuant les yeux,
Ie m'arreſte à l'arreſt de mes parens les Dieux.

Didon.

Les Dieux ne furent oncq tes parens, ny ta mere
Ne fut oncq celle là, que le tiers Ciel tempere,

Le plus benin des Cieux : ny oncq (traiſtre menteur)
Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur.
Le dur mont de Caucaſe, horrible de froidures,
(O cruel) t'engendra de ſes veines plus dures :
Des Tigreſſes, ie croy, tu as ſucé le laict,
Ou pluſtoſt d'Alecton le noir venin infect,
Qui tellement autour de ton cœur a pris place,
Que rien que de cruel & mechant il ne braſſe.
N'allegue plus le Ciel guide de ton eſpoir,
Car ie croy que le Ciel a honte de te voir :
Sans tels hommes que toy le Ciel n'auroit point d'ire,
Iupiter n'auroit point de ſes tonneaux le pire.
Voyez ſi ſeulement mes pleurs, ma voix, mon dueil,
Ont peu la moindre larme arracher de ſon œil?
Voyez ſ'il a ſa face ou ſa parole eſmeuë?
Voyez ſi ſeulement il a flechi ſa veuë?
Voyez ſ'il a pitié de ceſte pauure amante,
Qu'à grand tort vn amour enraciné tourmente,
Plus qu'on ne voit Siſyphe aux enfers tourmenté,
Sans relache contraint de ſon fardeau porté?
Voire plus que celuy qui ſans ceſſe ſe rouë,
Emportant de ſon pois & ſoymeſme & ſa rouë?
Car touſiours aux enfers vn tourment eſt égal :
Mais plus ie vais auant, & plus grand eſt mon mal.
Toutesfois ce cruel n'en a non plus d'atteinte,
Que ſi mon vray tourment n'eſtoit rien qu'vne feinte.
Qu'on ne me parle plus des Scythes, ny des Rois,
Qui ont tiranniſé Mycenes ſous leurs loix :
Qu'on ne me parle plus des cruautez Thebaines,
Lors que des bas enfers les rages inhumaines,
Semans vn feu bourreau des loix, & d'amitié,
Se faiſoient elles meſme, en leur rage, pitié.
Qu'on ne m'eſtonne plus de tout cela que l'ire
Des hommes peut braſſer : tu peux, tu peux ſuffire
A monſtrer qu'vn ſeul homme a d'inhumanité
Plus que cent Tigres n'ont en ſoy de cruauté.
Car en tout ce qu'on peut raconter des Furies,
Qui ſembloient ſe iouër & du ſang & des vies,

La cruauté naiſſoit de quelque deplaiſir,
Et ta cruauté naiſt de t'auoir faict plaiſir :
Voire vn plaiſir, helas ! dont la moindre memoire
Deſſus vn cœur de marbre auroit bien la victoire.
O Iunon, grand Iunon, tutrice de ces lieux,
O toymeſme grand Roy des hommes & des Dieux,
Deſquels la maieſté traiſtrement blaſphemee,
Aſſeura faulſement ma pauure renommee :
Qu'eſt-ce, qu'eſt-ce qui peut or' me perſuader,
Que d'enhaut vous puiſſiez ſus nous deux regarder
D'vn viſage equitable ? Ha grans Dieux, que nous ſommes
Vous & moy bien trahis ! la foy, la foy des hommes
N'eſt ſeure nulle part : las ! comment, fugitif,
Tourmenté par ſept ans de mer en mer, chetif,
Tant qu'il ſembloit qu'au port la vague fauorable
L'euſt ietté par deſpit, ſouffreteux, miſerable,
Ie l'ay, ie l'ay receu, non en mon amitié
Seulement, mais (helas ! trop folle) en la moitié
De mon royaume auſſi : I'ay ſes compagnons meſme
Ramené de la mort : ha vne couleur bleſme[35]
Me prend par tout le corps, & preſque les fureurs
Me iettent hors de moy, apres tant de faueurs.
Maintenant, maintenant il vous a les augures
D'Apollon, il vous a les belles auantures
De Lycie, il allegue & me paye en la fin
D'vn meſſager des Dieux qui haſte ſon deſtin.
C'eſt bien dit, c'eſt bien dit, les Dieux n'ont autre affaire :
Ce ſeul ſouci les peut de leur repos diſtraire :
Ie croirois que les Dieux affranchis du ſouci,
Se vinſſent empeſcher d'vn tel que ceſtuy-ci.
Va ie ne te tiens point : va, va ie ne replique
A ton propos, pipeur, ſuy ta terre Italique :
I'eſpere bien en fin (ſi les bons Dieux aumoins
Me peuuent eſtre enſemble & vengeurs & teſmoins)
Qu'auec mille ſanglots tu verras le ſupplice,
Que le iuſte deſtin garde à ton iniuſtice.
Aſſez toſt vn malheur ſe fait à nous ſentir :
Mais las ! touſiours trop tard ſe ſent vn repentir.

Quelque iſle plus barbare, où les flots equitables
Te porteront en proye aux Tigres tes ſemblables,
Le ventre des poiſſons, ou quelque dur rocher
Contre lequel les flots te viendront attacher,
Ou le fons de ta nef, apres qu'vn trait de foudre
Aura ton mas, ta voile, & ton chef mis en poudre,
Sera ta ſepulture, & meſmes en mourant,
Mon nom entre tes dents on t'orra murmurant :
Nommant Didon, Didon, & lors touſiours preſente
D'vn brandon infernal, d'vne tenaille ardente,
Comme ſi de Megere on m'auoit fait la ſœur,
I'engraueray ton tort dans ton pariure cœur.
Car quand tu m'auras fait croiſtre des morts le nombre,
Par tout deuant tes yeux ſe roidira mon ombre.
Tu me tourmentes : mais en l'effroyable trouble
Où ſans fin tu ſeras, tu me rendras au double
Le loyer de mes maux : la peine eſt bien plus grande
Qui voit ſans fin ſon fait : telle ie la demande :
Et ſi les Dieux du ciel ne m'en faiſoient raiſon,
I'eſmouurois i'eſmouurois l'infernale maiſon.
Mon dueil n'a point de fin : vne mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.
Ie le ſen, ie le voy, ouy grands Dieux ! ie le voy :
Le mal eſt le degré du mal : ſouſtenez-moy,
Entron, ie ché, ie ché, entron.

Enee.

O ſaints Augures,
Interpretes des Dieux, qui des choſes futures,
Des preſentes auſſi, donnez aux bas mortels
Les ſoudains iugemens, paroiſſez ores tels,
Que Didon puiſſe auoir par vous la cognoiſſance,
Et du vouloir des Dieux, & de mon innocence.
Mais quelle horreur l'eſprend ? comment, ô cher ſupport
Des peuples affligez (il faut iuſqu'à la mort
Que ie confeſſe ainſi) comment, ô chere Dame,
Comment donc ſouffrez vous de ceſte gentile ame
Euanouïr la force ? O Iupiter, quel œil !

Qui euſt penſé l'Amour pere d'vn ſi grand dueil?
Quelle torche ay-ie veuë en ſes yeux qui me fuyent?
Comment auec mes yeux mes paroles l'ennuyent?
En quelle paſmoiſon la conduit-on dedans?
Comment ſon eſtomach de gros ſanglots ardens
Bondit contre le Ciel, & tout deſpit ſ'efforce
De mettre hors ſon feu qui prend nouuelle force
Du vent qu'elle luy donne? & comme peu à peu
Les ſoufflets ſe renflans embraſent vn grand feu?
Maint ſouſpir bouillonnant qui ſon braſier allume,
Fait qu'auec ſon humeur ſon ame ſe conſume.
Quels propos furieux m'a elle degorgez?
Le courroux fait la langue : & les plus outragez
Sont ceux, qui bien ſouuent pouſſent de leurs poitrines
Des choſes, que l'ardeur fait ſembler aux diuines.
I'en ſuis encor confus : vne pitié me mord :
Vn friſſon me ſaiſit : Mais rien, ſinon la mort,
Ne peut rendre celuy des encombres deliure,
Qui veut le vueil des Dieux entre les hommes ſuiure :
Et ſemble que le Ciel ne permette iamais
La vraye pieté ſ'aſſembler à la paix.
O Amour, ô Mercure, ô Didon, ô Aſcaigne,
O heureuſe Carthage, ô fatale campagne
Où Iupiter m'appelle, ô regrets douloureux,
O bien heureux depart, ô depart malheureux!

Le Chœur.

Quel heur en ton depart?

Enee.

L'heur, que les miens attendent.

Le Chœur.

Les Dieux nous ont fait tiens

Enee.

Les Dieux aux miens me rendent.

Le Chœur.

La ſeule impieté te chaſſe de ces lieux.

Enee.

La pieté deſtine autre ſiege à mes Dieux.

Le Chœur.

Quiconques rompt la foy encourt des grans Dieux l'ire.

Enee.

De la foy des amans les Dieux ne ſont que rire.

Le Chœur.

La pieté ne peut mettre la pitié bas.

Enee.

La pitié m'aſſaut bien, vaincre ne me peult pas.

Le Chœur.

Par la ſeule pitié les durs deſtins ſ'eſmeuuent.

Enee.

Ce ne ſont pas deſtins ſi flechir ils ſe peuuent.

Le Chœur.

Vn regne acquis vaut mieux que l'eſpoir d'eſtre Roy.

Enee.

Non ceſtuy, mais vn autre eſt deſtiné pour moy.

Le Chœur.

Quel païs ſe rendra ſçachant ta deceuance?

Enee.

I'ay non pas au païs, ains au Ciel ma fiance.

Le Chœur.

Que la Religion eſt ſouuent vn grand fart !

Enee.

La Religion ſert ſans art & auec art.

Le Chœur.

Sans la Religion viuroit vne Iphigene.

Enee.

Sans elle auſſi viuroit & Troye & Polyxene.

Le Chœur.

Ton pauure Aſtianax ſentit bien ſon effort.

Enee.

Les Grecs ne ſont point ſeurs chez eux que par ſa mort.

Le Chœur.

A Diane elle fait des hommes ſacrifice.

Enee.

Diane par le ſang humain nous eſt propice.

Le Chœur.

Que d'autres meurdres, las! elle a mis en ce rang.

Enee.

Le Ciel auſſi requiert obeïſſance ou ſang.

Le Chœur.

Tu feras que Didon en augmente la bande.

Enee.

Ha Dieux, ha Dieux, tay toy, vn remors me commande,
Bien qu'il ſoit ſans effet, de rompre ce propos:
Iamais homme n'aima ſans haïr ſon repos.

LE CHŒVR.

Quelle orde peſte recelee,
D'vne feinte diſſimulee,
Seul maſque de nos trahiſons,
Qui deſſous vn ſerain viſage
Couue dans le traiſtre courage
Mille renaiſſantes poiſons [36],
Et tant de mal aux autres donne,
Qu'en fin ſon maiſtre elle empoiſonne?
Tel ſouuent nourrit vne haine,
Qui emmielle ſa langue pleine
De toute ardente affection:
Tel bien ſouuent les Dieux meſpriſe,

Qui pour bastir son entreprise
Ne bruit que de Religion :
L'vn ainsi les esprits amorce,
L'autre ainsi peu à peu prend force:
Tandis & l'vne & l'autre feinte
Donne mainte mortelle atteinte :
Car l'esprit qui se pense aimé
Se prend & se plaist en sa flame
Tant qu'il sente le corps & l'ame,
Le bien & l'honneur consommé.
En son repas l'oiseau s'engluë :
D'vn apast le poisson se tuë :
Et l'autre qui du tout se fie
Des biens, de l'honneur, de la vie,
Sus celuy qui pense estre sainct,
Voit en fin l'ame ambitieuse,
Vne ame en fin seditieuse,
Qui tout vif iusqu'au vif l'atteint :
Le vipere meurt, pour fallaire
De trop à sa vipere plaire.
Alors tant plus de force on vse,
Quand on voit la traistresse ruse,
Et souuent plus on se fait tort :
Vn mal vient plus soudain abbatre
Ceux, qu'on voit le plus se debatre[37] *:*
Comme vn sanglier qui tant plus fort
Pousse, escume, gronde, & enrage,
S'enferre tousiours d'auantage.
De qui ne seroit descouuerte,
Ceste ame en toute feinte experte,
Dont ce Troyen nous abusoit,
Alors que d'vn amour extreme,
Alors que de ses grans Dieux mesme
La pauure Didon amusoit?
Autour du miel pique l'abeille,
Et l'aspic dans les fleurs sommeille.
Ce pendant, ô fort improspere,
O Amour traistre, auec ton frere

La pauure Roine se paissant,
De ceste feinte variable
Reçoit par vn feu veritable
Vn trespas cent fois renaissant.
Ainsi donc les colombes meurent :
Ainsi les noirs corbeaux demeurent.
Les yeux sanglans, la face morte,
Le poil meslé, le cœur transi,
Efforce sa force peu forte,
Et sus son lict petille ainsi,
Qu'Hercule arrachant sa chemise,
Qui ia iusqu'à l'os s'estoit prise.
Mais comment se pourroit-il faire,
Que le Ciel vn iour n'enuoyast
De ces trahisons le sallaire,
Qui son maistre en la fin payast ?
Ainsi la vipere tortue
Nourrit en soy ce qui la tue.

ACTE III.

DIDON, ANNE, ENEE, ACHATE.

Didon.

Foible, palle, sans cœur, sans raison, sans haleine,
Anne mon cher support, maugré moy ie me traine
De rechef çà & là, mal apprise à souffrir
Vn repos qui me vient l'impatience offrir :
Tant que quand tu verras sus la prochaine riue,
La mer qui se tenoit dedans ses bords captiue,
Lors qu'vn Aquilon vient dessus ses flancs donner,
Bruire, bondir, courir, iusqu'au ciel bouillonner,
Et sans aucun arrest pousser iusqu'aux campagnes.
De ses flots depitez les suiuantes montagnes,

Tu verras, tu verras l'estat où vn trompeur
A fait estre le corps & l'ame de ta sœur.
Et bien que ie ne semble estre tant effrenee,
Que quand ie rembarray de mes propos Enee,
Plus i'ay perdu dans moy de despit rigoureux,
Et plus i'ay regaigné de tourmens amoureux.
Alors que contre nous la fortune s'efforce,
Du decroist d'vn grand mal l'autre mal se renforce :
Tant que ie croy les Dieux contre mon chef iurer
De plus en plus me faire en mes iours endurer.
Mais, las! si ie desplais au Ciel, & si l'enuie
D'vne Alecton mutine en veut tant à ma vie,
Que ne vient on changer à ma mort ma langueur?
Si de mon heur l'amour ne veut qu'estre vainqueur,
Si Venus quelquefois par Iunon outragee,
Ne veut que par ma mort estre d'elle vangee,
Que ne m'ont ils permis en ceste pasmoison,
D'où ie reuien, d'entrer en la noire maison?
I'eusse appaisé d'vn coup par l'extreme allegeance
Mon tourment, leur dedain, leur enuie & vengeance.
Auec mon sang se fust mon brasier refroidi,
Auec mes sens se fust mon trauail engourdi.
O malheureuse ardeur, qui reuiens en mes veines!
O malheureux resueil, qui me rends à mes peines!
Qu'heureusement i'estois oublieuse de moy!
Que maugré moy ie prens le iour que ie reuoy!
Ie sens, Anne ma sœur, ie sens, veu la racine
Que mon mal incurable a pris dans ma poitrine,
Que rien ne me sçauroit, non pas la mesme mort,
Fauoriser au mal qui redouble si fort :
Si le courroux ardent, & la haine irritee
Contre vn, duquel on a l'amorce trop goustee,
Pouuoit l'ardent effort de l'amour amortir,
Le courroux m'eust l'exil de l'amour fait sentir :
Veu qu'vn tel creuecœur s'est aigri dans mon ame,
Que moindre que mon ire on eust pensé ma flame.
Mais le feu n'est iamais du feu l'allegement :
Et le despit du mal nous cause vn tiers tourment.

Ou bien ſi la douleur viuement engrauee
Pouuoit faire mourir la perſonne aggrauee,
Ie mourrois ſur le champ : veu qu'on ne peut parler
D'vne douleur qu'on peuſt à la mienne égaler.
Mais tant plus que le vent combat contre la flame
Pour la tuer ſoudain, & plus elle prend d'ame.
C'eſt en vain, c'eſt en vain, guarir tu ne te peux
(O Didon) ny mourir lors que mourir tu veux :
Il faut que maugré toy, en ton mal tu te tiennes,
Il faut que maugré toy aux larmes tu reuiennes.
Rabaiſſe toy mon cœur, ſans que plus ton courroux
Puiſſe triompher d'vn, qui triomphe de nous.
Mais quoy? faut-il qu'ainſi mon bon cœur degenere?
Faut-il que la vertu flechiſſe à la miſere !
Verra t'on ſous le ſerf la Roine ſouſpirer?
Veux-ie encor de ce poinct mon honneur empirer?
Faut-il qu'enuers vne ame outre meſure ingrate
Ie face de rechef la priere aduocate?
Ie ne puis, ie ne puis.

Anne.

Arreſte, ô chere ſœur,
O ſœur qui de ta voix me peux tirer le pleur,
Et le cœur tout enſemble, arreſte la carriere,
Serrant plus fort la bride à ta douleur trop fiere :
De peur qu'auant le temps tu ne perdes ainſi,
Toy, ta ſœur, ta douleur, & ton Enee auſſi.
L'eſpoir ſert de remede : en eſperant, les Cieux
Te feront la raiſon : ou l'eſpoir gracieux,
Quand meſme tu perdrois la choſe pretendue,
T'aura touſiours plus ſaine auec le temps rendue.
On doit tout eſprouuer, lors que nous cognoiſſons
En nos extremes maux que rien nous ne laiſſons,
Qui nous puiſſe apporter l'heureuſe deliurance.
Nous forçons nos ennuis aux loix de la conſtance,
Mais la douleur ne peut ſon relache trouuer,
Quand on ſçait qu'on endure à faute d'eſprouuer
Tout ce qui peut ſeruir : car ce qui plus nous oſte

Le moyen de guarir, c'eſt d'y voir noſtre faute.
Du premier coup le bœuf au ioug ne ſ'apprend pas :
Le fier poulain ne reigle au premier coup ſes pas :
Mais ores on les flate, ores on éguillonne,
Tant que l'vn au colier, l'autre au frain ſe façonne.
Crois tu pas que ſi Phedre euſt taſché pluſieurs fois
D'embraſer Hippolyte, & de pleurs & de voix,
Conduiſant ſagement ſon embuſche dreſſee,
Qu'ils ſe fuſſent ſauuez tous deux de mort forcee?
Achille courroucé, ſi toſt ne reuint pas
Pour les preſens d'Atride, aux Phrygiens combats.
Et que ſçais tu ſi c'eſt vne feinte ruſee
Dont ce Troyen te veut rendre plus embraſee?
Car comment cognoiſt-on vn Pin eſtre conſtant,
Sinon qu'en vain le Nord va ce Pin combatant?
Mais ſouuent eſtonnez du premier choc qu'on donne,
Nous laiſſons le butin que le haſard nous donne.
Il faut ſuiure, il faut ſuiure.

Didon.

Helas! las, quelle feinte?
Ce cruel ne m'a veu iamais que trop atteinte :
Il ne feint point la fuite à fin de m'embraſer,
Mais il feint vn oracle à fin de m'abuſer.
Toutesfois puis qu'il faut à mon malheur complaire,
Puis que ie voy ma vie en la main aduerſaire,
Puis que mon deſtin ſemble auoir remis ce iour
Tout mon bien deſſus l'arc ou de mort ou d'amour,
Anne mon ſeul eſpoir, Anne qui mieux appriſe,
Peux tirer des enfers ta pauure ſœur Eliſe,
Fay, fay moy, pour tout bien, le vaincre en vn ſeul poinct,
Dont le plus ennemi ne m'eſconduiroit point.
Tu vois deſia les naus d'oliuiers couronnees,
Tu vois qu'vn vain eſpoir des faulſes deſtinees,
Pouſſe, & preſſe au labeur ces fuitifs eſtrangers,
Comme vn noir eſcadron de fourmis meſnagers :
Tu vois que mon Enee, entalenté de faire

Que du bien que i'ay fait mon mal ſoit le ſallaire,
Preſide ſus la trope, encores moins eſmeu
Des vents, que de mes pleurs qui mouuoir ne l'ont peu,
Conſtant en ſon propos, autant qu'en l'alliance
Qu'il a fait auec nous il monſtre d'inconſtance :
S'il eſt ainſi, ma ſœur, que ton conſeil premier
M'a fait mettre ma vie en la main du meurdrier :
S'il eſt ainſi qu'encor ta pauure ſœur tu aimes,
Qui t'aime touſiours plus qu'elle n'aime ſoymeſmes :
S'il eſt ainſi qu'Enee entre tous t'honoraſt,
Et en tous ſes ſecrets vers toy ſe retiraſt :
S'il eſt ainſi que ſeule entre tous tu cogneuſſes
Les addreſſes vers l'homme, & que les temps tu ſceuſſes,
Va ma ſœur & luy dy, dy luy, ma ſœur, qu'helas
Miſerable Didon, de ceux ie ne ſuis pas
Qui pour les fils d'Atree en Aulide iurerent
La ruine Troyenne, & leur force y menerent :
Ie n'ay hors du tombeau la cendre bien aimee
De ſon bon pere Anchiſe, au gré du vent ſemee :
Ie ne luy ay pas faict, pour taſcher de vanger
Iunon contre Venus, ſon Aſcaigne manger :
Pourquoy veut-il bouſcher l'oreille à ma parolle ?
Où court-il ? eſt-ce ainſi qu'vne amante on conſole ?
S'il ſe repent ſi toſt de promettre à Didon
Le reſte de ſes iours, aumoins vn dernier don,
Vn dernier don aumoins à moy laſſe, ſ'ottroye,
Moy pauure amante, helas ! que ſa rigueur foudroye,
C'eſt qu'il vueille le temps attendre ſeulement,
Qu'il pourra dans la mer ſ'embarquer ſeurement :
Qu'il attende le temps, qu'auecque ma fortune
Nous voyons appaiſer & les vens & Neptune.
Adieu Hymen, adieu mariage ancien,
Puis qu'Enee en trahit le mal-noüé lien :
Ie ne luy requiers plus, que pour ſa ſimple hoſteſſe,
Albe, Romme, Italie, & tout le monde il laiſſe :
Qu'il ſ'en voiſe baſtir toutes telles citez,
Dont il a (ie le croy) les beaux noms inuentez :
Ie ne veux plus en rien me rendre à luy contraire,

Tant pour mollir ſon cœur il me plaiſt de luy plaire :
Rien plus ie ne requiers, fors qu'vn temps qui eſt vain,
Pour eſpace & repos de mon tourment certain :
Ie ne requiers ſinon que ce dernier relache,
A fin que ma fortune enuieuſe, qui tache
Me faire vaincre à moy, m'apprenne à me douloir,
Non d'vne douleur faire vn hideux deſeſpoir.
La (chere Sœur) la donc, prens peine, ie te prie,
De mes pleurs, de mes cris, de mes feux, de ma vie :
Feins en toy d'eſtre moy, & vien geſner tes ſens
Pour vne heure du mal qui me poind ſi long temps :
Tu n'auras, ſi tu ſens tant ſoit peu mes alarmes,
Pour ce marbre amolir, que trop, que trop de larmes :
Plus pitoyablement encor ie t'inſtruirois,
Si tous pleurs n'empeſchoyent l'accent piteux des voix.
O Amour, traiſtre Amour, ô Amour!

Anne.

Le dueil ſerre
Et mes pleurs, & ma voix, lors que ta voix m'enſerre
Iuſqu'au plus creus de l'ame : ha, faux Amour, ie ſens
Que ta fiere rigueur n'en veut qu'aux innocens.
Pourtant, pourtant Amour, ſi toymeſme & ton frere
N'eſtes fils d'vn Pluton, conceus d'vne Megere,
Si tous deux ne portez autour d'vn cœur mutin,
L'inexpugnable fort d'vn roc diamantin :
Si l'Enfer ne vous preſte à la dolente terre,
Pour reuenger ſes fils accablez du tonnerre
Par mille impietez : ſi encor de vous deux
Le Ciel n'a plus d'effroy, qu'enſemble de tous eux,
Ie croy que la pitié de mon humble harangue,
La pitié de mes pleurs, faiſant tort à ma langue,
Fera, que comme nous tu l'atteignes au vif.
L'humble douceur commande au cheual plus retif,
Non le rude eſperon. Mais ſois, ſois nous propice,
Venus, mere d'Enee : ainſi pour ſacrifice
Du feu des aubeſpins, ſoit ton autel orné,

D'vn myrte & d'vn rosier vermeil encourtiné,
Le Cygne & le Pigeon en ton offrande tombe,
Et tousiours en honneur soit d'Anchise la tombe.

Didon.

Nostre ame, quand l'horreur des filles de la nuict
De propos en propos, de pas en pas la suit,
Or' de brandons ardens, or' d'ardentes tenailles,
Et or' de noirs serpens deuorant nos entrailles ,
Combien qu'enuers le Ciel incoulpable elle soit,
Tousiours enuers soymesme vne coulpe conçoit,
Se condamnant sans fin des choses qui suruiennent,
Croyant que pour cela les rages la retiennent.
Encor qu'enuers le Ciel ie n'aye commis rien
Qui le face auiourdhuy me priuer de tout bien,
Si est-ce qu'en oyant mes parolles dernieres,
Par qui ma sœur dressoit à Venus ses prieres,
A fin que l'obstiné se ployast à mon gré,
(Cet obstiné que i'ay sans fin au cœur ancré)
Ie me suis condamnee, en iugeant que la faute
De n'auoir tout ce iour à la maiesté haute
De Venus Cyprienne offert mes humbles vœus,
A refroidi son fils & rembrasé mes feux.
Il faut donc que dressant vers les cieux la lumiere,
Ie t'appaise, ô Deesse, ô grand' Deesse, mere
De tout estre viuant[38]*, qui as tousiours esté*
Des hommes & des Dieux la seule volupté :
Alme Venus qui tiens sous la grand' sphere blonde
Des signes porte-iour, le plus beau ciel du monde :
Où les Amours archiers, les follastres desirs,
Les Charites, les ieus, les asseurez plaisirs,
Où de tous animaux, les moules, la figure,
Que Dieu par toy, sa fille, ottroye à la Nature,
D'vn accord mesuré se roulent plaisamment,
Inspirant mainte vie en leur sainct mouuement.
Toy, le but de Nature, à qui ne sçauroit plaire
De defaire aucun œuure, ains tousiours de refaire,

Et qui dessus la Mort gaignes sans fin le pris,
Luy faisant rendre autant qu'elle en a tousiours pris :
A fin que depeuplant & repeuplant la salle
De Pluton, l'entretien de ce monde s'egalle :
Toy qui fais les oiseaux se plaire dedans l'air,
Les bestes en la terre, & les poissons en mer :
Toy par qui nous voyons les maisons, & les villes,
Les loix, les amitiez, les polices ciuilles :
Toy qui fais differer tout estre terrien,
Selon le plus & moins que tu leur fais de bien,
Seul bien vniuersel, où les hommes aspirent,
Soit que bien, soit que mal, aueuglés ils desirent :
Toy qui meslas ta force auec le Ciel, & fis
Sortir mon grand vainqueur, ton indomtable fils,
Qui, combien qu'on en face vn autre, dont la dextre
Le grand Caos meslé remit en meilleure estre,
Monstre de iour en iour (vainqueur mesme des Dieux)
Combien peut dessus tout son arc victorieux :
Toy de qui maintesfois mainte & mainte louange
Ie retins d'vn vieillard, que d'vn païs estrange
La Fortune m'auoit en Phenice amené,
Pour polir mon esprit du sien endoctriné :
Toy (dy-ie) las! qui vois les piteuses merueilles
Qu'on exerce sur moy : & qui n'as tes oreilles
(Au moins comme ie croy) closes à mon parler,
Qui vois. qui vois mon corps d'heure en heure escouler,
Sous la cruelle ardeur d'Amour, qui me martyre :
Comme deuant le feu on voit fondre vne cire :
Comme l'ardent metail par rougissans ruisseaux
On voit couler en bas des eschauffez fourneaux :
Ou comme on voit couler la neige des montagnes,
Et les ruisseaux glacez au trauers des campagnes :
Puis que ie n'ay iamais refusé de ployer
Sous les loix qu'il t'a pleu de ton Ciel m'enuoyer,
Puis que ie n'ay sacré vne ingrate Ieunesse
Au trauail inutil de ta sœur chasseresse :
Si, humble, i'ay perdu pour vn hommage sainct,
A ton Autel sacré mon chaste demy-ceint :

Si au ſon de ton nom i'ay receu ton Enee :
Si ie me ſuis, helas! toute à ſon gré donnee,
Ployant deſſous ton ioug : ſi pour l'amour de toy
I'ay mieulx faict aux Troyens qu'à ceux qui ſont à moy,
Tourne en ce lieu ta veuë, & la miſericorde
De toy, de la fortune, & de tes fils accorde,
Pour iuſtement changer mon trauail au repos.
Voy, Venus, le venin qui tient à tous mes os :
Voy tantoſt vn braſier, & tantoſt vne glace,
Qui ſoudain me r'enflamme, & ſoudain me r'englace :
Voy mon ame offuſquee en tous autres obiets,
Fors qu'en ton fils, qui rend tous mes ſens ſes ſuiets :
Voy ſortir de mes yeux, & les larmes coulantes,
Et les brillans eſclairs de mes flammes bruſlantes :
Voy Didon ſans humeur, voy Didon ſe iettant
A genoux deuant toy, voy Didon ſanglotant.
Prens pitié, prens pitié, Deeſſe Idalienne,
Paphienne, Erycine, Vndeuſe, Gnidienne,
Prens, prens donque pitié, & ne permets iamais
Que d'vn tort deteſtable on paye mes bienfaits.
Si tu crois que ie t'aye autrefois fait offenſe,
D'auoir fait à Iunon plus qu'à toy reuerence,
Amoli toy de pleurs, appaiſe toy de vœus :
Ie iure tes yeux noirs, ie iure tes cheueus,
Qu'en receuant ce iour par toy ce benefice,
Ie payeray l'vſure à ton ſainct ſacrifice.
Ie requiers peu, mais las! toutes telles fureurs
Pour bien peu de relais perdent beaucoup de pleurs.

Enee.

Les ennuis dereiglez, les maux inſupportables,
Qu'on voit ſur vn eſprit ſe rendre inſatiables,
La raiſon qui nous peut deſſous ſes loix forcer,
Et la pitié qui peut nos raiſons effacer,
Les mots entrerompus par les larmes meſlees,
Et les ſouſpirs teſmoins des ames deſolees,
Ne peuuent rien ſinon qu'en vain nous eſmouuoir,

Lors qu'en vn fait les Dieux nous oſtent le pouuoir.
Anne, ſi les ennuis & ſi l'angoiſſe extreme
Me pouuoient arreſter, l'angoiſſe de moymeſme,
Sans que ton œil piteux teſmoignaſt tant de maux,
Seroit la corde & l'ancre à retenir mes naus :
Veu que nul ne ſçauroit la peine aſſez comprendre,
Que ſans ceſſe en l'eſprit mon amour me r'engendre.
Mais les Dieux ſont ſi forts, & du deſtin la loy
Se rend ſi ſainctement inuiolable en moy,
Que les pleurs de Didon, que les larmes piteuſes,
Qu'en mon piteux adieu mes larmes angoiſſeuſes,
Voire des Tyriens les pleurs enſemble vnis,
Voire les pleurs des miens auec les autres mis,
Bref, de tous les mortels & les pleurs & les plaintes,
Ne pourroient pas des Dieux combattre les loix ſainctes.
Ceſſons donc de plorer, tant plus nous plorerons,
Et plus noſtre tourment dans nous nous grauerons.
Le pleur qui peu à peu ſus noſtre face coule,
Et iuſqu'à l'eſtomach, ſa reſource, ſe roule,
Pour de rechef entrant & montant au cerueau
Redeſcendre par l'œil, nous mange, comme l'eau
Qui aux iours pluuieux des gouſtieres degoute,
Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte.
Ceſſons, ceſſons.

Anne.

Enee, ô Enee obſtiné,
Tu as bien ce propos contre toy ramené,
Pour monſtrer que ton cœur que haineux tu reſerres
Sans l'ouurir à pitié, eſt plus dur que les pierres.
La pluye goutte à goutte vn marbre caueroit,
Et quaſi vn torrent de nos yeux ne ſçauroit
Mordre deſſus ton cœur, plus felon que ie cuide
Qu'vn cœur de Diomede aſſommé par Alcide,
Cœur qui ſouffroit du ſang des hoſtes ſaccagez
Voir abbreuuer chez ſoy ſes cheuaux enragez :
Plus cruel qu'vn Procuſte, & tous ceux dont la guerre
De Theſee & d'Hercule a deliuré la terre.

Mais qui me fait ainsi ceux ci ramenteuoir,
Si ce n'est la fureur qu'on me fait conceuoir?
Est-il possible, helas! qu'en l'ame feminine
Vne fureur tant aspre & sans bride domine?
Et qui pourroit (bons Dieux) se garder de fureur,
Quand on voit qu'on ne peut rien faire par le pleur?
N'ay-ie sceu donc rien faire? & n'ay-ie point l'addresse,
De faire la pitié sur ta rigueur maistresse?
Se perd doncques en l'air tout ce dont i'ay ploré?
Tout cela dont i'aurois l'aimant mesme attiré?
Cela, pour qui les Dieux, que ton dol nous raconte,
Seroyent, ie croy, meschans s'ils n'en tenoient point conte,
Cela pour qui tout cœur humain ne craindroit pas
Plustost qu'y resister, de souffrir cent trespas,
Faut-il qu'ainsi ie perde? & faut-il que ie voye
Que les Dieux iustement ont puni ceux de Troye?
Me faut-il voir encor que ny moy ny Didon
N'auons iamais pensé au vieil Laomedon?
Si de tromper les Dieux cestuy-la print l'audace,
Ha que nous falloit-il esperer de sa race?
Que porté-ie à ma sœur, fors le venin dernier,
Qui la va faire voir l'infernal Nautonnier?
Puis-ie encor à ses yeux me monstrer en la sorte,
Moy qui ouure à ses maux & à sa mort la porte?
Puis-ie, puis-ie me voir moymesme le corbeau
De ma sœur, luy portant l'augure du tombeau?
Hé que sçais-tu (Cruel!) qui donnes telle atteinte
A ceux qui te font bien, si de ton fait enceinte
Elle ne cache point maintenant dedans soy
(O fardeau malheureux!) vne moitié de Roy?
Veux-tu qu'auant que voir du monde la lumiere,
Ton propre enfant se face vn cercueil de sa mere?
Veux-tu pour rendre Ascaigne, & les siens triomphans,
Faire estouffer ainsi l'autre de tes enfans?
Las, si les meres sont en vostre endroit coulpables,
(Grands Dieux) qu'en peuuent mais les enfans miserables?
Quant aux meres, ie croy, que tu es coustumier
(O le loyal espoux) d'en estre le meurdrier.

Si lon demande où eſt la mere à ton Aſcaigne,
Elle eſt où tu veux mettre vne autre, que dedaigne
Tellement ta fierté, qu'il ſemble que le Ciel
Dedans ton lache eſprit n'ait verſé que du fiel :
Et qu'il ſ'egaye ainſi, que de tout temps tu rompes
Auec la foy, la vie, à celles que tu trompes.
Hé qui croira iamais qu'on puiſſe refuſer
Vn delay ſeulement? mais ie ne fais qu'vſer
Et ma langue & mes yeux en mes vaines reproches.
En vain taſchent les vents de combattre les roches.
Voila l'heureux loyer: penſes, que pour vn tel,
Ma ſœur deuoit ſentir d'amour le dard mortel :
Penſes, que ie deuois, miſerable & deceuë
Pour vn tel donner force à la flamme receuë.
Ie deuois bien luy plaire au vouloir d'vn mechef :
Nous deuions bien orner de fueilles noſtre chef,
Pour faire aux Dieux, ſeigneurs des ſacrez mariages,
Pour vn tel que ceſtuy, les ſaincts ſacrez hommages :
Ie deuois bien luy faire vn Sichee oublier,
Pour au lieu d'vn eſpoux à Pluton l'allier.
Deuions nous mille honneurs, mille careſſes rendre,
A celuy qui filoit le cordeau pour nous pendre?
Ha ie ne puis, alors qu'vn ſi dur ſouuenir
Me reuient, ie ne puis mon ame retenir.
Ie me fauls à moymeſme, & ſans l'ire enflamee
Qui m'aigriſt & ſouſtient, on me verroit paſmee.
Ie m'en vais, ie le laiſſe, ô rigueur incroyable !
Que ceſt homme inconſtant en nos malheurs eſt ſtable !

Enee.

O quel tumulte, Achate.

Achate.

Amour fait la diſcorde.

Enee.

Vois tu point de remede?

Achate.

Auec la Roine accorde.

Enee.

Dois-ie pour accorder diſcorder au deſtin?

Achate.

Va donc : Celuy fait bien qui fait à bonne fin.

Enee.

Pourquoy me geſne donc ma conſcience encore ?

Achate.

C'eſt l'Aigle qui le cœur ſur Caucaſe deuore.

Enee.

O grand Ciel, que voit-on au monde d'arreſté?

Achate.

Le Ciel a retiré toute tranquillité.

Enee.

Quel bonheur donque reſte au monde pour les hommes ?

Achate.

De n'eſtre pas long temps ce que chetifs nous ſommes.

Enee.

Qu'attendons-nous pour fin & loyer des trauaux ?

Achate.

La mort eſt le loyer de nos biens & nos maux.

Enee.

Nul donques ne peut-il ici bas heureux eſtre?

Achate.

Celuy que pour heureux les grands Dieux ont fait naiſtre.

Enee.

Ie croy que le bon heur des humains ne leur plaiſt.

Achate.

Pour ce que leur honneur bien ſouuent nous deplaiſt.

Enee.

Ie penſe voir le iour que la colere ardente
De Iunon redoutee, enuoya la tourmente
Contre nos pauures naus, & qu'à voir vn tonnerre
Eſpouuenter la mer, & deſplacer la terre,
Les eſclairs redoubler, & des vens aduerſaires
Les goſiers ſ'aboyer, & reſiffler contraires,
Les flots monter au ciel, il ſembloit que les ondes
Taſchaſſent de rauir aux abyſmes profondes,
Ceux qui ſ'eſtoyent ſauuez de la Troyenne cendre:
Quand vn feu nous pardonne vne eau nous vient attendre.
Durant l'orage tel mes naus vireuoltees,
S'écartans ça & là, de tous coſtez iettees
A la merci du vent, ſans ſuiure route aucune,
Ore deuers le Nord attendoyent leur fortune,
Ore deuers le Sud par le Nord ramenees,
Et ore deuers l'Eſt ſe voyoyent deſtournees

Par l'Oueſt oppoſé : tant que la mer bonace
De ſes freres bandez appaiſant la menace,
Nous euſt pouſſez à bord : Ie ſens de meſme ſorte
(Ore que ma fortune arreſte que ie ſorte)
Agiter mon eſprit, qui çà qui là ſe vire
De cent troubles diuers, comme au vent le nauire.
D'vn coſté le proffit, la peur me tient de l'autre,
Soit la peur de ſa mort, ſoit la peur de la noſtre :
Didon & la ſaiſon ſont d'vne fureur meſme :
Mais la plus grand' fureur, c'eſt la fureur ſupreme.

Achate.

Quoy? où reuenons nous? quoy, toy qui as pour mere
Vne Venus, faut-il tenir du tout du pere?

Enee.

Ha foy, ha ſtable foy, ſeul gage inuiolable
Des hommes & des Dieux, cent fois eſt puniſſable
Celuy qui t'offenſant de certaine ſcience
Amortit l'éguillon que ſent ſa conſcience!
Il luy deuroit ſembler, lors que le Ciel tempeſte,
Qu'il ne ſ'emeut ſinon que pour briſer ſa teſte :
Il luy deuroit ſembler lors que la mer ſ'irrite,
Que contre luy tout ſeul ſon courroux ſe dépite :
Meſme au moindre combat, chetif, il deuroit croire,
Que le Ciel l'a deſia priué de la victoire,
Puis qu'il a haſardé auec ſa foy premiere,
L'aſſeurance, le ſens, la force couſtumiere.
Car de toutes les peurs, la peur la plus extreme
C'eſt la peur d'vn eſprit coulpable enuers ſoymeſme,
Qui ſ'eſpouuante tant, que meſme ſans encombre
Se voit ſuiure ſans fin de la peur de ſon ombre.
Faut-il que maugré moy les peurs en moy ſ'empreignent?
Faut-il que maugré moy les durs remors m'eſtreignent?
Faut-il que maugré moy, voire en mon innocence
Ie m'accuſe à grand tort d'vne execrable offenſe?

Achate.

Si tu ne ſçais aſſez, que nous imprudens hommes,
De nous meſme touſiours les aduerſaires ſommes,
Les Iuges, les bourreaux, tu te le peux apprendre
Du mal que ton eſprit pour ſoymeſmes engendre.
Ta ſeule opinion eſt de ta crainte mere :
La crainte du remors : le remors eſt le pere
D'vne autre opinion, que tu prens quand tu penſes
Offenſer griefuement, lors que point tu n'offenſes :
Mais moy qui ſoucieux à tout danger regarde,
Ie ſens vne autre peur : i'ay peur que trop on tarde
Dans ce haure : tu ſcais combien eſt monſtrueuſe
D'vn courroux feminin l'ardeur tempeſtueuſe.
Nous verrons tout ſoudain les troupes Tyriennes
Darder le feu vangeur dans les naus Phrygiennes :
Nous verrons tout fremir, & ces riues mouillees
De ſang & de corps morts hideuſement ſouillees.
Partons donc au plus toſt.

Enee.

Auſſi toſt que les ſommes
Auront vn peu ce ſoir rafreſchi tous nos hommes,
Ie feray que lon ſingle : A a, quoy qu'il en ſorte,
Vn peſant fais de maux auecques moy i'emporte.
Las! nous faut-il voguer ſans ſçauoir quelle iſſuë
Sortira d'vn amour qui ſon amante tuë?
Pauure Didon, helas! mettras tu l'aſſeurance
Sur les vaiſſeaux marins, qui n'ont point de conſtance?

LE CHŒVR.

Ceux que Fortune exerce aux trauaux de ce monde,
N'ont pas beaucoup d'effroy, ſi leur faut deſſus l'onde
Sans relache ramer :
Veu que meſme au millieu du repos & des villes,

Les humains vont ſouffrant, au lieu d'eſtre tranquilles,
Vne eternelle mer.
Noſtre Prince porté par la mer incertaine,
Sentira dans l'hyuer vne mer plus humaine
Que la mer du ſouci.
Didon, qui dans ſa ville auec les ſiens demeure,
Sent vne horrible mer plus cruelle à ceſte heure,
Que n'eſt ceſte mer ci.
Malheureuſe cent fois celle qui abandonne
A l'eſtranger ſon cœur, ſon lict, & ſa couronne :
Le murmure nouueau
De ſon peuple, l'adieu du mari qui ſ'abſente,
Et ſon dur deſeſpoir, luy ſeruent de tourmente,
Enfondrant ſon vaiſſeau.

ACTE IIII.

ANNE, BARCE, DIDON.

Anne.

A t'il donques bien peu ſe renforcer de ſorte,
Qu'à toutes paſſions il ferme ainſi la porte?
A t'elle donc bien peu ſ'affoiblir tellement,
Que de ſe laiſſer vaincre à l'effort du tourment?
Elle meurt, elle meurt : Ia, ia, dans ſon viſage,
De la mort palliſſante on voit peinte l'image :
Encor tant les amans ſe nourriſſent de pleurs,
Et tant les furieux ſe plaiſent aux fureurs.
Elle a voulu que ſeule en ſon mal on la laiſſe :
Las, veut elle forcer la mort par la deſtreſſe?
Deuſt elle pas trouuer, meſme en la trahiſon
Qui la fait forcener, ſa propre guariſon,
En ſ'egayant plus toſt de perdre vn tel pariure,
Que faire pour vn traiſtre à ſon repos iniure?

N'euſt-il pas deu pluſtoſt, que de la courroucer,
De quelque moindre offenſe aimer mieux treſpaſſer?
Peut-il voir que par luy la vie ſoit rauie
A celle, dont il tient & ſon heur & ſa vie?
Puis qu'ils n'eſtoyent plus qu'vn en ce laqs d'amitié,
Penſeroit-il apres durer ſans ſa moitié,
En ſentant meſmement l'implacable furie,
De l'auoir pour loyer luymeſme ainſi meurdrie?
Las las! on voit mes ſens, Barce eſpouuente toy :
Barce, chere nourrice, aſſemble auecques moy
L'eſtonnement, l'horreur, les plaintes, & les larmes,
Et ſ'il eſt oncq poſſible, en ſi cruels alarmes
D'vſer d'aucun conſeil, conſeille le moyen
De bannir hors du cœur de ma Sœur ce Troyen.
L'âge touſiours apprend, & n'eſt pas qu'ancienne
Tu n'ayes pratiqué l'horreur magicienne :
Donc à l'eſcart tournant trois ou ſept ou neuf tours,
De beaux vers remachez encharme les amours.
L'amour qui plus qu'au corps en noſtre ame domine,
Ne ſe guariſt iamais du ius d'vne racine :
Mais on dit que le vers qui eſt du ciel appris,
Domine ſus l'amour & deſſus nos eſprits.
Si par ſon art Medee en la fin n'euſt de ſoy
Chaſſé l'amour bourreau, de Corinthe le Roy,
Sa fille Glauque auſſi, ne fuſſent mis en cendre :
De ſes propres enfans la gorge encore tendre,
N'euſt caché iuſqu'au manche vn couſteau maternel,
Ains pour ſe depeſtrer du mal continuel,
Changeant ſa ſerue vie auec la mort plus gaye,
Le ſang, l'amour, & l'ame, euſt vomi par ſa playe.
Mais voyant que le vers qu'elle ainſi remachoit,
Du lourd fardeau d'amour ſon ame depeſchoit,
Deſploya ſon courroux ſus ceux qui l'offenſerent,
Et comme ſon dragon ſes amours ſ'enuollerent.

Barce.

I'ay trop d'eſtonnement, ie n'ay que trop d'horreurs,

Trop de plaints en la bouche, & trop aux yeux de pleurs :
Mais quant à ce conſeil, miſerable Nourrice,
Ie ne ſens rien en moy qui ce mal diuertiſſe.
Des vers magiciens ie n'ay l'vſage appris,
Et les vers n'auoyent pas ſus vn tel mal le prix :
Fuſt qu'auec cent pauots vn repos i'excitaſſe,
Fuſt qu'auecque les cieux les enfers i'appellaſſe,
Pour charmer la poiſon maiſtreſſe de ſes os,
Rechaſſant par vn charme vn charme au cœur enclos.
O Manes de Sichee, ô Dame bien-heureuſe,
Dont le meurdre ſouilla la dextre conuoiteuſe
De ton frere inhumain, ſans que moy qui t'auois
Nourri de ma mammelle, & qui las! ne pouuois
Receuoir plus de deuil, euſſe ſus ta lumiere
Rabbatu de mes doigts l'vne & l'autre paupiere :
Helas pauure ombre (dy-ie) encores t'eſt-il mieux
D'auoir ainſi volé ſus le bord oublieux
Par vn meurdre ſoudain, que non pas à ta femme
Mourir à petit feu, d'vne amoureuſe flamme,
Qui l'animant touſiours d'vne ardeur par dedans,
Et la vie, & la mort, lui laiſſe entre les dens.
Et moy chetiue, helas! qui ſuis ſeule laiſſee,
Depuis que la nourrice à Didon eſt paſſee
Auecques toy là bas, ne la puis ſecourir :
Non plus, hé! que tu peux te garder de mourir.
Puis-ie ſans larme dire en quel poinct ie l'ay veuë?
Pourra ma foible voix de ſa fureur conceuë
Exprimer les accens? pourray-ie aſſez bien plaindre
Les yeux qu'on voit flamber & puis ſoudain ſ'eſteindre,
Comme ſ'ils eſtoient ia languiſſans dans la mort,
Et ſoudain reflamber encores de plus fort?
Mais plaindre ce beau poil qu'au lieu de le retordre,
Elle laiſſe empeſtrer ſans ornement, ſans ordre,
Sans preſque en abſtenir les ſacrileges mains :
Mais, las! plaindre ce teint, l'hônneur des plus beaux teins,
Qui tout ainſi qu'on voit la fumee azuree
Du ſoulphre, reblanchir la roſe coloree,
De moment en moment par l'extreme douleur

Change auec vn effroy sa rosine couleur :
Mais las las ! sur tout plaindre vn beau port venerable,
Vn port, helas! au port des Deesses semblable,
Qui se sent arracher du front la deïté,
Pour auec cent fureurs changer sa maiesté ?
Vous diriez à la voir qu'insensee elle semble
La Lyonne outragee, à qui le pasteur emble
(Lors que de sa cauerne elle s'absente vn peu)
Ses petits Lyonneaux, & la poursuit au feu,
Effroyant d'vne torche vn fier regard colere,
Qui effroyablement de mainte torche éclaire.
O l'heure malheureuse en qui ces Phrygiens
Vindrent premier floter aux sables Lybiens !
Dés lors mon cœur iugea qu'auant la departie,
A grand' peine on verroit Carthage garantie
D'vn mal inesperé : car on veut s'outrager
Quand d'vn recueil prodigue on reçoit l'estranger :
Tousiours vient vne perte, vn regret, vne honte,
Quand plus des estrangers que des siens on tient conte.
Mais qui eust pensé, las! qu'vne desloyauté
Eust contre tant d'efforts meschamment resisté ?
Qui l'eust pensé (bons Dieux!)

Anne.

Ie croy que la malice
Nous aueugle au conseil, puis nous liure au supplice :
Croiroit-on qu'vn Enee oubliast de penser
Ce qui peut son dessein & sa vie offenser,
Auant qu'entrer en mer? sans qu'à rien il regarde
En vne mer de maus chetif il se hasarde.
Prent-il point garde, auant qu'auoir en soy fermé
L'arrest de ce dessein, à ce monstre emplumé,
Qui soucieux de tout iamais ne se repose,
Et qui de bouche en bouche espand chacune chose
Du Nil Egyptien iusqu'aux eaux d'Occident,
Et du Scythe gelé iusques au More ardent,
Prompt d'agrandir vn fait, ce monstre hasardeux

(Dy-ie) qui éguiſa nagueres ſur eux deux
Ses langues, & ſes yeux, quand l'amour effrenee
Couuerte du manteau d'vn trompeur Hymenee,
Commença par augure à mille fois monſtrer,
Qu'vn bien leger fait l'homme en cent malheurs rentrer,
Quand le preſent plaiſir qui moins qu'vn ſonge dure,
Oſte le ſentiment de la peine future?
Prent-il point (dy-ie) égard aux encombres que peut
Conſpirer ſur les grands ce monſtre quand il veult?
C'eſt aumoins, c'eſt aumoins, que telle renommee
Rendra contre ſon nom toute terre animee :
Et tant que rencontrant ſon forfait en tous lieux,
Ne luy reſtra que d'eſtre à ſoymeſme odieux.
Prent-il point garde encor qu'à grand peine en leur age
Les ſiens pourront à chef mettre vne autre Carthage?
Et que ces beaux deſtins, ces oracles rendus,
Ces miracles, ces feus, ces beaux Dieux deſcendus,
Ne ſont qu'illuſions, ou Demons qui nous peinent,
Et miniſtres du Ciel en nos malheurs nous meinent?
Prent-il point garde encor, ie croy, qu'en vn plain iour
Vn péché nous ennuicte aux forces qu'a l'amour,
Dont il rompt les conſeils, qu'on cache & qu'on euente?
Hé! qui ſ'oſe vanter de tromper vne amante?
Hé! qui ſ'oſe promettre en la trompant ainſi
Qu'aueuglément luymeſme il ne ſe trompe auſſi,
Penſant qu'on permettra ſans en rien l'outrager,
Sortir hors d'vn païs l'outrageux eſtranger?
Nos peuples Tyriens auroyent-ils plus qu'Enee
Et les bras engourdis, & l'ame effeminee?
Mais toutesfois, deliure & de honte & de peur,
Rend de la preuoyance vn ſeul haſard vainqueur.
O aueugle entrepriſe, ô trahiſon ouuerte,
Qui ſemble auoir eſté pour l'vne & l'autre perte
Miſe en ce chef pariure, à fin qu'il fuſt certain
Par l'exemple des deux, que Cupidon en vain
Nous repaiſt quelque temps, pour faire apres repaiſtre
Noſtre cœur aux ſerpens que dans nous il fait naiſtre.
Que plaindray-ie premier? plaindray-ie le forfait

Que mon conseil, helas! à son honneur a fait?
Voire aux Manes sacrez de son loyal Sichee,
Voire aux pourchas de ceux, dont i'ay tant veu cherchee
Auec Didon fuitiue, en ce port estranger,
Vne alliance (helas!) franche d'vn tel danger?
C'est moy, Barce, c'est moy : qui pourroit sans plorer
Le confesser? c'est moy qui la fais endurer,
C'est moy qui ay banni de son ame la honte,
Par qui seule d'amour la force se surmonte.
C'est moy qui pour sa mort ay le bois entassé,
C'est moy qui ay dans elle vn brasier amassé :
C'est moy qui ay tousiours telle flamme nourrie,
Qui ne peult sans Didon se voir iamais perie :
C'est moy à qui tousiours se venoit addresser
Ce desloyal trompeur, qui ne craint de blesser
Ny les Dieux, ny sa foy, ny l'amante embrasee,
Que sa foy, que les Dieux, ont en fin abusee.
Mais sera t'il donc vray? (bons Dieux!) permettrez vous
Que ce pipeur se iouë & de vous & de nous?
Que t'auons nous donc fait, saincte troupe celeste?
Mais que t'auons nous fait, ô estranger moleste?
Vangez s'il y a faute : Ha Dieux, elle n'a pas
Trop inhumaine hostesse, en vn salle repas
Souillé d'vn corps humain vostre diuine bouche.
Ell' n'a pas égorgé Iupiter dans sa couche,
Changeant son cœur de femme au cœur d'vn Lycaon :
De rien ne la sçauroient charger les Dieux, sinon
D'auoir tout au rebours, hostesse trop humaine,
Trop bien fait à celuy, las! grands Dieux, qui à peine
Trop ingrat s'en soucie, & qui l'abandonnant,
Fait iniure à soymesme, iniure au Dieu Tonant :
A ce Dieu qui d'enhaut les pariures regarde,
Et des hostes a pris la iuste sauuegarde.

Barce.

Plaise donc à ce Dieu iettant l'œil au besoin,
Ou de l'vn ou de l'autre auoir bien tost le soin,

Soit que d'elle le mal pitoyable il cheriſſe,
Ou ſoit que le peruers Iuſticier il puniſſe :
Souuent ce Dieu vengeur de tous humains forfaits,
Permet que mille torts par les meſchans ſoyent faits,
A fin que par celuy ſe puniſſent nos vices,
Qui plus deſſus ſa teſte amaſſe de ſupplices.
Mais ainſi que les Dieux, qui ſemblent eſtre oiſifs,
A venger les forfaits ſont bien ſouuent tardifs,
I'ay peur qu'ils ſoyent auſſi tardifs à ce remede,
Et que ce mal au mal de la ſeule mort cede :
Si c'eſt mal que mourir, lors que de cent treſpas
Vn treſpas nous deliure.

Anne.

Helas ! ie ne croy pas
Qu'il aduienne autrement, & ſans ceſſe m'effroyent
Les ſignes monſtrueux que les Dieux m'en enuoyent :
Ce qu'en dormant auſſi mes ſonges me font voir,
Trouble mes ſens, eſmeus d'vn pareil deſeſpoir.
Le Songe eſt fils du Ciel, & bien ſouuent nous ouure
Ce qu'encore le temps deſſous ſon aile couure.
Il m'a ſemblé la nuict que d'vn ardent tiſon
I'auois deçà delà ſemé par la maiſon
Vn feu, que d'autant plus ie m'efforçois d'eſteindre,
Et plus iuſqu'au ſommet il ſ'efforçoit d'atteindre :
Mes ſens ne ſe ſont point de ceci deſpeſtrez,
Qu'auſſi ſoudain n'y ſoyent d'autres ſonges entrez.
Ie voyois vn chaſſeur, duquel la contenance,
Et de face & de corps, empruntoit la ſemblance
D'Apollon, quand tout ſeul pour chaſſer quelque part
Ou de Dele, ou de Cynthe, ou d'Amathonte il part :
Sus l'eſpaule luy bat ſa perruque doree,
Sus le coſté ſa trouſſe en biais ceinturee,
Sa fleche eſt en la coche, & ſon arc en plein poing :
Tout ainſi mon chaſſeur qui ſ'écartoit bien loing,
Dedans l'eſpais d'vn bois ſ'offroit dedans ma veuë,
Tant qu'au bord d'vn taillis vne biche il ait veuë :

Il décoche, il l'atteint : elle demi-mourant
Fait du sang qui ruisselle vne trace en courant,
Le fer tient dedans l'os, & pour neant euite
Ce qui lui tient (helas !) compagnie en sa fuite,
Tant que sous vn Cyprés ayant porté long temps
Et sa fleche & sa playe, ait auachi ses sens.
Les pieds faillent au corps, le corps faut à la teste :
Et comme la pitié de l'innocente beste
Me sousleuoit le cœur, plustost que ses sanglots,
S'est perdu parmi l'air mon songe & mon repos.
Combien de fois ces iours encor toute tremblante,
Ay-ie en sursaut repris mon ame trauaillante ?
Lors que mon palle frere en dormant reuenoit
Me prendre les cheueux, & cruel me trainoit,
Comme il m'estoit aduis, hors du lict pour m'apprendre
D'auoir fait à sa femme vn autre parti prendre.
Mesmement vne nuict, lors que Iarbe le Roy
De nos peuples voisins sortoit presque de soy,
Tant l'amour le brusloit : sçachant qu'à cet Enee
Fut de ma sœur la terre, & l'ame abandonnee,
Pource que nous tenions mille propos meslez
Du monstre qui si tost nous auoit decelez,
Vn songe vint saisir en dormant ma memoire
Sur celle qui fait tout, soit bien soit mal, notoire :
Ie brouillois en l'esprit deçà delà roulant,
Tout ce qu'on m'auoit dit de ce monstre volant :
L'vn me sembloit compter que dés qu'en leur pensee
Ceux de Tyr proiettoient leur ville commencee,
Ce monstre ne cessoit, & puis haut, & puis bas
De volleter sur nous, y prenant ses appas,
Nous apportant sans fin quelque trouble des autres,
Ou bien à nos voisins portant sans fin des nostres :
Vn autre me sembloit, parlant obscurement,
Descrire à son propos ce monstre hautement,
Ce monstre enfant du Temps, en tout aussi muable
Qu'en ses effets diuers son pere est variable,
Qui sans aucun repos fait, defait & refait
Son rapport, tout ainsi que son pere son fait,

Et circuit en rien le Ciel, la Terre & l'onde,
Comme le vol du temps circuit tout le monde.
Tous deux sont souhaittez, tous deux ne mourront point,
Et ne sont differens tous deux que d'vn seul poinct.
Iamais rien ce vieillard qui ne soit vray n'apporte,
Le faux, le vray, sa fille aux oreilles rapporte.
Or ce pendant qu'en moy ce propos s'embrouilloit,
Et que mainte autre chose aux propos se mesloit,
Ie vey de mes deux yeux ceste femme vollage,
Se planter sur les tours de la neuue Carthage,
Salle, maigre, hideuse, & soudain embouchant
La trompe qu'elle auoit, sonner vn piteux chant :
Voire & me fut aduis que de la trompe mesme
Sortoit & sang, & feu, tant qu'esperdue & blesme
De ce cruel spectacle au resueil me troublay,
Et de long temps apres mes sens ne r'assemblay.
Las! Barce qu'en dis tu? Barce, helas!

Barce.

On se ronge
En vain s'on veut auoir la raison de tout songe.

Anne.

De mes songes encor ie ne m'effroirois point,
Si rien plus grand n'estoit à mes songes conioint :
I'ay veu ces iours passez sur le haut du chasteau
Signe fatal de mort, croüasser maint corbeau,
Le hibou porte-mort, l'Orfraye menassante,
Et la voix du Corbeau dessus nous croüassante,
Ne me chanter que mal, & m'a fait frissonner :
Le vin que ce matin en sang i'ay veu tourner,
Aumoins ce m'a semblé, lors qu'en la coupe sienne,
Didon sacrifiant à Iunon gardienne,
Le tenois pour espandre aux cornes du Taureau,
Outre ce iour hideux m'est vn effroy noueueau :
Car tout ce iour Phebus a sa face monstree

Telle, comme ie croy, que quand le fier Atree
Fist bouillir les enfans de son frere adultere,
Leur faisant vn tombeau du ventre de leur pere.
Encore outre ce temps embrouillé lon oit bruire
La mer plaintiue aux bords, & sembler nous predire
Que les Dieux qui iamais rien constant ne permettent
Enuoyent sur nos chefs ce que leurs feux promettent :
Mesme cest arc en Ciel Iris Thaumantienne,
Messagere à Iunon, de ce lieu gardienne,
Apparoissoit tout hier de noir sang toute teinte,
Non pas de cent couleurs, comme elle souloit, peinte.

Barce.

Lors que lon voit vn mal obstinément espris,
Et que la froide peur se saisit des esprits,
Il nous semble que tout nous donne tesmoignage
De ce que nous craignons : mais d'vn serain visage
Ie voy venir la Roine. O l'heureux changement,
Si auecques la face est changé le tourment.

Didon.

I'ay trouué le moyen, ma sœur, qui me peut rendre
Ce fuitif outrageux, ou qui me peut deffendre,
Me depestrant du Dieu qui iusqu'à mort me touche.
Vers la fin d'Ocean où le Soleil se couche,
Sont les Mores derniers, pres l'échine foulee
Du grand Atlas portant la machine estoilee :
De là lon m'a monstré la sage enchanteresse
La vieille Beroé, Massyline prestresse,
Qui le temple gardoit aux filles Hesperides,
Apastant le dragon de ses douceurs humides,
Et d'oublieux pauots, & prenant elle mesmes
La garde du fruit d'or des soucis plus extremes :
Ainsi qu'elle promet, la vie elle deslie,
Ou bien d'vn soin cruel elle empestre la vie :
Elle arreste à sa voix la plus roide riuiere,

Et fait tourner du ciel les ſignes en arriere :
Les ombres de là bas en hurlant elle appelle.
Tu orras rehurler la terre deſſous elle :
Tu verras des hauts monts les plantes deualees,
Et les herbes venir de toutes les vallees.
I'appelle (chere ſœur) les Dieux en teſmoignage,
Toy & ton chef auſſi, que l'ancien vſage
De l'art magicien maugré mon cœur i'eſpreuue :
Mais puis que ma fureur ce ſeul remede treuue,
Va, & au plus ſecret de ceſte maiſon noſtre
Vn grand amas de bois dreſſe moy l'vn ſus l'autre :
Que l'eſpee de l'homme en la chambre fichee
Où i'ay briſé la foy de mon eſpoux Sichee :
Que toute la deſpouille & le lict deteſtable,
Le lict de nos amours, dont ie meurs miſerable,
Soit par toy mis deſſus. Car la preſtreſſe enſeigne
Que tous ces demourans, de mes fureurs l'enſeigne,
Soyent abolis au feu. Quand la pile entaſſee
Quand ſus elle ſera toute choſe amaſſee,
D'if, de buis, de cyprés faiſant mainte couronne,
Ie veux que maint autel ceſte pile enuironne.
Là tout ainſi qu'on veit Medee charmereſſe,
Renouuellant d'Eſon la faillante vieilleſſe,
Tu me verras la voix effroyable & tremblante,
La cheueleure au vent de tous coſtez flotante,
Vn pied nu, l'œil tout blanc, la face toute bleſme,
Comme ſi mes eſprits ſ'écartoyent de moymeſme :
Lors de fueilles ayans vos teſtes entourees,
Et d'vn nœud coniuré par les reins ceinturees,
Vous m'orrez bien tonner trois cens Dieux d'vne ſuite,
Et Enfer & Caos, & celle qui herite
Nos eſprits à iamais, la trois fois double Hecate,
Diane à triple voye : il faut que ie combate
Pour moy contre moymeſme, il faut que ie m'efforce
De forcer les efforts, à qui ie donnois force.
Haſtez doncq, laiſſez moy, à fin que ie remache
Toute ſeule à par moy, tout cela qui relache
Les amours furieux, & que tout i'appareille

Pour commencer mes vœus : dés que l'aube vermeille
Aura demain rougi l'humide matinee,
Le Ciel, le Ciel m'orra.

Anne.

Toy donc qui vois Enee
(O grand Ciel) oppofer à tes loix fa malice
Sois pour nous, & profpere en tout ce facrifice.

Didon.

Puis-ie donc forcenee encor me laiffer viure,
S'il n'y a que la mort qui d'vn tel mal deliure?
Laiffé-ie triompher cefte flamme bourrelle,
Lors que ma main, ma main, peut bien triompher d'elle?
Qu'entreprendrois-ie (ô Mort!) Mort que feule ie nomme
Contre les Dieux vangeurs la vangeance de l'homme?
Qu'entreprendrois-ie (dy-ie) alors qu'en moy f'affemble
Tout ce que les enfers ont de rages enfemble,
Tout ce que le Vefuue a d'ardeurs recelees,
Tout ce que la Scythie a de glaces gelees,
Tout ce qu'on feint là bas de peines eternelles
S'ordonner par Minos aux ames criminelles,
Sinon auecq' ma vie en moy ia dedaigneufe
De faire creuer tout par vne playe heureufe?
Pourrois-ie bien encor me voir vne efperance
De me pouuoir guarir, pour chercher l'alliance
Des Nomades voifins, par moy ia mefprifee?
Serois-tu bien encor, Didon, tant abufee
Que d'allonger le fil de ta vie ennemie,
En fuiuant par la mer celuy qui t'a trahie?
Prens encores, à fin que ta dextre coüarde
N'ayant pitié de toy, fur toy ne fe hafarde,
Qui[33] *te foit beaucoup mieux de fuiure l'aduerfaire,*
Que de fuir ta vie à tout repos contraire :
Suiurois-tu toute feule aueugle & dereiglee,
Ou bien le fuiurois-tu encor plus aueuglee,

Si tu le penſois faire auec toute la ſuite
Qu'à grand' peine tu as iuſqu'en ces lieux conduite,
L'arrachant de Sidon? Et puis, hé condamnee,
Pauure femme, ie croy, en deſpit du Ciel nee,
N'as tu point eu encor aſſez de cognoiſſance
Quel fut Laomedon, & quelle eſt ſon engeance?
Non non, meurs, meurs ainſi, Didon, que tu merites.
Appreſte toy donc, Parque, & toy qui tant irrites
Mes fureurs contre moy, Fortune inſatiable,
Appreſte toy pour voir le ſpectacle execrable :
Tu ne t'es peu ſaouler, m'ayant touſiours foulee,
Mais bien toſt de mon ſang ie te rendray ſaoulee.
L'amour mange mon ſang, l'amour mon ſang demande,
Ie le veux tout d'vn coup repaiſtre en mon offrande:
Soyez au ſacrifice, ô vous les Dieux ſupremes,
Ie vous veux appaiſer du meurdre de moymeſmes :
Voſtre enfer, Dieu d'enfer, pour mon bien ie deſire,
Sçachant l'enfer d'Amour de tous enfers le pire :
I'irois, i'irois deſor, mais il me faut attendre
L'occaſion des vœus que ie feins d'entreprendre.

LE CHŒVR.

Troupe Phenicienne
Qui preuois bien ton mal :
Et toy troupe Troyenne
Serue d'vn deſloyal :
Vous le Ciel & la terre,
Voyez, voyez, ce iour,
Combien traiſtrement erre
L'iniuſtice d'amour.
O grands Dieux, ſi le vice
N'a point en vous de lieu,
Amour plein d'iniuſtice
Peut-il bien eſtre Dieu?

Mais iniuste ie pense
Chacune Deïté,
Qui iamais ne dispense
Le bien à la bonté.
Vn seul hasard domine
Dessus tout l'vniuers,
Où la faueur diuine
Est deuë au plus peruers.
Les Dieux dés sa naissance
Luy ont osté les peurs,
Auec la conscience,
Meurdriere de nos cœurs.
S'il chet dans la marine,
A la riue il pretend,
Et s'attend à l'échine
Du Dauphin qui l'attend.
La guerre impitoyable
Massacrant les humains,
Craint l'heur espouuentable
Que lon voit en ses mains.
Rien les arts de Medee,
Rien n'y peult la poison,
Rien cela dont gardee
Fut la iaune toison.
Rien la loy qu'on reuere,
Non tant comme on la craint :
Rien le bourreau seuere
Que l'homme blesme estreint.
Rien le foudre celeste,
Des plus grands ennemi :
Toute chose il deteste,
Et tout luy est ami.
Songeons aux trois qu'on prise
Pour plus auantureux,
Et qu'en toute entreprise
Les Dieux ont fait heureux,
Iason, Thesee, Hercule :
Les Dieux leur ont presté

Grand faueur, crainte nulle,
Toute defloyauté.
Tous trois ainfi qu'Enee,
En trompant leurs amours,
Ont fait mainte iournee
Marquer d'horribles tours.
Tous trois trompeurs des hoftes,
Tous trois, ô inhumains,
Ont veu foit par leurs fautes,
Soit mefme de leurs mains,
Leurs maifons effroyees
D'auoir receu les cris
De leurs femmes tuees,
De leurs enfans meurdris:
Mais la faueur fupreme
Les pouffoit toutesfois,
Et croy que la mort mefme
Les a fait Dieux tous trois.
Tu fçais bien (ô Enee)
Pefte des grands maifons,
Qui d'vne deftinee
Farde tes trahifons:
Tu fçais, ô implacable,
Homme lache, homme fier,
Que ce tour deteftable
N'eft des tiens le premier.
Le Ciel, la mer, la terre,
Nonobftant font pour toy,
Rien ne te fait la guerre,
Tu la fais à ta foy.
Didon qui f'humilie
Deuant les Dieux fans fin
Va trainant vne vie
Serue d'vn dur deftin.
Si ce n'eft iniuftice
De nous traiter ainfi,
Rien ne peut de ce vice
Les fauuer que ceci:

C'eſt que pecheurs nous ſommes,
Et le Ciel ſe faſchant,
Fait pour punir les hommes
Son bourreau d'vn mechant.

ACTE V.

DIDON, BARCE, LE CHŒVR.

Didon.

Mais où me porte encor ma fureur? Qui me garde
De me depeſtrer d'elle? & quel malheur retarde
Mes ſecourables mains, qui allongeans d'vne heure
Mon miſerable fil, font que cent fois ie meure?
Plus cruels ſont les coups dont l'amour éguillonne,
Que ceux là que la dextre homicide nous donne.
Mais quoy? mourrons nous donc tellement outragees?
Mourrons nous, mourrons nous ſans en eſtre vangees?
Le mechant a ſinglé dés que l'aube eſueillee
Par ma veuë touſiours ſans repos decillee
S'eſt deſcouuerte au Ciel : la pauure aube, ie cuide,
Qui prend pitié de moy. I'ay veu le port tout vuide,
I'ay, i'ay veu de ma tour ſous le clair des eſtoiles,
Les vens qui ſe iouoyent de ſes traiſtreſſes voiles,
Se iouer de la foy lachement pariuree,
Se iouer de l'honneur de moy deſeſperee,
Se iouer du repos d'vne pariure veufue,
Se iouer du bon heur de ma Carthage neufue,
Et qu'on verra bien toſt ſe iouer de ma vie,
Par qui ſera ſoudain ceſte flotte ſuiuie.
Las las! ſera-ce ainſi? Toy bruſlante poitrine,
Faut-il que dedans toy tout le mal ie machine
Contre moy ſeulement? vous, vous, cheueux coulpables
Que ie rompts à bon droit, ſerons nous miſerables

Tous ſeuls, ſans qu'aucun mal ſente le mechant meſme,
Qui vous fait arracher, & enrager moymeſme?
Iupiter, Iupiter, ceſte gent trompereſſe
Doncques ſe moquera d'vne Roine & hoſteſſe?
Sus, Tyriens, ſus, peuple, au port, au port, aux armes,
Portez les feux, courez, changez le ſang aux larmes,
Iettez-vous dans la mer, accrochez moy la troupe,
Que d'vn bouillant courage on me bruſle, on me coupe
Ces villains par morceaux, que tant de ſang ſ'écoule,
Que iuſques à mes yeux le flot marin le roule.
Que dis-tu? où es tu Didon? quelle manie
Te change ton deſſein, pauure Roine, ennemie
De ton heur? Il falloit telle choſe entreprendre
Quand tu donnois les loix : tes forfaits t'ont peu rendre
Toymeſme ſans pouuoir, & ton peuple ſans crainte.
Celuy qu'on dit porter, ô malheureuſe feinte,
Les Dieux de ſon païs dans ſon nauire, emporte
Tout ce qui te rendoit deſſus ton peuple forte.
N'ay-ie peu dechirer ſon corps dans la marine
Par pieces le iettant, tuer ſa gent mutine,
Son Aſcaigne égorger, & ſeruir à la table,
Rempliſſant de ſon fils vn pere deteſtable?
Mais quoy? (me diroit-on) la victoire incertaine
M'euſt eſté : c'eſt tout vn : de mon treſpas prochaine
Qu'eſt-ce que i'euſſe craint? i'euſſe porté les flames
Dedans tout leur cartier, i'euſſe raui les ames
Au pere, au fils, au peuple, & ia trop depitee
Contre moy ie me fuſſe au feu ſur eux iettee.
Mais puis que ie n'ay peu, toy Soleil, qui regardes
Tout ceci : toy, Iunon, qui las! ſi mal me gardes,
Coulpable de mes maux : toy, Hecate, hurlee
De nuict aux carrefours : vous, bande eſcheuelee,
Qui pour cheueux portez vos pendantes couleuures,
Et dans vos mains les feux vangeurs des laches œuures :
Vous (dy-ie) tous les Dieux, de la mourante Eliſe
Receuez ces mots ci, & que lon fauoriſe
A la derniere voix qu'à peine ie deſſerre :
Si lon permet iamais ce mechant prendre terre,

Que tout peuple ſans fin le guerroye & dédaigne,
Que banni, que priué des yeux de ſon Aſcaigne,
En vain ſecours il cherche, & que ſans fin il voye
Renaiſtre ſur les ſiens les ruines de Troye :
Quand meſme maugré ſoy il faudra qu'il flechiſſe
Sous vne iniuſte paix, qu'alors il ne iouiſſe
De regne ny de vie, ains mourant à grand' peine
Au millieu de ſes iours, ne ſoit en quelque areine
Qu'enterré à demi. Quant à ſa race fiere,
Qui ſera, ie ne ſçay[40] *(& la fureur derniere*
Prophetiſe ſouuent) ainſi que luy traiſtreſſe,
Qui par dol ſe fera de ce monde maiſtreſſe,
Qui de cent pietez, ainſi que fait Enee,
Abuſera la terre en ſes loix obſtinee,
Et qui touſiours feindra pour croiſtre ſa puiſſance
Auec les plus grands Dieux auoir fait alliance,
S'en forgeant bien ſouuent de nouueaux & d'eſtranges,
Pour croiſtre auec ſes Dieux ſes biens & ſes loüanges.
Qu'on ne la voye aumoins en aucun temps paiſible,
Et que quand peuple aucun ne luy ſera nuiſible
Elle en vueille à ſoymeſme, & que Rome greuee
De ſa grandeur, ſouuent ſoit de ſon ſang lauee.
Que ſans fin dans ſes murs la ſedition regne,
Qu'en mille & mille eſtats elle change ſon regne,
Qu'elle face en la fin de ſes mains ſa ruine,
Et qu'à l'enui chacun deſſus elle domine,
Se voyant coup ſus coup ſaccagee, rauie,
Et à mille eſtrangers tous enſemble aſſeruie.
Quant à vous Tyriens, d'vne eternelle haine
Suiuez à ſang & feu ceſte race inhumaine :
Obligez à touſiours de ce seul bien ma cendre,
Qu'on ne vueille iamais à quelque paix entendre.
Les armes ſoyent touſiours aux armes aduerſaires,
Les flots touſiours aux flots, les ports aux ports contraires :
Que de ma cendre meſme vn braue vangeur ſorte,
Qui le foudre & l'horreur ſus ceſte race porte.
Voila ce que ie dy, voila ce que ie prie,
Voilà ce qu'à vous Dieux, ô iuſtes Dieux, ie crie.

Mais ne voici pas Barce ? il faut que ie l'empefche,
Et que feule de foy defor' ie me depefche
De l'efprit ennuyeux. Barce, chere nourrice,
Va & laue ton chef, il faut que ie finiffe
Ce que i'ay commencé, cherche moy ce qui refte
Pour parfaire mes vœus contre la mort molefte :
Puis appellant ma Sœur, qu'on la laue & couronne,
M'apportant tout cela que la preftreffe ordonne.
Va donc.

Barce.

A moy (ô Royne) à moy donques ne tienne
Qu'on ne voye foudain la deliurance tienne.
Mais quelle couleur, Dieux ! toutes facrifiantes,
Rendent elles ainfi leurs faces effroyantes ?
Quoy que foit, ie crains tout, las, vieilleffe chetiue !
Comment fe fait que tant par tant de maux ie viue ?

Didon.

C'eft à ce coup qu'il faut, ô mort, mort, voici l'heure,
C'eft à ce coup qu'il faut que coulpable ie meure :
Sus mon fang, dont ie veux fur l'heure faire offrande,
Qu'on paye à mon honneur tant offenfé l'amende :
I'ay tantoft dans l'efpais du lieu fombre & fauuage,
Pres l'autel où ie tiens de mon efpoux l'image,
Entendu la voix grefle & receu ces paroles,
Didon, Didon, viens t'en. O amours, amours foles,
Qui n'auez pas permis qu'innocente & honnefte
Ie reuoife vers luy ! mais ia ma mort eft prefte.
Pour t'appaifer Sichee, il faut lauer mon crime
Dans mon fang, me faifant & preftreffe & victime :
Ie te fuy, ie te fuy, me fiant que la rufe,
La grace, & la beauté de ce traiftre m'excufe :
La grand' pile qu'il fault qu'à ma mort on enflamme,
Defteindra de fon feu & ma honte & ma flamme.
Et toy chere defpouille, ô defpouille d'Enee,
Douce defpouille, helas ! lors que la deftinee

Et Dieu le permettoient, tu receuras ceste ame,
Me depestrant du mal qui sans fin me rentame.
I'ay vescu, i'ay couru la carriere de l'age
Que Fortune m'ordonne, & or' ma grand' image
Sous terre ira : i'ay mis vne ville fort belle
A chef, i'ay veu mes murs, vengeant la mort cruelle
De mon loyal espoux, i'ay puni courageuse
Mon aduersaire frere : heureuse, ô trop heureuse,
Helas ! si seulement les naus Dardaniennes,
N'eussent iamais touché les riues Libyennes.
Sus donc, allons, de peur que le moyen s'enfuye :
Trop tard meurt celuy-là qu'ainsi son viure ennuye.
Allon & redison sur le bois la harangue,
Arrestant tout d'vn coup & l'esprit & la langue.

Le Chœur.

Dy nous Barce, où vas tu?

Barce.

Au chasteau ie retourne.

Le Chœur.

La Roine y vient d'entrer, & comme le vent tourne
Les fueillars dans les bois, lors que libre il s'en ioue,
L'amour comme il luy plaist en cent sortes la roue.
A qui n'eust point fendu le cœur d'impatience,
Voyant tantost de loing changer ses contenances?
Ores nous la voyons les paupieres baissees
Resuer à son tourment : ores les mains dressees,
De ie ne scay quels cris, desquels elle importune
Et les Dieux peu soigneux, & l'aueugle Fortune,
Faire tout retentir : ores vn peu remise
Se racoiser, & or' de plus grand' rage éprise
Se battre la poitrine, & des ongles cruelles
Se rompre l'honneur sainct de ses tresses tant belles :

Le pleur m'en vient aux yeux. O quel hideux augure,
Pour de nos murs nouueaux teſmoigner l'auanture !

Barce.

Si eſt ce que ie vois vers elle en eſperance,
Que bien toſt de ſes maux elle aura deliurance.

LE CHŒVR.

L'amour qui tient l'ame ſaiſie,
N'eſt qu'vne ſeule frenaiſie,
Non vne deïté :
Qui, comme celuy qui trauaille
D'vn chaud mal, poinçonne & tenaille
Vn eſprit tourmenté.
Celuy dont telle fieure ardente
La memoire & le ſens tourmente.
Souffre ſans ſçauoir quoy :
Et ſans qu'aucun tort on luy face
Il combat, il crie, il menace,
Seulement contre ſoy.
Son œil de tout obiet ſe faſche,
Sa langue n'a point de relaſche,
Son deſir de raiſon :
Ore il cognoiſt ſa faute, & ore
Sa peine le raueugle encore,
Fuyant ſa guariſon.
Tel eſt l'amour, tel eſt la peſte,
Qu'il faut que toute ame deteſte :
Car lors qu'il eſt plus dous
Il n'apporte que ſeruitude,
Et apporte, quand il eſt rude,
Touſiours la mort ſur nous.

Barce.

O moy pauure, ô Ciel triste, ô terre, ô creus abysmes !
Quand est-ce qu'ici bas pareil horreur nous visme ?
Que suis-ie? où suis-ie? où vois-ie? est-ce la dont l'offrande
Que l'homicide Amour pour s'appaiser demande ?
O crime ! ô cruauté ! ô meurdre insupportable
Que l'amour a commis !

Le Chœur.

Quel trouble espouuentable
T'a fait si tost sortir (ô Barce)? quel iniure
Peut encor conspirer la fortune plus dure ?

Barce.

Quelle, quelle (grans Dieux !) estes vous donc absentes ?
Estans seures au port, riez vous des tourmentes?
La Roine s'est tuee : aumoins auec sa flame,
Par vn coup outrageux, les restes de son ame,
Sanglotant durement, à grand' force elle pousse :
Voila la fin qu'apporte vne amorce si douce.

Le Chœur.

O iour hideux, ô mort horrible, ô destinee
Cent à cent fois mechante, ô plus mechant Enee !
Mais comment ? comment, Barce, helas !

Barce.

Sous vne feinte
Qu'elle a fait de vouloir rendre sa peine esteinte,
Par l'heur d'vn sacrifice elle a couuert l'enuie
De chasser aux enfers ses trauaux & sa vie :
Sur vn amas de bois, feignant par vers tragiques
D'enchanter ses fureurs, elle a mis les reliques

Qu'elle auoit de ce traiſtre, vn pourtrait. vne eſpee,
Et leur coulpable lict. Or à fin que trompee
Auec Anne ie fuſſe, ailleurs on nous enuoye :
Lors ſeule dans ſon ſang ſes flammes elle noye,
S'enferrant du preſent que luy fiſt le pariure.
Anne court à ſon cri, qui preſque autant endure :
Voyant mourir ſa ſœur, ſon viure elle dédaigne,
Et de la mort veut faire vne autre mort compaigne.
Eſt-ce ainſi donc (ô Sœur) que ta feinte nous trompe?
Verray-ie que ſans moy ta propre main te rompe
Le filet de ta vie? Eſt-ce ici le remede?
Eſt-ce le ſacrifice à qui ton tourment cede?
Sont-ce les vœus, les vers dont tu m'as abuſee?
Es tu tant contre nous & contre toy ruſee?
Ainſi ſa ſœur en vain laue & bouſche ſa playe.
Elle ſ'oyant nommer, tant qu'elle peut ſ'eſſaye
De ſouſleuer ſon chef, qui tout ſoudain retombe,
Ne cherchant qu'à changer ſon lict auec la tumbe.
O piteux lict mortel! ô que d'horrible rage
Le Soleil à ce iour attraine ſur Carthage!

LE CHŒVR.

Arrachez voz cheueux, Tyriens : qu'on maudiſſe
De mille cris enflez l'amoureuſe iniuſtice :
Rompez vos veſtemens :
Eſcorchez voſtre face, & ſoyez tels qu'il ſemble
Que lon voye abyſmer vous & Carthage enſemble :
Redoublez voz tourmens.
Redoublez les touſiours, & que la mort cruelle
De la Roine mourante, en voz cœurs renouuelle
Mille morts deſormais.
Pleurez, criez, tonnez, puis que ſi mal commence
L'heur de Carthage. Il faut, ô peuple, qu'on la penſe
Malheureuſe à iamais.

Barce.

Mais, que ſeiournons nous? ſus, ſus, ô pauure bande,
Bande, las! ſans eſpoir, allons, & ceſte offrande
Arrouſons de nos pleurs, & ſouffrons tant de peine,
Qu'auec elle le dueil preſque aux enfers nous meine.
Nul viuant ne ſe peut exempter de furie,
Et bien ſouuent l'amour à la mort nous marie.

FIN DE LA TRAGEDIE DE DIDON.

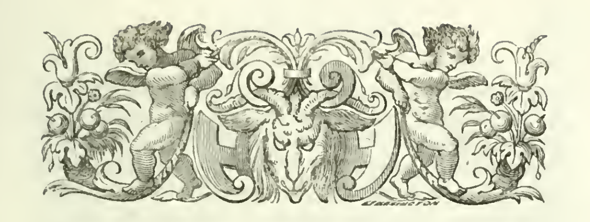


LE RECVEIL

DES

INSCRIPTIONS, FIGVRES,

DEVISES, ET MASQVARADES.



LE RECVEIL

DES

INSCRIPTIONS, FIGVRES,

DEVISES, ET MASQVARADES,

ORDONNEES EN L'HOSTEL DE VILLE A PARIS,
LE IEVDI 17. DE FEVRIER 1558,

PAR ESTIENE IODELLE, PARISIEN[41].

ESTIENE IODELLE

A SES AMIS. S.

N'AYANT point encore bien connu (mes Amis) que c'eſtoit des amitiés de noſtre tens, i'euſſe penſé auant le deſaſtre que vous ſçaués m'eſtre ſuruenu, que donnant vn tel tiltre à vne epiſtre mienne i'euſſe bien eſcrit à vn plus grand nombre que ie ne fay, & que lui adreſſant la moindre choſe qu'il euſt peu ſouhaiter de moy, i'euſſe bien autrement ſenti combien les œuures de ceus qui ſont aimés, ſont agreables à ceus qui les aiment. Mais d'vn coſté, le grand nombre d'aduerſaires & le peu d'amis qui ſe ſont decouuers en mon malheur,

d'vn autre cofté, la commune & naturelle ialouzie que ie voy en noftre nation, me font au vray connoiftre le contraire de l'vne & de l'autre efperance. Toutesfois fçachant que ie ne fuis pas tant haï du ciel, que ie n'aye encores quelques amis en la terre, i'ay bien voulu enuoyer à ce peu qui m'en refte ce petit liure, que ie n'eftimerois du tout rien au pris de ce qu'on attend de moy, n'eftoit que ce n'eft pas peu de fait, que par le moyen de fon bon droit & la iufte deffence de fes amis, remettre vn tort deuant les yeus de ceus qui fe font contraires fans occafion. Vous affeurant de ce que vous aués toufiours connu en moy, qui eft d'auoir l'enuie de bien faire fi grande & fi haute, que fi ie n'euffe veu que vos prieres (tant quelques vns d'entre vous m'ont efté bons) & les calomnies de nos ignorans me contraignoient à ce faire, i'euffe toufiours tenu mon threfor fermé à tout le monde felon ma couftume, ou ie vous euffe bien enuoyé des pieces de plus grand pris. Mais puifque vne neceffité a pris telle puiffance fus ma deliberation, ie ne veus point entierement defefperer du bien qui me pourroit venir de ceci, eftant affés certain que le malheur a bien fouuent acouftumé d'engendrer vn bon heur, & que des petits & chetifs commencemens, on voit fouuentesfois fortir les chofes plus louables & plus parfaites. I'en ay maintenant mile raifons & mile exemples au bout de ma plume, fi ie voulois, comme on dit en fe raillant, alambiquer dedans vne familiere epiftre, les fecrets & les belles quintes effences de la Nature, ou tirer auecque ie ne fçay quelle friandife affectée, la moüelle des profondes & abondantes hiftoires. Si eft ce que fi i'efcriuois à ce propos tout ce qu'on pourroit alleguer, ie ne ferois pas taire tous ces larrons de merites, qui diront auffi toft que ce petit liure viendra dedans leurs mains, qu'apres tant de magnifiques promeffes que ie puis auoir faites, apres la grande & longue expectation que l'on a eüe de mes ouurages, au lieu des montaignes d'or felon le prouerbe des Pedants, ie fay fortir vne fouris. I'auray bien la pa-

tience d'efcouter vn peu ces mignons, pour auoir bien toft le plaifir de les voir eufmefmes fe dementir. Il me femble encores, mes amis, que i'en voy venir d'autres, qui vn peu plus refolus, & faifans femblant d'eftre curieus de mon honneur, me viendront prefcher, & moy, & vous fils vous connoiffent pour tels que ie vous eftime, difans que le blame, la honte, & l'accufation que i'ay encourue en l'execution d'vne chofe qui eft contenue en ce recueil, me deuoit garder de faire refrefchir ma playe, par la feconde publication de ma faute. Ceus qui f'adrefferont à nous auecques ce faus vifage, me prefentans vne fi douce poifon, ne rapporteront auffi de moy autre chofe qu'vne douce priere au lieu d'vne rigoureufe refponfe : laquelle eft telle que f'ils m'aiment feullement la moitié d'autant qu'ils difent, ils me facent ce feul bien, de faire la lecture entiere de ce que ie vous prefente, & lors ie m'affeure qu'ils auront beaucoup plus d'enuie que de pitié. Si quelques vns, plus malins, font venir leurs propos iufques à vos aureilles, difans que toutes les chofes que i'ay recueillies, n'eftoient pas toutes telles que ie les veus faire croire, affeurés les & leur iurés pour l'amour de moy, apres le ferment que ie vous en fay par noftre amitié, que ie n'ay voulu mentir en rien, & que ie n'ay aioufté aucune chofe, fors le retranchement que premierement i'auois fait en la Mafquarade premiere, & peut eftre huit ou dix vers d'auantage. Bien eft il vray qu'aus vers latins, qui feruoient d'infcriptions aus figures, i'ay peu changer neuf ou dix mots, mais ce n'a pas efté pour ce que les autres qui y eftoient ne fuffent auffi bons, mais ç'a efté pour autant que n'ayant point l'original, & ne les pouuant pas trouuer tous tels qu'ils eftoient dedans ma memoire, i'ay mieus aimé fur le cham vfer du changement que du trauail de les recouurer. Et f'ils font tant obftinés contre ma caufe, qu'ils ne vous veulent point prendre pour garants, qui[42] cherchent les tefmoings qui l'ayans veu à l'œil, leur pourront faire vne plus feure foy, du nom-

bre desquels ont esté quelques vns d'entre vous. S'ils repliquent qu'encores qu'il fust ainsi, si estce que lon ne sçauroit tant faire que l'on ne croye que i'y ay beaucoup aiousté & corrigé, veu que i'ay esté si long temps auant que d'en metre le recueil en lumiere : Ie vous suplie de ne les payer point d'autre monnoye, sinon de cela que la plus grand part d'entre vous a connu. Qui est que ie me trouuay quelque espace de temps si faché, si depit, si resueur, & si pesant, que tant s'en fault que ie peusse guerir la piquure du scorpion par le scorpion mesme, que tous les instrumens de mes malheurs, qui sont les liures, les papiers & les plumes, me puoient de telle sorte, que peu s'en fallut que ie n'en fisse vn beau petit sacrifice dans mon feu. Mesmement que deslors que ie commençay à me recueillir vn peu moymesme, & vouloir faire vn recueil de tout cela, par qui iniustement ie pensois m'estre perdu, ie demeuray quelques iours malade d'vne fieure tierce : laquelle encore qu'elle peust venir d'vne extreme colere, n'auoit point tant sa cause de cela que de mon desastre acoustumé, qui quasi ne me permet point d'estre connu d'autre que de moy : & qui toutes les fois que ie veus m'efforcer à l'encontre, comme vous verrés plus à plain dedans ce petit ramas, ou bien ront mon entreprise, ou bien la couronnant d'vne honte non esperée, & non meritée, ne me permet pas seullement le moyen de faire mes excuses : que di-ie excuses? Ains la iuste poursuite de la louange & de la recompanse, qui me fuyans allors qu'elles se sont plus presentées, ne me laissent payer d'autre chose que de la vanité d'vn agreable labeur. Vous pourrés bien encore dire deux autres causes de ce retardement : l'vne est que combien que ceci eust esté bien plus tost imprimé, ni l'imprimeur, ni vousmesmes, ni moy, n'auons point esté d'auis de faire sortir telle chose en ces iours saints & deuots, ains plus tost attendre la reiouissance commune d'apres Pasques. La seconde est que voyant la court seiourner à Fontenebleau, i'ay bien voulu attendre son retour à Paris, affin que ceux qui m'auoient condamné sans voir mes

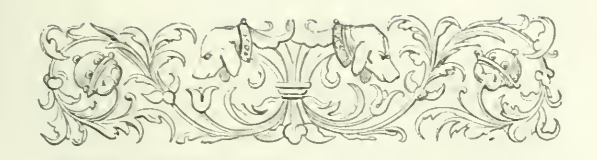
pieces, fuſſent les premiers iuges de mon innocence. Outre que ces cauſes ſont aſſez ſuffiſantes, i'en ay encores vne qui fait plus pour moy, qui eſt l'addition d'vn ſecond liuret que i'ay mis auecque le premier, pour les raiſons que vous lirés autre part. Ce petit labeur dont ie vous parle, ce ſont quelques inſcriptions des princes de l'Europe, leſquelles comme chacun ſçait, ne ſe iectent pas ſi toſt en moulle que les medalles de ces princes, ſi d'auanture l'ouurier ne me reſembloit, qui ay touſiours eu ce meſchant heur de faire les choſes auſſi facilement & auſſi bien, comme ie les fay malheureuſement. Ie ne vous vſeray point ici ni de recommendation, ni d'excuſe des deux ouurages, ie vous prieray encores moins de les faire plus grands enuers ceus qui vous en parleront que ie ne les eſtime, mais plus toſt de les laiſſer couler auecques ſi peu de faueur qu'ils meritent, comme vne choſe legere & meſlée. Ce que ſeullement vous monſtrera aſſez la proſe, dont i'ay vſé en mes deſcriptions, confondant comme ie penſe tout enſemble le ſtyle, & de l'epiſtre, & de l'oraiſon, & de l'hiſtoire : combien que i'eſpere bien de vous faire vn iour iuger qu'en tous ces genres d'eſcrire Dieu ne m'a point degarni de iugement. Ie croy bien auſſi que l'orthographe confuſe vous decouurira vne pareille meſlange, & que les alluſions & repetitions frequentes, qui ſeront trouuées dedans mes vers, montreront de prime face quelque affectation. L'vne de ces choſes a eſté ainſi faite pour le peu de reſolution de noſtre langue en ce point la, & les autres pour l'ornement & la vraye beauté des inſcriptions, ce que vous ne verrés pas en mes œuures continués de longue alaine : deſquels ie vous promets ouurir la bonde le plus toſt que ie pourray, vous aſſeurant que ie ne m'en ſenti iamais tant picqué qu'a ceſte heure. Si donques tant en ceus la qu'en cetui ci vous penſés voir quelques fautes, ie vous prie de m'eſtre ſi benins, que de penſer, & faire penſer aus autres, que la faute vient d'autre part que de moy, ou bien de derober quelque choſe à la ſeuerité de voſtre

bon iugement, pour le donner à noſtre amitié. Quand à moy ie vous promets que tant en vos labeurs, qu'aus labeurs d'autrui, ie me montreray dorenauant tel, que vous aurés iuſte occaſion d'vn contentement & d'vne perpetuelle recommandation de moy, qui ſuis voſtre à tout iamais. A Dieu.

LE LIVRE A LA FRANCE,

SONET.

Si mon pere a taché de payer le deuoir
Dont l'obligoit à toy la loy de ſa naiſſance,
En ſ'efforceant d'aider à chaſſer l'Ignorance,
Sur qui le Ciel lui donne & vouloir & pouuoir :
Si trauaillant pour toy ſans fin & ſans eſpoir,
Il penſe ſon ſeruice eſtre ſa recompanſe :
Ie te pri, fay ce bien, fay lui ce bien, ô France,
De vouloir ſon enfant & receuoir & voir.
Si l'on dit que ie vien farder par mes harangues
Son deſaſtre, les yeux condamneront les langues.
Si lon dit qu'on en doit eſtre plus irrité,
Veu que ie ne ſuis rien au pris de ton attente,
Ie le ſçay bien, mais las, que ceci te contente,
Qu'on laiſſe le deuoir pour la neceſſité.



LE RECVEIL

DES

INSCRIPTIONS, FIGVRES, DEVISES

ET MASQVARADES,

Ordonnées en l'Hoſtel de Ville à Paris, le Ieudi 17 *de Feburier* 1558.

Apres l'heureuſe & memorable conqueſte faite au mois de Ianuier ſur l'ennemi, le Roy eſtant de retour dans ſa conté d'Oye nouuellement remiſe en ſon obeiſſance, delibera de ſeiourner à Paris iuſqu'au commencement de Quareſme, tant pour les plaiſirs qu'on y pouuoit trouuer en telle ſaiſon, que pour faire gratifier à ſon peuple l'heur de ſes dernieres victoires, la proſperité de ſon voiage, & la deliurance de toutes nos premieres craintes. Durant ce tens doncques, ne voulant en rien imiter l'inſolence des temeraires Princes en leurs proſperes auantures, & ſe temperant beaucoup mieus en ſon heur que n'auoit fait parauant ſon ennemi, ſe contenta de mille louables paſſetens aſſés acouſtumés à ſa Maieſté : en meſurant ſi bien & ſon allegreſſe & celle de ſa Court, auecque la reconnoiſſance de ce qui eſt de plus hault, qu'il n'a point eu moins de louange de vaincre dedans ſoy la folle couſtume des vaincueurs, que d'auoir en ceſte victoire plus vaincu que de couſ-

tume. Or, affin que les peuples ou ennemis ou eſtrangers ne penſent point que ce que ie decriray ci-apres ait eſté fait pour autre choſe que pour vn leger paſſetens, ſans aulcune forme ou de gloire ou de triomphe : ainſi que ſa Maieſté paſſoit le plus ioyeuſement qu'il eſtoit poſſible ces iours les plus delectables de l'année, il ſ'auiſa de mander au Preuoſt des marchants & Eſcheuins de Paris qu'il iroit ſouper en leur maiſon de Ville le Ieudi gras enſuiuant, qui ſeroit le iour d'apres que monſeigneur le Duc de Guiſe arriueroit de Picardie, ou il acheuoit pour lors de donner tel ordre que les hautaines eſperances de l'Eſpaignol ont occaſion de ſ'en rabaiſſer à bon-droit. Ie croy certainement que Meſſieurs de la Ville, qui de tout tens ſe ſont montrés prompts & deuots enuers leurs Princes, & qui, à mon auis, (ſi d'auanture on n'i eſtoit bien trompé) auront touſiours en leurs entrepriſes plus grand beſoin de bonne conduite que de bon vouloir, euſſent volontiers fait en l'honneur d'vn ſi grand Roy l'appareil d'vn triomphe à l'antique : mais peut eſtre qu'ils conſidererent, au moins les plus auiſés d'entre eus, toutes les choſes qui pouuoient empeſcher l'effect d'vn ſi ſuperbe deſſein. Leur Roy premierement porter le nom de Treſchreſtien, & que la gloire des Chreſtiens ne peut eſtre ſinon qu'en leur Dieu, qui tenant les victoires en ſa main ſ'en reſerue les triomphes : Les feus Roys Treſchreſtiens pour quelque grande victoire qu'ils ſceuſſent auoir, n'auoir iamais triomphé : La fin de la brauade eſtre bien ſouuent le rabaiſſement, la queüe de la ioye la douleur, & les grandes pompes d'vn Prince l'occaſion à ſon ennemi de bien faire : Le Roy Philipes auoir eſté lors auerti du ſiege de Calais qu'il faiſoit vn magnifique tournoy, penſant du tout tenir la Fortune au poin, & ne preuoyant point qu'elle ſçait encore mieus tournoyer que lui. Meſmement que quand ils auroient dreſſé tous les appreſts d'vn tel triomphe, il eſtoit certain que ſa Maieſté autant moderée aus fortunes heureuſes, qu'aſſeurée aus fortunes aduerſes, n'accepteroit iamais vne

gloire qui ne tournaſt en l'honneur de celui ſeul, qui faiſant vaincre les Roys leur commande de plus toſt triompher de ſoymeſme & des vices de leurs ſubiects, que des depouilles & captiuités de leurs ennemis. Et auſſi que quand le Roy ne refuſeroit point tel honneur, ils auroient faute & de tens & de gens pour conduire telle entrepriſe à quelque agreable & admirable iſſue, & l'iſſue à vne perdurable memoire. Si toutes ces choſes furent penſées, ie ne doute point qu'elles ne perſuadaſſent facilement aus Pariſiens que pour receuoir vn ſi grand Roy il ſe falloit ſimplement contenter d'vn feſtin, adiouſtans comme il eſt à croire, à toutes ces cauſes la deſpence, non pas tant pour l'egard qu'ils auoient en l'eſpargne, que pour ce que la nourriture de la plus part de ceus qui gouuernent la ville eſt telle, qu'il faut neceſſairement que les choſes belles & grandes les eſtonnent, n'ayans point d'autre mouuement, ni d'autre regle que le iugement d'vn ſens commun, la frugalité vulgaire, la ſimple bonté, & le rude exemple de leurs predeceſſeurs. Sur quoy ie diray ce mot en paſſant, qu'on ſe doit bien garder de metre les affaires qui peuuent tirer quelque memoire apres ſoy, entre les mains de ceus qui ſont du peuple, qui pour autant que la Police ſuit touſiours l'Œconomie, penſent tout ainſi meſnager leur ville que leur maiſon. Il n'i aura peut eſtre pas vn, ni des noſtres, ni des eſtrangers, qui regardant la grandeur du Roy, la grandeur de la victoire, la grandeur de Paris, ne ſ'emerueille, encore qu'on vouluſt laiſſer le triomphe, qu'on ne deliberoit pour le moins mille gentilleſſes aucunement dignes de ces trois : & veu que monſeigneur de Guiſe deuoit arriuer le iour de deuant, qu'on deuoit bien ſonger à honorer d'vne autre ſorte l'arriuée d'vn ſi vaillant & victorieus Prince : lequel contre les dernieres defaueurs de la guerre, contre l'importunité de l'hyuer, contre l'arrogance de l'ennemi, contre l'eſperance d'vn chacun, ſ'eſtoit porté ſi fort, qu'il auoit emporté en moins de dix iours la ville. qui depuis CCX ans auoit ſerui de regret & frayeur à

nos peres, de vollerie à la France, de mere nourrice aus Anglois, & mesme (s'il faut ainsi parler) seruoit encore d'espouantail à nostre vaillance. Lequel outre vne si braue & glorieuse prise, auoit peu de iours apres forcé le fort de Guignes, iugé pour lors inexpugnable, par ceus mesmes qui nous auoient tant obstinément soustenus. Et lequel, pour dire en brief, ayant en si peu de tens contraint les Anglois de s'en retourner honteusement cacher en leur coin, raportoit vn tel merite, qu'en entrant dans la ville (i'apelle ainsi Paris sans lui donner queue) il ne pouuoit esperer moins que les couronnes publiques, les applaudissemens du peuple, & la seconde partie du triomphe Royal. Or quant à ceus qui pourroient auoir tel esbahissement, ie ne leur fay ni autre excuse, ni autre responce, m'asseurant que s'ils sont Chrestiens, ce que i'ay dit par ci deuant, les peut assés contenter. Et aussi que ie ne puis maintenir que ma ville ait esté si mal curieuse & de l'honneur de son Prince, & de son honneur, qu'apres auoir vn peu songé, elle n'aperceust bien qu'il falloit pour le moins festoyer vn Roy de quelques autres choses que de viandes. Ce qui fit que quatre iours seullement deuant le iour du festin, le procureur du Roy d'icelle, vn de plus honnestes & metables hommes que i'aye sceu voir en leur compaignie, sçachant que i'estois né de Paris, & que Dieu m'auoit donné quelque peu de promptitude d'esprit pour secourir à vne chose si hastée, me vint prier au nom de tous eus, que si i'auois quelque Tragedie, ou Comedie, qui peust estre apprise entre ci & la, ie la baillasse pour estre recitée deuant le Roy, & qu'ainsi ie ferois seruice à mon Prince, & honneur à mon païs. Ie si responce que i'auois, & des Tragedies & des Comedies, les vnes acheuées, les autres pendues au croc, dont la plus part m'auoit esté commandée par la Royne & par Madame seur du Roy, sans que les troubles du tens eussent encore permis d'en voir rien, & que i'attendois touiours vne meilleure occasion que n'est ce tens tumultueus & miserable pour les faire metre sur le theatre,

adiouftant ce petit mot affés poetiquement dit, que cefte année la Fortune auoit trop tragiquement ioué dedans ce grand echaufaut de la Gaule fans faire encore par les fauls fpectacles refeigner les veritables playes. Mais bien fi on me vouloit prometre de me croire & de me foulager, que ie ferois bien des chofes, lefquelles eftans bien conduites, ne raporteroient point moins de grace que l'vn de ces deus poëmes. Ie ne penfois en faifant telles promeffes que ie me deuffe foucier d'autres charges que d'inuenter quelques belles mafquarades, ou parlantes, ou muetes, qui eftans accommodées aus tens, aus lieus, & aus chofes, peuffent donner quelque agreable plaifir à la compaignie : Mais l'amour de mon païs, la priere qu'on m'auoit faite, l'enuie que i'auois de plaire tant au Roy comme à la maifon de Guife à laquelle ie me fuis toufiours humblement voué, & la faute d'appareil & de confeil que ie voiois en telle neceffité, me firent tellement prandre charge fur charge, que i'appelle en tefmoins tous ceus qui m'ont veu en vn tel embrouillement, f'il eft poffible de croire qu'en fi peu d'efpace vn feul efprit ait peu fouftenir & tel fais & telle facherie. Car allant des l'heure à la maifon de ville & n'i trouuant aucun ornement qui peuft eftre remerquable, i'ofe dire que ie me fei quafi de tous meftiers, & affés heureufement, comme on pourra voir par ce recueil, fi l'execution eut efté telle que l'ordonnance. Combien que fi tout euft efté bien veu le iour du feftin, on euft cogneu qu'auecques vn labeur defefperé, i'auois mis tel ordre à tout, qu'il ne reftoit quafi rien qu'il n'allaft comme ie l'entendois, & comme on le pouuoit efperer de moy, fors les deus mafquarades d'apres fouper, lefquelles à caufe qu'on n'auoit point fait les chofes comme ie les auois dites, & à caufe auffi de la multitude, du defordre, & de la confufion, furent fi mal menées, que moymefme, qui à mon grand regret faifois l'vne des perfonnes, epris quafi d'vne rage de voir fi mal porter deuant mon Roy la chofe où il m'alloit de l'honneur, demeuray quafi tout tel (f'il faut qu'ainfi ie

parle) que ſi la Minerue qui marchoit deuant moy m'euſt transformé en pierre par le regard de ſa Meduſe. Mais combien que i'en aye porté & porte encore vn tel regret, que ie ne le puis autrement nommer que deſeſpoir, non pas tant pour la faute que pour voir que Dieu m'a fait naiſtre ſi malheureuſement, que de toutes choſes que i'ay bien faictes, ou que i'euſſe peu bien faire en ma vie, ie n'en ſceu iamais auoir l'vſage, viuant preſque en ce monde tout tel qu'vn Tantale aus enfers ſ'il faut ici parler encore de fable : qui eſt ce toutesfois qui en ceci n'eſtimera ceus impitoyables qui auecques leurs brocards publiques, leurs ſecretes reproches, & leurs iniuſtes iniures ne m'ont point pardonné d'auantage que ſi i'euſſe eſté coupable du plus grand crime de leſe maieſté ? Mais ie parleray de tout ceci en ſon lieu, & me ſemble deia que i'ay trop longuement diſcouru auant que de venir au recueil que ie delibere de faire, qui peut eſtre, eſtant bien leu, ſi la France n'eſt la plus facheuſe maratre du monde, encore que ie me tienne moymeſme grandement coupable, me pourra bien apporter au lieu des haynes, meſpris & calomnies, le pardon & la grace des grands, la louange des doctes, l'admiration des eſtrangers, l'excuſe de noſtre peuple, la repentance des maldiſans, & le creuecueur de l'ennuie. Ayant donques (pour venir au point) dreſſé & fait dreſſer tout ce que i'auois proiecté, le Roy ſur les quatre heures du iour que i'ay dit, ſans aucune pompe arriua auecques toute ſa compagnie en la maiſon de la ville, deuant laquelle on lui fit ſeullement vne ſalue de l'artillerie auecques quelque eſcopterie qui ſ'acordant fort bien à l'affluance du peuple, au bruit des tabourins, & au ſon des trompetes, donnoit vn teſmoingnage publiq de l'allegreſſe que receuoient tous les citoyens. Alors ceus qui eſtoient curieus de telles nouueautés peurent voir ce que i'auois premierement ordonné pour l'entrée, ſuiuant d'aſſés pres l'antiquité admirée d'vn chacun, & aucunement recherchée par moy, tant en tous mes autres ouurages qu'en ces miennes

petites inuentions, qui premierement eſtoient telles · que dedans vne grande Arcade, ſus le portail de l'hoſtel, i'auois fait peindre force trophées à l'antique, des armes, & enſeignes ennemies, & au meileu d'eus tirer vne fort longue & ſpacieuſe oualle entourée de laurier · à l'vn des coſtés de laquelle eſtoit le portrait de Calais, & à l'autre le portrait de Guignes, & au dedans d'icelle ceſte longue inſcription :

DD.

VIRTVTI ET VICTORIÆ.

S.

D. HENRICO REGI PRÆCLARISSIMAR. RERVM IN VNIVERSA TVM GALL. TVM ITAL. TERRA MARIQ. BENE AC FELICITER GESTARVM ERGO TRIVMPHVM PVBL. DIGNAMQ. SVIS FACTIS ET LAVREAM ET MEMORIAM MERENTI RENVENTI SED IN POSTERVM EXPECTANTI. OB FORTISS. ET VETVTISS. NOSTRORVM CALETVM CIVITATEM NVPER A FRANCISCO LOTHARINGO GVISIORVM PRINCIPE GLORIOSS. OMNI INGENIO OBSESSAM MOX OMNI MARTE EXPVGNATAM AC PERENNI VOTO CVM A CC ET X AN. BRITANNORVM SERVITVTEM PATERETVR SVÆ GALL. RESTITVTAM. OB GVINAS OMNIB. ET VI ET VIRIB. CAPTAS, SOLOQ. ADÆQVATAS. OB HAMMENSEM PAGVM QVI HOSTIVM METV DERELICTVS FVERAT RECEPTVM. OB LIBERATAM DENIQVE AB OMNIB. BRITAN. GALL. HOC INTERIM AD PRIMAM ILLAM INSPERATÆ REI COMMENDATIONEM ET IN VOSTRVM O DD. VIRTVS ET VICTORIA FAVOREM EX VOTO ET DEBITO.

VRBS.

PD CONS.

ST. IODELIVS PAR. PPP.

Au deſſous de l'Arcade, deſſus la grande frize du portail que i'auois fait ſi proprement couurir, qu'il ſembloit

que ce feuſt vn marbre noir nouuellement aiouſté, eſtoient eſcripts ces trois vers en letres d'or :

NON POMPA, NON ROMVLEIS TE CVRRIBVS ALTVM
ACCIPIMVS, FACTIS CVM SIT SPES REGIA MAIOR,
SPE QVOQVE MAIORES, QVORUM EST TVA LAVREA, DIVI.

L'inſcription de ces trois vers eſtoit REGI PIISS. PII CIVES. Aus deus coſtés de l'Arcade ſont deus grandes colonnes Doriques, dont les deus pieds coſtoyent les deus bouts de la corniche du portail : en chacune d'icelles colonnes eſtoient ces deux lettres d'or H H & au meilleu des deus eſcrit en lettres d'argent HOC HERCVLE DIGNÆ. I'auois ordonné qu'on feiſt mouler deus grands croiſſants argentés pour planter ſur le haut de ces colonnes au lieu que l'Empereur y plante ſes aigles : mais la brieueté du tens, & la diuerſité des occupations, fit qu'ils demeurerent. Ie ne parle point ici de l'enrichiſſement du lierre qui embeliſſoit ceſte entrée, ni de tout autre ornement d'entre les deus portes, vn peu mieus deuiſé que mis en œuure, voulant courir toutes telles choſes le plus legierement que ie pourray. Si ne veus-ie pas pourtant aller ſi fort que ie ne m'arreſte ici pour dire que ſi les Princes eſtoient autant amoureus des choſes qui les perpetuent, comme ils ſont deſireus de ſe perpetuer, ils tiendroient bien autant de conte de telles nouuelles antiquités, voire de tous autres labeurs dont les hommes doctes ſupportent leur gloire, que des chars, des images, & pompes inacouſtumées. Car de ceus ci les vns ſe rompent, les autres ſ'enfument, les autres ſ'oublient, lors que l'honeſte curioſité des doctes & des bien nourris, enuoyant de main en main ces vifs inſtruments de la memoire, les fait demeurer entre les mains de l'eternité. Ie ne veus pas dire que ce peu que i'ay deia decrit, & tout ce que ie decriray ci apres, aproche en rien de cela, car on ſçait bien que la haſte, & la foibleſſe de mon eſprit ne me le

pouuoient permetre. Mais ie diray que decouurant dedans l'infcription les merites, dedans les trois vers l'excufe du triomphe, dedans les colonnes l'efperance future, i'ay tâché de donner quelque merque à la fouuenance des hommes : comme doiuent faire tous ceux qui ont quelque pouuoir fur la memoire, qui fans auoir aucun egard à la louange, ou à la faueur, ou à la recompanfe, me femblent eftre naturellement obligés enuers leurs Princes, de garder alors plus foingneufement l'honneur des beaus actes, qu'ils voyent les Princes f'en foucier le moins. Or paffons outre fans plus nous arrefter de telle forte. Sur la feconde porte enrichie de tapifferie, & de feftons de lierre, dedans vn grand compartiment entouré de fon chapeau de triomphe eftoit peinte vne Deeffe tenant vne couronne de laurier en l'vne des mains, & vne chaifne de fer en l'autre, ayant le Soleil & la Lune aus deus coftés d'elle, & pouffant vne fphere du pié. Sur la tefte d'icelle, dedans vne efpace que faifoit le compartiment, eftoit efcrit, VICISSITVDO, & au bas dedans vne autre plus grand efpace ces trois vers :

NE PROPERA, NVMENQVE VIDE, VISVMQVE VERERE
AC GENIVM METIRE TVVM, NAMQVE OMNIA LEGI
SVPPOSVIT NOSTRÆ, NOSTRA QVI LEGE SOLVTVS.

Ce qui eftoit dans la montée fuiuoit affés bien cefte figure de Viciffitude, qui apres toutes ces premieres louanges & trophées, auertiffoit de ne fe fier que de bonne forte à la felicité. Car là dedans outre l'ornement de la tapifferie, des feftons, & des armes tant du Roy, que de la ville, on lifoit trois ou quatre fois cefte deuife, GRADATIM, efcrite toufiours dedans vne oualle couchée, & entourée d'vn compartiment femé de couronnes, montrant qu'on ne va point autrement aus victoires que par degrez, & qu'en les voulant trop hafter on fe precipite foymefme. Au hault de la montée, fur la porte

de la ſalle, eſtoit vne autre figure enrichie de meſme ſorte que la premiere & ainſi qu'eſtoient meſme toutes les autres que ie diray, en laquelle eſtoit peinte vne France armée & triomphante, ayant ſous ſes piés des trophées, des couronnes briſées, & des enſeignes & guidons ou lon voyoit les Aigles & les Leopars: elle tenoit en l'vne de ſes mains vn globe & de ce coſté voloit deuers elle le Tens, vieillard aus pieds de bouq, chauue par derriere, comme le depeint l'antiquité, lequel apportoit vne couronne de laurier ſur la teſte de la Deeſſe, & vne couronne d'oliue ſur ſon globe, qui n'eſtoit qu'vn ſouhait ſeullement pour l'auenir, comme ce mot VOTVM eſcrit au hault de la figure le montroit, & au bas ces trois vers:

SIC RAPIDAS AQVILAS, SIC FVLMINEOS LEOPARDOS
GALLIA CALCET OVANS, ILLAM QVOQVE MOBILE LAVRV
TEMPVS, ET ARMIFVGA MVNDVM DIGNETVR OLIVA.

Il faut maintenant venir à l'appareil de la ſalle, que i'auois tellement fait dreſſer, que la deſcription en deplaira auſſi peu que l'ordonnance. Premierement le fons d'en hault eſtoit tout fait depuis vn bout iuſques à l'autre de grands compartiments de lierre proprement entrelaſſés, & ſemés infiniment des armes du Roy, de la Royne, de la ville, des grands ſeigneurs, & des grandes dames, auecque tel enrichiſſement qu'il eſtoit requis. Depuis ce fons, tant de l'vn que de l'autre coſté de la ſalle ſuiuoit ſur le hault de la tapiſſerie vne frize fort large, & dedans les oualles que faiſoient les entrelaſſements d'icelle, ſe voyoient peintes toutes les deuiſes qui ſe portent auiourdhui à la court, comme le Croiſſant du Roy, l'Iris de la Royne, l'Eclypſe de Monſieur, le Chardon de la Royne d'Ecoſſe, la Gorgone de Madame ſeur du Roy & autres. Au deſſous de la frize dedans de petits quarrés attachés ſur le hault des croiſſants, dont ie parleray à ceſte heure, eſtoient eſcrits les

mots de chacune deuiſe comme DONEC TOTVM IMPLEAT ORBEM. ΦΟΩΣ ΦΕΡΟΙ ΗΔΕ ΓΑΛΗΝΗΝ. INTER ECLYPSES EXORIOR. RERVM SAPIENTIA CVSTOS, & les autres principalles. Les grands croiſſants dont ie veus parler, eſtoient de lierre, fort bien faits, & fort bien aſſis, qui pendoient depuis ceſte frize que i'ay dite iuſques bien bas, entrelaſſés touſiours l'vn dans l'autre deus à deus, eſtants liés à l'endroit ou ils ſ'accouploient par le haut & par le bas, de liens de taffetas noir, ſur lequel en letres d'argent eſtoit eſcrit ce mot : IVNGVNTVR, ſoit pour autant que la rencontre des deus fait vn rond, ou ſoit pour l'alliance du Roy & du Grand ſeigneur, qui portent tous deus le croiſſant. Du coſté des feneſtres, à l'endroit ou ſe deuoit ſoir le Roy, eſtoit vne autre figure d'vne deeſſe couronnée de roſes, ayant ſous les piés des roſes epanchées par la place, tenant vn lut en la main, au coſté de laquelle danſoient les petits Amours, & de l'autre coſté venoit Bacchus, & ſes Satyres ; l'inſcription du hault eſtoit : D. LETICIÆ, & au-deſſous de la figure ces trois vers :

TV DEA, BACCHVS, AMOR, LVDISQVE, EPVLISQVE, IOCISQVE,
HEROVM MEMORES GRATA VICE MERGITE CVRAS,
PRAELIA MNEMOSYNE NON POCVLA REGIA CVRET.

Aus deus coſtés de ceſte figure dedans deus beaus compartiments enclos de chapeaus de triomphe, comme aus autres figures, eſtoient peintes deus nauires ſemblables à celle que la ville porte en ſes armes, & dedans l'eſpace qui faiſoit le compartiment par le hault, eſtoit eſcrit : ARGO, & en l'eſpace du deſſous ceſte deuiſe : CÆLOQVE SOLOQVE SALOQVE, ce qui accommodoit fort bien ceſte nauire Pariſienne à la nauire des Argonautes, laquelle a eu pouuoir au ciel, y eſtant encores maintenant entre les ſignes celeſtes, en la terre, par laquelle elle marcha, & ſe fit porter dedans la Lybie, en la mer, laquelle elle a quaſi toute voiagée. On pourroit dire mille autres fa-

talités de ceſt antique vaiſſeau, qui ſe pourroient approprier à nos armes, mais on en lira dauantage dedans vne des Maſquarades qui ſuiuront apres. Il me ſuffira d'ozer prononcer ce mot, que ie trouue ceſte deuiſe inuentée par moy aſſés digne d'eſtre gardée pour deuiſe de la ville eternellement. On euſt trouué merueilleuſement beau, qu'ainſi que ce front de ſalle eſtoit orné de ces trois figures, tout du long auſſi des deus coſtés de la ſalle tous les interualles que faiſoient ces grands croiſſants de lierre, qui pouuoient eſtre huit ou dix de chaſque coſté, euſſent eſté remplis de figures diuerſes auecques leurs deuiſes & vers : mais chacun ſçait que la main des ouuriers ne peut ſuiure l'abondance de mes inuentions. Toutesfois ce qui fut poſſible d'acheuer y fut mis. Premierement du coſté droit, au premier interualle reſpondant encores ſur la table du Roy, eſtoit la figure d'vn dieu Ianus, vieillard comme on le peint, ayant la clef en la main dextre, & ſon baſton en la gauche : mais n'ayant point deus viſages comme on lui ſoulloit donner. Ceſte ſtatue eſtoit ſur vn autel, dans lequel eſtoit eſcrit : IANO GALLICO ; la deuiſe d'en hault eſtoit : IAM NON RESPEXIT VTRINQVE, & les trois vers d'en bas, ceus ci :

QVI BIFRONS FVERAM, GALLIS SVM GALLICVS VNA
FRONTE DEVS, CÆLVMQVE MEA DVM CLAVE RESOLVI,
VIDI INCVMBENTEM GALLIS TOTVM ACRIBVS ANNVM.

I'auois voulu montrer par ceſte peinture, combien le mois de Ianuier nous a eſté fauorable, auquel tant par la vertu de nos Princes, que par la faueur du tens, ſe ſont faites choſes ſi belles & ſi merueilleuſes, que ie ſerois preſque d'auis qu'on fiſt peindre vn Ianus en nos enſeignes pour vne heureuſe merque de noſtre bon heur. La figure que l'on voyoit au prochain eſpace d'apres ſuiuoit d'aſſés bonne grace la premiere pour exprimer ceſte faueur du tens. Car iauois fait peindre

au haut vne petite partie du zodiaque, qui montroit feullement le figne du Ganimede que lon nomme Aquarius, & au deffous vn ieune dieu, beau, fans barbe, couronné de fleurs, qui felon les antiques reprefentoit le printens. A l'vn des coins de la peinture, foufflоit vn Zephire ietant des fleurs par la bouche, & dedans le cham de l'oualle voloient par ci par la quelques arondelles. Le petit efpace d'en hault que faifoit le compartiment d'alentour, contenoit cefte deuife : CESSIT NATVRA FAVORI, & au grand efpace qu'on auoit laiffé au deffous de la figure, faifant vne allufion à celui qu'on dit auoir efté tant heureus, qu'en vne bataille les vents mefmes vindrent combatre pour lui, i'auois fait efcrire trois vers comme en tous les autres :

NON CONIVRATI VENIVNT AD CLASSICA TANTVM
ÆOLIDÆ, VERVM GELIDO SOL SYDERE VERNANS
FVNDIT INASSVETOS ARVISQVE ARMISQVE CALORES.

Il y a bien peu de gens comme ie croy, qui n'ayent pris garde cefte année à la verité de cefte figure, & f'ils ont bien confideré le tens qu'il a fait tant durant l'entreprife que l'execution de Calais, ils n'ayent veu contre l'ordre accouftumé des années vn beau Printens au meilleu de l'hyuer : Quand à moy, i'ofe affermer eftant pour lors aus chams auoir veu fortir les herbes nouuelles, & tous autres indices du renouueau. Ce qui montre affés que nos victoires ne viennent point ni par noftre feulle puiffance, ni par vn fort, ni par vn certain ordre de la nature, mais de la feulle faueur & difpofition de Dieu, qu'il les enuoye[43] en tel tens, en tel lieu, & à telles perfonnes qu'il lui plaift, fans la puiffance duquel, tant f'en faut que nous puiffions eftre vaincueurs, que nous ne pouuons pas feullement eftre puiffans. Vis à vis de ces deus dernieres figures, dedans les deus premiers efpaces que faifoient les Croiffants de l'autre cofté, i'en auois fait affoir deus autres, qui fuiuoient le mefme argument de

ceſte nouuelle & heureuſe conqueſte. Dedans la premiere ſe montroit vn Iaſon hardi & courageus à arracher vne toiſon d'or, pendue à vn arbre, nonobſtant l'effroy que luy pouuoit donner vn horrible dragon qui eſtoit au pié, & qui au rebours de celui de Colchos charmé & endormi par Medée, ouuroit les yeus effroyablement, & ſ'enfloit ſi fort de venin, qu'il ſembloit quaſi creuer dans le tableau. On liſoit au deſſus pour deuiſe : ARRIPIAM VIGILET LICET, et au deſſous :

VELLVS AB INSOMNI LOTHARENE DRACONE TVLISTI,
CARMINIBVS NEC SVNT FERA LVMINA VICTA, NEC HERBIS,
INGENIVM, MARTEMQVE VOCES NISI CARMEN, ET HERBAS.

Dedans la ſeconde eſtoit ſeullement figurée vne vieille baniere Romaine repreſentant vne de celles de Iules Ceſar, qui eſtant de couleur iaune eſtoit trauerſée de bihais d'vne large bande noire, qui portoit ces trois letres d'or V.V.V. leſquelles comme chacun ſçait aſſés, & comme il a eſté chanté & rechanté par nos nouueaus poëtes, qui depuis naguieres ont ſi bien tenu chacun leur partie en la louange de ceſte victoire, ſignifioient le VENI, VIDI, VICI, de Ceſar. Et pour autant que Monſeigneur de Guiſe n'a point eſté en ceci accompaigné d'vn moindre bon heur, que celui la dont ſe vantoit ce Romain, eſtant ſi opportunement venu, ayant ſi ingenieuſement veu, ayant ſi vaillamment vaincu, ie l'ay bien voulu auecques les autres le faire heritier de ces trois letres, leſquelles il a fait perdre en d'autres victoires (ie pourrois bien alleguer Mets) à ceus qui ſont meſmement heritiers de Ceſar. Cette peinture auoit ſa deuiſe telle, TER HOC FELICITER ACTVM, & ſes trois vers tels :

CAESARIS HOC, CAESAR DEMAS TIBI, GVISIVS ADDAT,
NAM VENIT, VIDIT, VICIT SIMVL ISTE, TVOSQVE
DVM QVOQVE VINCEBANT, VICTO IAM CAESARE VICIT.

En eſcriuant ces vers ci, il me vient de naiſtre vne

aſſés gentille fantaſie dedans l'eſprit pour donner plus de grace à ceſte figure, dont l'argument a eſté trouué ſi propre & à la choſe & à la perſonne, c'eſt de metre en ſa deuiſe au lieu de TER ce mot QVATER, aiouſtant encore vn v dedans la bande, & peignant au deſſous de la baniere vne fortune garrotée de chaiſnes de fer, auecques ces vers changés ainſi :

HOC CAESAR MIHI CEDE, TRIBVS SIT ET ADDITA QVARTA
LITTERA, SORS ADVERSA MEOS ET INIQVA PREMEBAT,
MOX VENI, VIDI, VICI : VINXI QVOQVE VICTAM.

I'ay aiouſté ceci de gayeté de cueur, comme i'aiouſteray quatre autres figures qui eſtoient deia toutes ordonnées, & dont les compartimens eſtoient faits, ainſi que me ſont teſmoins ceus qui eſtoient auecque moy & meſmement Baptiſte excellent peintre qui les faiſoit, & qui en auoit reuu l'ordonnance des le ſoir de deuant : mais l'arriuée du Roy nous preſſa de ſi pres, qu'encores que le peintre fiſt vne admirable diligence, il fut impoſſible d'en faire tant : & fuſmes contraints de nous contenter de ces quatre premieres, pour les interualles des croiſſants, dont les deus premiers qui en eſtoient remplis contenoient autant d'eſpace de la ſalle, que faiſoit le lieu ou lon deuoit couurir pour le Roy. Dedans la premiere donques de ces quatre figures eſtoit peinte vne Andromede eſtant deia deliée de ſon rocher, au pié duquel eſtoit ſon grand monſtre marin, nauré deia de quelques coups, & demi eſtourdi, ſur qui retournoit encore vn Perſee, ayant ſes ailles au dos, volant dedans l'air, tenant le glaiue dans l'vn des poings, & le chef de Meduſe dans l'autre, lequel il preſentoit au monſtre pour ſoudain le tourner en pierre. Et d'vn autre coſté ſe voyoit vne grande compaignie de gens armés. Leſcriture du deſſus eſtoit : NOVO SVA SALVA PICARDIA PERSEO, & les vers du deſſous :

CAVTIBVS ANDROMEDEN PERSEVS, CETOQVE MARINO
ERIPVIT, MONSTRIS TV ME HENRICE MARINIS,
ESQVE TIBI, SI NOS PHINEVS PETAT, ALTERA GORGON.

Apres cefte figure qui montroit combien la Picardie eftoit heureufe d'auoir vn tel Roy pour fon prince, lequel ayant premierement repris Boulongne, & maintenant reconquis Calais, Guignes, & Hammes fur les Anglois ne l'a pas feullement deliurée de fon monftre marin, mais a deia refifté, & combatra en la fin le Phinée qui la veut rauir : l'auois fait faire vne autre figure dedans laquelle on euft veu vne Niobe deia demi tournée en pierre, autour de laquelle euffent efté fes enfans, moitié fils & moitié filles, deia prefque tous morts, eftant chacun d'eus nauré d'vne fleche dargent. Vis à vis de ce maffacre i'auois fait peindre vn Phebus, & vne Diane, tenant chacun vn arc d'argent au poin, duquel ils venoient de faire telle vengeance pour l'orgueil infupportable de Niobe, qui f'ofoit preferer & elle & fa race à Latone & à fes enfans. Cefte deuife eftoit pour le haut : DAT INIQVAS SVPERBIA POENAS, & ces trois vers pour le bas :

LATONAE NIOBE TIBI SESE O GALLIA PRAEFERT
ANGLIA, PROLE TVMENS, PHOEBVM, PHOEBENQVE LACESSENS,
SIC SAXVM GENITRIX, FIVNTQVE CADAVERA NATI.

L'orgueil d'Angleterre fi bien rabaiffé par cefte peinture, eftoit fuiui de la deftinée du mefme païs, que i'auois voulu exprimer par la figure fuiuante, y faifant peindre vn Alexandre tout tel que nous le pouuons retirer des medailles antiques, baifant & accollant vne Royne figurée en Amazone, de mefme forte auffi que les antiques nous l'ont montré : Laquelle reprefentoit la derniere Royne des Amazones, qui pour le defir

quelle eut de coucher auecques Alexandre, perdit le braue regne de ces courageuſes & victorieuſes femmes. L'eſpace du haut contenoit ceſte deuiſe : RES IMPAR SED FATA EADEM, & celui du bas ces trois vers :

VLTIMA TE MACEDO REGINA CVPIVIT AMAZON,
ANGLICA CAESAREVM CVPIIT REGINA PHILIPPVM,
VTRAQVE SIC REGINA SVI MANET VLTIMA REGNI.

Pour autant qu'on pourroit trouuer quelques choſes en ceſte figure qui du tout ne ſ'accommoderoient point, ie lui ay fait porter la deuiſe d'en haut qui eſt telle, que les choſes eſtans differentes, le deſtin eſt de meſme. Car ie ne voudrois point ici dire que la Royne d'Angleterre fuſt vaillante comme vne Amazone, à laquelle on n'a point veu encore porter les armes ſinon contre ſon peuple, ni faire autre vaillantiſe ſinon contre les teſtes des gentilz hommes de ſon païs. Ie voudrois encores moins comparer vn Roy Philippes à vn Alexandre, lequel pourtant ſembloit auoir vn tel heur en ſon commencement, que ſ'il euſt bien vſé de ſa fortune, & qu'en ſe temperant en tout, il n'euſt point reculé le bras de Dieu d'auecques le ſien, ie croy certainement qu'il nous euſt montré que les vices de noſtre France, qui depuis ie ne ſçay combien ſ'eſt du tout deprauée, crioient vengeance contre nous. Mais maintenant ie voy bien (ce n'eſt pas la premiere fois que i'ay veu & predit) que la ballance ſ'abbaiſſe de noſtre coſté, & que ſi nous nous maintenons au chemin qu'il faut touſiours ſuiure, noſtre bon heur ſe maintiendra au cours qu'il a deia commencé. Outre ce premier egard ie ne feray point ce tort à ce grand Prince, & à ceſte grande Princeſſe, qui ſont conioints par legitime mariage, d'approprier leur alliance au concubinage de ces deus : Car i'ay eſté d'auis de tout tens que c'eſtoit le plus ſotement fait qu'on ſçauroit faire, d'iniurier par eſcrit les Princes qui nous ſont ennemis, principallement aus choſes qui ſont con-

trouuées, ou qui touchent tellement leur honneur, que nos Princes mesmes s'en doiuent facher. Quand aus legeres attaintes, aus veritables reproches, aus propheties & aus promesses qu'on se fait à soymesme, cela est permis de l'ennemi à l'ennemi. C'est pourquoy ie n'ay point feint de signifier par ceste peinture ce que les Anglois mesme sçauent auoir esté prophetizé de ceste Royne cy. Ce qui me semble assés bien accommodé au destin de l'Amazone. Encore donnerois-ie volontiers ceste loy, combien que ie ne l'aye pas obseruée, que toutes telles choses se fissent par souhaits & imprecations seullement, comme ie l'auois fait dans la figure suiuante qui deuoit estre la derniere de toutes. En laquelle i'auois fait portraire vne mer, & sur icelle deus galeres, dont la premiere estoit fort richement & sumptueusement equipée, portant vne Royne superbement vestue, accompaignée de ses femmes, qui paroissoit & fort triste & fort effroyée. L'autre des galeres estoit autant bien armée qu'il estoit possible, dedans laquelle estoit vn grand seigneur richement armé & accompaigné de mesme, autant triste & effroyé que la Royne que i'ay dite. Et sembloient les deus vaisseaux à force de rames fuir tant qu'ils pouuoient deuers vne ville, à la porte de laquelle la Deesse Nemese accompaignée d'vne furie les attendoit. Le haut de la figure portoit ce mot : ET LECTI ET LETHI CONSORS, & le bas ces vers ci :

IN FVRIAS FVRIATA PARES CLEOPATRA MARITVM
ISTA TRAHIT, LICET ABSIT AMOR, TIMOR ADSIT, ET HORROR,
AVGVSTIQVE MEO REDEANT SVB PRINCIPE REGNA.

Chacun sçait assés qu'en la bataille naualle d'Octauien & d'Antoine, Cleopatre se fit mener dedans vne gallere dont le mas estoit d'or, les voiles & les cordes d'argent, & le reste plain de pompes & delices, mais qu'aussi tost qu'elle vit que la fortune commençoit à tourner de la part ennemie, elle s'espouanta, & se

print à fuir à toute force. Ce que voyant Antoine, moitié par amour, moitié par crainte, la fuiuit, abandonnant fes forces, & fe retirant miferablement auecques elle dedans Alexandrie, ou depuis affiegés par Octauien furent tellement menés de furies, que par defefpoir & crainte d'eftre portés en triomphe, ils fe tuerent tous deus l'vn apres l'autre. Apres leur mort Octauien Cefar, qui depuis fut furnommé Augufte, demeurant feul dominateur des Romains, fe vit en la fin Monarque du monde. L'imprecation donques de cefte derniere figure que i'auois fort bien ordonnée pour la fin, eftoit telle que cefte Royne ci f'eftant montrée fort fuperbe, & defireuse de la guerre, ayant follicité plufieurs fois fon Antoine (di-ie fon Philippes) à faire la plus cruelle guerre qu'il pourroit, ayant mefme en tout tâché d'offenfer noftre Cefar, iufques à lui denoncer la guerre fans aucune occafion, fente en la fin la iufte vengeance de fon orgueil, tellement que voulant encore accompaigner fon mari foit de fa perfonne & de fes forces, ou bien de fes forces feullement, pour venir contre noftre Roy, que de rechef plus epouantée qu'elle n'a efté dernierement, elle foit contrainte de fuir auecque fa honte & future ruine pour trouuer les furies en fon païs. Et qu'elle tire apres foy, non pas tant par amour que par crainte, fon mari, pour eftre autant participant de la furie que de la folie. Ainfi ce feroit que noftre Roy apres la ruine de ces deus, qui auecques lui auoient parti la domination de l'Europe, demeureroit feul dominateur, & fe faifant apres Augufte, metroit tout vn monde fous fa monarchie, ramenant encores ici l'heureus & paifible fiecle d'Augufte. Voila tout ce qu'il y auoit de figures pour cefte falle : en laquelle ne fe pouuoit plus voir autre chofe que lon peuft remerquer, outre tout ce que i'ay defcrit, fors qu'au bas de la falle, qui eftoit le cofté par ou lon deuoit feruir, outre la tapifferie & le lierre qui le decoroient, dedans vn grand & fpatieus quarré de la longueur d'vne toife, eftoient efcrits douze vers com-

prenans toutes les chofes que le Roy a faites depuis fon auenement à la couronne, le tout allant d'ordre & le tout fi bien efcrit, & en fi grands carracteres, qu'il fe pouuoit facilement lire de la table du Roy. Ceci eftoit au deffus des vers : EX D. CAROLI LOTHARINGI PYRAMIDE, A STEPH. IODELIO DESCRIPTA, & les vers qui fuiuoient eftoient tels :

SCOTIA TVTA SVIS, ACCEPTA BOLONIA, METAE,
ET RHENI PAVOR ATTONITI, FVSVSQVE PER VMBRAS
CAESAR, ET HINC VICTAE TVRMIS REDEVNTIBVS VRBES,
MOX QVOQVE DEFENSAE LOTHARENI GLORIA METAE,
INSTAVRATAE ACIES, VRBESQVE AEDESQVE SORORIS
CAESAREAE, RENTINA TIBI PALMA ADDITA GVISI,
AC SI QVA IN BELGIS QVAESITA TROPHOEA SVPERSVNT :
HAS INTER PALMAS PARMA, ET MIRANDVLA, SENAE,
CORSICAQVE, ET TOTIES DECEPTVS IN ALPIBVS HOSTIS :
NVNC QVOQVE QVOD RELIQVIS POTIVS FATALE CALETVM,
QVAEQVE FEROX POTIOR FATALI GVINA CALETO,
HAEC SVNT QVAE REGEM LAVRV RES LAVDE CORONANT.

Ces vers, comme l'infcription le montre, font tirés de la Pyramide de monfeigneur le reuerendiffime Cardinal de Lorraine, qui eft vn petit œuure que ie fi dernierement d'enuiron fix cents vers heroiques Latins, autant beau comme ie croy qu'aucun qui foit encores forti de moy, fans excepter mefmes ceus que i'ay faits d'vne beaucoup plus longue alaine. I'auois efperance voyant vn chacun à l'enui lui prefenter ce qu'il pouuoit, de faire vne arriere garde apres tous les autres. Laquelle encores qu'elle me femblaft trop foible pour garder fon nom, & les graces dont il eft pourueu contre les iniures du tens, de la mort, & de l'oubliance, fi prometoit elle pour l'auenir quelque chofe aprochante de cela. Mais mon defaftre acouftumé l'a pendue au croc, comme tous mes autres labeurs, lefquels fi ie ne penfois auoir bien faits, & fi ie ne penfois qu'ils

fuſſent aucunement dignes de la lecture des grands ſeigneurs, ie les brulerois & eus & mes liures. Si i'auois le loiſir de diſcourir ici tout ce qui m'en eſt auenu, ie ferois emerueiller ceus qui ſans me connoiſtre bien, iugent de moy à l'auanture. Mais ce n'eſt pas ici ou il me faut vſer de ces plaintes autant contre la fortune & les deſaſtres, que contre l'ingratitude des noſtres. Vne occaſion ſe preſentera vn iour, ou telle miſere deduite apprandra bon gré mal gré à beaucoup de ſeueres cenſeurs, qui tancent, reprennent, & conſeillent, pour paroiſtre & non pour ayder, que la conduite de nos fortunes n'eſt point en noſtre conduite. Ce qui ne fuſt point entré en mon cerueau non plus qu'au leur, ſi ie n'euſſe experimenté que contre toutes les preuoyances & pouruoyances que i'aye ſceu iamais faire, i'ay touſiours ſenti les malheurs d'vne deſtinée, tellement enchaiſnés queue à queue, & ſe rencontrans tellement au point, qu'il a fallu qu'en toutes entrepriſes en depit de moy, la charte me ſoit demeurée au poin. Car quand aus letres (ſ'il faut encore vn peu reprandre ma digreſſion) qu'eſt ce que i'ay iamais voulu faire voir de moy, qu'vn affaire, vne maladie, vne debauche d'amis, vn default ou vne perte d'occaſion, vne entrepriſe nouuelle, ou ce qui eſt le pire de tous, vne enuie n'ait empeſché d'eſtre veu ? Ie ne parle point des labeurs de ma petite ieuneſſe, mais de ceus ou i'ay trauaillé depuis quatre ou cinq ans : leſquels ay-ie iamais ſceu faire ſortir en lumiere, encores que i'y tachaſſe & que ie penſaſſe bien leur auoir donné des yeus d'aigle pour la ſouſtenir? Quand aus armes ou i'ay touſiours ſenti ma nature aſſés encline; en quel camp, en quel voiage n'ay-je voulu aller, & quels apreſts & quelles pourſuites n'ay-ie tâché de faire ? Mais touſiours ou quelque autre maladie ou le deffaut preſent du moyen qui ne peut accorder auecque la grandeur d'vn bon cueur, ou le delay de iour en iour, ou quelques autres incommodités m'ont tellement retenu, qu'il ſemble que ces malheurs me ſeruans de fers, ma ville, qui m'eſt malheureuſe

le poſſible, me doiue ſeruir d'eternelle priſon. Quand aus affaires, encores que ie n'i ſois ni fait ni nourri, auſquels pour le moins n'eſtois-ie point né? Mais tant ſ'en faut, comme me reprochent pluſieurs, que ie les fuye, qu'ils m'ont de tout tens fui, ſans qu'il y ait eu rien qui m'en ait rendu incapable que le trop de malheur, ou le trop de capacité, deſquels l'vn m'a peu apporter les haines & les enuies, & l'autre la preſumption & fiance de moymeſme, qui deplaiſent merueilleuſement aus grands. I'entens bien deia ce qu'on me dit ſur ceci, que ie ſuis encore fort ieune, & que ie ne ſcaurois faire telles complaintes ſans que i'aye dedans moy vne demeſurée outrecuidance. Ie ne reſpons autre choſe, ſinon que par le paſſé & par le preſent ie iuge bien du futur. Toutesfois i'eſpere encores, & peut eſtre qu'au meilleu de mon aage, la fortune ſe fera meilleure pour moy. Ie reuien à ma Pyramide laquelle i'auois fait fort bien eſcrire, dorer & acouſtrer pour preſenter, mais ſ'offrant ceſte occaſion de feſtin, & penſant que toutes les choſes que i'auois bien faites, eſtans bien executées & bien receües, lui donneroient vne meilleure entrée, ie luy ſi garder le coffre qu'elle garde encores. Certainement i'auois aſſés de fois appris que le vice & la deſobaiſſance reculoit la vertu & le ſeruice premier, mais ie n'auois encore iamais oui dire que la vertu reculaſt la vertu, & le ſeruice, le ſeruice. Or ne demeurons point ſi longtens en ſi beau chemin, & venons à ce qui a eſté cauſe de tout le mal, qui eſt la premiere des maſquarades, ne nous haſtant point de deduire les fautes qui y furent commiſes, le retranchement que ie fus contraint d'y faire, les excuſes qui à la verité me doiuent abſoudre, ains remetant tout cela iuſques à tantoſt que le lecteur l'aura toute leüe. Mon inuention eſtoit, qu'ayant veu porter à la ville vne nauire en ſes armes, & me reſouuenant de la nauire Argon dont i'ay deia parlé, ie deliberay pour les belles accommodations que lon verra cachées la deſſous, faire ma maſquarade d'Argonautes. Or pour autant qu'entre tous autres trauaus que les Argo-

nautes ont fouſſerts, & auquels la pauure Argon meſme a eſté ſuiete, cetui ci eſt vn des plus memorables, que dedans la Lybie ils furent contraints de la porter ſur leurs eſpaules, ie voulois auſſi qu'en la maſquarade la rapportans au Roy pour lui eſtre heureuſe & fatalle comme elle leur auoit eſté, & pour le conſeiller & lui prophetiſer ſes heurs & ſes malheurs, comme elle leur auoit touſiours conſeillé & prophetizé, ils la portaſſent ſur leurs eſpaulles, auſſi bien qu'ils auoient fait dans la Lybie, pour montrer au Roy qu'en tous perils & dangers il la falloit porter, ce qui à mon iugement eſtoit aſſés propre à ceſte communauté de Paris. Pour ce auſſi que Minerue l'auoit fait bâtir du bois de la foreſt parlante, qui eſt la cauſe qu'elle parloit, & qu'elle eſtoit prophete, ie voulois que Minerue les accompaignaſt, comme elle leur auoit eſté preſente & fauorable en leur voiage de la toiſon d'or. Dauantage ſçachant que la beauté d'vne maſquarade eſt la muſique, ie voulois qu'Orphée qui eſtoit iadis l'vn des Argonautes, marchaſt deuant eus, ſonnant & chantant vne petite chanſon en la louange du Roy, & que comme il ſouloit anciennement tirer les rochers apres ſoy, deus rochers plains de muſique le ſuiuiſſent, laquelle chantaſt comme ſi ce fuſt eſté la vois de quelques Satyres ou quelques Nimphes cachées au dedans. Mais à cauſe que le reſte ſe verra mieus par la lecture des vers ie viendray à la chanſon d'Orphée, à laquelle ie faiſois reſpondre ceus qui eſtoient dans les rochers.

CHANSON D'ORPHEE.

Si iamais rochers & bois
Ma force dans ſoy ſentirent,
Si ſous ma vois, ſous mes dois
S'arrachans ils me ſuiuirent,

Suiués rochers, & auecq' voſtre Orphee
Admirés moy d'vn grand Roy le Trophee.

Si quelque Nimphe dans vous
Quelque Pan, quelque Satyre,
Pour ouir mes accords dous,
D'auanture ſe retire,
Chantés rochers, & auecq' voſtre Orphee
Adorés moy d'vn grand Roy le Trophee.

LA MVSIQVE DES ROCHERS.

On nous auoit veu cacher
Pour t'ouir, aus roches creuſes,
Mais auecque le rocher
Nous tirent tes mains heureuſes,
Rauiz, abſtraits, mourants d'ouir Orphee,
Et plus encor d'ouir vn tel Trophee.

O heureus Roy, qui as eu
Pour ton ſonneur vn Orphee,
Heureus ſonneur qui as peu
Si bien ſonner tel Trophee,
O trois trois fois trois fois heureus Orphee,
O trois trois fois trois fois heureus Trophee.

Apres cete chanſon, qu'expreſſement i'auois fait douce & en bas ſtyle, vſant de vers intercalaires qui ont bonne grace en la muſique, i'auois fait parler Minerue en telle ſorte :

MINERVE.

Voyant ainſi, ô Roy, dans ma main docte & forte
Branler aſſeurément les armes qu'elle porte,
Et voyant ma Meduſe effroyer de rechef
Tous vos yeus des ſerpens de ſon horrible chef,
Me voyant meſme auoir la bourguignote en teſte,

Qui son panache fait flotter deſſus ſa creſte,
Ne ſçay tu pas deſia que Minerue ie ſuis,
Qui ſeule ſur les arts & ſur les armes puis
Autant qu'Apollon meſme, autant que Mars mes freres?
Minerue, qui laiſſant mes deux villes premieres
Athenes, & puis Rome (auiourdhuy ſeul tombeau
De ce qu'elles ont eu de bon, de grand, de beau)
Me ſuis de ton Paris faite la gardienne
Par ton Pere, qui ſeul me rend Pariſienne,
Et me rendras touſiours, ſi touſiours ie ne voy
Fouller l'heur que ie donne à ta ville & à toy,
Et ſur le ſçauoir ſaint mettre le pié barbare,
Sçauoir, qui ſeul les Roys des lourds bouuiers ſepare,
Sans lequel, ſoit qu'vn Roy le ſuiue par autruy,
Ou qu'en ſoymeſme il ayt ſa conduitte par luy,
Il ne ſçauroit guider l'eſpoir de plus grand gloire,
Ny, eſtant mort, auoir de ſa mort la victoire.
Mais pourquoy tout ceci puis que tes bras tu tends
Pour de ta gardienne eſtre garde en tout tens?
Ie m'egare, & m'eſtant propoſée autre choſe
Ie m'eſbahi qu'ainſi ſans propos ie propoſe.
Or ſçache donc que c'eſt, & ſçachent tous pourquoy
Ma trouppe tant eſtrange arriue deuant toy.
Tu as bien leu qu'auant que la Greque ieuneſſe
Euſt voüé de laiſſer le repos de la Grece,
Se donnant au hazard pour premiere ramer,
Et contreindre au faiz l'eau pucelle de la mer,
En ſuiuant le conſeil du cauteleus Pelie,
Qui penſoit perdre ainſi de ſon Neueu la vie,
S'il pouuoit enuoyer ce courageus Iaſon
Au dangereus conqueſt de la riche Toiſon:
Sur le mont Peliaque en la foreſt parlante
Ie fei faire pour eus la Nau prophetiſante,
Qui fut nommée Argo, & Argonautes ceus
Qui dedans elle iroient par les flots depiteus.
Ils demarent, ils vont, mille monſtres ils voyent,
Souffrants cent mille maus cent fois ils ſe deuoyent:
Ils viennent en Colchos, où Medée les fait

Iouïr de la Toison, & son frere deffait.
Ils partent en danger, mille perils les suiuent,
Et recouurants leurs maux d'autres maux leurs arriuent:
Mais sur tout par les bords de la seche Libye
Furent contraints porter leur Nauire affoiblie,
Leur mere soulageants, qui les auoit portés,
Et du desir de l'or les auoit contentés
Sous ma guide tousiours, qui de leur nauigage
M'estois faite compaigne en tout ce grand voyage,
Fauorisant ma Nef, qui apres par les Dieus
Tirée en hault fut faite vn astre de nos cieus.
Or maintenant voyant que i'ay voulu me faire
De ton Paris peuplé Deesse tutelaire,
Des que ce grand FRANÇOIS *vint gouster nos douceurs,*
Pere second de moy, pere de mes neuf Seurs:
I'ay tousiours veu porter pour enseigne honorable
De la felicité de Paris admirable
La figure d'Argon, qui monstroit vn destin
Que ceste mesme Argon tu aurois en la fin.
I'ay ces iours obtenu de Iupiter mon pere
Qu'elle redescendroit, pour en ce tems prospere
Te l'offrir, t'asseurant que par son grand moyen
Plus que n'est la Toison tu conquerras de bien,
Emplissant tous les lieus de maint & maint trophée,
Ainsi comme le sçait ce tout diuin Orphée,
Qui maintenant ton Nom dessus son Lut sonnoit,
Et qui iadis aussi les Grecs accompagnoit:
Ainsi que sçait Iason & ses compagnons mesme,
Ayant bien veu là bas filer ton heur supresme
Par les fatalles mains de ces trois seurs, qui font
Ou redefont sans fin l'heur que les hommes ont.

IASON.

Ie sçay mesme, qu'vn iour & la Toison dorée,
Et le sceptre, & les biens, & la race honorée,
De ceus qui vont portant en leur col la Toison

Sentiront que HENRY eſt leur fatal Iaſon,
Apprenants que ſans fin la celeſte ordonnance
Donne à ceſte grand Nau ſur la Toiſon puiſſance :
Ceſte Nau, qui non pas ſeulement en Colchos,
Mais aus deus bouts du monde emportera ton los.
Elle eſt encor parlante, elle eſt encor prophete,
Ce te ſera des Dieus vne ſeure interprete,
Elle te donnera mouuement & conſeil,
Et voguera touſiours d'vn ſuperbe appareil.
Aumoins ſi tu fais tant que l'enuie contraire,
Ainſi que mille ventz ne luy puiſſent mal faire :
Si tu gardes auſſi qu'Ignorance, qui ſuit
Bien ſouuent les Vertus aus quelles elle nuit,
Face ſans y penſer, tort aux hommes louables,
Aus hommes vertueus, aus hommes proffitables,
Comme, ſans y penſer, ie tuay quelquefois
Cyzique noſtre amy, le meilleur Roy des Roys :
Si tu ſçais bien ſauuer en vn tel nauigage
Tout le peuple qui fait auec toy ſon voiage,
De Geans monſtrueux, horribles, affamés,
Sans ceſſe ſur le ſang des petis enflammés,
Ou bien deſſus leurs biens, comme nous-nous ſauuaſmes
Ce iour la qu'Amycus Cyclope nous tuaſmes :
Si tu veus deliurer les pauures affligés,
Ayder aus ſouffretteus, venger les outragés,
Ainſi que Calaïs & Zethes, qui tuerent
Ces grands Oyſeaus infaits, qui long tens tourmenterent
Phinee le prophete : ou comme Hercule fit
Alors que Promethee en franchiſe il remît :
Si par autre moien que par poiſons horribles,
Et par meurdres villains, & trahiſons terribles,
La riche Toiſon d'or tu t'attens d'aqueſter,
Plus vertueus que moy, qu'il ne faut imiter
En tout, & qui fu fin & faus de telle ſorte,
Qu'eſt encores ici cil qui ma Toiſon porte[44] *:*
Si iamais tu ne veus, ô toy fidele Roy,
Rompre ni faire rompre aucunement la foy,
Ainſi qu'on la rompit à Medée inſenſée.

Quand elle fut par moy pour vne autre laiſſée :
Si tu te peus garder, toy qui es Roy prudent,
De maint flateur ſubtil, maint flateur impudent,
Qui courtizan de riz, de façon, de harangue,
Couure mille venins du dous miel de ſa langue,
Et qui, ſi tu n'eſtois vn bon Prince auiſé,
Rendroit ſur la Vertu le Vice autoriſé,
Plus trompeur que n'eſtoient les Serenes flatantes,
Dont i'échappay les vois doucement attrayantes,
Qui pour le beau loyer du ſon qu'ils[45] *accordoient,*
Et ma vie & la vie à tous nous demandoient :
Brief ſi en toutes peurs, tous perils, tous orages,
Argon ta pauure Nef tu portes & ſoulages,
Comme dans la Lybie elle ſe fit porter,
Et comme tu la vois deuers toy r'apporter
Deſſus le dos courbé des Argonautes meſmes,
Qui paroiſtroient tous tels que ſont les ombres bleſmes
Des champs Elyſiens, ou nous des long tens morts
Habitons maintenant, & n'auroient point de corps
Si Minerue n'auoit à voſtre humaine veüe
Accommodé la choſe. Eſtant donc ainſi veüe,
Si viuement, croiés que tous vous nous voyés,
Sans phantauſme, tous tels que voir vous nous croyés.
Tout ainſi par la mer quelquefois nous vogaſmes :
Tout ainſi quelquefois ce vaiſſeau nous portaſmes :
Et ſi on ne le croit qu'on oye le vaiſſeau
Parler au vieil Iaſon, & au Iaſon nouueau.

ARGON.

Iaſon mon plus cher fils, & la gloire indontée,
Quand i'eſtois ſur les eaus, de toute ma portée,
Si iuſques aus enfers deſcend l'affection,
Et ſi les Ombres ont aucune paſſion,
Pren vn peu de pytié de moy qui ſuis venue
Du ciel, où ie me ſuis par ſi long tens tenue
En aiſe & en repos : & il faut maintenant

Qu'on me voye cent maus & cent maus foustenant :
Toutesfois puisque c'est pour porter de tels Princes
Iusqu'aus dernieres mers, aus dernieres prouinces,
Ie veus bien supporter encore ce labeur.
Mais Mopsus, qui soulois predire le malheur
Et l'heur de mes enfans, ie te pri' prophetise
A mon second Iason l'heur de son entreprise.

MOPSVS.

De ceste peine en bref ie te dechargeray,
Mere, & au lieu de toy ie prophetizeray
Ce qu'ont desia predit quelques Prophetes sages,
Que les François bien tost loin du monde à l'escart
Mettront au ioug le col de l'Anglois Leopard,
Et de l'autre costé rabatront l'arrogance
De ceux qui se font grands par ruze & alliance,
Faisant en fin la fin de l'Empire Romain,
Duquel le nom mourra sous leur fatale main.
Et qui ne le croira, que la raison il croye,
Apprenant que le ciel de terre en terre enuoye
L'Empire des humains, & que quand il permet
Vos humaines grandeurs croistre iusqu'au sommet,
Ce n'est sinon à fin qu'aussi tost il les baisse[46]*,*
Comme monter en haut lentement il les laisse :
Cetui la des long tens est deia renuersé,
Semblable au pauure oiseau, qui sur terre blessé,
Allors que dedans l'aer s'ebranler il s'essaye ,
Ne fait plus que trainer & son sang & sa playe.
Et si tu crains, ô Roy, que le François prochain
De la grandeur qu'auoit iadis le nom Romain,
Ne soit point heritier de la grand Monarchie,
Et que ton Croissant cede au Croissant de Turquie,
Tellement que lon vist vn grand Lion couché
Apres auoir long tems sur le ventre marché,
Pour épier sa proye, en s'élançant desfaire
L'Aigle & le braue Coq l'vn à l'autre contraire :

Asseure toy par moy que les Turcs mesme tiennent,
Que les frains de l'Empire entre les mains reuiennent
Des grans Roys indontés heritiers de Francus,
Par qui doibuent vn iour eus mesme estre vaincus.
Mesmes qui te peut plus asseurer de ces choses
Que si deuant tes yeus Calais tu te proposes,
Et les derniers Lauriers dont apres vn malheur
Ce grand Prince Lorrain couronne ta grandeur?
Car cela seul deia te promet l'Angleterre,
Ou les destins sont faus : l'Angleterre & ta terre
Auecq l'Escoce aussi, feront que chacun Roy
De l'Europe sera contraint flechir sous toy.
Et mesme en ce discord qu'on verra bien tost naistre
Pour l'Empire, il faudra que toy le plus grand maistre,
Si tous les tiens au moins sçauent bien leur mestier,
Taches de ce grand rond auoir le tiers entier:
Si l'Europe tu as, les deus autres parties,
Veu qu'au pris de l'Europe elles sont abruties
Et barbares, en fin par force & par moyens
Peu à peu couleront dessous la main des tiens:
Tant que si seul tu n'as toute la terre basse,
Tu te peus asseurer qu'vn iour l'aura ta race.
Voila ce que Calais, & le cueur aiousté
Aus tiens, peut aiouster à telle Maiesté.

IASON.

Argon s'en reiouit, Argon parmi la voye
En murmuroit tantost vn long Io de ioye,
Oyant le bruit meslé de toute la cité,
Qui la porte en signal de sa felicité.
Croy doncq' qu'elle est ia preste aux premieres conquestes
Qui des vieus ennemis doiuent briser les testes.
Ne crain doncq' point, tu as des Deesses & Dieus
Comme nous, pour ta guide & faueur en tous lieus :
Ta femme est ta Iunon, ta seur est ta Minerue,
Qui le droit de la nostre à bon droit se reserue:

Et bien que nous n'euſſions autre ſupport ſinon
Que celui de Pallas, & celui de Iunon,
Tu as outre ces deus vne tierce Deeſſe,
Vne Diane archere, & chaſte, & chaſſereſſe.
Ce bon Roy Nauarrois, ſon ieune frere encor,
Te pourront bien ſeruir de Pollux & Caſtor.
Ce grand vaincueur de Guiſe eſt ore ton Hercule,
Qui ſous toy, l'Eſpaignol outrepaſſant recule,
Calaïs & Zethes ſont deus freres qu'il a,
De deus freres encor vn chacun choiſira
Le nom qu'il lui eſt propre[47]*, & l'autre diuin frere*
Qui d'vn double conſeil les affaires modere
Auecq la pieté, ſera ton grand Typhis
Gouuerneur de la nef. Meſme ie voy ton fils,
Et d'autres ieunes Dieus, & tant d'autres Deeſſes,
Qui leurs faueurs rendront de tous malheurs maîtreſſes.
Voici nos rames, li dedans elles nos noms,
Et vien accommoder les noms des bons aus bons:
Nous les allons porter enſemble & leur nauire
La dedans, pour touſiours t'attendre, & te conduire
Par tout ou il plaira à ta grand Maieſté
Singler d'vn voile plain de la proſperité.

Voila qui eſtoit ſi mal fait, que ie dirois volontiers que tous ceus qui ont pris l'occaſion au poil pour me peindre de toutes les couleurs qu'ils ont peu, deuroient plus toſt apprandre en telles choſes qu'y reprandre, n'eſtoit que ie me commande la modeſtie plus que iamais. Et auſſi à la verité que ie ne l'eſtime point pareil à mes autres œuures que i'ay faits à loiſir, mais ayant eu ſi peu de tens, & en ce peu de tens tant d'occupations, ie m'ebahi moymeſme comme ie l'ay fait de telle ſorte, & ou i'ay peu derober les heures pour le faire. Car i'ay cent teſmoins qui ſçauent, que de ce que i'ay decrit, il m'a fallu ſoucier entierement de tout iuſques à faire aſſoir la moindre feuille de lierre, tellement que tout ce que i'auois à reciter en ceſte maſquarade ſous la perſonne de Iaſon, ie le compoſay meſme ce ieudi au matin, &

encore auois-je assés de tens pour en venir à bout, n'estoit qu'on ne cessa tout ce iour la de me rompre la teste depuis le matin iusques au soir. Tant pour la nonchalance, mespris, ou ignorance que sembloient auoir ces Parisiens de ce qui leur pouuoit apporter honneur, que pour le continuel empeschement que de moment en moment les maneuures me venoient donner. Qui pourroit croire en quel depit me mettoient quelques vns de ces messieurs, qui pensans comme ie croy tout ce que ie faisois estre des fariboles, sembloient ne se soucier que des choses dont leur cerueau se rend capable ? Ie sçay bien que lon dira que ie ne deuois point entreprandre tant de choses, & que ie me deuois contenter de bien faire & mener à meilleure issue ce qu'on pouuoit principallement attendre de moy. Ceus qui parlent ainsi montrent bien le deffaut de nostre siecle, qui se contente seullement de la simple apparence, comme si lon deuoit recueillir la feuille ou l'escorce pour le fruit ou pour le suc. Car qui est celui qui ait si peu de iugement qui ne rie toutes les fois qu'il orra dire qu'on s'est si criminellement attaché à moy, en vne chose qui n'estoit faite que pour plaisir & risée, & au rebours qu'on a laissé passer si legerement toutes les choses qui emportoient vne durable memoire ? Combien de fois ay-ie veu bailler de main en main auecque ceremonie, reciter auecques admiration, recueillir auecques vn soin nompareil, & louer auecques vne affection extreme, des inscriptions qui peut estre estoient moindres que celles que i'ay dites, n'eust esté l'authorité qu'elles empruntoient de quelque vieille ruine ? Toutesfois, tant la France est curieuse de ce qui est bon, chacun comme ie croy les a passées sans les lire, & moitié par ignorance, moitié par malice, ceus qui n'ont esté que trop plains de parolles en ma faute, se sont trouués tous muets en mon merite. Mais prenons que ceste masquarade que i'auois faite toute telle que vous l'aués leüe, ayt esté la plus mal recitée qu'on sçauroit imaginer, en quoy peut on auoir occasion de m'accuser ? Si

lon me refpond maintenant, pour ce qu'elle eftoit mal faite, certainement ie feray contraint de quiter ma caufe, moyennant qu'on produife de quoy, mais encore que le monde foit auiourdhui autant impudent qu'il eft poffible, ie croy que ie ne trouueray point de telles impudences. Si lon me dit, pour ce quelle eftoit mal acouftrée, ie tien deia mon proces pour tout gaigné, veu que chacun fçait bien que la iufte colere de voir ce que i'auois ordonné fi mal mis en œuure, me mit à bon droit hors de moy. Car me fentant autheur, fentant l'expectation qu'on auoit de moy, & voir qu'on m'auoit fait au lieu de rochers des clochers, qu'on m'auoit mequaniquement mefnagé les habits, qu'à l'heure mefme qu'il fallut partir plufieurs chofes deffailloient, que peut on penfer que ie deuinfe, fi l'on connoift le grand cueur que i'ay, finon furieus & demi mort, voyant apertement que i'eftois contraint d'aller en vn lieu, dont ie ne pouuois rapporter pour toute recompanfe, que ma courte honte & ma repentance eternelle? Si lon dit, pour autant que les acteurs eftoient mal choifis, quelle faute eut on aperçu en leur prolation naturelle, fi l'affeurance & la memoire euffent efté de mefme? Et comment, bon Dieu, euffe-ie cherché de bons acteurs, veu que les trois iours que i'auois d'efpace fe fuffent coulés à les chercher? Mefmement comment euft il efté poffible que ie les euffe peu façonner, veu que ie ne les fceu feullement faire repeter ce qu'ils auoient à dire fors le iour mefme, & encore à demi, voire vne feulle heure deuant le fouper? Et lors de quel remede n'vfay-ie? Ne retranchay-ie pas tous leurs rooles de tout cela ou ie les voyois hefiter? Que reftoit il donc de mon deuoir, fors que d'eftre Dieu & de commander à leur nature? Si lon dit que ie me deuois garder pour les conduire, fans faire moymefme l'vne des perfonnes & fans m'abaiffer iufques la, combien que i'y confeffe auoir vne grande faute, quelles raifonnables excufes n'ay-ie point? Premierement qui eft celui qui euft appris la perfonne de lafon le iour mefme, comme le iour mefme ie fu con-

traint de la faire ? Secondement ſçait on pas bien que pour ceſte ſeulle cauſe que ie m'y mettois, cinq ou ſix gentils hommes miens amis furent des Argonautes muets, qui autrement n'en euſſent point eſté, deſquels ie penſois decorer mon affaire, ſi vn deſaſtre incroyable ne l'euſt empeſché de ſe bien porter ? Tiercement qui doute que recitant moymeſme auecques les autres, ie ne peuſſe de beaucoup les ſoulager, ſi le deſordre & l'extreme colere ne m'euſſent fait du tout perdre ? Et qui eſt celui qui ignore combien de plus grands que moy ſe ſont mis en France ſur le theatre deuant ſa meſme maieſté ? Si lon dit, que combien que la multitude & le deſordre fuſt ſi grand, qu'on ne pouuoit quaſi ſe remuer dedans la ſalle, ſi eſt ce que ie n'auois pas preueu que ie ferois croiſtre le deſordre, faiſant porter deus rochers & vne grande nauire auecques ſon mas bien fort long, par vne entrée aſſés eſtroite, & dedans vne ſalle qui n'eſt pas des plus ſpatieuſes, qui feront ceus qui m'eſcoutans vn peu, ne feront auſſi toſt contraints de m'abſoudre à bon droit, comme en ceci ils m'auront voulu condamner à tort ? Car quand à l'entrée i'y auois ſi bien preueu & pourueu, que les rochers n'eſtoient point plus longs qu'il falloit, & que le mas de la nauire ſ'oſtoit & ſe replantoit auſſi ſoudain qu'on vouloit. Quand à la ſalle on m'auoit aſſeuré que les napes eſtants leuées, les tables des deus coſtés ſ'abattroient & que le Roy auecques ſa compaignie tenant tout ce hault qu'on auoit fait plancheyer pour eus, tout le reſte ſe rangeroit des deus coſtés deuers le hault, tellement que la moitié preſque de la ſalle me demeureroit tout vuide. Ainſi chacun euſt veu à ſon aiſe toute la maſquarade, ſans qu'elle euſt eſté comme elle fut demi cachée dedans la troupe, meſme ceus qui auoient à prononcer, eſtans la comme dedans vn theatre, ne ſe fuſſent pas ſi toſt troublés, comme ils firent, eſtans quaſi comme perdus dedans ceſte multitude, & parlans iuſques contre la face du Roy. Si lon me dit, qu'encore que tous les autres ſe deuſſent troubler, & mal faire leur deuoir, que ie de-

uois pour le moins, moy qui eſtois l'autheur, demeurer conſtant, & en bien faiſant reparer aucunement la faute des autres : ie reſpondray deus choſes, premierement qu'il eſtoit impoſſible que ie le fiſſe, ſecondement ſi ie l'euſſe fait, que i'euſſe mal fait. Car quand au premier, comment ſe pourroit il faire qu'vn homme ſ'eſtant tourmenté par quatre iours, ayant quaſi perdu le repos de toutes les nuits, ſ'eſtant mille fois extremement faché de ne voir ſon entrepriſe aller ſelon ſon deſir, ayant la memoire embrouillée d'vne meſlange & confuſion de choſes qui toutes ſe tiroient d'vn meſme tonneau, appellé à l'execution de ſon affaire auant quaſi que d'eſtre à demi preſt, haſté par l'importune cririe & par la neceſſité ſans aucun ordre & conſideration, renuerſé & voyant renuerſer ſes gens l'vn ſus l'autre à l'entrée du lieu ou il falloit aller, ayant eſté fort malade enuiron vne heure deuant & ſe trouuant encore fort mal dedans le lieu meſme, eſtant contraint d'attendre ſes gents vn à vn, & voyant tous ſes appareils rompus auant que d'en rien faire, voyant demeurer des choſes neceſſaires par le deſordre, ne trouuant preſque point de place pour le reſte, voyant des le commencement par la faute d'vne muſique ſe naiſtre vne rizée, voyant meſme, qui eſt le pire du ieu, les premiers interlocuteurs qu'il auoit ſoulagés & aſſeurés faillir outre ſon eſperance, euſt peu tellement ſe commander à ſoymeſme, que de donter le courrous, l'apprehenſion, & la honte, & au lieu de creuer & deſirer d'eſtre cent piés ſous terre, montrer vn viſage impudent & vne vois de meurdrier entre tant de fautes, qui n'euſſent pas laiſſé pour tout cela de lui eſtre imputées ? Il me ſemble, pour venir au ſecond point, que ſ'il fuſt auenu ainſi que ie vien de dire, que i'euſſe eſté mille fois plus coupable que ie ne ſuis, veu que chacun euſt penſé que demeurant paiſible & aſſeuré, ie n'euſſe point connu les fautes : & quand à moy i'ay eſté touſiours de ce naturel, de receuoir plus toſt ſur moy tous les blames du monde, que l'ignorance ou la crainte : meſme ie fay iuges tous ceus

qui me virent en telle peine, ſ'il n'eſtoit pas facile de connoiſtre à ma morte contenance, qu'il n'i auoit rien qui me referraſt tous les ſens, que le iuſte depit, qui eut pour lors telle force ſur moy, que ie ne ſçauois ſi i'eſtois moy. Mais qui feroit, bon Dieu, celui la qui m'ayant connu le moins du monde, & m'ayant veu en tout autant aſſeuré qu'on ſçauroit eſtre, pourroit penſer que c'euſt eſté par vn eſtonnement que les grands me pouuoient donner, veu que ie ſuis tous les iours entre eus, & que deuant eus i'ay autresfois tant aſſeurement recité ? Se pourroit il encore trouuer quelcun, qui en accuſaſt la memoire & ma trop grande fiance en icelle, veu que ie ne fay iamais vers, que ie ne ſçache auſſi toſt par cueur que ie les ay faits ? Ie deduirois encore pluſieurs autres points, qui feroient autant tourner le tout en ma louange, comme quelques vns ont tâché de le faire tourner en mon vitupere, n'eſtoit qu'il me ſemble, que i'ay deia paſſé toutes les bornes de raiſon en ceſte mienne forme d'apologie, que ie ne me ſuis ſceu tenir d'entrelaſſer ici : & qu'en eſtant ſi long ie ferois penſer à vn chacun que la faute auroit eſté beaucoup plus grande, & de plus grand deſhonneur à moy qu'elle n'a eſté. Or ſçachent donq'tant les noſtres que les eſtrangers, ſi ceci vient iuſques en leurs mains, que combien que ceſte maſquarade ne fuſt point ni conduite ni recitée, comme ie le deſirois, ſi eſt ce toutesfois affin qu'on ne penſe point que du tout nous demeuraſmes, qu'elle fut entierement prononcée, excepté ce que i'en auois retranché parauant, tellement que le deffault ſeroit le plus petit qu'on ſçauroit dire, n'eſtoit que par l'extreme apprehenſion que i'en ay eüe, ie me le ſuis moymeſmes agrandi, tant la preſence d'vn Roy m'eſt ſainte, & tant la moindre faute que ie puiſſe faire, m'a ſemblé grande & preiudiciable de tous tens. Qu'on ſçache auſſi, que quand on ſe fuſt du tout arreſté, ſans en prononcer vn ſeul vers, que la choſe n'euſt pas eſté moins louable à cauſe de l'inuention, veu que couſtumierement toutes telles maſquarades ſont

muetes, qui pourtant n'ont point moins de grace : & qui plus eſt quand elle n'euſt rien valu, ni quand à l'inuention, ni quand à l'action, que ie ne m'en deuſſe aucunement ſoucier, ni penſer que la gloire de mes autres inuentions en fuſt amoindrie, veu que ceſt vne choſe qui ne fait ſeullement que paſſer pour vn leger plaiſir, & de laquelle on ne ſe doit ſoucier qu'à l'heure preſente. Mais qu'on ſçache auſſi, que pour autant que Dieu m'a donné le cueur tel, que i'endurerois auſſi toſt vn elephant en mon œil qu'vne tache en mon honneur, il m'a eſté impoſſible de me garder d'vſer de beaucoup de parolles en ceci, veu que ni ma raiſon, ni les raiſons de tous mes amis ne m'ont perſuadé qu'à grand peine que ce deſaſtre fuſt peu de choſe. Auſſi que i'ay bien voulu en alongeant mon propos, montrer la pure verité du fait, affin qu'vſant de longue confutation en vne faute petite, ie face auſſi reconnoiſtre à toute la France ſa faute accouſtumée, qui en ce ſiecle ſe montrant & ingrate & enuieuſe tout enſemble, au lieu de ſupporter les bons eſprits qui l'honorent, ouure les yeus le plus ſeuerement qu'elle peut ſur les moindres vices, & ſ'aueugle inceſſamment en toutes leurs vertus. Apres que nous euſmes tellement quellement acheué ceſte maſquarade, qui eſtoit enuiron de quatorze perſonnes, à ſçauoir celles qui ont parlé auecq' dix autres Argonautes tous habillés à la matelote antique de blanc & de noir, qui ſont les couleurs du Roy, nous en fiſmes entrer vne autre qui ne parloit point, que i'auois deuiſée en telle ſorte, que la premiere ayant eſté des couleurs du Roy, ceſte ci ſeroit des couleurs de la Royne qui ſont blanc & verd, ce qui fut aſſés bien executé ſelon mon vouloir. Les perſonnes eſtoient la Vertu, la ſeconde la Victoire, la troiſieſme la deeſſe Mnemoſyne, qui ſignifie la Memoire : deſquelles la Vertu fort richement acouſtrée à lantique de meſme ſorte que les deus autres, auoit ſon acouſtrement ſemé d'eſtoilles, la Victoire de trophées, & la Memoire de ſerpens mordans leur queue. Auecques elles deuoient eſtre trois en-

fans nuds, comme fi ce fuffent efté de petits Amours ou de petits Ieus, dont les deus portoient deus paniers à l'antique façon, plains de toutes fleurs & parfuns meflés enfemble, auecques des eufs vuidés & remplis de toutes bonnes eaus de fenteurs, pour ieter deça dela pefle mefle & parfumer toute la compaignie. Le tiers deuoit auoir fon panier plain de couronnes arrangées l'vne fur l'autre, felon l'ordre de ceus & celles à qui lon les deuoit prefenter, & aufquels chacune couronne eftoit propre : comme au Roy la couronne de laurier, tant pour ce que nous le faifons auiourdhui le Phebus de la terre, que pource qu'apres tant de victoires nous le voyons de rechef fi brauement vaincre : à la Royne vne couronne de palme, laquelle elle porte mefme en l'vne de fes deuifes : à Madame feur du Roy vne couronne d'oliue, pour ce que nous la pouuons iuftement nommer noftre Pallas, à qui l'oliue a efté anciennement facrée, & pour ce qu'elle mefme en a pris la deuife, portant dedans vne targue Palladienne le chef de Gorgonne : à monfeigneur de Guife la couronne de peuplier, qui eft celle dont Hercule fe couronnoit apres fes combats, & que prenoient mefme les anciens vaincueurs apres auoir gaigné le pris deffus Olympe : à monfeigneur le reuerendiffime Cardinal de Lorraine vne couronne de lierre, pour ce que luimefme en fa deuife fe fait le lierre embraffant tout à lentour cefte grande Pyramide des François, qui commence deia de porter & fon chef & fa renommée iufques dedans le ciel : à madame la ducheffe de Valentinois la couronne ou de laurier ou de fleurs, l'vne pour ce que Diane fe peut bien couronner de la couronne de fon frere, & que le laurier eft toufiours appellé chafte à caufe de Daphné, l'autre que fes nimphes lui peuuent faire dedans les bois lorfqu'elle va chaffer : à Monfieur, à monfieur de Lorraine, à la Royne d'Efcoce, à Mefdames, des couronnes de mirte, qui font les couronnes de l'Amour. Toutes ces couronnes deuoient eftre prifes par la Vertu dedans le panier de l'enfant, & prefentées par elle mefme de la

ſorte que i'ay dite, en la preſence de la Victoire & de la Memoire, dont la premiere, pour nous auoir eſté tant fauorable, eſtoit la cauſe d'vn tel preſent, & la ſeconde eſtoit pour en rendre perpetuel teſmoingnage à la poſterité. Ce preſent fait, la Vertu auecques vne harangue conuenable à cela, deuoit prier le Roy de la mener dancer, & les deus autres Deeſſes deus autres Princes, tellement que la dance commenceant deuoit faire paſſer le reſte de l'apres-ſoupée en telle reiouiſſance, qui eſt la fin couſtumiere de tous les feſtins. Ceſte derniere maſquarade euſt mereuilleuſement pleu, ſi lon euſt fait tout ainſi que ie vien de dire, & ainſi qu'on ſçait que ie l'auois arreſté, mais au lieu d'enfans nuds, les Pariſiens mirent de leurs enfans veſtus & bien peu deguiſés, tellement que les ailes & les trouſſes que deuoient auoir ces Amours, demeurerent au peintre. Quand aus couronnes, encore que i'euſſe dit que ſi lon n'en trouuoit de naturelles, qu'on en fiſt contrefaire de toutes les ſortes, on n'en recouura pas vne, fors celle de laurier pour le Roy encore qui fut apportée bien tard. On ne ſçauroit dire combien ie fu marri de ceſte negligence, tant pour ce que ce preſent euſt eſté mereuilleuſement agreable, que pour autant que i'auois deliberé de faire eſcrire le plus proprement que lon euſt peu, dedans vn lien de tafetas qui euſt lié les couronnes, vn vers ou deus vers au plus, accommodés à tel preſent. Et me ſouuient que i'auois deia fait ces deus pour la couronne du Roy :

MAGNA tIbI CAPTO ConCessIt CVra CaLeto,
CINGE COMAS, SIMILES IANVS ET ANNVS ERVNT.

Le premier de ces deus vers eſt numeraire, & pour autant que le ſecond contient que toute ceſte année ſera autant heureuſe qu'en a eſté le premier mois, tant que le Roy ſe doit à bon droit couronner, i'ay compris dedans les letres numeraires du premier ce nombre mil

cinq cens cinquante huit, qui eſt le nombre de noſtre année. Tous les autres vers qui deuoient eſtre dedans les autres couronnes demeurerent à faire comme les couronnes à recouurer. Le reſte de la maſquarade ſe porta tellement que ie croy que la compaignie ne ſ'en meſcontanta point. Voila comme ie penſe tout ce qui ſe peut recueillir de tout le labeur que i'auois pris pour penſer me montrer, en vne ſi belle occaſion, curieus de l'honneur de mon païs, & affectionné au ſeruice de mon Prince. Il ne me reſte plus rien maintenant, fors de m'adreſſer auecques toute l'affection que ie puis, aus maieſtés, hauteſſes, & excellences, des Princes, Princeſſes, grands ſeigneurs, & grands dames de ce Royaume, pour les ſuplier treſhumblement, puiſque ayans eſté tous ſpectateurs de mon œuure ils en pourront bien auſſi ſ'en faire lecteurs, de me faire droit en ceſte cauſe : & apres auoir, à l'imitation des dieus, receu la volonté pour le fait, & l'ordonnance pour l'execution, ne ſouffrir plus dore en auant que les calomnies des enuieus tachent à me faire demeurer ſus la teſte ce que ie ne meritay iamais. Les aſſeurant, que toutes les fois qu'ils voudront vſer de mon labeur en plus grandes choſes, & que le iuſte eſpace du tens me permettra de faire auſſi bien que i'y auray de pouuoir & de vouloir, ie feray paroiſtre à tous ceus qui dernierement ont ſi bien demaſqué leurs fauſſes volontés encontre moy, que l'enuie qu'on a ſur la Vertu ne raporte point d'autre fin ni d'autre loyer à ſon homme, fors que le contraire de ſon attente & la perpetuelle rage de ſa vie. Ie chaſtirois bien autrement ces meſſieurs, en la fin de ce recueil, n'eſtoit que ie ne veus point irriter les grands par cela, ni donner la moindre occaſion à ces eſcumeurs des oeuures vertueuſes, de faire par ce moyen trouuer mauuais ce qui ne peut deplaire qu'à trois ſortes de gens : à ceus qui sont ſi ſtupides qu'ils ne peuuent rien ſentir : à ceus qui ſont ſi degouſtés qu'ils ne peuuent rien ſauourer : à ceus qui ſont ſi malins qu'ils tachent de faire perdre le ſentiment & le gouſt des autres. Si ne les laiſ-

feray-ie point ſi toſt echaper, ſans leur proteſter par le vray Dieu, que ſi iamais ils ſ'attaquent iniuſtement à moy, ie haſarderay plus toſt & l'eſprit, & le cors, & les fortunes, que ie ne leur face connoiſtre que l'homme de bien doit auſſi toſt mourir de mille morts que d'eſtre vne ſeulle fois trahiſtre à ſa vertu. Ce qui me garde auſſi de me piquer dauantage contre eus, ceſt que ie croy certainement que toutes telles gens ne m'ont aucunement connu. Car qui eſt celui ſi mal né, qui me voyant franc & ſincere en toute choſe, & ſans aucune enuie, ambition, diſſimulation, ou tromperie me vendre & me dependre moymeſme pour l'ami, ait peu tellement forcer ſa conſcience que tâcher de me nuire? Qui eſt celui auſſi, qui ſçachant que i'ay touſiours fait, & que je feray tant que ie viuray, vn bouclier de ma vie pour ſauuer mon honneur, meſme qu'ayant receu de Dieu plus d'vn moyen pour faire repantir ceus qui me feront tort, i'aymeray touſiours mieus creuer que de ne prandre vengeance de telles iniuſtices, ayt eſté tant ennemi de ſoymeſme que de me vouloir eſtre ennemi ſans raiſon? Quand à quelques beſtes & quelques impoſteurs que ie ſçay, qui ont à ce coup decouuert leur venin, pour autant que ie decouurois par tout leur maladie, qu'ils attendent pour tout certain de moy, ce qu'ils ont ordinairement connu en ma nature : ceſt que i'ay touſiours tant aymé ma nation, que ie ne la ſouffriray iamais deſhonorer par ie ne ſçay quels fatras dont on brouille le papier, & encores moins piper par impoſtures : Et pour autant qu'en pourſuiuant trop haſtiuement vn vice, on en encourt le plus ſouuent vn autre, i'attendray que leur honte & confuſion ſe meuriſſe. Ie reſerueray auſſi à dire de bouche, au tens & au lieu qu'il faudra, les indignités premierement, & ſecondement l'ingratitude, deſquelles ceus meſmes pour qui ie faiſois, ont vſé enuers moy, ne voulant point faire part aus eſtrangers de la barbarie des noſtres. Ie ſupliray ſeullement de tout mon cueur ma ville dont ie vien de parler, ou plus toſt au lieu de ma ville toute la France,

de n'eſtre plus tant ennemie de ſoymeſme, qu'on lui puiſſe à bon droit reprocher qu'elle abuſe ordinairement de tous ſes meilleurs eſprits. Ie iure Dieu que la reſouuenance des pitiés que i'en ay veües, me fait preſque venir la larme à l'oeil : & me ſemble que i'oy les plaintes, & les execrations de nos bons vieus peres, que Dieu a retirés de ce monde, qui n'ayans point eu en leur ſiecle la felicité que nous auons, deteſtent la meconnoiſſance & la peruerſité du noſtre. Que l'on reconnoiſſe donques ſi nous ne ſommes du tout aueuglés, ce bon heur que Dieu nous donne, que lon acquiere ce threſor, que lon iouiſſe de ceſte volupté, qu'on reçoiue & qu'on gouſte ce qu'on cherche & qu'on deſire, qui eſt le moyen de ſe perpetuer : & ſi tu voulus iamais rien faire pour toy ô France, ie te prie & reprie de rechef que tu faces aus letres & à la vertu le traitement dont toymeſme tu les confeſſes eſtre dignes. Et allors, encore que ie fuſſe le plus miſerable de tous, vn ſi heureus changement me ſeruant d'aſſés ſuffiſante recompanſe, m'encouragera de telle ſorte & moy & mes ſemblables, que la bonté de tes Princes ne doit eſperer de nous vne moindre recompanſe que l'accroiſſement de leur gloire, la commodité de leur vie, & l'immortalité de leur renommée.





A SA MVSE.

CHAPITRE.

Tu ſçais, o vaine Muſe, o Muſe ſolitaire
Maintenant auecq moy, que ton chant qui n'a rien
Du vulgaire, ne plaiſt non plus qu'vn chant vulgaire.
Tu ſçais que plus ie ſuis prodigue de ton bien,
Pour enrichir des grands l'ingrate renommee,
Et plus ie pers le tens, ton eſpoir & le mien.
Tu ſçais que ſeullement toute choſe eſt aimee,
Qui fait d'vn homme vn ſinge, & que la verité
Sous les piés de l'Erreur giſt ores aſſommee.
Tu ſçais que l'on ne ſçait ou giſt la Volupté,
Bien qu'on la cherche en tout : car la Raiſon ſuiete
Au Deſir, trouue l'heur en l'infelicité.
Tu ſçais que la Vertu, qui ſeulle nous rachete
De la nuit, ſe retient elle meſme en ſa nuit,
Pour ne viure qu'en ſoy, ſourde, aueugle & muete.
Tu ſçais que tous les iours celuila plus la fuit
Qui montre mieus la ſuiure, & que noſtre viſage
Se maſque de ce bien à qui noſtre cueur nuit.
Tu ſçais que le plus fol prend bien le nom de ſage
Aueuglé des flateurs, mais il ſemble au poiſſon,
Qui engloutit l'amorſe & la mort au riuage.

Tu sçais que quelques vns se repaissent d'vn son,
Qui les flate par tout, mais helas! ils dementent
La courte opinion, la gloire, & la chanson.
Tu sçais que moy viuant les viuans ne te sentent,
Car l'Equité se rend esclaue de faueur :
Et plus sont creus ceus la qui plus effrontés mentent.
Tu sçais que le sçauoir n'a plus son vieil honneur,
Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature
Puisse rendre vn ieune homme à tout œuure meilleur.
Tu sçais que dautant plus, me faisant mesme iniure,
Ie m'aide des Vertus, affin de leur aider,
Et plus ie suis tiré dans leur prison obscure.
Tu sçais que ie ne puis si tost me commender,
Tu connois ce bon cueur, quand pour la recompanse
Il me faut à tous coups le pardon demander.
Tu sçais comment il fault gesner ma contenance,
Quand vn peuple me iuge, & qu'en depit de moy
I'abaisse mes sourcis sous ceus de l'Ignorance.
Tu sçais que quand vn Prince auroit bien dit de toy,
Vn plaisant s'en riroit, ou qu'vn piqueur Stoïque
Te voudroit par sotie attacher de sa loy.
Tu sçais que tous les iours vn labeur poëtique
Apporte à son autheur ces beaus noms seullement,
De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.
Tu sçais que si ie veus embrasser mesmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon merite tout seul me sert d'empeschement.
Bref, tu sçais quelles sont les enuieuses rages,
Qui mesme au cueur des grands peuuent auoir vertu,
Et qu'auecq' le mepris se naissent les outrages.
Mais tu sçais bien aussi, pour neant aurois tu
Debatu si long tens, & dedans ma pensee
De toute Ambition le pouuoir combatu,
Tu sçais que la Vertu n'est point recompansee,
Sinon que de soymesme, & que le vray loyer
De l'homme vertueus, c'est sa Vertu passee.
Pour elle seulle donq ie me veus employer,
Me deussé-ie noyer moymesme dans mon fleuue,

Et de mon propre feu le chef me foudroyer.
Si donq' vn changement au refte ie n'epreuue,
Il fault que le feul vray me foit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moy feul fe treuue:
Iamais l'Opinion ne fera mon colier.



L'HYMENEE

DV

ROY CHARLES IX[48]



AV ROY,

AV NOM DE LA VILLE DE PARIS,

SVR LA PAIX DE L'AN 1570.

I.

Minerue ſe peut dire auſſi bien gardienne
De mes murs, de mon nom, de mes arts, de mon heur,
Qu'elle, fille du Dieu qui des Dieux eſt Seigneur,
Fut garde de la ville, & gloire Athenienne.
Bien qu'elle ſoit armee en ſa ville ancienne,
Par la tranquille oliue ell' emporta l'honneur
Sur le Cheual guerrier, dont vn Dieu fut donneur,
Par ſon offre effaçant l'offre Neptunienne.
Si Minerue me fait comme à ſa ville auoir
Force & conſeil en guerre & en paix, mon deuoir
C'eſt de rendre à mon Roy tout l'heur qu'elle m'y donne.
Si donc moy, ta ſuiette, ay veu que tu te plais
En la paix, ie te doy l'oliue de la paix,
Attendant qu'vn laurier plus parfait te couronne.

II.

De quatre dons Amour, Pallas, Phebus, Mercure,
Auoyent voulu ta paix marquer & asseurer :
L'amour sainct d'vn flambeau te vouloit honorer,
Pour les tiens vers les tiens enflammer d'amour pure :
Pallas vouloit t'orner (monstrant la paix qui dure)
De l'arbre Athenien : Phebus te decorer
De son arc, dont il vient sur les Monstres tirer,
Pour de nos vices faire ample déconfiture :
L'autre donner sa verge, à fin qu'à tout iamais
Nos maux on en charmât : mais en vain seroient faits
Tous ces dons, car il faut que ta iuste pensee
Pour ardre, vnir, purger, ou assoupir ainsi
Par sainct zele, accord, force, & charme, serue ici
De flambeau, d'oliuier, d'arc, & de caducee.

III.

Pour monstrer que la paix (qu'ainsi comme tu veus
Deuote ie reçoy) te vient du Dieu supreme,
Et que toy, Sire, *autant pour nous que pour toymesme*
L'as requise auec zele, & prieres, & vœus :
Ie diroy volontiers qu'onques entre ces deux,
Le vueil d'vn Roy Chrestien, & le veuil de Dieu mesme,
Difference il n'y a : car Dieu prend soing extreme
Des Rois, & dans sa main tient tousiours le cœur d'eux.
Mais si durant ta paix tu guerroyes le vice,
Redressant tout autant Pieté que Iustice,
Chassant auec tes cerfs tout crime detesté,
Tachant les foruoyans r'appeller en la voye,
Tu prouueras au vray qu'en la paix qu'il t'enuoye,
Dieu d'vn cœur tout semblable à ton cœur a esté.

IIII.

Par mes feus iustement ie tesmoigne la ioye
Que i'ay sentant mon Roy s'étreindre d'vn beau nœu,
Et luy mesme estre plein de maint & de maint feu,
Qui en terre & au ciel diuersement flamboye.
Sa pieté, son droit, son espoir qui verdoye,
Tout prest à meurir, pousse au ciel maint ardent vœu :
Par addresse & valeur son renom peu à peu
Iette des feus qu'aux bouts de la terre il enuoye.
Le sainct feu qu'Hymen donne à son cœur vient des cieux,
En terre son cœur prend vn autre feu des yeux
De ma Roine, & tel feu tous les autres excite.
Or comme tous mes feus de ioye vont en haut,
Que leur vertu flambante aille au ciel, car il faut
Que par le ciel la terre en sente le merite.

V.

Pour vrayment m'éiouir ie ne quiers que dans moy
Le ciel en ce sainct iour transmette la liesse,
Et que ce dieu qu'on feint sans fin estre en ieunesse,
De ses Tygres tiré, me l'amene auec soy :
Dans mes murs ie n'appelle Hymen, Iunon, la Foy,
Venus, l'Amour, le Ieu, le Ris, & la Caresse,
Qu'auiourd'huy tout tel Dieu, toute telle Deesse,
Soyent aux lieux où Hymen doit étreindre mon Roy :
Mais ie quiers que la paix n'agueres reuolee
Dans moy, pour consoler la France desolee,
Etreigne autant son nœu qu'Hymen étreint le sien :
Ou si la paix ne peut rester ferme en la France,
Ie quiers qu'Hymen estrangle en son nœu d'alliance,
Des faux suiets l'effort qui nous vole vn tel bien.

VI.

Qu'Hymen, Amour, le ciel, de foy, d'ardeur & d'heur
Leur ioigne, enflamme, illuſtre, & corps, & cœur, & vie,
Tant qu'à nul change, ou haine, ou deſaſtre aſſeruie
Soit oncq leur alliance, & chaleur, & ſplendeur :
L'accord qui vient des dieux, la flame, ou la grandeur,
Ne craint diſcord, froideur, ny du bas ſort l'enuie,
Dont ſouuent eſt rompue, eſteinte ou toſt rauie,
D'Hymen, d'amour, du ciel, l'influence ou l'ardeur.
Si aux grands le haut ſang lie, allume, & bien-heure
Tel laqs, telle ferueur, telle faueur, pour l'heure
Vertu l'étreint, l'embraſe, & proſpere encor mieux :
Ce lien royal donc, cet amour & hauteſſe,
Ferme, extreme, & ſupreme, en tout vainque ſans ceſſe
Tout nœu, tout feu, tout don, d'Hymen, d'amour, des cieux.

VII.

Extreme eſt la grandeur de l'vn & l'autre ſang :
L'vn aiouſte à ſon tige illuſtre d'Allemagne,
Entre autres les maiſons de Bourgongne & d'Eſpagne,
Et du Romain Empire & le nom & le rang :
L'autre ſans fin des loix, fors que des ſiennes, franc,
Tout ſang Chreſtien deuance, & par ſon Charlemagne
A ſon beau lis doré l'Aigle noir accompagne,
Lis qui meſme ſans tache eſt pareil au lis blanc :
La race donc des deux, la beauté, la ieuneſſe,
L'heur & la ioye iſſant de malheur & triſteſſe,
Et le long temps qu'Hymen par vn premier amour
N'étreigneit vn mien Roy, meritent qu'on ordonne
Tout vn an pour tel iour celebrer, & qu'on donne
A tous les ans d'apres la feſte d'vn tel iour.

VIII.

Combien que Mars, ce ſemble, & Prince & peuple rende
Appauuri, la grandeur du Roy, du pays ſien,
L'heur fertil, qui du mal ſemble croiſtre ſon bien,
De ces nopces encor rendront la pompe grande.
Mais ie ſçay que d'vn Roy la haſte qui demande
Le but d'vn tel deſir, & le temps qui à rien
Ne me ſemble commode, & le lieu que ie tien
Mal propre à receuoir & l'vne & l'autre bande,
Ont fait que de beaucoup telle pompe ait eſté
Moindre que n'en eſtoit du Roy la volonté :
Mais il faut transferer de Spire & de Mezieres
L'entier decorement de ces nopces en moy,
Qui à ma Roine puis monſtrer, que de mon Roy,
Mars, ce ſemble, ialoux, ſur ſon heur ne peut gueres.

A LA ROINE MERE DV ROY.

Soit donc par ta main digne à mon Roy conſacree
L'offrande de ces vers, que d'vn beau vœu i'ay faicts
Au nom de ſi grand' ville, en exaltant la Paix,
Le Royal mariage, & l'vne & l'autre Entree.
Mon Roy croit la faueur des hauts Dieux rencontree
En ces trois heurs diuers, ſortir de tes effects :
Il faut donc qu'vn preſent que ſur ces trois tu fais,
Ainſi que le preſent des trois heurs luy agree.
Or ſi apres auoir par armes deffendu
Son eſtat, par la paix calme tu l'as rendu,
Si pour croiſtre ſon heur ſon eſpouſe eſt fatale :

Fay qu'à luy, qu'à la Royne, on iuge encor tant d'heur,
Qu'eux d'eux entrant dedans leur ville capitale,
Hors des flots soyent entrez au port de leur grandeur.

VERS CHANTEZ ET RECITEZ

A

L'HYMENEE DV ROY CHARLES IX.

VERS INTERCALAIRES CHANTEZ ET SONNEZ PAR TOVTE LA TROVPE DES MVSICIENS.

Puis que de ces sept Dieux la conduite decore
L'heureux Hymen, qui va sainctement attachant
Deux cœurs royaux ensemble : il faut que nostre chant
Les Dieux, le Roy, la Roine, & leur Hymen honore.

VERS RECITEZ ET CHANTEZ PAR LA PREMIERE MVSE DV PREMIER RANG.

Ces Dieux veulent que nous, les neuf filles du Dieu
Qui presque à tous ces Dieux, ainsi qu'à nous, est pere,
Sous nos sons, sous nos chants conduisions en ce lieu
Ceste arriuee autant nouuelle que prospere.
Ces sept Dieux sont seigneurs des ronds de l'vniuers :
Neuf vers doncques ie chante à neuf suiets diuers :
Les sept à ces sept Dieux gouuerneurs, le huictiesme
Au grand Hymen qui suit : le neufiesme à nous mesme,
Qui toutes neuf ornons tels Hymen par nos vers.
Puis que de ces sept...

LA PREMIERE MVSE DV SECOND RANG.

Charles *qu'Hymen étreint d'vn lien fainct & dous,*
Eftant de nom neufiefme entre les Rois de France,
Maintenant de ces Dieux, & d'Hymen, & de nous
Reçoit neuf grands faueurs en fa grande alliance.
La Lune offre grand fruict : Mercure offre les arts :
Venus l'amour : Phebus toute fplendeur, & Mars
Grand victoire promet : Iupiter grand richeffe,
Et Saturne exalté promet grande hauteffe :
Hymen grand ioye, & nous grands los en toutes parts.
Puis que de ces fept...

LA PREMIERE MVSE DV TIERS RANG.

Par moy de ces neuf fœurs, auecques ces neuf vers
Charles, *fa chere efpoufe, & l'Hymen qui les ferre*
Ayent encor neuf dons : trois fleurs, fix rameaus vers,
Laurier, Myrte, oliuier, cedre, palme, & lierre,
Oeillets, rofes, & lis : pour victoire, amour, paix,
Pour fanté, pour iuftice, & fcience en leurs faits :
L'œillet foit pour grandeur, la rofe pour plaifance,
Leur lis pour grand efpoir, puis qu'à eux l'influence
Des neuf cieux ces neuf dons par neuf Mufes a faits.
Puis que de ces fept...

CLEION.

Outre ces fons, ces chants fortans d'inftrumens d'or,
Et de celeftes voix, oyez ces vers encor
De moy Cleion, qui fuis des Mufes la premiere :
Ces Dieux qui du Soleil empruntent leur lumiere,
Ainfi que tout cela qui peut auoir en foy
Grand' fplendeur entre vous, l'emprunte de fon Roy,

Ordonnent que la cause aux dames ie declare
De leur descente ainsi pompeuse, heureuse, & rare :
Car ils ont dans leurs chars tel superbe appareil
Que quand leurs grans flambeaux enflammez du Soleil
Au ciel incessamment dans leurs cercles ils guident,
Et par eux sur vos maux & sur vos biens president :
Non que ce soyent les chars celestes de ces Dieux,
Ny les mesme animaux, qui dans leurs diuers cieux
D'vn corps simple & subtil tirent ces chars, qui passent
Sans frayer leurs sentiers que par reigle ils compassent.
Car tous ces Dieux esmeus des causes & des fins
Que pour vous ils voyoyent en leurs heureux destins,
Font ceste pompe expres dressee en telle mode,
Qu'à vos yeux, qu'à vos sens l'appareil s'accommode :
Chasque dieu toutesfois imitant tout cela,
Que propre à soy là haut dedans son cerne il a,
L'œil mortel reçoit bien la plus pure figure
De ce qui est diuin, non la pure nature.
Car au ciel qui n'a rien en tout son Globe entier,
Qui tant soit peu puisse estre & massif & grossier,
Des animaux, des chars, des palais la matiere
Est faite d'esprit pur, de flame & de lumiere,
D'argent & d'or subtil, argent & or pareil
A celuy de la Lune & celuy du Soleil,
Et si quelque couleur s'y mesle, elle est pareille
A ces couleurs sans corps qu'a l'Aurore vermeille,
Ou qu'Iris l'arc du ciel par le Soleil reçoit,
Ou qu'au Soleil couchant souuent on apperçoit,
Qui tout autour de soy bigarre vn beau nuage,
Et par ces ombres fait embellir son image.
C'est pourquoy tous ces chars, tous ces animaux ci,
En or & en argent, & en couleurs aussi,
Et presque en mouuemens, en splendeurs, & au reste
Imitent quasi l'ordre & matiere celeste.
L'appareil ample & digne, & propre à chacun Dieu
S'est fait tel que voyez pour en temps & en lieu
Qui seroit propre, orner vn si haut mariage,
Qui auroit ia lié de foy, corps & courage,

Telle efpoufe heroïque à l'heroicq efpous,
Qui fur vous eftant Roy la fait Roine fur vous.
Ils accompagnent donc de faueurs & prefence,
Hymen, qui à tel nœu donna telle excellence :
Ce qu'ils font par Deftin qui leur fait faire honneur
Au grand Hymen, duquel ils ont fçeu le bon heur.
Or le temps & le lieu de telle pompe extreme
Fut alors arrefté, qu'vne ville fupreme
Non deffus les citez de France feulement,
Mais fur celles qu'enclost Neptune entierement,
Verroit en foy fa Roine heureufe, fage & bonne,
Qui au chef ce iour mefme auroit pris fa couronne,
Ce qu'ores vous voyez : mais pource que les lieux
Où ce hautain proiet fut refolu des Dieux,
Les caufes qui ont fait telle pompe conclure,
La fuite de la pompe, & la gloire future,
Qui doit auec tout heur fortir de chafque don,
Dont chacun de ces Dieux bienheura le brandon
De ces nopces fur tous les Royaux mariages,
Et mefme d'vn chacun des Dieux les tefmoignages
Qu'ils veulent rendre ici de leurs vouloirs tant bons,
Me feroyent maintenant à declarer trop longs,
I'ay voulu de ces Dieux outrepaffer encores
Le vueil, en efcriuant dedans ce liure qu'ores
Ie te prefente, ô Royne, au long l'entier difcours.
Or ly donc & retien, mefme auec luy toufiours
Des Mufes les labeurs vueille auoir aggreables,
Autant qu'auec ces dieux tu nous as fauorables.

A LA ROYNE.

Par les Mufes mefmes.

Ainfi que c'eft à nous à chanter de nos vois,
Entonner dans l'airain, toucher de doctes dois,
Vn heur qu'il plaift aux Dieux pour vn beau fiecle eflire :
Ne plus ne moins f'il faut pour le futur l'efcrire

Aux grands Rois fils des Dieux, aux grands Roines aussi,
Qui en tel heur des dieux sont le premier souci,
Ce n'est aussi qu'à nous de l'escrire en tel stile,
Que presque à Rome estoyent les vers de leur Sibylle.
Car cela dependant du destin incogneu,
Et parauant secret entre les Dieux tenu,
Ne peut estre argument des hommes, quand la Muse
Sur tous auroit en eux des vers la grace infuse,
Pour aux siecles suiuans les heurs futurs pouuoir
Faire cognoistre, il faut cognoissance en auoir :
Ce qui n'est qu'aux Dieux propre : A nos forces hautaines
Soit le diuin suiet, & l'humain aux humaines.
Tous les vers Sibyllins qui restoient, & ceux là
Que la Sibylle encor deuant Tarquin brula,
Venoient vrayment de nous, qui les Sibylles sommes,
Interpretes du vueil des Dieux aux dignes hommes.
En vers iadis estoient les Oracles diuers,
Et seules nous auons puissance sur les vers :
S'il sort de l'ame humaine aucun vers prophetique,
Nous l'inspirons tout fait dans l'ame poëtique,
Qui en ce fait si prompt sent bien plustost l'effet,
Qu'aucun égard, discours, ou bien trauail du fait.
Car nous, & nos beaux arts, qui l'ame au ciel emportent,
Faisons que d'elle apres des voix celestes sortent :
De nous elle est l'organe, & si ce bon heur n'est
Dedans vn vers, il meurt tout aussi tost qu'il naist.
Tout ouurage, où par nous se souffle vigueur telle,
Ha sa vie aussi bien que la nostre immortelle :
Mais en ce fait (ô Roine) où la posterité
Doit admirer sans fin l'estrange rarité
Du haut dessein des Dieux, qu'vn grand destin fit naistre,
Ie croy qu'onc à cela rien pareil ne peut estre.
Donc de si rare emprise, & si merquable à tous,
L'execution digne & haute (qui à vous
Auec si grand merueille auiourdhuy se presente,
Qu'elle surpasse en tout de tous Rois toute attente,
Qu'ils pourroient prendre en soy des faueurs, dont les dieux
Voudroient vn grand Hymen fauoriser le mieux)

Merite bien, qu'ainſi qu'on voit eſtre celeſte
De ces celeſtes Dieux la muſique, qu'au reſte
De ce qui peut aider à remarquer ſans fin
Si nouuelles faueurs, rien n'y ſoit que diuin.
Les grand's cauſes auſſi qui tous ces Dieux eſmeurent,
Lors que par tel deſtin tel deſſein ils conclurent,
Pour apres tant de maux dans la France honorer
Vn bien, dont on pouuoit tant de biens eſperer :
Meſme la conuenable & durable memoire,
Que requiert de ce fait la memorable gloire,
Qui par ces Dieux ſe rend ainſi grande, d'autant
Qu'Hymen va tous ſes nœus en ce nœu ſurmontant,
Par tant d'heurs que reçoit non ſeulement la France,
Mais bien la terre entiere en ſi digne alliance :
Et pour fin noſtre iuſte & couſtumier deuoir,
Qui ſacre au vueil des Dieux des Muſes le pouuoir,
Font que tant pour le ſiecle auenir, que le voſtre,
Ces vers n'ayent requis autre main que la noſtre.
Enten les donc, Madame, *& meſme à ce grand Roy*
Ton eſpoux, à la Roine auſſi, qui pres de toy
Apparoiſt tout ainſi qu'entre les Dieux Cybele,
Quand mere elle ſe voit d'vne race tant belle,
Dont preſque approche en traits, en hauteſſes, en heurs
De celle ci la race : à ſes filles tes ſœurs,
Dont au grand Duc Lorrain ſe voit coniointe l'vne,
L'autre, peut eſtre, encor attend plus grand' fortune :
A toute Dame auſſi qui eſt, ou ſera pres
De ta grand maieſté, fay les entendre apres.
Si des Muſes la bande en eſt la chantereſſe,
Si enuers ſi grand Roine vn ſi grand chant ſ'addreſſe,
Si le ſuiet ſurpaſſe en ce qu'il contiendra,
Tous ſuiets, rien iamais au monde il ne craindra.
Nous dépitons l'orgueil, l'enuie, l'ignorance,
Le ſort, le tort, la mort : & quant à l'oubliance,
Nous ſommes de Memoire & la race & le ſoin,
Qui pres de nous bannit ſa contraire bien loin.
Ces Dieux ont veu l'heureuſe & haute deſtinee,
Qui ſort de leurs aſpects pour tel grand Hymenee,

Qui, sa couple estant faite, ici deuoit venir,
Pour auoir plus grand pompe à tout iamais benir
Ce sainct nœu, qui surmonte encor toute alliance,
De la race d'Austriche à la race de France :
Car CHARLES *qui a pris* ELIZABET, *ainsi*
L'vn Roy fils de grands Rois, l'autre qui sort aussi
De Rois, & d'Empereurs, doit auec elle luire
Dessus tous les flambeaus de ces Dieux, qui conduire,
Orner, & prosperer ont voulu ce Dieu sainct,
Par qui CHARLES *auec* ELIZABET *s'étreint.*
Vous diriez, tant leurs feus de conionctions prennent,
Que pour telle alliance allier ils se viennent,
Si generalement, que d'opposition
Aucune ne se rompt telle conionction.
Les Royautez qui sont des deitez prochaines,
Emeuuent plus des Dieux les faueurs ou les haines,
Soit pour voir la grandeur des Rois, ou pour sentir
Ce qui en peut de bon ou de mauuais sortir :
Ce qu'encore sur tout au mariage ils gardent.
Car aux branches autant qu'aux tiges ils regardent,
Vers les rameaus petits, ou vers les tiges hauts,
Continuant la suite ou de biens ou de maux,
Ou changeans l'vn en l'autre, ou ramenans le change
Du bien au plus grand bien, du mal au mal estrange,
Dont les Dieux prennent bien, ou plaisir, ou pitié :
Mais leur destin n'a point de haine, ou d'amitié,
Inflechissable il suit, & les Dieux pitoyables
Ne se font point pourtant par pitié flechissables :
Long temps ils te l'ont fait (pauure France) esprouuer.
Car combien que pitié se peust en eux trouuer,
Pour tes guerres, tes maux, crimes, meurdres, outrages,
Horreurs, saccagemens, ruines, où tes rages
Aueugles te poussoyent, ferme estoit le destin,
Qui de tes propres mains mesme à ta propre fin
Sembloit te trainer presque, alors que l'oubliance
De Roy, de loy, de sang, d'amitié, d'alliance
Tenoit vos cœurs saisis, & qu'on recommençoit
Tant de fois ce qu'au vray sa ruine on pensoit.

Car apres que du ſort l'orageuſe tourmente
D'horribles coups de mer, preſque auoit toute attente
De ton ſalut chaſſee, on voyoit bien ſouuent
L'air ſerain, l'onde calme, & paiſible le vent :
Mais c'eſtoit pour ſoudain te ramener au double
Le vent, le flot, & l'air, plus aſpre, fier, & trouble.
On a veu meſme apres ſi diuers changement,
Du grand effort dernier l'aigre redoublement,
Par effroyable heurt & bourraſque importune,
De pluſieurs de tes grands la nef, & la fortune,
Et la vie engouffrer, tant qu'ainſi ſ'annonçoit
Ton ſalut, ou ta fin du tout ſe prononçoit :
D'autant, ou que les Dieux molliſſoyent leur courage
Receuans telle amende, ou qu'apres tel orage
Tu ne pouuois iamais ton vaiſſeau rehauſſer,
Qui plein d'eau ſe voyoit deſia preſque enfoncer.
On voyoit meſmement que les peuples eſtranges,
De ton nom, de tes faits, de tes heurs, & louanges,
Et du ſceptre ſi beau de tant & tant de Rois,
Qui à ces peuples meſme auoient donné tes lois,
Ne penſoyent plus rien voir quaſi que les reliques
Pendans encore au flot de tes troubles Galliques,
Qui pleines dedans ſoy de leurs propres éclats,
Sans voile, ancre, timon, hune, cordage, & mas,
Sembloyent a tes voiſins pour vn temps rachetees
Des foudres, tourbillons, & vagues depitees,
De ciel, d'air, & de mer, à la merci des eaux
Abandonnees preſque : & bien que tes vaiſſeaux
Fuſſent grands, & encor fort armez, maint corſaire
Proiettoit ſon proffit de ton dommage faire :
Et maint eſtant, ou bien paroiſſant eſtre humain,
Par zele, ou autre égard tendoit aux tiens la main :
Maint auſſi ſe voyant preſque en telle tempeſte,
Tachoit qu'elle reſtaſt entiere ſur ta teſte,
En ſon abri ſi fort ſe ſerrant, & ſ'ancrant,
Que le volant orage en luy n'allaſt entrant.
Aux autres, d'vne ſorte ou d'vne autre accuſee,
Tu ſeruois de pitié, d'exemple, ou de riſee,

Sans voir que tout autant leur en pendoit à l'œil,
Sans voir mesme la part qu'ils auroyent en ton dueil.
Dans nous aux maux d'autruy vient plustost malvueillance
Que pour autruy secours, & pour soy pouruoyance.
Mais soudain (tel auoit des Dieux esté le soin)
Les contraires destins se trouuans au besoin,
En temps calme & serain vindrent tourner la rage
Du fortunal estrange, & le prochain naufrage,
En seurté de vray port, voire aussi le mépris,
Que precipitément l'estranger auoit pris,
En admiration, en amour, ou en crainte
De ta claire grandeur, qui soumise ou esteinte
Ne peut estre iamais, ains qui peut faire choir
(Peut estre) dessous soy tous ceux qui voudroient voir,
Aider, ou haster mesme en elle vne ruine:
Grand est l'appuy qui sort d'ordonnance diuine.
Tout estat qui se doit hausser plus qu'il n'est pas,
Se hausse mesme alors que lon le croit plus bas.
Car pour l'heure le ciel, qui fit la Paix descendre,
Par tel destin prospere vn moyen luy fit prendre
Plus grand qu'elle n'eust oncq' d'amollir peu à peu,
Desaigrir, amortir, le cœur, le fiel, le feu
Des François acharnez : penible & long affaire,
Qu'elle ia descendant par deux fois ne peut faire :
Et ce qu'au premier coup faire encor ne pourroit,
Lors qu'à la tierce fois descendre on la verroit.
Mais ce destin si doux dont elle print puissance,
D'heure en heure en cela luy fait prendre accroissance,
Tant que la rendant stable auec sa fermeté,
Il establit les heurs qui en elle ont esté
Destinez par le ciel : desquels ce mariage
Tant haut, & tant heureux, ne sert pas de presage
Seulement, mais d'entree & seur auancement :
L'heur sans fin l'heur attire. Or quand fatalement
Telle Paix descendit, les Dieux qui l'enuoyerent
D'vn tel bien resiouis, tout ce iour se trouuerent
Chez le Pere Ocean. *

L'ABONDANCE.

Au Char de la Lune.

La nature ſans fin ie rens belle & feconde
Moy qui ſuis l'Abondance, & pour elle portant
Ma riche corne en main, dont tout fruict va ſortant,
I'aide, i'orne, i'empli, ſon ſoin, ſon art, ſon monde:
Mais celle là qui fait que plus ma corne abonde,
C'eſt de Phebus la ſœur, qui du frere empruntant
Ce grand luſtre, qui va tout ſon teint argentant,
Fait de tout abonder l'air, & la terre, & l'onde :
Car la froide moiteur par le chaud ſ'enflammant,
Se formant, ſ'accroiſſant, & ſouuent ſ'animant,
De fruits, & de lignee apporte l'abondance.
CHARLES, ELIZABET, *puiſſent donc par nous deux*
Se voir croiſtre en lignee, & ce qui naiſtra d'eux
Puiſſe voir en tous fruits de France l'accroiſſance.

LE SOMME.

Au derriere du Char.

Pour le Silence, & moy, ie parle en peu de mots :
Car l'vn touſiours ſe taiſt, & l'autre dort ſans ceſſe.
Du Roy l'heureux Silence accroiſſe la Sageſſe,
Du Roy le Somme heureux accroiſſe le repos.

LE GENIE.

Au Char de Mercure.

Mercure, qui des arts fut au monde inuenteur,
Fait que ſon gentil aſtre en tout temps a puiſſance
Sur toute inuention, ſur toute cognoiſſance,
Sur l'eloquence auſſi, dont luymeſme eſt auteur.

Mais ſans moy les humains n'auroyent iamais cet heur,
Qui premier aux bien nés, & meſme en leur naiſſance
Soufle vn pouuoir d'auoir toute telle influence :
Pourtant ce Dieu me fait de ſon Char conducteur.
La nature peſtrit la maſſe, moy Genie
Diuers inſtinct luy ſoufle auec vigueur & vie :
Fortune aueugle apres l'expoſe à ſes haſarts.
Nature fut prodigue, & Fortune opportune
Tant au Roy qu'à la Roine : en eux pourtant les arts
Puiſſent vaincre les dons de Nature & Fortune.

LES TROIS GRACES

Deuant le Char de Venus.

Amour, Venus, & nous compagnes ſeruiables
A Venus, les ardeurs, les beautez, les attraits,
Mettons aux cœurs, aux corps, aux graces plus louables.
Amour bruſle les cœurs, ſous ſa puiſſance attraits :
D'air, de traits, & de teint, Venus les corps decore :
Nous de grace animons l'air, le teint, & les traits.
Meſme en ces trois effets l'vn par l'autre ſ'honore,
Tous les trois ſont communs entre nous, & pouuons
Tous cinq ardre, embellir, & donner grace encore.
L'Amour aide aux beautez & aux graces qu'auons
Miſes en vous, Venus vous addreſſe & enflame,
Et Nous vos beautez croiſtre & vos flames ſçauons.
Auſſi d'Amour la mere, & de nous trois la dame,
Venus que vous voyez, eſt le beau feu touſiours,
La beauté, l'ornement de tout corps & toute ame :
Cauſe, entretien, plaiſir de l'eſſence, du cours
Et mouuement de tout, de trois Graces ſuiuie,
Que merite ſon grand & continu ſecours.
Car pour tous biens Venus le ſeul bien de la vie,
Doit de tous receuoir ſans fin remerciment,
Auquel ſans fin pour nous tout eſprit ſe conuie.
C'eſt pourquoy noſtre nom lon peut prendre autrement,

Qui eſt de graces rendre : or nous conuions donques
De rendre ore à Venus graces infiniment.
CHARLES, ELIZABET, *& leur Hymen, ſi onques*
Rien a receu grand heur, ont receu tout le bien
Qu'auecq' Amour, & nous, Venus peut dire ſien.

CVPIDON CONDVISANT LEDICT CHAR.

Vers Sapphiques rymez.

Sans voler dans l'air ie guide en ce beau lieu,
Dans ce Char Cypris reuerant ce beau Dieu,
Qui retint d'vn nœu memorable ſous ſoy
CHARLES, *auec moy.*
D'vn leger trompeur le renom ie perdray,
Ferme pour touſiours tel amour ie tiendray :
Car chacun des Dieux promet en ce grand bien
Rompre le vol mien.
Seul ie ſuis autheur de ce bien, d'amour vient
L'heur d'Hymen : Cypris de mon heur, ſon heur tient :
Rien ne peut des deux ranimer le brandon,
Fors que Cupidon.

AV CHAR DV SOLEIL, OV ESTOYENT
LES QVATRE SAISONS.

Vers intercalaires chantez & ſonnez par les Muſiciens
eſtans dans le creux du Char, & auſſi par les Muſes.

Le grand Soleil fait luire aux cieux
Tous aſtres, & ſur tous la Lune :
D'vn Roy le luſtre radieux,
Ses deeſſes, ſes demi-dieux
Fait luire tous, & ſur tous vne,
Que meſme il fait paroiſtre vn Soleil à chacun :
Car puis que l'amour fait que les deux ne ſoyent qu'vn,
D'vn des deux la lumiere eſt à tous deux commune.

LE PRINTEMPS.

Phebus marchant par ſes maiſons,
De trois en trois ſignes rappelle
L'vne apres l'autre ſes ſaiſons :
Nature par ſon change eſt belle.
Moy le Printemps refloriſſant,
La Ieuneſſe ie repreſente
De ce monde raieuniſſant :
La Ieuneſſe en tout eſt plaiſante.
Des fleurs dont ie ſuis couronné,
Qui font au ciel la terre plaire,
Ce bel Hymen i'ay meſme orné :
L'heur floriſſant n'a rien contraire.
Ce Roy, ceſte Roine, en tout temps
Puiſſent florir, de telle ſorte
Qu'eternel ſemble leur Printemps :
L'heur eſt grand, qui tout heur apporte.

L'ESTÉ.

Quand Phebus ſ'echauffe, & qu'il laiſſe
Ses Iumeaus, ie ſors moy Deeſſe,
Du chaud, du ſec, du meuriſſant Eſté :
Toute fleur cede encor à la meurté.
Ainſi que les fleurs il colore
Du Printemps, mes épis il dore,
Et mes épis dorent les champs encor :
Cerés doree eſt plus riche que l'or.
Ie ſemble apres ieuneſſe tendre,
Age meur faire au monde prendre,
Qui tout ſoulage, & contente, & nourrit :
Tout trauail plaiſt quand ſa moiſſon nous rit.
Que du Roy, de la Roine l'age
Tout meur, tout doré, vous ſoulage,

En ramenant vn age d'or pour vous :
Du fruit des Rois depend le fruit de tous.

L'AVTONNE.

Ce Dieu flambant par moy, qui fuis Autonne,
Mille autres fruits & les vins mefmes donne,
Tous fes beaux fruits il dore, & peint de cent couleurs,
Le diuin Bacchus paffe & bleds, & fruits, & fleurs,
En tout beau val, en tout mont & campagne,
De ma Pomone Abondance eft compagne,
Auec elle & Bacchus la Lieffe eft auffi :
Bacchus par la Lieffe eft vainqueur du Souci,
La fin du mois, qui prend fon nom d'Augufte,
Me donne entree, & l'age encor robufte,
Soit pour l'an, foit pour vous, ie puis fignifier :
L'heureux labeur peut l'age & l'hyuer deffier.
En tout labeur propre à l'ame Royale,
En tout beau fruit de leur couche loyale,
Mefme en vertu, foyent veus ces deux ci foifonner :
La vertu peut trop plus que les fceptres orner.

L'HYVER.

Le Soleil f'efloignant en regne me remet,
Tout eft deia fletri deffous mon Capricorne,
Ie retien toutesfois d'Abondance la corne :
L'ardent trauail paffé le bien futur promet.
Mon chef eft tout chenu, horrible eft ma faifon,
Mon vent & ma froideur tout l'air pourtant nettoye.
L'Amour m'eft compagnon, le Ieu, le Ris, la Ioye :
Souuent l'heur des champs cede à l'heur de la maifon.
I'enferme les threfors de la Nature, à fin
De les garder : fous moy l'an finit, & commence :
L'homme vieil femble ainfi renaiftre en fa femence :

La race & la vertu doit venger vostre fin.
CHARLES, ELIZABET, *pleins de prosperité*
Puissent en leur hyuer renouueller leur age,
Au ciel par Deité, sur terre par lignage :
Tout bon Roy fils des dieux merite eternité.

L'AVRORE

Conduisant ledict Char.

Bien que i'aye vn char propre à moy qui suis l'Aurore,
Dont (Dames) vous semblez emprunter en vos teints
Les roses, dont les cieux par moymesme sont peints,
Ie me suis mise au char qui seul tout le ciel dore.
Ce Dieu duquel i'annonce, & deuance, & colore
L'or premier, veult qu'ici de mes rosines mains
A ses cheuaux tous d'or ie reigle ainsi les freins,
Pour ses faueurs vers vous, vous annoncer encore.
Vn Roy semble vn Soleil : que Phebus, que ces Dieux
Eclairez de son feu, qu'au huictiesme des Cieux
Les feux clouez, & ceux de ses douze demeures,
Pour vous puissent tousiours tellement bien-heurer
Ses ans, & ses saisons, ses mois, ses iours, ses heures,
Qu'à l'enui CHARLES *semble vn bas monde dorer.*

ENYON.

AV CHAR DE MARS.

Vers Asclepiades rymez.

On feint Mars violent, plein de fureur, de fiel,
D'horreur, meurdre, hideur, en reputant le ciel
Au bas monde pareil, tant que la passion
Des Dieux semble regir leur volage action.

Mars vient d'vn ſage Dieu, qui de ce monde ſien
Seul compaſſe le cours, l'ordre, le mal, le bien,
Puis cherché de Venus Mars ne ſeroit iamais,
Si tant il reiettoit l'ordre, l'Amour, la Paix.
Aux mortels le deſir, l'ire, le changement,
Et l'aſpre ambition, ſont tel aueuglement,
Tant qu'ils vont ſ'animans en ce peril de Mars,
Maſquans l'ambition peinte de mille fards :
Et pleins d'aigre dépit, pleins de fureur, de tort,
Qu'on voit bondir en eux, contre le iuſte ſort,
Preſqu'aux grand's Deitez arracheroyent le droit,
Qui eſclaue de Dieu rendre la terre doit.
Lors maint peuple felon, qui de la loy ſe rit,
Qui contemne le Roy, qui le mutin cherit,
Brouille, & fouille le temps : Mars retenant le ſoin
Des guerres, ſa faueur fait venir au beſoin.
Mars ſi fort ne requiert en ce pays le ſang,
L'horreur, meurdre, hideur, qu'il ne le rende franc,
Et ſi vous reuerez en ce pays la Paix,
Qu'en fin n'aille quittant tel pays à iamais.

Les vers chantez aux trois autres Chars de Saturne, Iupiter, & d'Hymen, n'ont peu eſtre recouurez.

FIN DU TOME PREMIER.





NOTES



NOTES

1. De la poesie françoise, et des oevvres d'Estienne Iodelle,... p. 1.

Cette préface de Charles de la Mothe a paru dans les deux éditions des *Œuures* de Jodelle publiées en 1574 et en 1583. Nous avons jugé utile de la reproduire à cause des curieux détails qu'elle renferme sur les poëtes de la Pléiade. Nous avons même conservé, vu son peu d'étendue, la première partie de ce morceau, bien qu'elle soit étrangère à notre sujet. Nous nous sommes contenté de ne point y joindre les rectifications et les preuves dont elle aurait grand besoin, mais qui seraient déplacées ici.

Voici le titre exact de la première édition publiée par Charles de la Mothe :

LES OEVVRES

& Meflanges Poetiques

D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN.

Premier Volume.

A PARIS,

Chez Nicolas Chefneau, rue fainct Iacques
à l'enfeigne du Chefne verd :

ET

Mamert Patiffon, rue fainct Iean de Beauuais,
deuant les Efcholes de Decret.

M. D. LXXIIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Le privilége, accordé à Nicolas Chefneau, est du 24 septembre 1574. On lit au bas : « *Ce volume a eſté acheué d'imprimer le 6. iour de Nouembre* 1574. » Il est de format in-4°, se compose de huit feuillets liminaires, de 308 feuillets chiffrés et de deux feuillets d'errata et de table. L'errata a pour titre : « Ce qui eſt à corriger en ce premier volume. »

L'édition de 1583 porte l'adresse de Nicolas Chesneau ou celle de Robert le Fizelier; elle est de format in-12. On lit sur le frontispice au lieu de *Premier volume : « Reueuës & augmentees en ceſte derniere edition.* » Il y a néanmoins à la fin comme dans la première édition : *Fin du premier volume des Œuures & Meſlanges d'Eſtienne Iodelle*, mais c'est là un oubli de l'imprimeur, à qui l'on a donné pour *copie* l'édition précédente, qu'il a suivie aveuglément ; il est certain qu'alors il n'était déjà plus sérieusement question de donner au public d'autre volume des *Œuures* de Jodelle que celui-ci. Quant aux augmentations mentionnées sur le titre de l'édition de 1583, elles ne consistent qu'en un petit nombre de pièces composant un cahier additionnel qu'on ne trouve que dans quelques exemplaires où il forme les feuillets 289-298. Comme le remarque Charles de la Mothe, Jodelle n'avait rien publié de son vivant, à l'exception du *Recueil des inſcriptions, figures, deuiſes, & maſquarades* que nous décrivons ci-après (note 41); les éditions de 1574 et de 1583 sont donc les véritables éditions originales; la première a servi de base à notre texte, et nous avons soigneusement indiqué les différences que présente la seconde lorsqu'elles nous ont paru de quelque intérêt pour l'étude de la langue ; quant au classement des *Œuures*, nous l'avons complétement modifié, en ayant soin de faire connaître dans nos notes les motifs qui nous ont fait préférer celui que nous avons adopté.

2. *En ſes mœurs particulieres*, p. 8.

Ainsi dans l'édition de 1574. *En ſes mœurs particuliers* dans celle de 1583.

3. *Quarante & vn an*, p. 8.

Le mot *an* est ainsi au singulier dans les deux éditions. Il faudrait se garder de voir là une faute. Vaugelas a intitulé une de ses *Remarques : « Si apres vint & vn, il faut mettre vn pluriel, ou vn ſingulier.* » Il est d'avis « que l'on dit, & que l'on eſcrit aſſeurement, *vint & vn an*, & non pas *vint & vn ans*, ny *vint & vne années.* » Mais il reconnaît « que l'on dit, & que l'on eſcrit, *il y a vint & vn cheuaux*, & non pas *il y a vint & vn cheual.* » Dans les *Obſervations de l'Académie françoiſe ſur les Remarques de M. de Vaugelas*, publiées en 1704, in-4°, on lit : « Il eſt certain qu'on dit *vingt & vn an*, & l'Uſage l'authoriſe ; mais ce meſme Uſage veut que

s'il fuit un adjectif aprés *un* on mette cet adjectif au pluriel. *Il a vingt & un an accomplis*, & *vingt & un an paſſez* & non pas *vingt & un an accompli* ou *paſſé*. »

4. L'EVGENE, COMEDIE... p. 11.

Jodelle étant surtout connu par ses œuvres dramatiques, nous avons cru devoir les placer les premières, quoique Charles de la Mothe les ait mises à la fin de son volume. L'ordre chronologique ne s'opposait point d'ailleurs à ce classement, car de la Mothe nous apprend que Jodelle « en 1552. mit en auant, & le premier de tous les François donna en ſa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne. » (Voyez ci-dessus, p. 5) et un peu plus loin, il compte parmi les « pieces faites par l'autheur aux plus tendres ans de ſa ieuneſſe... la Tragedie de la *Cleopatre*, & la Comedie d'*Eugene.*» Guidés par ces indications, les frères Parfait, dans leur *Hiſtoire du théâtre françois*, ont placé l'analyse de ce dernier ouvrage à l'année 1552, époque à laquelle Jodelle avait 20 ans. Cette date paraît exacte, car il s'agit dans la pièce de l'expédition d'Allemagne qui valut à Henri II Metz, Toul et Verdun, et il y est question, comme d'une éventualité peu probable, du siége de Metz par Charles-Quint, qui n'eut lieu que l'année suivante. Charles de la Mothe nous apprend que « la Comedie d'*Eugene* fut faite en quatre traittes. » (Page 7). C'est cependant un des meilleurs ouvrages de Jodelle; non qu'on y trouve le moindre talent de composition, mais il renferme des vers heureux et quelques traits de caractère. On peut voir dans notre *Notice* sur Jodelle la curieuse relation que Pasquier fait de la représentation de *Cleopatre* et d'une comédie intitulée *La Rencontre*, que les frères Parfait ont considérée comme étant la même pièce que l'*Eugène*. Jodelle, dit Pasquier, « fit deux Tragedies, la *Cleopatre* & la *Didon*, & deux Comedies, *La Rencontre* & l'*Eugene*. *La Rencontre* ainſi appellée parce qu'au gros de la meſlange, tous les perſonnages ſ'eſtoient trouuez peſle-meſle caſuellement dedans vne maiſon, fuzeau qui fut fort bien par luy demeſlé par la cloſture du ieu. Ceſte Comedie, & la *Cleopatre* furent repreſentees deuant le Roy Henry. » Les frères Parfait font à ce sujet les remarques suivantes : « Tout ce qui regarde cette prétendue Comédie de *La Rencontre*, n'eſt qu'une faute de mémoire de Paſquier. Si Jodelle avoit compoſé cette piéce, La Motte, qui raſſembla ſes Ouvrages après ſa mort, & qui donne un éloge de cet Auteur à la tête de l'édition, n'auroit pas manqué d'en parler. Ainſi il eſt certain que la Comédie fut intitulée: *Eugene* ou *La Rencontre*. » Les raisons sur lesquelles les frères Parfait s'appuient sont bien faibles puisque Charles de la Mothe parle d'un très-grand nombre d'œuvres de Jodelle qui se sont trouvées perdues, et que ce que dit Pasquier du denoûment de *La Rencontre* ne paraît nullement convenir à la comédie d'*Eugène*.

La scène de l'*Eugène* est à Paris, comme on le voit par divers passages, et notamment par ces trois vers : (Acte II, scène II, p. 37.)

Combien que mille fois & mille,
I'aye veu & reueu la ville
De Paris, où ſuis à ceſte heure.

5. Arnault, *Homme de Florimond.* Pierre, *Laquais*, p. 12.

Dans les éditions de 1574 et de 1583, les qualités de ces deux personnages se trouvent interverties, mais les indications des p. 34 et 37 et le texte même de la pièce ne peuvent laisser aucun doute sur la véritable leçon.

6. *Ont*, p. 15.

Il y a dans les deux éditions *on* qui ne donne aucun sens raisonnable.

7. *Que ſeruiroit t'expliquer*, p. 19.

Ainsi dans la première édition ; *que ſeruiroit expliquer* dans la seconde.

8. *Le perdreau*, p. 19.

Ainsi dans les deux éditions; il faut prononcer *perdreau* en trois syllabes pour que le vers soit juste. Cotgrave, dans son dictionnaire français-anglais de 1611, donne *perdreau* et *perdriau*.

9. *Qui eſt tout tel qui nous le faut*, p. 21.

Le sens demanderait *qu'il nous le faut.*

Jusqu'au dix-huitième siècle l'*l* de *il* ne se prononçait pas devant une consonne, ce qui rendait facile et fréquente la confusion de *qu'il* et de *qui*. Voyez ci-après les notes 39, 42, 43 et 47.

10. *Mais que te ſemble*, p. 22.

Ainsi dans la première édition; *mais qui*, à tort, dans la seconde et par suite dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque elzévirienne.*

11. *Les cornes luy ſéent fort bien*, p. 31.

Il y a *ſient* dans la première édition, mais cette faute est corrigée à l'errata.

12. *Sus l'amour*, p. 47.

Sur l'amour dans la seconde édition, où l'on trouve aussi *ſur leſquels* pour *ſus leſquels*, page 84, et *ſur moy* pour *ſus moy*, page 138.

13. *Comme vn autre*, p. 50.

Il y a dans les deux éditions *vne autre*, qui ne donne pas de sens raisonnable.

14. *Meurdrier*, p. 52.

Ainsi dans l'édition de 1574; *meurtrier* dans celle de 1583. La première forme est parfaitement en rapport avec *meurdrir* qui se trouve quelques vers plus haut; Jodelle a d'ailleurs employé fréquemment ce mot *meurdrier*. Voyez ci-dessus, p. 132 et 271.

15. *Foruoyant*, p. 60.

Fouruoyant, dans la seconde édition.

16. *L'Enfer du Chaſtellet*, p. 66.

Voyez le poëme de Clément Marot intitulé *L'Enfer*, au commencement duquel on lit :

Les paſſetemps, & conſolations
Que ie reçoy par viſitations
En la priſon claire & nette de Chartres,
Me font recors des tenebreuſes chartres
Du grand chagrin, & recueil ord & layd,
Que ie trouuay dedans le Chaſtelet.
Si ne croy pas qu'il y ait choſe au monde
Qui mieulx reſſemble vn enfer treſimmunde.
Ie dy enfer, & enfer puis bien dire.

Tout le reste du poëme n'est que le développement de cette idée.

17. *Tous ces maux auront guariſon*, p. 70.

Il y a *mots* dans les deux éditions, mais le sens ne saurait être un seul instant douteux. Voyez ci-après, note 22.

18. *Premierement eſtonné m'ont*
Auec leurs mots, comme eſtocades, p. 73.

Voyez les *Œuures de du Bellay*, t. II, p. 546, note 9.

19. CLEOPATRE CAPTIVE..., p. 93.

Cette tragédie date, comme *L'Eugène*, de la jeunesse de Jodelle et a été composée et représentée à la même époque. (Voyez la *Notice* et ci-dessus, note 4.)

Les frères Parfait font la remarque suivante sur la versification des pièces de Jodelle et en particulier de sa *Cléopatre*: « Jodelle, dans ſes deux Tragédies, & dans ſa Comédie, n'a point obſervé la coupe des rimes maſculines ou féminines. Le I. Acte de *Cléopatre* eſt en vers Alexandrins, & tous féminins. Le II, même meſure de vers, mais mêlés de maſculins & de féminins. Les III, IV, & V, tantôt vers de dix ſyllabes, & tantôt de douze, avec mêmes défauts : il n'y a que les Chœurs qui ſont à rimes croiſées, & rimés exactement. Il y a apparence que les Poëtes qui ſuivirent Jodelle dans le

même genre connurent cette défectuofité, car ils n'y tomberent prefque pas. Pafquier nous apprend pourquoi les Tragédies de Jodelle furent ainfi verfifiées. » (*Hiftoire du Théâtre François*, t. III, p. 288, note.) Ici les frères Parfait citent fort inexactement le passage suivant, que nous avons pris soin de rétablir dans son intégrité : « Ie ne pafferay foubs filence ce que i'ay obferué en Clement Marot. Car aux Poëmes qu'il eftimoit ne deuoir eftre chantez, comme Epiftres, Elegies, Dialogues, Paftorales, Tombeaux, Epigrames, Complaintes, Traduction des deux premiers liures de la *Metamorphofe*, il ne garda iamais l'ordre de la rime mafculine & feminine. Mais en ceux qu'il eftimoit deuoir ou pouuoir tomber foubs la mufique, comme eftoient fes Chanfons, & les cinquante Pfeaumes de Dauid par luy mis en François, il fe donna bien garde d'en vfer de mefme façon, ains fur l'ordre par luy pris au premier couplet, tous les autres font auffi de mefmes. Suiuant cefte leçon Eftienne Iodelle, en la maniere des anciens Poetes, en fa Comedie d'*Eugene*, & Tragedies de *Cleopatre* & *Didon*, de fois à autres, mais rarement, a obferué la nouuelle couftume, mais en tous les Chœurs qu'il eftimoit deuoir eftre chantez par les ieunes gars ou filles, il a faict ainfi que Marot en fes Chanfons. » (Pasquier. *Recherches* VII, 8.)

Dans un court passage du *Recueil des infcriptions* (page 260), Jodelle a fort sommairement indiqué les motifs qui le portaient à se déterminer pour un système ou pour l'autre, et a fait remarquer que les « vers intercalaires... ont bonne grace en la mufique ».

On peut voir ce que du Bellay a dit à ce sujet dans son *Illuftration de la langue françoife*, t. I, p. 52 de notre édition, et dans l'avis *Au lecteur* de ses *Vers lyriques*, t. I, p. 175.

20. *De la grandeur de ton fainct nom f'eftonne*, p. 95.
Il y a *fon*, mais à tort, dans les deux éditions.

21. *Tractable*, p. 105.
Ainsi dans la première édition ; *traictable* dans la seconde.

22. *Maux*, p. 112.
Ici encore les deux éditions portent *mots*, mais à tort. Voyez ci-dessus la note 17.

23. *Qu'vne infelicité*, p. 117.
Il y a dans la première édition *qu'vn infelicité*, l'errata donne *qu'vne*. La seconde édition porte *qu'vne infidelité*, mais c'est une faute évidente reproduite dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque elzévirienne*.

24. *Tien traiftre, tien. — O Dieux ! — O chofe deteftable*, p. 132.
Ce vers a ainsi douze pieds au lieu de dix dans toutes les éditions.

25. *Leurs*, p. 133.
Ainsi dans la seconde édition; *leur* dans la première. Voyez *Œuures de du Bellay*, t. I, p. 506, note 215.

26. *Il ne nuira rien*, p. 135.
Ainsi dans la première édition; dans la seconde: *Il ne nuira de rien*, qui rend le vers faux.

27. *Des fiers Romains*, p. 137.
La première édition porte des *gens Romains*, mais cette faute est corrigée à l'errata.

28. *En deuallant*, p. 140.
Ainsi dans la première édition; *& deuallant*, mais à tort, dans la seconde.

29. *Veu que helas! tant douloureuſe*, p. 150.
Ce vers est ainsi imprimé dans les deux éditions, mais on prononçait *qu'hélas*, sans quoi il y aurait eu un pied de trop.

30. Didon se sacrifiant..., p. 153.
On ignore la date de la composition et de la représentation de cette pièce. « Nous conjecturons, diſent les frères Parfait (*Hiſtoire du Théâtre François*, t. III, p. 297) qu'elle parut la même année que les précédentes, par la facilité que Jodelle avoit dans la compoſition de ſes Ouvrages.» L'argument nous paraît assez faible, et mieux vaut assurément laisser cette tragédie sans date que d'en fixer une à l'aide de pareilles inductions.

31. *Qu'il n'y ait maſt, antene, ancre, voile ou hune*, p. 160.
Il manque un pied à ce vers dans toutes les éditions.

32. *Ne me ſuis laiſſé rien qui me ſoit ſecourable*, p. 172.
Qui ne ſoit dans toutes les éditions, mais c'est assurément une faute.

33. *Sous vn honneſte mot*, p. 176.
Il y a *mort* au lieu de *mot* dans les deux éditions originales, et, par ſuite, dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque elzévirienne*, mais c'est une faute évidente.

34. *L'Aigle, ou le Gerfaut? l'homme mechant eſt ſeur*, p. 177.
Il manque un pied à ce vers dans toutes les éditions.

35. *Ha vne couleur bleſme*, p. 181.
Ainsi dans la première édition; dans la seconde : *Ha d'vne cou-*

leur blefme, ce qui fait disparaitre un hiatus, mais ne donne pas un fort bon sens.

36. *Mille renaiſſantes poiſons*, p. 186.

Il y a dans la première édition *renaiſſans*, qui rend le vers faux, mais cette faute est corrigée dans l'errata.

37. *Ceux, qu'on voit le plus ſe debatre*, p. 187.

Ainsi dans la première édition; *qu'on veit*, dans la seconde.

38. *De tout eſtre viuant*, page 194.

Ainsi dans la première édition. Il y a, mais à tort, *eſpoir* au lieu d'*eſtre* dans la seconde et dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque elzévirienne*.

39. *Qui*, p. 215.

Qui est ici pour *qu'il*. Voyez ci-dessus la note 9, et ci-après les notes 42, 43 et 47.

40. *Ie ne ſçay*, p. 221.

Ainsi dans toutes les éditions. Le sens parait demander plutôt : *Ie le ſçay*.

41. Le Recveil des Inscriptions..., p. 231.

Voici la description bibliographique de cet ouvrage :

LE

RECVEIL DES

INSCRIPTIONS, FI-

GVRES, DEVISES, ET MAS-

quarades, ordonnees en l'hoſtel
de ville à Paris, le Ieudi 17.
de Feurier. 1558.

Autres Inſcriptions en vers Heroïques Latins,
pour les images des Princes de la Chreſtienté.

PAR ESTIENE IODELLE PARISIEN.

A PARIS.

Chez André Wechel, à l'enſeigne du Cheual
volant, rue S. Iean de Beauuais.

1558.

Auec priuilege du Roy.

Ce volume, de format in-4°, commence par quatre feuillets non chiffrés comprenant le titre, et, au verso, l'extrait des lettres patentes du Roi à André Wechel, « données à Reims, l'vnziefme de Iuing 1557 », puis l'épitre et le « Sonet » que nous avons reproduits aux pages 231-236 du présent volume, et la pièce latine suivante, dans laquelle Jodelle, comparant son livre à ceux d'Ovide exilé, nous apprend qu'il s'était volontairement éloigné de la Cour pour quelque temps, et cherche, en rappelant ses succès passés, à diminuer la fâcheuse impression que sa mascarade avait produite.

IN LIBRVM

ELEGIA.

Infœlix quales Nafo iubet effe libellos,
Quos patriæ gelido mittit ab axe fuæ,
Regia te talem, cùm fis liber exulis, Aula
Cerneret, exilium ni mihi dulce foret,
Ni quoque fponte mea, non iuffu Numinis exul,
Semotus Clario redderer vfque Deo.
Ergo cultus abi, auratis quoque cornibus audax,
Sis licet ingenii pars propè nulla mei.
Nec tener inuidiæ timeas examen edacis,
Nam multum quod te vindicet agmen erit :
Iamque cothurnatum potui reuocaffe Sophoclem,
Smyrnæum, Siculum, Treïciumque fenem,
Lætus Ariftophanes, & amatrix vmbra Philetæ,
Thebanæque aderit pulfor & ipfe lyræ.
His quondam ceffit Liuor, cedetque vocatis,
Dum viuus noftra quilibet arte redit.
Quid fi Pelides hos inter, & acer Vlyffes,
Alcidefque, & quos hi cecinēre iuuent?
Ac fic Bellonæ me me natum artibus aptent,
Regibus inuitis Regibus vt placeam?
Sed tu vade prior ; bene fi fucceſſerit, illi
Grandia dona ferent, nulla venena ferent :
Sic fequar, & Reges repetam; fic fpretus Apollo
Qui comes exilii, forfan honoris erit.

Après cette élégie vient le « Recueil des infcriptions », comprenant 28 feuillets chiffrés, ensuite, au feuillet 29, un faux titre portant : *Chriftianorum noftri temporis heroum & heroinarum icones. Ad D. Margaritam francicam. Authore Steph. Iodelio Parifio.* Au verso de ce faux titre se trouve un avis au lecteur en latin dans lequel Jodelle explique qu'il aime joindre des ouvrages français aux ouvrages latins afin qu'à la faveur de ceux-ci, ceux là se répandent peu à peu à l'étranger : « *Nec mireris quod in hoc toto libello,*

Latina Gallicis coniunxerim : id enim in quibuſdam aliis libris data opera facere volui, vt & ea quæ Gallicè ſcribo, purè vt arbitror latinitati commixſta, tandem aliquando, quod paucis adhuc contigit, ad exteras nationes tranſire poſſint. »

On trouve au feuillet 41 une pièce latine intitulée : *Ad Claud. Kerquiſinanum, Steph. Iodelii, in ſuas miſerias, elegia.* Jodelle s'y compare à Prométhée, à Tantale, à Sisyphe, mais il n'y a rien là à recueillir pour l'histoire de sa vie ou de ses ouvrages.

La pièce intitulée : « A SA MVSE. CHAPITRE », que nous avons réimprimée aux pages 279-281 du présent volume, occupe le feuillet 43 et le recto d'un dernier feuillet non chiffré. Au bas se trouve une liste des *Fautes ſuruenues en l'impreſſion*, à la fin de laquelle on lit : « Quand aus points & diſtinctions vous les ſuplieres. » Ce volume est le seul que Jodelle ait publié lui-même; Charles de la Mothe n'a reproduit que les vers français qui s'y trouvent sous le titre de : « Vers francois extraits de la Maſquarade faicte à l'hoſtel de la ville de Paris, 1558. »

42. *S'ils ſont tant obſtinés contre ma cauſe, qu'ils ne vous veulent point prendre pour garants, qui cherchent les teſmoings qui l'ayans veu à l'œil, leur pourront faire vne plus ſeure foy*, p. 233.

Ce passage, reproduit fort exactement, est un peu obscur. *Qui cherchent* peut s'expliquer par *eux qui cherchent*, mais il vaudrait peut-être mieux remplacer *qui* par *qu'ils*. Voyez ci-dessus les notes 9, 39, et ci-après les notes 43 et 47.

43. *De la ſeull'e faueur & diſpoſition de Dieu, qu'il les enuoye*, p. 249.

Tel est le texte du *Recueil des inſcriptions;* il offre un sens acceptable, mais mieux vaut peut-être lire *qui* au lieu de *qu'il.* Voyez la note précédente.

44. *Qu'eſt encores ici cil qui ma Toiſon porte*, p. 263.

Il y a dans le texte du *Recueil des inſcriptions : Que ſont encore ici ceus qui ma Toiſon portent.* La leçon que nous avons suivie se trouve parmi les corrections indiquées dans la liste des *Fautes ſuruenues en l'impreſſion* et dans les deux éditions de Charles de la Mothe.

45. *Qui pour le beau loyer du ſon qu'ils accordoient*, p. 264.

Il y a bien *qu'ils* dans le *Recueil des inſcriptions* et dans les deux éditions de Charles de la Mothe; le sens exige néanmoins qu'on regarde ce pronom comme se rapportant au mot *Serenes.*

46. *Ce n'eſt ſinon à ſin qu'auſſi toſt il les bâiſſe*, p. 265.

Ainsi dans le *Recueil des inſcriptions* et dans l'édition de 1574; *il abaiſſe* dans celle de 1583.

47. *De deus freres encor vn chacun choisira*
Le nom qu'il lui est propre, p. 267.

Ainsi dans toutes les éditions. On peut entendre *le nom qu'il lui est propre de choisir*, ou mieux substituer *qui* à *qu'il*. Voyez ci-dessus les notes 9, 39, 42 et 43.

48. L'Hymenee dv Roy Charles IX, p. 283.

Il nous a paru naturel de placer ici, après le théâtre, et à leur rang de date parmi les mascarades, les vers composés pour un divertissement mythologique qui eut lieu à l'occasion du mariage de Charles IX (p. 290-305). Nous n'avons pas voulu en séparer les sonnets qui les précèdent dans les deux éditions de Charles de la Mothe. Nous avons donc réuni le tout sous un titre commun. Par malheur nous manquons de détails sur le divertissement. A la suite d'une relation intitulée : *C'est l'ordre & forme qui a esté tenu au sacre & couronnement de... Madame Elizabet d'Austriche... faict en l'Eglise de l'Abbaie sainct Denis en France le vingt cinquiesme iour de Mars* 1571. A Paris. De l'Imprimerie de Denis du Pré... 1571. In-4°, se trouve : *L'ordre tenu à l'Entrée de... Madame Elizabet d'Austriche Royne de France*, qui eut lieu le « Ieudy ensuiuant XXIX. iour de Mars mil cinq cens LXXI. » L'auteur, après avoir raconté en fort grand détail le cortége et le souper royal, se contente ensuite de dire : « Ce faict, se retirerent leurs Maiestés au Palais, ou le soir furent faictes plusieurs belles & magnifiques masquarades, desquelles ne sera fait icy autre mention, d'autant que cela n'est du faict d'icelle ville. »



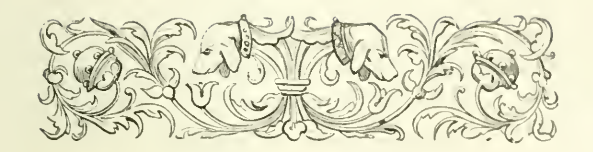


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

L'Hymenee dv Roy Charles IX.

FIN DE LA TABLE.



Achevé d'imprimer

LE QUINZE AVRIL MIL HUIT CENT SOIXANTE HUIT

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

Pour paraître le 15 juin :

LES

ŒEVVRES DE RABELAIS

Accompagnées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages,
d'une Étude bibliographique, de Variantes,
d'un Commentaire, de Tables
et d'un Glossaire,

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

EN VENTE :

LAFONTAINE, *Fables.* 2 vol. pet. in-12 (format elzevirien), imprimés sur papier vergé. . . . . . 7 »

Pour paraître prochainement :

LAFONTAINE, *Contes.* — LABRUYÈRE.
LAROCHEFOUCAULD. — REGNIER. — MOLIÈRE.
MONTAIGNE, etc., etc.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



